




3 1761 08160520 6

HANDBOUND
AT THE



UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

2199

1
2

2199

LA

CONQUÊTE DE L'ALGÈRIE

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en février 1889.

111

LA
CONQUÊTE DE L'ALGÉRIE

1841-1857

PAR
Félix Michel

CAMILLE ROUSSET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME SECOND



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1889

Tous droits réservés

DT
294
R6
t. 2



794238

LA

CONQUÊTE DE L'ALGÉRIE

CHAPITRE VI

LA GRANDE INSURRECTION.

- I. — Affaire de Sidi-bel-Abbès. — Le colonel Géry dans les montagnes des Ksour.
- II. — Bou-Maza. — Le colonel Pélissier. — Les grottes du Dahra. — La Kabylie. — Activité d'Abd-el-Kader.
- III. — Mécontentement du maréchal Bugeaud. — Le ministère de la guerre. — Les journaux. — La colonisation militaire. — Entrevue avec le maréchal Soult.
- IV. — Le vrai et les faux Bou-Maza. — Abd-el-Kader rentre en scène.
- V. — Le lieutenant-colonel de Montagnac. — Sidi-Brahim. — Aïn-Temouchent.
- VI. — Insurrection générale. — Retour du maréchal. — Dix-huit colonnes. — Chasse à l'émir. — La Métidja menacée. — Sagacité et sérénité du maréchal.
- VII. — Retraite d'Abd-el-Kader. — Massacre des prisonniers français.
- VIII. — Colonnes Jusuf et Renault. — Abd-el-Kader rentre au Maroc.

I

Après la bataille d'Isly, Abd-el-Kader s'était retiré sur la rive gauche de la Moulouïa, dans

une région qui ne reconnaissait guère l'autorité du sultan de Maroc; après le traité de Tanger, il s'y était enfoncé davantage. Un message du sultan l'y avait cependant rejoint. Puisqu'il n'avait pas cessé d'être un sujet de trouble dans ses États, Mouley-Abd-er-Rahmane lui enjoignait de licencier ses troupes, de disperser sa deïra et de venir, avec sa famille et ses amis, vivre à Fez en pieux marabout; sinon, il devait quitter immédiatement le territoire de l'empire. Là-dessus de nombreux conseils furent tenus dans la deïra. D'un avis unanime on repoussa l'idée de se mettre à Fez sous la main du sultan; mais, où aller? Dans le désert, selon le sentiment de Ben-Tami? On y avait trop souffert.

Abd-el-Kader borna son déplacement à passer de la rive gauche de la Moulouïa sur la droite. Il y trouva des populations encore mieux disposées à son égard, et, dès qu'il fut dans le voisinage des Beni-Snassen qui lui étaient absolument dévoués, il sentit renaître ses espérances et crut au relèvement prochain de sa fortune. Moustafa-Ben-Tami, Barkani, Bou-Hamedi, Miloud-ben-Arach, ses amis fidèles, partageaient sa confiance. Vers la fin du mois de décembre, il vit venir à lui un millier de Beni-Snassen et de gens du Rif, qui lui

apportaient une offrande de grains et de raisins secs. De jour en jour son influence grandissait et s'étendait ; il y eut des tribus qui se proposaient, disait-on, de déposer Abd-er-Rahmane et de proclamer Abd-el-Kader à sa place. Il refusa de se prêter à leurs projets de révolte, mais il n'en resta pas moins pour le sultan un rival possible et un hôte toujours dangereux. Le fait que Mouléy-Abd-er-Rahmane avait été battu par les *roumi* humiliait l'orgueil marocain, et l'autre fait qu'il avait traité ensuite avec eux exaspérait le fanatisme.

En même temps, les agents de l'émir ne cessaient d'intriguer parmi les tribus algériennes, soit qu'ayant émigré au Maroc, elles fussent tentées de rentrer sur leur ancien territoire, soit que, voisines de la frontière, elles fussent incitées à passer sur la terre marocaine. Malgré la surveillance que faisait exercer sur celles-ci La Moricière, il lui échappait toujours quelque douar, et la peine était encore plus grande quand il fallait favoriser le retour de quelques isolés. Abd-el-Kader faisait annoncer chez les Beni-Ouragh, les Flitta, les Shéa, son arrivée prochaine avec des forces considérables.

Pour contrecarrer les intrigues de l'émir, le

colonel Korte, le colonel Géry, La Moricière lui-même, se montraient sur la frontière à l'ouest et au sud, châtiant les insoumis, rassurant les timides, essayant en un mot de rétablir l'ordre, qui, sans être très apparemment troublé, ne laissait pas d'être compromis sourdement. Ainsi se passèrent les derniers mois de l'année 1844 et le premier de l'année 1845.

Le 30 janvier, dans la matinée, le chef de bataillon Vinoy, commandant le poste de Sidi-bel-Abbès, venait de sortir avec un détachement de spahis pour punir les auteurs d'un vol de bestiaux commis la veille, quand, vers dix heures, le factionnaire de garde à l'avancée vit venir à lui une soixantaine de pèlerins arabes, marchant en procession et psalmodiant. Comme ils avaient la prétention de passer outre, malgré la consigne, le factionnaire croisa la baïonnette; à l'instant même il tomba mort d'un coup de pistolet; en un clin d'œil la redoute fut envahie. Les hommes du 6^e léger, qui l'occupaient, étaient en train de prendre leur repas du matin. Hurlant et tirant leurs armes cachées sous les burnous, les faux pèlerins tuèrent ou blessèrent les premiers qu'ils surprirent; mais, la minute d'après, ils furent assaillis à leur tour, et comme la porte avait été

fermée sur eux, pas un ne put échapper ; ils étaient entrés cinquante-huit, on releva cinquante-huit cadavres. De la garnison, il y avait six tués et vingt-six blessés. Un coup de canon tiré de la redoute rappela le commandant Vinoy, qui, sans se douter de la gravité du cas, rencontra au retour les femmes, les enfants et les troupeaux de ceux qui venaient de tenter cet audacieux coup de main. Qui étaient-ils ?

D'après l'enquête faite par le commandant Walzin, chef du bureau arabe, c'étaient des Ouled-Brahim, de la grande tribu des Beni-Amer, *khouan*, c'est-à-dire adeptes d'une de ces confréries qui entretenaient et ravivaient sans cesse dans le Maroc l'exaltation religieuse. Ceux-ci appartenaient à l'ordre des Derkaoua, le plus fanatique de tous et le plus dangereux, même pour Abd-er-Rahmane, même pour Abd-el-Kader, car ses adeptes, révolutionnaires au premier chef, refusaient l'obéissance à toute puissance humaine quelle qu'elle fût.

Le fait en lui-même ne se rattachait donc pas à la propagande exercée par les agents de l'émir ; il n'en était pas moins un symptôme étrange et redoutable de l'état général des esprits parmi les indigènes. Deux douars seulement des Beni-Amer

s'étaient jetés dans l'entreprise; mais toute la tribu en avait connu le projet, et pas un des chefs ne l'avait révélé. Aussi le commandant Walsin les punit-il en prenant une vingtaine d'entre eux comme otages et en séquestrant leurs chameaux, leurs mulets, leurs chevaux de guerre.

Dans le même temps, un commencement d'agitation était signalé au sud, chez les Sahariens, qui subissaient sans aucun doute l'influence d'Abd-el-Kader. Il y avait de ce côté-là deux zones distinctes : la plus voisine était celle des Chott, parcourue par des tribus absolument pastorales et nomades; la seconde, plus méridionale, comprenait les montagnes des Ksour et du Djebel-Amour; les populations y étaient à la fois pastorales et agricoles. « Il y a, disait La Moricière au sujet des unes et des autres, deux moyens d'atteindre leurs intérêts matériels : le premier est de visiter leurs ksour, où elles ont des dépôts considérables; le deuxième est de les frapper par des razzias, lorsqu'elles viennent camper à portée des limites du Tell. Il n'est pas inutile cependant de faire remarquer que, n'ayant pas encore souffert, elles ont une cavalerie nombreuse qui doit obliger à quelque circonspection dans les coups de main qu'on entreprendra contre

elles. Ces populations, avec leurs nombreux chameaux, étant plus mobiles que nos colonnes, il ne faut pas essayer de les poursuivre, une fois qu'elles sont averties de notre approche. Pour les atteindre, il faut les surprendre, et cela n'est possible que dans des circonstances données qu'il faut attendre et que nous ne pouvons pas faire naître. Ce que je crois possible en ce moment, c'est de parcourir le pays où elles campent habituellement, d'en reconnaître exactement les eaux et les pâturages, et enfin de visiter les ksour, ce qui pourra amener leur soumission par la crainte de voir détruire une partie de ce qu'elles possèdent. Il faut frapper l'imagination de ces populations-là, et si je parais y tenir, c'est que je ne suis pas sûr de frapper autre chose, attendu qu'il n'est pas impossible que les tribus ne déménagent avec leurs magasins et ne laissent devant nous que leurs cabanes. »

Pour assurer le ravitaillement de la colonne qui devait opérer dans l'extrême sud de la province d'Oran, il fallait un poste-magasin plus rapproché que Sidi-bel-Abbès. Il y avait longtemps d'ailleurs que La Moricière avait reconnu et fait reconnaître au maréchal Bugeaud l'urgence de fermer autant que possible la trouée largement ouverte sur la li-

sière du Tell, depuis Sebdoou jusqu'à Saïda. Le point de Daya, situé chez les Djafra, ayant été choisi par La Moricière, il y fit construire, pendant le mois d'avril, une redoute où il installa, sous les ordres du commandant Charras, un bataillon de la légion étrangère et quatre-vingts sapeurs du génie, avec trois pièces de campagne, des vivres pour deux mois, une ambulance et cent mille cartouches en réserve.

Déjà la colonne d'exploration du Sud était partie, le 18 avril, de Saïda, sous le commandement du colonel Géry. Elle était formée du 1^{er} bataillon d'Afrique, de deux bataillons du 56^e, de cent cinquante cavaliers, moitié chasseurs de France, moitié spahis, de cent cinquante Arabes du goum, d'un détachement d'artilleurs servant quatre obusiers de montagne et vingt fusils de rempart, avec une réserve de quarante-deux mille cartouches et quatre quintaux de poudre de mine, enfin d'une section d'ambulance, avec quarante-deux cacolets et six litières. Le convoi comprenait six cent soixante-dix chameaux chargés d'orge et de vivres pour vingt-trois jours, de tonnelets et d'outres, plus un troupeau de quatre-vingts bœufs et de cinq cents moutons. L'effectif total dépassait deux mille hommes et six cents

chevaux ; l'effectif de guerre était de quatorze à quinze cents combattants.

Le 20 avril, la colonne traversa les gués vaseux du Chott-el-Chergui ; tout, dans cette région aride et découverte, était étrange ; plus on marchait au sud, plus on avait froid ; devant soi on apercevait le Djebel-Ksel couvert de neige. Le 24, on entra dans la montagne. Stitten, qui était le premier objectif de l'expédition, était abandonné ; mais un notable, député par la population fugitive, vint supplier « les enfants de la puissance » d'épargner le ksar. Le colonel y consentit volontiers et reçut le lendemain la soumission de nombreux douars appartenant aux Trafi. Poussant plus loin au sud, à travers le pays montagneux, il voulait atteindre Rassoul, et surtout Brézina, sur l'autre versant du massif, au seuil du grand désert, du véritable Sahara. C'était là que les grands nomades avaient leurs intérêts ; c'était là qu'ils avaient leurs dépôts et leurs moyens de trafic. Aux abords de Rassoul, la colonne reçut les premiers coups de fusil qu'elle eût encore entendus ; des voleurs essayèrent d'enlever les chameaux du convoi. En punition de l'attentat, Rassoul fut détruit en partie le 27.

Le 29, pendant une halte dans le défilé d'El-

Arouïa, que les soldats nommèrent « la porte du désert », un homme se présenta au colonel au nom des habitants de Brézina, qui, disait-il, n'attendaient, pour faire leur soumission, que l'arrivée de la colonne. Il s'offrit et on l'accepta naturellement pour guide. Le défilé, tortueux, coupé de ravins qui s'entre-croisaient dans tous les sens, était un vrai labyrinthe. Après une heure de tours et de détours, la colonne se retrouva toute surprise à son point de départ. L'homme l'avait évidemment et volontairement égarée; le capitaine Deligny, chargé de surveiller les guides, lui fit sauter la cervelle. Pour donner aux gens de Brézina le temps de fuir avec leur fortune, cet homme s'était dévoué à la mort; cet homme était un héros. Il fallut bivouaquer sur place et le lendemain faire le coup de fusil. Après trois heures d'une marche pénible, par une chaleur suffocante, au détour d'un rocher, on aperçut tout à coup, au milieu d'une forêt de palmiers, Brézina. Avant d'y atteindre, il y eut un petit combat de cavalerie. Le ksar était totalement vide.

Le 1^{er} mai, la mine ouvrit une brèche dans les murs d'argile, et la colonne se mit au retour. Le passage d'El-Arouïa ne fut pas disputé. Le 2, on aperçut une grosse troupe d'Ouled-Sidi-Cheikh

qui fit défier par un héraut le colonel pour la matinée du lendemain. Le colonel ne voulut pas les faire si longtemps attendre ; dans la journée même, à trois heures, il vint à eux. Le combat fut vif ; le goum, qui avait engagé l'attaque, fut d'abord repoussé ; mais les chasseurs ayant pris l'affaire à leur compte, l'ennemi, malgré sa bravoure, se vit forcé de quitter la place. Le 11 mai, le colonel Géry rentra dans le Tell par Frenda.

Parallèlement à cette expédition, le général Marey en avait fait une autre à l'est, dans le bassin des Zahrez, pour châtier les Ouled-Naïl, coupables d'avoir intercepté, au mois de mars, la contribution de la *zekkat*, c'est-à-dire les troupeaux que conduisait à Médéa le khalifa de Laghouat. « Cet événement, écrivait au ministre de la guerre le maréchal Bugeaud, ne serait probablement pas arrivé si, depuis six mois, nous n'étions restés immobiles. L'offensive, le plus souvent possible, ou du moins la force souvent montrée au loin, voilà la condition indispensable de notre puissance. Vous voyez que, pour rester en paix, il faut deux volontés ; il ne suffit pas de dire : Je veux être pacifique, il faut encore que nos adversaires aient le même désir. Le meilleur moyen de vaincre leur obstination n'est pas de rester tran-

quille chez soi : la défensive absolue nous aurait bientôt perdus. Je sais bien que les gens qui ne comprennent pas diront : « Mais ils vont chercher « la guerre ; pourquoi ne restent-ils pas en paix « pour faire des routes, des édifices, de la coloni- « sation ? » Je réponds à ces braves gens qui veulent ainsi juger à tort et à travers, que nous allons chercher la guerre parce qu'elle est à nos portes, et que si nous n'y allions pas, elle viendrait avec des avantages moraux que nous voulons lui enlever. »

II

La guerre n'était pas seulement aux portes, elle était dans la maison même.

Le 25 mars, le maréchal Bugeaud, revenu de France, avait repris la direction des affaires; comme il voulait donner en personne ses instructions à La Moricière, il s'embarqua pour Mers-el-Kebir, prit le général à son bord et poursuivit avec lui jusqu'à Djemma-Ghazaouat. Il persistait à trouver ce poste détestable, surtout trop largement installé; il en fit publiquement le reproche à La Moricière: « Vous autres, messieurs, qui sortez du génie, lui dit-il, vous avez le génie des fortifications, mais vous n'avez pas le génie de la guerre. » C'était dur; puis il ajouta: « Si je ne trouve pas une population européenne à jeter ici, j'évacuerai ce poste; c'est un boulet qui nous est accroché à la jambe. »

Le maréchal rentra, le 6 avril, à Alger; quelques jours après, le Dahra était en feu. Remarque im-

portante : Abd-el-Kader n'y était pour rien. L'agitateur se trouvait être un jeune homme d'une vingtaine d'années, un inconnu venu du Maroc; il s'appelait Mohammed-ben-Abdallah; mais les Kabyles lui avaient donné le surnom de Bou-Maza, — l'homme à la chèvre, — parce qu'il était toujours suivi d'une chèvre dressée à faire quelques tours dont les Kabyles, naïfs et crédules, étaient émerveillés. Ceci était bon pour le menu peuple; chez les gens de condition moyenne, Bou-Maza passait pour un saint : *khouan* de l'ordre de Mouley-Taïeb, un des plus anciens et des plus considérés dans le Maroc, il avait conquis par ses prières, par ses mortifications, par ses extases, une réputation extraordinaire; de Mostaganem à Cherchel, il n'était parlé que de lui.

Un beau jour, chez les Ouled-Djounès, il fit sa révélation : il était le chérif envoyé de Dieu, celui qui devait venir au moment indiqué par les prophéties, « le maître de l'heure ». De toutes parts on accourut pour l'entendre; de toutes parts on lui apporta des aumônes, non seulement des grains et de l'argent, mais encore de la poudre, des fusils, des chevaux. Avec les fanatiques, les aventuriers et les bandits, il eut bientôt une troupe de quelques centaines d'hommes. Pour

son coup d'essai, il assassina le kaïd de Médiouna et le kaïd des Sbéa, en faisant proclamer partout que leur mort était la juste punition des services qu'ils avaient rendus aux chrétiens, et qu'un tel sort était réservé à tous leurs pareils en félonie.

Ce fut le 12 avril que ces tragiques nouvelles arrivèrent au colonel de Saint-Arnaud, commandant supérieur d'Orléansville. Il se mit, le 14, en campagne, atteignit le chérif, le battit et dispersa sa bande. On pensa qu'il n'en serait plus question. Le 18, le colonel entra sur le territoire des Ouled-Djounès, qui étaient en même temps attaqués par le lieutenant-colonel Claparède et le commandant Canrobert, venus de Tenès, et par le général de Bourjolly, accouru de Mestaganem. Le châtiment infligé aux Ouled-Djounès n'empêcha pas l'insurrection de s'étendre.

Il y avait, à une lieue de Tenès, un petit poste retranché qu'on appelait le camp des Gorges. Il avait été établi, l'année précédente, pour protéger les travailleurs employés sur la route d'Orléansville, et de provisoire il était devenu permanent, à l'insu du maréchal Bugeaud, qui n'en soupçonnait même pas l'existence. Quand le lieutenant-colonel Claparède était sorti de Tenès, au lieu de faire évacuer le camp, il y avait laissé une

soixantaine d'hommes du 5^e bataillon de chasseurs à pied. Le 20 avril, huit ou neuf cents Kabyles conduits par Ben-Hinni, kaïd des Beni-Hidja, se glissèrent par les ravins des alentours et tout à coup envahirent le poste dont la porte n'était pas gardée. Les chasseurs surpris eurent néanmoins le temps de s'enfermer dans le blockhaus où ils ne purent être forcés; mais leurs tentes furent mises au pillage, et, sous leurs yeux, une malheureuse enfant, la fille d'un cantinier, fut égorgée par la bande exécration. Le lendemain les Kabyles revinrent; mais, pendant la nuit, le commandant de place, à Tenès, avait expédié au camp une centaine de condamnés au boulet et de disciplinaires, avec quelques sapeurs-conducteurs en guise de cavalerie; une sortie de la garnison, accrue de la sorte, repoussa l'ennemi qui ne se montra plus. Les résultats matériels de ce coup d'audace étaient à peu près nuls, mais l'effet moral fut immense.

Au premier avis de l'événement, le maréchal Bugeaud donna l'ordre d'envoyer par mer de Cherchel à Tenès le 2^e bataillon d'Afrique et fit diriger par terre un bataillon du 64^e sur Orléansville. Cette affaire du camp des Gorges l'avait exaspéré. « Sans ce poste, écrivait-il au colonel de

Saint-Arnaud, il n'y aurait eu probablement qu'une insurrection dans le vide; l'ennemi n'aurait pas osé attaquer Tenès, puisqu'il ne l'a pas fait, malgré le scindement des forces. Ce détachement de cinquante à soixante hommes a tenté le diable; c'était bien le cas de le retirer quand Claparède est sorti avec les forces les plus disponibles. Il faut que cette *manie de l'éparpillement et de l'immobilisation des forces* soit quelque chose de bien invétéré dans les esprits pour que, malgré nos paroles et nos écrits si multipliés contre ce système, on le suive encore si souvent. »

Le 2^e bataillon d'Afrique était arrivé le 22 à Tenès; le lendemain, il escortait un convoi de biscuits dirigé sur Orléansville, quand, une heure après son départ, il fut assailli par Ben-Hinni et ses Kabyles; mais le convoi bien défendu parvint à destination sans avoir laissé une voiture en arrière; malheureusement, l'escorte avait eu cinq hommes tués et cinquante-deux blessés. Aussitôt le colonel de Saint-Arnaud se mit à la poursuite des Beni-Hidja, dont il ravagea impitoyablement le territoire pendant que le général de Bourjolly agissait contre les Sbéa. Une peine, inconnue jusqu'alors, avait été décrétée contre les rebelles par le maréchal Bugeaud : le désarmement. Pour

ces tribus guerrières, c'était la plus terrible de toutes.

Rien n'y faisait. Le 28 avril, un grand poste, Orléansville même, vit ses retranchements insultés par Bou-Maza, qui avait soulevé et ameuté toute la vallée du Chéelif. Il va sans dire qu'il fut repoussé ; mais encore plus que l'attaque du camp des Gorges, cette tentative insensée fut célébrée parmi les Arabes et les Kabyles à l'égal d'une victoire. L'insurrection avait gagné l'Ouarensenis. Mohammed-bel-Hadj lui-même, l'agha des Beni-Ouragh, devenait suspect.

Le 2 mai, le maréchal Bugeaud partit d'Alger avec le duc de Montpensier, qui avait réclamé l'honneur de faire campagne avec lui. Une colonne de sept bataillons, zouaves, 3^e chasseurs à pied, tirailleurs indigènes, 6^e léger, 36^e de ligne, de trois escadrons, chasseurs d'Afrique et spahis, et d'une batterie de montagne, d'un effectif total de cinq mille cinq cents baïonnettes et cinq cents chevaux, avec mille mulets de bât, attendait le gouverneur sous Miliana. Une seconde colonne de trois bataillons, un escadron et deux pièces de montagne, sous les ordres du général Reven, était en avant-garde au confluent de l'Oued-Rouina et du Chéelif. Le 7 mai, le maréchal prit le comman-

dement et pénétra, le 9, dans l'Ouarensenis insurgé. Il marchait à petites journées, détruisant les gourbis, les moissons, les vergers, recevant d'ailleurs plus d'averses que de coups de fusil. Les insurgés s'écartaient de sa route; à peine y eut-il à l'arrière-garde quelques petites affaires qu'il y aurait excès à nommer des combats. Le 22 mai, la colonne du maréchal et celle du général Reveu vinrent prendre des vivres aux magasins d'Orléansville.

Pendant ce temps, l'effort de l'ennemi s'était porté dans le Dahra contre Saint-Arnaud. Bou-Maza était rentré chez les Ouled-Djounès et s'y fit battre encore une fois avec eux, sans que ce nouvel échec portât la moindre atteinte à la foi qu'il leur avait inspirée. Dans cette dernière rencontre, les combattants kabyles appartenaient à sept tribus différentes. Battu par Saint-Arnaud, le 4^{er} juin, Bou-Maza se fit battre derechef dix jours plus tard, non plus par le colonel, mais ce qui était plus grave, par Sidi-el-Aribi, un Arabe ! L'affaire eut lieu chez les Beni-Zerouel; elle fut vive et la victoire du khalifa complète. Le chérif lui abandonna deux drapeaux, trente chevaux et sept prisonniers seulement; mais quatre cents morts gisaient sur le champ de bataille. Pour

comble de disgrâce, il faillit, quelques jours après, tomber entre les mains de l'agha des Sendja, demeuré fidèle comme Sidi-el-Aribi ; puis, ayant échappé presque seul à la poursuite, il disparut dans l'Ouarensenis, et, pour quelque temps, on n'entendit plus parler de lui.

Il ne restait plus qu'à réduire par le désarmement les tribus des deux bords du Chéelif. Trois colonnes y étaient destinées, sous les ordres des colonels Péliissier, Saint-Arnaud et Ladmirault. Après avoir donné à chacun d'eux son rôle, le maréchal prit la mer à Tenès pour Alger, où il rentra le 12 juin. La colonne Péliissier se composait du 3^e bataillon de chasseurs à pied, de deux bataillons du 6^e léger, d'un bataillon du 36^e de ligne, d'un escadron de chasseurs, d'une section d'obusiers de montagne et d'un détachement de sapeurs ; l'effectif était de deux mille cinq cents hommes. Sa mission était d'opérer dans l'ouest du Dahra, pendant que la colonne Saint-Arnaud agirait au nord et la colonne Ladmirault dans l'est.

L'année précédente, au mois de juin 1844, le général Cavaignac, alors colonel, s'était trouvé dans un cas extrême. Il opérait, sur la rive gauche du Chéelif, contre les Sbéa qui s'étaient retirés

dans leurs grottes. A toutes ses sommations ils avaient refusé de se rendre ; un capitaine du 5^e bataillon de chasseurs, M. de Jouvencourt, envoyé sur sa demande en parlementaire, avait été reçu à coups de fusil et tué. Alors le colonel avait donné au commandant du génie Tripier l'ordre d'attaquer une des grottes par la mine, et il avait fait allumer un grand feu devant l'issue d'une autre. La nuit suivante, un sergent de zouaves avait eu l'épaule fracassée d'une balle ; vers minuit, onze Kabyles étaient sortis de la grotte enfumée ; cinq avaient été tués ; les six autres avaient pu s'enfuir. Le lendemain, les assiégés, dont quelques-uns étaient déjà morts d'asphyxie, avaient enfin consenti à sortir.

Un an plus tard, au mois de juin 1845, le colonel Pélissier se trouva dans une situation exactement pareille. Les Ouled-Ria, contre lesquels il avait ordre d'agir, s'étaient aussi renfermés dans leurs grottes qui étaient profondes. Pendant qu'on cherchait à les investir, ils blessèrent cinq hommes. Les prendre de vive force était impossible ; les réduire par blocus était difficile, car on savait qu'ils avaient des vivres et de l'eau ; un ruisseau souterrain traversait la montagne. Le colonel Pélissier fit ce qu'avait fait le colonel Cavaignac.

Après qu'aux dernières sommations les assiégés eurent répondu par des coups de fusil, des fascines, descendues du haut des rochers, furent allumées devant l'entrée des grottes; le feu brûla toute la nuit.

Le lendemain, 19 juin, au point du jour, un des Kabyles se montra; le colonel lui fit crier que ni lui ni personne des siens n'avait rien à craindre, qu'aucun d'eux ne serait conduit prisonnier à Mostaganem, que chacun serait libre de rentrer chez soi, mais qu'il fallait d'abord faire soumission et livrer les armes. Les pourparlers durèrent trois heures; les assiégés exigeaient la retraite préalable des troupes qui les tenaient investis : condition inadmissible. Un dernier quart d'heure leur fut accordé pour réfléchir; le quart d'heure expiré, un carabinier des chasseurs fut frappé d'une balle kabyle.

Il était dix heures. Des fascines furent amassées sur le foyer de la veille, mais elles ne furent enflammées qu'à deux heures. Les grottes, qui étaient plutôt un tunnel, avaient deux issues, à des niveaux différents. Il se produisit de l'une à l'autre un tirage qui établit sur une longueur de cent quatre-vingts mètres un courant de feu et de fumée. L'incendie gagna les bagages des réfugiés.

Pendant la nuit, on crut entendre des abords de la montagne un bruit confus, des clameurs sourdes ; puis rien ne troubla plus le silence. Long-temps avant le jour, quelques hommes suffoquant vinrent tomber devant les sentinelles. On se hâta de les relever et d'envoyer reconnaître l'entrée des grottes ; mais une fumée si épaisse et si âcre les remplissait qu'il fut impossible d'y pénétrer d'abord. Cependant, on en voyait sortir de temps à autre des êtres presque méconnaissables, qui rampaient, et que d'autres, fanatisés jusque dans l'asphyxie, essayaient d'arrêter en tirant sur eux. Quand on put enfin visiter la fournaise éteinte, on y compta plus de cinq cents victimes, hommes, femmes, enfants. L'étendue de ce désastre frappa tous les assistants de stupeur. « Ce sont là, Monsieur le maréchal, a dit le colonel Pélissier dans son rapport, de ces opérations que l'on entreprend quand on y est forcé, mais que l'on prie Dieu de n'avoir à recommencer jamais. »

Le tragique événement fut vivement commenté en France et au dehors. Interpellé à la Chambre des pairs, le maréchal Soult fit une réponse embarrassée, qui ne parut satisfaisante à personne. Quelle que fût son opinion personnelle au sujet

de l'acte reproché à son subordonné, le maréchal Bugeaud avait trop le sentiment de l'autorité pour hésiter à le couvrir. Il écrivit au ministre de la guerre : « Je regrette, Monsieur le maréchal, que vous ayez cru devoir blâmer, sans correctif aucun, la conduite de M. le colonel Péliissier. Je prends sur moi la responsabilité de son acte ; si le gouvernement jugeait qu'il y a justice à faire, c'est sur moi qu'elle doit être faite. J'avais ordonné au colonel Péliissier, avant de nous séparer à Orléansville, d'employer ce moyen à la dernière extrémité ; et, en effet, il ne s'en est servi qu'après avoir épuisé toutes les ressources de la conciliation. C'est à bon droit que je puis appeler *déplorables*, bien que le principe en soit louable, les interpellations de la séance du 11 juillet. Elles produiront sur l'armée un bien pénible effet, qui ne peut que s'agrandir par les déclamations furibondes de la presse. Avant d'administrer, de civiliser, de coloniser, il faut que les populations aient accepté notre loi. Mille exemples ont prouvé qu'elles ne l'acceptent que par la force, et celle-ci même est impuissante, si elle n'atteint pas les personnes et les intérêts. Par une rigoureuse philanthropie, on éterniserait la guerre d'Afrique en même temps que l'esprit de révolte, et alors

on n'atteindrait même pas le but philanthropique. »

Effrayées par la terrible leçon que leur donnait le sort des Ouled-Ria, toutes les tribus du Dahra et de l'Ouarensenis cessèrent la résistance; mais, d'autre part, l'esprit d'insurrection s'était propagé dans l'est; un fanatique, nommé Bou-Chareb, avait soulevé le Djebel-Dira. Comme cette région montagneuse était sur les confins des provinces d'Alger et de Constantine, le général Marey y accourut de Médéa et le général d'Arbouville de Sétif; prise entre deux feux, l'insurrection ne dura guère dans ces parages, mais par l'Ouennougha elle atteignit dans le nord le versant méridional du Djurdjura et trouva des adhérents chez les Ouled-bou-Aziz. Les deux généraux l'y poursuivirent et lui infligèrent, le 40 juin, un châtement sévère. Onze villages des Ouled-bou-Aziz furent brûlés en un seul jour.

Ce n'est pas tout. Par-dessus les crêtes du Djurdjura, l'agitation avait gagné le cercle de Dellys. Là Ben-Salem et Bel-Kassem la détournèrent à leur profit contre Ben-Zamoun, l'agha des Flissa institué par le maréchal Bugeaud. Ben-Zamoun demanda du secours au général Gentil, qui occupait avec trois bataillons le col des Beni-Aï-

cha. Autorisé par le gouverneur, le général s'établit, le 22 juin, en avant de Dellys; mais sa présence, au lieu de rétablir le calme dans le cercle, ne fit qu'exaspérer l'insolence des Kabyles insoumis. Les choses en vinrent même au point que le maréchal Bugeaud se vit obligé d'envoyer à Dellys de nombreux renforts et de s'y porter lui-même.

Le 25 juillet, il prit le commandement d'une colonne de dix bataillons et de deux escadrons, avec artillerie de montagne et détachement de sapeurs. Les principales tribus insurgées étaient les Beni-Ouaguenoun et les Beni-Mimoun. Telle était la terreur que réveillait dans ces montagnes le seul nom de Bugeaud qu'il ne lui fut pas même nécessaire de combattre. Les deux tribus s'empressèrent de demander l'*aman* et de payer la contribution de guerre. Une tribu encore plus puissante, les Beni-Raten, qui se sentaient menacés, conjurèrent l'orage en priant le maréchal d'épargner à leur pauvre et rude pays les maux d'une lutte qui ne donnerait de profit à personne. La chaleur était grande; le gouverneur n'était pas en mesure d'exécuter ses grands projets sur la Kabylie. Satisfait pour le moment d'avoir rétabli l'ordre autour de Dellys, il rentra le 7 août à Alger.

L'insurrection semblait comprimée partout, à l'est et à l'ouest ; mais il y avait Abd-el-Kader qui, de sa personne, ayant quitté le Maroc où sa deïra continuait de vivre, avait recommencé depuis deux mois ses courses rapides dans le sud. D'abord, dans les premiers jours de mai, afin de détruire l'effet des opérations de la colonne Géry, l'émir s'était porté sur Stitten qu'il avait mis au pillage, puis il était allé menacer d'une razzia les Harar. La Moricière se tenait en avant de Frenda et Bourjolly près de Tiaret.

« Je m'attends d'un jour à l'autre, écrivait, le 22 mai, le maréchal Bugeaud à La Moricière, je m'attends d'un jour à l'autre à apprendre qu'Abd-el-Kader s'est montré sur l'un ou sur l'autre point du Tell, ce que ni vous, ni moi, ni personne ne pouvons empêcher, quoique nous soyons vingt fois plus forts qu'il ne faut pour le battre. C'est que nous avons à protéger le pays conquis sur une ligne considérable, et que nous devons surtout être prompts à arrêter les effets de son influence morale, cent fois plus puissante que sa force matérielle. S'il n'avait que celle-ci, nous pourrions, sans de grands inconvénients, lui laisser faire une pointe dans le Tell ; mais son ascendant sur les populations nous im-

pose l'obligation de l'arrêter le plus complètement possible. De là, nécessité de diviser nos forces ; de sorte que, quoique vous ayez une nombreuse cavalerie, vous ne pouvez avoir à chaque colonne un nombre de cavaliers qui égale le quart de ceux qu'il peut vous présenter. D'un autre côté, comme il n'a plus que des tribus nomades dont vous ne pouvez atteindre que très difficilement les intérêts, votre rôle est devenu à peu près défensif ; c'est certainement ce qu'il y a de plus difficile. »

A la tête de quelques centaines de cavaliers, Abd-el-Kader faisait des courses d'une rapidité sans égale : soixante lieues, par exemple, en trois jours. Afin d'être prêtes à se porter aussi vite que possible sur un point menacé, les troupes de La Moricière travaillaient à relier par un chemin continu, sur une ligne de quatre-vingts lieues, les quatre postes de Sebdou, Daya, Saïda et Tiaret, qui servaient d'appui aux colonnes d'observation. Tout le mois de juin se passa de la sorte sur le qui-vive. Enfin, on apprit d'une manière certaine que l'émir était rentré par Figuig dans le Maroc, où il avait retrouvé sa *deïra* non seulement sans inquiétude, mais prospère et recrutée par un si grand nombre d'adhérents venus de toutes parts qu'on y pouvait compter plus de deux mille

tentes. Il était évident que l'article IV du traité de Tanger était bel et bien lettre morte.

« Les Marocains, écrivait La Moricière à Bourjolly, ne paraissent pas avoir envie de nous faire la guerre; quand je dis les Marocains, je devrais dire leur gouvernement. Quant aux tribus de la frontière, celles au milieu desquelles est établie la deïra d'Abd-el-Kader, le kaïd d'Oudjda les empêche de commettre des actes d'hostilité dans le Tell; mais elles ont été si bien prêchées et fanatisées par Abd-el-Kader qu'elles sont aujourd'hui plutôt à lui qu'à Mouley-Abd-er-Rahmane; et comme ces tribus sont nombreuses et puissantes, qu'elles occupent un pays fort difficile et en général fort mal soumis, je crois que l'empereur, alors même qu'il en aurait la ferme intention, serait fort embarrassé pour employer des mesures coercitives contre la base d'opération que l'émir s'est créée dans ses États. On ne peut se dissimuler qu'en présence d'une semblable situation, le traité avec les Marocains ne soit assez difficile à rajuster. »

Enfin, le maréchal Soult écrivait lui-même au gouverneur : « Sans doute, il est pénible d'être réduit à exercer une défensive offensive après deux traités, l'un de paix, l'autre de délimitation, qui

devraient nous inspirer une sécurité parfaite, s'ils étaient loyalement exécutés; mais c'est un mal qui durera encore longtemps, au moins pendant l'existence d'Abd-el-Kader. Il convient de chercher un remède à cette situation, qui n'est ni paix ni guerre, dans une activité extrême, une excessive vigilance et une mobilité telle qu'elle nous permette de faire face à toutes les éventualités. »

Le maréchal Bugeaud n'en prenait pas aussi facilement son parti. Comme il voulait traiter cette question et quelques autres personnellement avec le maréchal Soult, il prit un congé, laissa de nouveau l'intérim du gouvernement à La Morigère, et s'embarqua, le 4 septembre, pour la France. « Si l'on ne me comprend pas, avait-il dit quelques jours auparavant à Saint-Arnaud, ou si l'on ne veut pas me comprendre, je ne reviendrai pas. Si tout s'arrange, comme je le crois, je serai de retour dans les premiers jours de novembre. »

III

Le maréchal Bugeaud était mécontent ; son mécontentement avait plusieurs causes. La première de toutes était l'hostilité plus ou moins ouverte, plus ou moins loyale, qu'il rencontrait dans les bureaux de la direction de l'Algérie, au ministère de la guerre. La colonie vivait, depuis sept ans, sous le régime institué par l'ordonnance royale du 31 octobre 1838, de telle sorte que les affaires, au point de vue civil, étaient administrées, sous l'autorité supérieure du gouverneur général, par un directeur de l'intérieur, un directeur des finances et un procureur général. Or, disait-on à Paris, comme M. le maréchal Bugeaud est toujours en expédition, les affaires en souffrent ; mais le remède à ce petit désordre est facile ; il n'y a qu'à créer un directeur général des affaires civiles, personnage considérable qui centralisera tous les services et qui aura la présidence du conseil d'administration avec la signature, en l'ab-

sence du maréchal. Il ne manquait pas, en effet, de gens qui regrettaient « les longues absences » du gouverneur et qui lui conseillaient de laisser à ses lieutenants les affaires de guerre et de *gouverner*. « Je vous réponds à tous, écrivait-il à M. de Corcelles, que je vais au plus pressé, au plus important, et que, quand le feu sera à mon grenier, je ne resterai pas à la cuisine pour voir si la volaille est bien embrochée. Excusez cette vulgaire comparaison. Mais, en vérité, qu'étaient donc les affaires civiles en comparaison de celles de la guerre? Fallait-il que je restasse à Alger à discuter l'éclairage, le pavage, tel ou tel alignement, une vente aux enchères, la police des filles, etc., pendant que mes lieutenants auraient fait la guerre bien ou mal, ou bien et mal? Mais qu'aurait-on dit? Que le gouverneur était lâche et fainéant. On aurait eu raison cette fois. Avant de partir et à mes rentrées, j'ai donné l'impulsion la plus active et il y a un assez grand luxe d'administration pour que les affaires se fissent en mon absence. Elles se sont faites, rien n'est en arrière, et les bureaux de la guerre doivent être satisfaits. »

Au premier indice de ce qui se tramait à Paris, le maréchal se cabra : « Il paraît, écrivait-il au mois de janvier 1843, qu'on voulait, au ministère de

la guerre, enlever l'ordonnance sur l'Algérie sans consulter le cabinet ni moi. On était convaincu, en vraies *mouches du coche*, que l'Algérie ne pouvait vivre sans l'application de cette œuvre si longuement élaborée par lesdites *mouches*; mais l'éveil a été donné à temps. Je sais que plusieurs ministres doivent demander que ce travail de Pénélope soit revu au Conseil d'État. C'est un moyen dilatoire qui pourra bien devenir une fin de non-recevoir. » Le maréchal se faisait illusion : le projet ne fut pas abandonné. Il fut seulement modifié de manière à supprimer le dualisme que ses auteurs avaient voulu rétablir, comme au temps du duc de Rovigo et du général Voirol; un directeur général des affaires civiles fut bien superposé aux trois principaux chefs du service, mais sans droit à la présidence ni à la signature; c'était une cinquième roue au carrosse algérien. Telle quelle, l'ordonnance du 15 avril 1845 n'en fut pas moins rendue contre le gré du maréchal qui en conçut un vif ressentiment.

Un autre de ses griefs, non moins vif, était relatif à la presse. Il y avait deux feuilles spéciales, *l'Afrique* et *l'Algérie*, qui lui étaient plus que désagréables, odieuses, la seconde surtout, parce que ses rédacteurs passaient pour être les bien-

venus dans les bureaux de la guerre. Le maréchal y était personnellement et amèrement critiqué, tandis que le journal faisait des ovations à ses lieutenants, un seul excepté, Saint-Arnaud. A cet indice, on pourrait soupçonner l'inspiration de Changarnier. Dans son exaspération, le gouverneur avait d'abord égaré ses soupçons du côté de La Moricière, mais tout de suite il lui en avait fait ses excuses. « Je vous remercie, lui écrivit son lieutenant, de penser que je suis étranger aux articles de *l'Algérie*. Autrefois vous avez douté de la loyauté de mes intentions; j'en ai été profondément blessé, je ne vous l'ai pas caché. Le temps et les affaires, ces deux grandes épreuves des hommes, vous ont amené à me juger plus équitablement; j'en rends grâces au ciel. Il serait fort malheureux que, se laissant prendre à des manœuvres perfides, les hommes arrivassent à douter les uns des autres, alors que leur union est plus nécessaire que jamais au succès des choses et à l'intérêt du pays. Il serait fâcheux surtout qu'ils prissent le public pour confident et pour juge de leurs différends. Pour moi, je repousse la situation de rivalité, d'opposition, dans laquelle on veut me placer par rapport à vous, Monsieur le maréchal; je la repousse parce qu'elle répugne à mon

caractère; je la repousse au nom de la discipline de l'armée, que tout homme qui aime son pays doit respecter, parce qu'elle sera certainement un jour la garantie la plus sûre de son indépendance. »

Il y a, sur ce sujet des journaux, une lettre très originale et très curieuse du maréchal Bugeaud au général de Bourjolly. Remarquons en passant que Bourjolly était bien placé dans son estime. « Je ne trouve pas du tout mauvais, lui écrivait un jour le gouverneur, que vous ayez l'ambition de devenir lieutenant général. Je serais très fâché que vous n'eussiez pas d'ambition; c'est une très bonne chose quand elle tourne au profit du pays. Il n'est pas mal non plus de connaître sa propre valeur; il n'y a que les sots qui ne la connaissent pas et qui l'exagèrent. »

Voici la lettre sur la presse; elle est datée du 5 juin 1845, au bivouac de l'Oued-bou-Zegzag, dans l'Ouarensenis : « Je vous remercie de m'avoir envoyé vos journaux. Avez-vous rien vu de plus faux, de plus ridicule et de plus odieux que *l'Afrique* et *l'Algérie*, mais surtout *l'Algérie*, car elle est encore plus révoltante que *l'Afrique*? A présent, mon cher général, me permettez-vous quelques observations sur votre abonnement au

Siècle, et même à l'Afrique et à l'Algérie ? Pour l'Algérie, les observations portent sur moi-même, car j'ai eu la faiblesse de m'y abonner, ce que je ne renouvellerai pas. Je conçois très bien que vous ayez le désir de lire un journal de l'opposition comme *le Siècle*, et moi aussi je les lis quand j'en trouve l'occasion, mais je ne les paye pas, de même que je me garderais de donner des armes, des munitions et des vivres à Abd-el-Kader. Vous n'avez certainement pas l'opinion du *Siècle* : pourquoi donc l'alimentez-vous ? Ne pourriez-vous pas charger quelqu'un à Paris de vous procurer *le Siècle* de seconde main ? Vous l'auriez un peu plus tard une première fois, et voilà tout. Plusieurs personnes à qui j'ai dit la même chose m'ont répondu : « Bah ! qu'est-ce qu'un abonnement de plus ou de moins ? » Oui, un abonnement n'est rien ; mais comme vingt-cinq ou trente mille personnes font à l'égard du *Siècle* le même raisonnement, il en résulte que ce journal a quarante-cinq mille abonnés dont plus de moitié n'appartiennent pas à son opinion. Cependant il est autorisé à dire : Vous voyez bien que je représente l'opinion de la France, puisque je suis le journal qui a le plus d'abonnés, et il persévère avec d'autant plus d'ardeur dans sa détestable

ligne qu'il reçoit plus d'argent. Ne faisons pas comme ces tirailleurs qui, un jour de bataille, s'arrêtent derrière un arbre ou un rocher en se disant : « Un homme de moins n'empêchera pas « de gagner la bataille »; mais comme des milliers de tirailleurs font en même temps le même raisonnement, il en résulte que la bataille ne marche pas. » Notons ici que le maréchal Bugeaud qui, comme Napoléon I^{er}, détestait la presse, se faisait, comme lui, très souvent journaliste; *le Moniteur algérien* de ce temps-là est rempli de ses articles. « Les mauvais tours dont vous avez à vous plaindre, lui écrivait son ami M. de Corcelles, vous viennent en grande partie de votre humeur d'opposition et aussi de votre goût pour la polémique écrite, car bien que vous soyez un grand homme d'action, je vous considère comme un très superbe opposant et un très habile journaliste. Vous n'aimez pourtant ni l'opposition ni les journaux. Toute votre vie vous serez journaliste contre les journaux; mais comme vous serez mieux que cela, il n'y aura pas grand mal. »

Pour en revenir aux griefs du gouverneur, le plus grand reproche qu'il faisait à l'administration de la guerre était de contrecarrer ses idées sur la colonisation. Nous faisons exclusivement l'histoire

de la conquête : l'histoire de la colonisation est un sujet tout à fait distinct et que nous ne voulons pas traiter ; néanmoins, il nous est impossible de n'y pas toucher en cet endroit, parce que ce grave problème a pesé d'un poids lourd sur l'esprit et sur les résolutions du maréchal Bugeaud.

Dans sa proclamation d'arrivée, au mois de février 1841, il s'était déclaré « colonisateur ardent », mais colonisateur à sa manière, car il parlait de villages militairement constitués. Il était loin d'être un érudit, et l'on ne voit pas qu'il ait eu, comme le maréchal Clauzel, l'imagination hantée par les grands souvenirs de Rome ; cependant, comme les Romains, il voulait assurer, consolider la conquête par des colonies militaires. Les colons auraient été des soldats libérables ou n'ayant plus que quelques années de service à faire ; ils auraient reçu de l'État des maisons, des instruments et des terres qu'ils auraient cultivées en commun ; des congés leur auraient été accordés pour aller en France se marier et revenir en ménage. Les premiers essais ne furent pas heureux. Trois villages créés, d'après ce thème, aux environs d'Alger, Fouka, Mered et Maëlma, durent, après expérience faite, rentrer sous le régime civil. Néanmoins, le gouverneur, opiniâtre et tenace, ne démordait pas de son idée.

Ce n'est pas qu'il fût absolument contraire à la colonisation civile ; elle fit même des progrès notables sous son gouvernement ; mais c'était la colonisation militaire qui avait ses préférences. Quand, en 1843, les trappistes arrivèrent pour créer par défrichement le célèbre domaine de Staouëli, le maréchal écrivit au Père abbé : « Vous avez raison de compter sur l'appui que je me fais un vrai bonheur d'accorder à l'établissement de vos frères en Algérie. Mon opinion est que la colonisation ne peut réussir que par des populations organisées militairement : or rien ne se rapproche plus de l'organisation militaire que l'organisation religieuse. Le moine et le soldat ont de grands rapports l'un à l'autre ; ils sont soumis à une discipline sévère, accoutumés à supporter les privations et à obéir passivement ; ils travaillent l'un et l'autre pour la communauté, et ils sont dirigés par une seule volonté. Aussi suis-je persuadé que votre établissement prospérera. »

Dans un banquet qui lui fut donné, au mois de novembre 1843, par les notables d'Alger, il leur disait : « L'armée ne peut être réduite sans qu'au préalable on ait créé une force attachée au sol qui puisse remplacer les troupes permanentes qu'on supprimera. Cette force, à mon avis, vous ne pou-

vez la trouver suffisante que dans l'établissement de colonies militaires en avant de la colonisation civile. » Dans son grand discours du 24 janvier 1845, à la Chambre des députés, il excitait l'hilarité générale en disant, avec sa verve péri-gourdine : « Je pourrais comparer les habitants qui vivent sous le *régime civil* de la côte à des enfants mal élevés, et ceux qui sont dans l'intérieur, sous le *régime militaire*, à des enfants bien élevés. Les premiers crient, pleurent, se fâchent pour la moindre contrariété ; les seconds obéissent sans mot dire. » On riait, mais on n'était pas convaincu.

Le système du maréchal avait contre lui la majorité dans les Chambres, dans l'armée même des contradicteurs, à commencer par La Moricière, qui tenait pour la colonisation civile, et dans le gouvernement l'administration de la guerre. Devant cette opposition compacte, il essayait d'une transaction : « Je ne veux pas, disait-il dans *le Moniteur algérien*, exclure la population civile ; elle existe, elle est un fait qui ne peut pas rétrograder. Je lui laisserais douze ou quinze lieues à partir de la côte ; mais en avant, au sud de l'Atlas, j'établirais de nombreuses colonies militaires. » Pour l'établissement de ces colonies, il demandait un premier crédit de cinq cent mille francs ; mais,

sans attendre le vote de la Chambre, il adressait aux généraux sous ses ordres une circulaire exécutive, comme s'il n'eût pas douté du succès : « J'ai lieu, disait-il, de regarder comme très prochain le moment où nous serons autorisés à entreprendre un peu en grand les essais de colonisation militaire ; invitez donc MM. les chefs de corps à les faire connaître à leurs subordonnés et à vous adresser, aussitôt qu'il se pourra, l'état des officiers, sous-officiers et soldats qui désirent faire partie des colonies militaires. » Cette circulaire intempestive et maladroite, car elle contribua pour beaucoup au rejet du crédit, fut blâmée vivement, et son auteur fut en quelque sorte obligé de faire amende honorable. Son plus grand tort, disait-il, était d'avoir employé au futur les verbes qui auraient dû être au conditionnel, par exemple : « Les colons recevront... » au lieu de : « Si le gouvernement adoptait mes vues, les colons recevraient... »

On voit, par tout ce qui précède, dans quel état d'esprit le maréchal Bugeaud s'en allait conférer avec le ministre de la guerre. « J'ai la conviction, avait-il écrit, dès le 30 juin, à M. Guizot, que M. le maréchal Soult a l'intention de me dégoûter de ma situation pour me la faire abandonner. Cette

pensée résulte d'une foule de petits faits et d'un ensemble qui prouvent qu'il n'a aucun égard pour mes idées, pour mes propositions. Vous avez vu le cas qu'il a fait de l'engagement, pris devant le conseil, de demander cinq cent mille francs pour un essai de colonisation militaire ; c'est la même chose de tout ou à peu près. Il suffit que je propose une chose pour qu'on fasse le contraire, et le plus mince sujet de ses bureaux a plus d'influence que moi sur l'administration et la colonisation de l'Algérie. Je ne puis être l'artisan de la démolition de ce que je puis sans vanité appeler mon ouvrage. Je ne puis assister au triste spectacle de la marche dans laquelle on s'engage au pas accéléré. Extension intempestive, ridicule, insensée de toutes les choses civiles ; amputation successive de l'armée et des travaux publics pour couvrir les folles dépenses d'un personnel qui suffirait à une population dix fois plus forte, voilà le système. Je suis fatigué de lutter sans succès contre tant d'idées fausses, contre des bureaux inspirés par le journal *l'Algérie*. Je veux reprendre mon indépendance pour exposer mes propres idées au gouvernement et au pays. Le patriotisme me le commande, puisque j'ai la conviction qu'on mène mal la plus grosse affaire de la France. »

L'entrevue des deux maréchaux eut lieu, le 12 septembre, au château de Soutberg, dans le Tarn. Le maréchal Soult y fit à son hôte le plus aimable accueil et parut se rendre à tous ses arguments, de sorte que le gouverneur de l'Algérie s'en alla tout rasséréiné passer son congé dans ses champs du Périgord. C'est de là qu'il écrivait, le 28 septembre, à M. Guizot : « Pour répondre à la sottise et méchante accusation de *la Presse* qui m'appelle « un pacha révolté », je viens me livrer seul au cordon et je me suis présenté tout d'abord chez le ministre de la guerre. Si j'avais eu quelques craintes, son charmant accueil les aurait effacées. Il m'a bien fait voir, dans la conversation, que les déclamations de la presse avaient produit quelque effet sur son esprit ; mais, aussitôt que je lui ai expliqué mes motifs, le nuage s'est dissipé, et, pendant deux jours que nous avons disserté sur les affaires de l'Afrique, je n'ai trouvé en lui que d'excellents sentiments pour moi et de très bonnes dispositions pour les affaires en général. De mon côté, j'y ai mis un moelleux et une déférence dont vous ne me croyez peut-être pas susceptible, et cela m'a trop bien réussi pour que je n'use à l'avenir du même moyen. »

Après avoir reproduit cette lettre dans ses mé-

moires, M. Guizot y ajoute ce correctif : « Le maréchal Bugeaud se faisait illusion et sur les dispositions de son ministre, et sur sa propre habileté, en fait de déférence et de douceur. Le maréchal Soult ne lui était pas devenu plus favorable ; moins passionné seulement et fatigué de la lutte, il ne se souciait pas de rompre ouvertement en visière à un rival plus jeune de gloire comme d'âge, et de prendre seul la responsabilité des refus. Le maréchal Bugeaud ne tarda pas à s'en apercevoir et à retrouver lui-même sa rudesse avec son mécontentement ; mais les nouvelles d'Algérie vinrent donner, pour un moment, à ses idées un autre cours. »

Le 8 octobre, dix jours seulement après avoir écrit la lettre qu'on vient de lire, le maréchal était obligé de repartir en grande hâte pour regagner Alger.

IV

Un jour du mois de juillet, El-Hadj-Ahmed, agha des Sendja, voisins d'Orléansville, revenait du Dahra en tenue de fête ; il ramenait de Mazouna la fiancée de son fils. El-Hadj-Ahmed était un de ceux qui, avec Sidi-el-Aribi, avaient donné, un mois auparavant, la chasse à Bou-Maza fuyant du Dahra dans l'Ouarensenis. Le cortège de noce marchait allègrement, au son de la musique arabe, quand, au détour d'un chemin, on aperçut une troupe de cavaliers, des amis sans doute qui venaient faire honneur à l'agha. Les rangs s'ouvraient pour leur laisser la place d'honneur, quand tout à coup ils répondirent à la politesse par une décharge à bout portant. El-Hadj-Ahmed fut tué. C'était Bou-Maza qui avait reparu subitement pour la vengeance ; après quoi il disparut de nouveau. Il était rentré chez les Ouled-Djounès.

Le prestige qu'il exerçait, non pas seulement autour de lui, dans le Dahra, dans l'Ouarensenis,

mais au loin, dans l'est, était si grand qu'il y eut bientôt des fanatiques à son image, des illuminés qui s'emparèrent et se parèrent de son nom. Au commencement du mois de septembre, peu de jours après le départ du maréchal pour la France, de l'embouchure du Chélif à Dellys, de l'Atlas au désert, l'Algérie était en insurrection. Le feu qui, depuis la révolte du printemps, couvait assoupi sous la cendre, jaillit de cinq ou six foyers à la fois comme des cratères distincts d'un volcan unique, et chacun de ces foyers était attisé par un Bou-Maza : Bou-Maza des Beni-Mnacer, Bou-Maza des Beni-Fera, Bou-Maza des Beni-Zoug-Zoug, Bou-Maza du Dira, Bou-Maza du Sebaou.

Le vrai, celui des Ouled-Djounès, avait quitté sa retraite, et traversant le Chélif, s'était porté, par l'Ouarensenis, chez les Flitta qu'il avait trouvés en armes. Le général de Bourjolly, sorti de Mostaganem, avec une colonne de quatre petits bataillons et de deux escadrons, était, le 18 septembre, au centre de l'insurrection. Le 19, il fut attaqué violemment, forcé de reculer, et suivi, sinon poursuivi, pendant plusieurs jours, par des masses de plus en plus nombreuses, car aux Flitta étaient venus se joindre les Beni-Ouragh. Le 23, notamment, ses pertes s'élevèrent à vingt-deux tués et

soixante blessés; au nombre des morts était le lieutenant-colonel Berthier, du 4^e régiment de chasseurs d'Afrique. Enfin il put gagner, à Relizane sur la Mina, une bonne position défensive. Le colonel Géry, de Mascara, le colonel de Saint-Arnaud, d'Orléansville, essayèrent d'arriver à lui : telle était la force de l'insurrection qu'il ne leur fut pas possible d'y parvenir.

Pour Bou-Maza le triomphe était grand. Si l'on veut se faire une idée de l'influence qu'il avait prise et de l'état général des esprits chez les indigènes, il faut entendre un de ses homonymes, le Bou-Maza des Beni-Zoug-Zoug. C'était comme lui un tout jeune homme, qui se disait son frère. Livré par les Arabes déçus à l'autorité française et traduit devant un conseil de guerre, il répondit fièrement aux questions qu'on lui fit et qui touchaient moins à lui qu'au véritable chérif. Venu, disait-il, du Maroc, par ordre du seigneur Mouley-Taïeb, et bientôt célèbre par sa sainteté, Bou-Maza s'était résolu à faire la guerre sainte; quelques tribus du Dahra l'avaient seules assisté d'abord, mais bientôt des adhérents lui étaient venus de toutes parts, et, malgré ses premiers échecs, son prestige n'avait pas cessé de grandir.

« Il n'y a qu'un seul Dieu, ajoutait le jeune

illuminé; ma vie est dans sa main et non dans la vôtre; je vais donc vous parler franchement. Les Arabes vous détestent, parce que vous n'avez pas la même religion qu'eux, parce que vous êtes étrangers, que vous venez vous emparer de leur pays aujourd'hui et que demain vous leur demanderez leurs vierges et leurs enfants. Tous les jours vous voyez des musulmans vous dire qu'ils vous aiment et sont vos serviteurs fidèles : ne les croyez pas; ils mentent par peur ou par intérêt. Quand vous donneriez à chaque Arabe et chaque jour une de ces petites brochettes qu'ils aiment tant, faites avec votre propre chair, ils ne vous en détesteraient pas moins, et toutes les fois qu'il viendra un chérif qu'ils croiront capable de vous vaincre, ils le suivront tous, fût-ce pour vous attaquer dans Alger. La victoire vient de Dieu; il fait, quand il veut, triompher le faible et tomber le fort. Les Arabes disaient à mon frère : « Guide-nous, recommandons la guerre; chaque jour qui s'écoule consolide les chrétiens. » Mon frère a reçu beaucoup de lettres des Kabyles de l'est; toutes l'encourageaient, lui souhaitaient le triomphe ou l'appelaient dans leur pays. »

Interrogé au sujet d'Abd-el-Kader et de ses relations avec l'empereur de Maroc, il répondit :

« Mouley-Abd-er-Rahmane est au plus mal avec Abd-el-Kader ; plusieurs fois il lui a dit : « Sors de mon pays ! » Mais Abd-el-Kader a toujours répondu : « Je ne suis pas dans ta main et je n'ai peur ni de toi ni des Français ; si tu viens me trouver, je te rassasierai de poudre, et si les Français viennent aussi me trouver, je les rassasierai aussi de poudre. » Depuis que les Marocains ont appris que Mouley-Abd-er-Rahmane avait fait la paix avec les chrétiens, ils se sont presque tous tournés du côté de l'émir. Depuis cette paix, tout le pays compris entre Sous et Rabat s'est insurgé ; il en est de même de toutes les tribus, et Mouley-Abd-er-Rahmane ne commande plus, à bien dire, que dans les villes. Les Ouled-Mouley-Taïeb mêmes, qui ont un si grand ascendant religieux dans l'empire qu'aucun sultan ne peut pas être nommé sans leur assentiment, ne veulent plus l'exercer pour lui, et Mouley-Abd-er-Rahmane a tellement compris la gravité de sa position qu'il s'occupe de faire peu à peu transporter tous ses trésors et tous ses magasins au Tafilet. »

Quelque intéressantes que fussent ces réponses, il y en eut une qui, dans l'état des affaires, était plus importante encore : « Votre frère prend le titre de sultan, lui avait-on dit ; les Arabes doivent

en rire. » — « Non, s'écria-t-il, les Arabes n'en rient pas ; ils l'aiment au contraire, à cause de son courage et de sa générosité ; car il ne songe pas, comme Abd-el-Kader, à bâtir des forts pour y enfouir son argent et ses ressources. Il a mieux compris que lui la guerre qu'il faut vous faire ; il ne possède qu'une tente et trois bons chevaux ; aujourd'hui il est ici, demain matin à vingt lieues plus loin. Sa tente est pleine de butin, un instant après elle est vide ; il donne tout, absolument tout, et reste léger pour aller partout où l'appellent les musulmans en péril. »

Plus irritant que dangereux pour les Français, Bou-Maza était à la fois irritant et dangereux pour Abd-el-Kader, puisqu'on pouvait déjà non seulement le mettre en comparaison avec lui, mais encore le mettre au-dessus de lui. C'était un symptôme grave qu'une grande influence autre que la sienne fût assez forte pour remuer profondément et soulever la population arabe. Dès qu'il eut appris les succès de son rival, il prit la résolution de rentrer immédiatement en campagne, et il fit annoncer dans les montagnes des Trara révoltés et par toute la vallée de la Tafna son arrivée prochaine.

A cette nouvelle, le général Cavaignac sortit de

Tlemcen et se porta sur la rive gauche de la rivière, avec une petite colonne composée d'un bataillon de zouaves, de deux bataillons du 15^e léger, d'un bataillon et de deux compagnies d'élite du 41^e de ligne, de deux escadrons du 2^e chasseurs d'Afrique et d'un escadron du 2^e hussards, avec deux sections d'artillerie de montagne et cinquante sapeurs. Toute l'infanterie ne comptait que treize cent quarante baïonnettes et la cavalerie trois cents chevaux. En avant, à Lalla-Maghnia, se trouvait le lieutenant-colonel de Barral, du 41^e, avec le 40^e bataillon de chasseurs, un bataillon du 13^e léger, deux escadrons du 4^e chasseurs d'Afrique et deux obusiers de montagne ; « mais, écrivait, à la date du 21 septembre, le général Cavaignac, l'effectif de cette colonne est si faible, vu l'état sanitaire des troupes, que je ne pourrai l'engager dans le pays des Trara qu'après que je serai maître de ses crêtes. J'aurai alors environ dix-huit cents hommes qui me suffiront pour cerner le pays et y frapper un coup décisif, si j'y trouve une résistance sérieuse. »

Du 22 au 24 septembre, le général ne cessa pas de combattre ; le 24 particulièrement, l'opiniâtreté des Kabyles fut si grande et si prolongée que Cavaignac ne put pas s'empêcher d'en faire la re-

marque. Le soir, après le combat, on les entendit pousser des acclamations et faire une décharge générale de leurs armes. C'était leur manière de célébrer un succès; quel succès? Ils venaient d'être, en dépit de leur acharnement, repoussés et maltraités; était-ce donc qu'il y avait eu pour leur cause ailleurs quelque avantage?

V

Le poste de Djemma-Ghazaouat avait pour commandant le lieutenant-colonel de Montagnac : le poste et le commandant n'étaient pas faits l'un pour l'autre. Montagnac, très brave et très vigoureux soldat, avait, par-dessus toute chose, le besoin de l'action, la passion du coup de fusil et du coup de sabre. Stoïque dans sa vie, homme d'honneur au premier chef, il dédaignait la réclame; les grades lui étaient venus sans qu'il les eût sollicités; il ne les devait qu'à son mérite et à l'estime de ses chefs. Dans les premières années de sa carrière, il avait refusé publiquement la croix de la Légion d'honneur, parce qu'elle ne lui avait pas paru suffisamment gagnée. Il aimait passionnément son métier et la guerre pour elle-même. Voilà ses qualités, nobles, grandes, mais où perce déjà le germe de ses défauts. Il était fougueux, violent, aventureux, emporté au premier mouvement. Quand on lit le recueil de ses lettres, on est frappé

de ce fait qu'il avait l'impression et l'expression toujours excessives. C'était un caractère du seizième siècle, un vrai contemporain de Montluc.

Comment avait-on pu mettre cet homme d'action à la chaîne, dans ce réduit de Djemma-Ghazaouat qui ne devait être qu'un poste d'observation et de ravitaillement ? Première erreur. Comment ensuite lui avait-on donné la tentation de sortir et d'agir, en mettant sous ses ordres, non pas une garnison simplement suffisante, mais les éléments d'une petite colonne ? Seconde erreur. « Il ne devait point, a dit La Moricière, faire une colonne mobile de sa garnison. Ses instructions lui prescrivaient d'agir avec la plus grande prudence et d'attendre la venue d'une colonne, soit pour réparer les irrégularités dont il avait souvent à se plaindre dans les relations des tribus avec lui, soit pour rassurer les populations frontières qui chaque jour nous annonçaient la venue de l'émir. » Mais La Moricière connaissait l'homme ; il avait vu sa fougue dans la première campagne d'hiver à Mascara, et l'estime qu'il portait à sa bravoure n'aurait pas dû lui en faire oublier les emportements. Quand, au mois d'avril, le maréchal Bugeaud était venu visiter Djemma-Ghazaouat, il avait parlé à Montagnac et lui avait fait « sentir avec force — c'est son ex-

pression même — combien il pouvait être dangereux d'aller livrer des combats au dehors, ainsi qu'il en manifestait l'intention ».

Plus le temps avait marché, plus la tentation était devenue grande. « J'ai pour le moment une garnison assez solide, écrivait Montagnac, le 24 août, à l'un de ses parents, un bon bataillon de chasseurs d'Orléans et deux escadrons de hussards; mais c'est bien peu de monde pour la besogne que je puis avoir à faire d'un jour à l'autre, demain peut-être. » Depuis la date de cette lettre, un des deux escadrons avait été rappelé par le général Cavaignac à Tlemcen.

Le dimanche 21 septembre, à dix heures du soir, le lieutenant-colonel de Montagnac sortit avec le commandant Froment-Coste, neuf officiers et cinq compagnies du 8^e bataillon de chasseurs, d'un effectif de trois cent quarante-six hommes, le chef d'escadrons Courby de Cognord, trois officiers et soixante-deux hussards du 2^e régiment, un interprète et deux soldats du train; en tout quatre cent vingt-cinq hommes. Un petit convoi d'une quinzaine de mulets portait les bagages. Les hommes avaient reçu des vivres pour deux jours, sans compter les sachets de réserve, et soixante cartouches; il n'y avait pas d'autres munitions. La

garde du camp restait confiée au capitaine du génie Coffyn, qui avait l'ordre de se tenir prêt à favoriser le retour de la colonne. L'objet de la sortie était d'empêcher la jonction d'Abd-el-Kader avec l'agha Ben-Ali des Ghosset, réfugié chez les Trara, de tenir les Msirda en respect et de protéger les Souhalia.

La colonne marcha toute la nuit dans la direction de l'ouest. Le 22, à quatre heures du matin, elle s'arrêta pour faire le café; puis elle se remit en chemin par un à-gauche vers le sud. A sept heures, le bivouac fut établi sur le bord de l'Oued-Taouli; les hommes reçurent l'ordre de se reposer pendant la chaleur du jour et de faire la soupe; on ne devait reprendre la marche que le soir, à onze heures.

Dans cette même journée du 22, à neuf heures du matin, le capitaine Coffyn avait vu arriver à Djemma-Ghazaouat le capitaine de Jonquières, adjudant-major au 40^e bataillon de chasseurs à pied, escorté d'une centaine de chasseurs d'Afrique et d'une centaine de fantassins éclopés. Djemma-Ghazaouat était pour la subdivision de Tlemcen un dépôt de convalescents, une sorte de *sanatorium*. Le capitaine de Jonquières apportait une lettre du lieutenant-colonel de Barral, com-

mandant de Lalla-Maghnia et l'ancien de Montagnac, dans laquelle il demandait à celui-ci, par ordre du général Cavaignac, l'envoi immédiat de trois cents chasseurs du 8^e bataillon, ainsi que des hommes rétablis du 10^e bataillon et du 15^e léger.

Par un effet de la malchance qu'on retrouve dans toutes les péripéties de ce drame, le courrier du général avait eu quatorze heures de retard ; s'il était arrivé en temps utile, Montagnac, obligé d'obéir à la réquisition, n'aurait plus eu le moyen d'exécuter sa sortie. Quoi qu'il en soit, la lettre du lieutenant-colonel de Barral lui fut expédiée par un exprès ; il répondit au capitaine Coffyn, du bivouac de l'Oued-Taouli, à cinq heures et demie du soir : « Mon cher capitaine, envoyez tout ce que le colonel de Barral vous demande. Je ne puis donner les hommes du bataillon de M. Froment-Coste. Nous sommes entourés de goums considérables, composés de gens du Maroc ; nous avons eu quelques coups de fusil avec eux. Abd-el-Kader arrive ce soir à Sidi-bou-Djenane. Je ne puis rejoindre Djemma-Ghazaouat sans exposer les Souhalia à une déroute complète. Je vais me tenir sur la ligne où je suis établi. Envoyez-moi demain des vivres pour deux jours de toute nature par les Souhalia, au bivouac sur l'Oued-Taouli. Faites

toujours de même. Tenez-moi au courant de tout. Il faut huit mulets pour les vivres. N'oubliez pas deux jours de viande sur pied ; entendez-vous avec l'intendant. »

Cette lettre, avec une autre pour le lieutenant-colonel de Barral, parvint, le soir même, à dix heures, à Djemma-Ghazaouat. Le capitaine de Jonquières en était déjà reparti avec son escorte de chasseurs d'Afrique, trente-cinq hommes du 10^e bataillon de chasseurs et du 15^e léger, quelques isolés et des mulets chargés de vivres. Tandis qu'il regagnait Lalla-Maghnia, le lieutenant-colonel de Barral avait quitté ce poste, par ordre du général Cavaignac, et s'était avancé jusqu'à Nedroma. De là, le 23, à cinq heures et demie du matin, il dépêcha deux cavaliers à Djemma-Ghazaouat, afin d'avoir des nouvelles de la sortie qu'il ne connaissait encore que par un mot de Montagnac, daté du 21 au soir, lui annonçant en bref son mouvement vers les Souhalia menacés, sans demander d'ailleurs assistance.

Le 22, à onze heures du soir, au lever de la lune, Montagnac avait remis sa colonne en marche, en remontant d'abord la vallée de l'Oued-Taouli, puis en inclinant à l'est. Arrivés sur le bord d'un petit ruisseau, au-dessous du marabout

de Sidi-Brahim, les hommes s'étaient arrêtés pour prendre un peu de repos; puis, le 23, au point du jour, ils avaient fait le café. Une dizaine de cavaliers arabes, comme la veille, se tenaient en observation à quelque distance.

A sept heures du matin, Montagnac prit avec lui trois compagnies de chasseurs et les hussards. Les sacs des hommes qu'il emmenait et les bagages restaient au bivouac sous la garde des deux autres compagnies, avec lesquelles demeurait le commandant Froment-Coste. Depuis le marabout, le terrain allait en montant vers un plateau que l'ennemi paraissait occuper. Afin de se tenir en communication avec le lieutenant-colonel que les accidents du sol allaient dérober à sa vue, le commandant envoya le lieutenant de Chappedelaine et quelques hommes en observation sur une colline intermédiaire.

A trois kilomètres enviren du bivouac, la fusillade commença. Les cavaliers arabes n'étaient pas nombreux, une centaine tout au plus; Montagnac les fit charger par les hussards; ils se retirèrent, entraînant de plus en plus loin la charge; les chasseurs à pied étaient déjà fort en arrière. Tout à coup, une grosse masse de cavalerie, qui s'était tenue jusque-là cachée derrière un pli de

terrain, sortit d'embuscade et prit en flanc les deux premiers et très petits pelotons d'avant-garde. Les deux officiers qui les commandaient, le capitaine Gentil Saint-Alphonse et le lieutenant Klein, tombèrent, l'un tué sur le coup, l'autre blessé mortellement. Accouru au galop avec les deux pelotons de réserve, Montagnac fut presque aussitôt atteint d'une balle au bas-ventre; cependant il se maintint encore à cheval, encourageant ses hommes qui cherchaient à se rallier sur un mamelon. Il n'y en parvint qu'une vingtaine; ce fut là que les chasseurs à pied les rejoignirent.

Une attaque à la baïonnette des premiers arrivés ne réussit pas; le capitaine de Chargère fut tué, sa compagnie écrasée sous le nombre. De tous les villages voisins, les Msirda étaient venus par centaines, et ce qui redoublait l'ardeur des assaillants, l'émir, le sultan, Abd-el-Kader était là, sur le terrain du combat, en personne. Montagnac vivait encore, mais il ne pouvait plus se tenir à cheval; assis sur une pierre et comprimant d'une main sa blessure, il avait fait former en carré les deux compagnies restantes et dépêché vers le commandant Froment-Coste le maréchal des logis chef Barbut, avec l'ordre d'accourir à la rescousse; puis il avait appelé le chef d'escadrons Courby de

Cognord et lui avait remis le commandement en lui disant : « Ne vous occupez pas de moi, mon compte est réglé. Tachez de gagner le marabout. » Sur cette dernière parole, il tombe mort.

Les chasseurs tiennent toujours, mais ils n'ont plus de cartouches, et les baïonnettes ne suffisent pas. « Les Arabes, a dit l'un des rares survivants de cette poignée de braves dont l'héroïsme réveille les souvenirs de Waterloo, les Arabes, resserrant le cercle autour de ce groupe immobile et silencieux, le font tomber sous leur feu comme un vieux mur. » Courby de Cognord gît sans connaissance, couvert de blessures ; un Arabe va lui couper la tête, quand un vieux régulier, reconnaissant son grade aux soutaches du dolman, le traîne où sont les prisonniers blessés.

Cependant, averti d'abord par le lieutenant de Chappedelaine, puis par le maréchal des logis chef Barbut qui le guide, le commandant Froment-Coste accourt avec l'adjudant-major Dutertre et la compagnie Burgard ; les carabiniers du capitaine de Géreaux ont été laissés à la garde des bagages. Du sommet du mamelon qui a servi d'observatoire à Chappedelaine, Froment-Coste a vu d'un coup d'œil et compris l'horreur du désastre ; et quand, tous les camarades de là-bas étant détruits, il ne

doit plus songer qu'au salut de sa petite troupe, il est déjà trop tard. Cernée, assaillie, fusillée de toutes parts, la petite troupe va succomber comme l'autre. Froment-Coste tombe, la tête fracassée; Dutertre et Burgard sont blessés, l'adjutant Thomas et Barbut sont pris.

Il n'y a plus un seul Français debout sur le champ de bataille; mais auprès du marabout reste le capitaine de Géreaux avec sa compagnie de carabiniers, quatre-vingts hommes. A l'approche des Arabes, il s'enferme dans l'enceinte carrée qui entoure la koubba, et par les meurtrières pratiquées à travers le mur, le feu des grosses carabines tient l'ennemi à distance. Aux sommations que fait faire aux assiégés Abd-el-Kader, en leur promettant la vie sauve, ils répondent par le cri de : *Vive le Roi!* La dernière doit être faite par un officier prisonnier et blessé, l'adjutant-major Dutertre; tel est l'ordre de l'émir. Dutertre s'avance vers le marabout : « Chasseurs, s'écrie-t-il, on va me couper la tête si vous ne posez pas les armes, et moi, je viens vous dire de mourir jusqu'au dernier plutôt que de vous rendre. » Aussitôt tombe décapité ce martyr de l'honneur. Abd-el-Kader s'éloigne, mais en laissant le marabout bloqué par les Kabyles.

Les assiégés peuvent être sauvés; de deux côtés le salut peut leur venir. Comment ne leur est-il pas venu? Le 23, de Djemma-Ghazaouat on avait entendu, depuis huit heures du matin jusqu'à onze heures, une vive fusillade; puis le bruit avait cessé complètement. A la tête d'une petite troupe de cent vingt hommes d'infanterie et de seize cavaliers, le capitaine Coffyn avait fait une timide reconnaissance, à neuf heures, vers Sidi-Brahim; mais, à l'approche de la cavalerie arabe, il s'était mis en retraite. « Je suis rentré, dit son rapport, avec cette conviction que toute communication était désormais impossible avec la colonne. »

D'autre part, de son bivouac sous Nedroma, le lieutenant-colonel de Barral avait pareillement entendu la fusillade; il s'était même avancé dans la direction qu'elle indiquait avec deux escadrons de chasseurs d'Afrique, que devait suivre le commandant d'Exéa, du 40^e bataillon de chasseurs à pied. Après une course de deux heures aux allures vives, le lieutenant-colonel avait fait sonner les trompettes, afin d'annoncer son approche; mais, au moment où il s'engageait dans les montagnes des Msirda, la fusillade avait cessé. Peu de temps après, il avait vu descendre précipitamment d'une crête et courir à lui deux hommes épuisés, hors

d'haleine, deux carabiniers du 8^e bataillon, qui ayant, comme par miracle, échappé au désastre, lui en avaient fait le récit, en affirmant que toute la colonne était détruite, même la compagnie de carabiniers qui avait été atteinte, disaient-ils, avant d'avoir pu gagner le marabout.

Malgré ces affirmations et malgré le silence, — c'était au moment où l'attaque de vive force était changée en blocus, — le commandant d'Exéa, qui venait de rejoindre la cavalerie, soutenait énergiquement l'avis de poursuivre la marche. Après deux heures de halte, pendant lesquelles aucun bruit de combat ne s'était fait entendre, persuadé qu'il n'y avait plus rien à faire que de se replier sur Lalla-Maghnia, et craignant même d'être devancé par l'insurrection au col de Bab-Taza, le lieutenant-colonel de Barral se mit en retraite. Il eut, en effet, un petit engagement en arrivant au col; à dix heures du soir, il était rentré dans son poste. S'il avait cédé aux instances du commandant d'Exéa, le capitaine de Géreaux et ses carabiniers auraient été délivrés, presque sans coup férir.

Pendant trois jours, ils attendirent, prêtant, eux aussi, l'oreille aux bruits du dehors. Pendant trois jours, ils ne virent ni n'entendirent rien qui pût

leur donner espoir. Les vivres n'étaient pas encore épuisés, mais c'était l'eau qui manquait. Mieux valait tomber sous le feu ou sous le yatagan que mourir de soif. Le 26 septembre, à six heures du matin, ils sortent subitement, soixante-treize valides emportant sept blessés, surprennent les Kabyles et forcent le passage. A neuf heures, ils ne sont plus qu'à une lieue de Djemma-Ghazaouat; il n'y a plus qu'un ravin à suivre; mais au fond de ce ravin coule un ruisseau, et, sans s'inquiéter de l'ennemi qui couronne les crêtes, sans écouter les officiers qui s'efforcent de les retenir, tous ces malheureux courent, se précipitent, se jettent à plat ventre, pour boire à longs traits l'eau bien-faisante. Pendant ce temps, les balles pleuvent; Chappedelaine tombe, Géreaux tombe; successivement ils sont frappés tous, à l'exception de douze, qui sont recueillis par quelques cavaliers et soldats sortis du camp. Un seul, le caporal Lavaissière, a rapporté sa carabine. Ainsi s'est achevé le drame de Sidi-Brahim.

La première nouvelle en était arrivée au général Thiéry, commandant supérieur d'Oran, ce même jour, 26 septembre, par une balancelle que le capitaine Coffyn avait fait partir, le 24, de Djemma-Ghazaouat. Elle arriva, le 28, à Alger, au

général de La Moricière. Deux jours plus tard survenait l'annonce d'une autre catastrophe, cent fois plus douloureuse, car c'était une défaillance de l'honneur militaire.

Inquiet pour le poste d'Aïn-Temouchent, qui n'avait que cinquante hommes de garnison, le général Cavaignac, aussitôt rentré à Tlemcen, avait fait partir, le 27 septembre, sous le commandement du lieutenant Marin, ancien sous-officier aux zouaves, un détachement de deux cents hommes, sortant de l'hôpital pour la plupart. Le 28, au matin, à six kilomètres seulement d'Aïn-Temouchent, le lieutenant avait fait la halte du café auprès du marabout de Sidi-Moussa, quand il aperçut une troupe de cavaliers arabes avec des drapeaux qu'il reconnut pour ceux d'Abd-el-Kader. A cette vue, perdant la tête, et l'imagination sans doute frappée par le désastre de Sidi-Brahim, qu'il connaissait de la veille, Marin, au lieu de se mettre en défense, courut à l'émir et lui offrit la soumission de son détachement, s'il voulait lui garantir, à lui-même et aux siens, la vie sauve. Abd-el-Kader ne s'attendait à rien moins ; il prit au mot le malheureux officier, lui promit tout ce qu'il voulut et goûta l'orgueilleux plaisir de voir deux cents soldats français déposer à ses

pieds leurs armes. La cérémonie faite, il les envoya rejoindre à sa deïra, dans le Maroc, les survivants de ceux qui s'étaient si bien battus à Sidi-Brahim.

Le 28 septembre, le général de La Moricière, rendant compte au maréchal Soult de ce combat et de la part que les Marocains y avaient prise, ajoutait : « Quoiqu'il eût agi avec imprudence et transgressé les instructions qu'il avait reçues, le lieutenant-colonel de Montagnac n'en est pas moins mort victime d'une trahison flagrante et de la violation des traités. Vous jugerez, sans doute, qu'il est indispensable que M. le maréchal Bugeaud et M. le général Bedeau rentrent immédiatement en Algérie. Je ne dois pas vous dissimuler que la situation est fort grave. » Le même jour, il faisait embarquer à la hâte le commandant Rivet, qu'il dépêchait au maréchal Bugeaud, avec mission de réclamer et de presser son retour au plus vite.

VI

Assurément, la situation était fort grave. Indépendamment de Sidi-Brahim et d'Aïn-Temouchent, il y avait beaucoup d'autres affaires que le général de Martimprey, dans ses mémoires, a résumées en quelques lignes, d'un laconisme clair et saisissant.

« A Sebdou, le commandant Billot, attiré dans une embuscade, était massacré, avec le chef du bureau arabe et son escorte, par les Ouled-Ouriach. Nos ponts sur l'Isser et la Tafna étaient brûlés. Les Beni-Amer, après avoir incendié leurs moissons et même les herbes sèches, fuyaient au Maroc. Autour d'Oran, nos Douair et nos Sméla étaient eux-mêmes en fermentation. Les Djafra s'éloignaient de Daya, après avoir échoué dans leur tentative de tuer le commandant Charras. Les Gharaba bloquaient de fait, quoique sans hostilités ouvertes, Saint-Denis-du-Sig. Les communications d'Oran avec Mascara et avec Sidi-bel-

Abbès étaient interrompues. Le poste-magasin inoccupé d'Ouizert, où se trouvaient des vivres et des fourrages, était réduit en cendres; les Ferraga pillaient un convoi sur la route de Mascara; l'insurrection était chez les Beni-Chougrane et s'étendait à toute la montagne d'El-Bordj et aux Bordjia de la plaine. Nos camps de travailleurs, pour se retirer dans les places les plus voisines, traversaient, le fusil à la main, les populations hostiles. Près de Saïda, un kaïd et des indigènes qui nous étaient dévoués étaient assassinés; à Saïda même, une tentative d'incendier le gros approvisionnement de foin formé sur ce point, échouait heureusement. Le chef du bureau arabe de Tiaret, le lieutenant de Lacotte, était arrêté par trahison chez les Beni-Médiane qui égorgeaient ses chasseurs d'escorte et le livraient à l'ennemi. Le maghzen de Tiaret, composé d'Arabes qui nous devaient tout, déserta tout entier; les Harar et les Ouled-Khelif en firent autant. Grand enseignement, qu'il ne faut pas perdre de vue, une pareille situation s'était déclarée en moins de huit jours! »

Venu par mer d'Alger à Mers-el-Kebir avec trois bataillons, La Moricière avait hâte de rejoindre à Tlemcen Cavaignac, qui avait déjà rappelé

de Sebdou le colonel de Mac Mahon, du 41^e. Le danger le plus pressant n'était pas sur ses derrières, quoique l'insurrection y fût menaçante; il était devant lui, là où était Abd-el-Kader; c'était de ce côté-là qu'il fallait faire tête. Rallié en chemin par le général Korte, qu'il avait appelé de Sidi-bel-Abbès, il ne fit que toucher, le 7 octobre, à Tlemcen, d'où Cavaignac était parti afin d'empêcher l'émigration générale des Beni-Amer et des Ghossel que l'émir voulait entraîner vers la deïra.

Le 9, les deux colonnes se réunirent au col de Bab-Taza, allèrent prendre des vivres à Djemma-Ghazaouat, puis se portèrent sur Aïn-Kebira, au cœur du pays montagneux des Trara. Elles compaient ensemble quatre mille cinq cents baïonnettes, six cent cinquante sabres et dix obusiers de montagne. Le 13, la position d'Aïn-Kebira fut attaquée, à droite par La Moricière, à gauche par Cavaignac. Les Trara leur opposèrent une vive résistance; mais délaissés par Abd-el-Kader, qui craignait de compromettre sa cavalerie sur un terrain difficile, les malheureux Kabyles se sacrifièrent inutilement pour lui. Poussés, refoulés par le vainqueur, ils pouvaient être anéantis et jetés à la mer. Si La Moricière eût écouté ses soldats, vengeurs de Sidi-Brahim, pas un Trara, pas un

Beni-Amer, pas un Ghossel n'aurait échappé; le général brava l'impopularité, fut clément aux vaincus et se contenta de leur soumission. Il n'avait pas de temps à perdre aux repréailles : Abd-el-Kader s'était dérobé; il fallait retrouver sa trace.

En effet, l'émir avait fait un détour par le sud, avec l'espoir de surprendre Sidi-bel-Abbès ou Mascara. Laissant Cavaignac à Tlemcen, La Moricière coupa au plus court, rassura en passant Sidi-bel-Abbès, puis courut à Mascara, où il arriva le 30 octobre. Il y trouva le colonel Géry, qui venait de pousser jusqu'au poste de Tiaret et d'en revenir, en passant et repassant au travers d'un pays tout insurgé; son opération n'avait été qu'un combat perpétuel. D'autre part, le général de Bourjolly sur la Mina, le colonel de Saint-Arnaud sur le Chélif, avaient fort à faire pour contenir l'effort des nombreux partisans de Bou-Maza. Enivré de ses succès, l'audacieux chérif avait poussé l'insolence jusqu'à s'attaquer, le 18 octobre, à Mostaganem; il est vrai qu'une sortie du lieutenant-colonel Mellinet avait promptement fait échouer sa tentative.

C'était le 6 octobre que le maréchal Bugeaud avait reçu en Périgord l'appel de La Moricière; le

15, il débarquait dans le port d'Alger; le 18, il était en campagne. Avant la fin du mois, six régiments d'infanterie et deux de cavalerie devaient lui être envoyés de France. L'armée d'Afrique allait compter dès lors plus de cent mille hommes; telles étaient l'étendue et la force de l'insurrection qu'il n'en fallait pas moins pour la réduire. En homme de guerre supérieur, le maréchal avait deviné les projets d'Abd-el-Kader, et c'était sur la lisière méridionale du Tell qu'il avait décidé de le prévenir ou de l'arrêter. Assuré de la défense du Titteri dont il confia le soin au général Bedeau, il se porta dans la province d'Oran.

Le 24 octobre, il était avec trois mille cinq cents hommes d'infanterie et quatre cent cinquante chevaux entre Teniet-el-Had et Tiaret. Devant lui toutes les tribus avaient fait le vide, le pays était désert; seuls, les Ayad, contenus par Ameer-ben-Ferhat, étaient demeurés sur leur territoire. Une colonne légère, conduite par Jusuf, qui venait d'être nommé général des troupes indigènes, alla surprendre, à vingt lieues de distance, les Ouled-Khelif, leur tua trois cents hommes et ramena tous leurs troupeaux. Après ce coup frappé sur les insurgés du sud, le maréchal des-

cendit par la vallée du Riou jusqu'au Chéelif. Cette course avait pour objet et eut pour résultat de rabattre la jactance de Bou-Maza, en relevant l'autorité du général de Bourjolly et du colonel de Saint-Arnaud. Pendant ce temps, La Moricière faisait débloquer Daya par le général Korte et Saïda par le général Géry, récemment promu, tandis qu'il manœuvrait lui-même autour de Mascara pour rétablir les communications avec Oran et Mostaganem d'une part, Frenda et Tiaret de l'autre.

A la fin du mois de novembre, il n'y avait pas moins de douze colonnes en mouvement : dans la province d'Oran, les colonnes Cavaignac, Korte, Géry et La Moricière rayonnant de Tlemcen, de Sidi-bel-Abbès et de Mascara ; la colonne Bourjolly et celle du maréchal sur la Mina ; dans la province d'Alger, les colonnes Saint-Arnaud et Comman sur le moyen Chéelif, la colonne Camou sous Miliana, la colonne Gentil au col des Beni-Aïcha, les colonnes d'Arbouville et Marey dans le Djebel-Dira. Si l'insurrection intérieure n'était pas entièrement réduite, elle avait du moins beaucoup perdu de son importance.

Pour ce qui est d'Abd-el-Kader, dont on avait perdu la trace, le maréchal venait enfin d'en

avoir des nouvelles certaines. Le 21 novembre, il avait fait une razzia énorme, près de Tagnine, sur les Ouled-Chaïb, une des rares tribus qui ne s'étaient pas mêlées à la révolte. Aussitôt le maréchal, décidé à ne plus laisser de relâche à son adversaire, et pour n'être plus exposé à perdre le contact, mit tout son monde en alerte sur un immense arc de cercle qui, passant par le sud, reliait à la Tafna l'Isser oriental. Le nombre des colonnes actives fut porté de douze à dix-huit.

Alors commença une chasse prodigieuse où le fauve, dépistant les meutes, fatiguant les relais, forçant les chiens, narguant les veneurs, les entraîna, sept mois durant, par une course brisée de sept ou huit cents lieues, de l'ouest à l'est, du sud au nord, depuis les steppes brûlantes du Sahara jusqu'aux cimes neigeuses de la Grande Kabylie, puis encore du nord au sud, de l'est à l'ouest, et les laissant épuisés, haletants, fourbus, finit par rentrer dans son fort.

Cette campagne, la plus difficile et la plus sérieuse qui ait été faite en Algérie, ne se distingue par aucun trait saillant, par aucun combat de grande importance. Elle est admirable et fastidieuse; il est impossible de la décrire en détail; l'historien y perdrait sa peine et le lecteur son

attention. Tout ce qu'il est possible de faire, c'est d'en tracer les grandes lignes.

« Ce qui est à peu près certain, écrivait, le 24 novembre, le maréchal Bugeaud au général Moline de Saint-Yon, successeur du maréchal Soult au ministère de la guerre, ce qui est à peu près certain, c'est que, d'ici à deux ou trois mois, les tribus seront aux abois, qu'elles auront perdu beaucoup d'hommes, beaucoup de troupeaux, beaucoup d'approvisionnements, et que l'émir, ne trouvant partout que misère et désolation, désertera de nouveau le pays et rentrera dans le Maroc ou dans le désert. » En ne comptant que deux ou trois mois, le maréchal se trompait de plus de moitié.

Il fit commencer la chasse par Jusuf. Il lui donna toute la cavalerie de sa propre colonne, un escadron de gendarmes, deux escadrons du 1^{er} chasseurs d'Afrique, deux escadrons de spahis; il y joignit deux bataillons d'infanterie légère, un obusier de montagne, cent soixante-dix mulets pour porter le matériel d'ambulance, les munitions, les sacs des fantassins. De Tiaret, Jusuf se dirigea d'abord sur Goudjila, mais ayant ouï dire qu'après la razzia des Ouleb-Chaïb, Abd-el-Kader était remonté au nord, vers Teniet-el-Had, pour

faire la pareille sur les Ouled-Ayad, il remonta vers Teniet-el-Had. En y arrivant, le 1^{er} décembre, il apprit que l'émir était là d'où il venait lui-même, c'est-à-dire à Goudjila; donc il rebroussa chemin et se rencontra, le 4, avec le général Bedeau qui, de Boghar, s'était mis, lui aussi, à la recherche d'Abd-el-Kader. Le lendemain, les deux chasseurs, n'ayant rien trouvé à Goudjila, se séparèrent, Bedeau s'en retournant à Médéa, Jusuf continuant la poursuite.

A chaque instant il rencontrait les traces de l'émir et il ne désespérait pas de gagner sur lui une ou deux marches; mais l'émir, qui était rusé, ne désespérait pas de le mettre en défaut. A cet effet, il envoya ses troupeaux avec les goums par un chemin, et marcha lui-même avec ses réguliers par un autre, de sorte qu'à la bifurcation il y avait deux pistes. Jusuf avait le flair; il ne se trompa pas et suivit la bonne. Malheureusement ses vivres étaient épuisés; il lui fallut rentrer, le 14 décembre, à Tiaret. C'était le maréchal en personne qui allait le relever; mais tandis qu'il croisait dans les parages de la haute Mina, entre Frenda et le Chott, dans l'espoir de saisir Abd-el-Kader au passage, celui-ci, pointant droit au nord, se jeta dans le Tell, et parut tout à coup chez les

Keraïch. Quelle audace ! Il y avait autour de lui cinq maîtres d'équipage : le maréchal, Jusuf, Comman, Saint-Arnaud, Pélissier.

Le maréchal resserra l'enceinte, fit faire des battues ; le 23 décembre, à Temda, Jusuf atteignit enfin l'émir et ses réguliers, mais l'engagement ne fut pas décisif, de sorte que, le lendemain, le gouverneur, écrivant au ministre de la guerre, se crut obligé d'insister sur l'effet moral de ce petit combat : « Cet événement que nous poursuivions depuis si longtemps, disait-il, doit produire un très bon effet politique. Néanmoins, nous ne devons pas nous dissimuler que, si cette belle troupe qui entoure l'émir et fait la terreur ou l'espoir des tribus arabes, a été gravement entamée, elle n'a pas été détruite. Abd-el-Kader a couru personnellement de très grands dangers, et peut-être a-t-il été blessé. Il a évidemment éprouvé là un grand échec moral et matériel, mais il est homme à s'en relever, pour peu que nous lui donnions quelque relâche. Il réparera ses pertes en recrutant chez les tribus qui lui restent encore, et il saisira les occasions que lui présentera la fortune pour effacer les impressions de sa défaite au combat de Temda. »

Non seulement Abd-el-Kader ne se hâta pas de

quitter l'Ouarensenis, mais encore il y fit acte d'autorité, car il nomma un khalifa; ce fut Hadjel-Sghir, un neveu de Ben-Allal. Bien plus, il obtint en ce moment-là le plus grand succès moral qu'il lui fût permis de souhaiter : Bou-Maza, le chérif, ce rival qui avait eu l'audacieuse prétention de s'égalier à lui, se soumit, lui fit hommage et se réduisit à n'être plus que son khalifa dans le Dahra. Arabes et Kabyles n'avaient plus désormais d'autre chef qu'Abd-el-Kader : c'était un grand triomphe.

Il y avait, au contraire, divergence de vues entre ses adversaires. Depuis l'affaire de Temda, Jusuf avait perdu le contact; tandis qu'il cherchait l'émir au sud, vers le Nahr-Ouassel, La Moricière le cherchait au nord, vers le Chélif. C'était La Moricière qui avait vu juste; il était sur la bonne piste; mais, par un crochet au sud-ouest, l'émir dérouta la poursuite, et, sortant du Tell plus fort qu'il n'y était entré, alla se recruter encore parmi les nomades du désert. La cavalerie française, au contraire, était à bout de forces.

Ainsi commença l'année 1846. Après avoir gagné à sa cause les Harar et les Ouled-Khelif, Abd-el-Kader avait repris par les Hauts-Plateaux la direction du nord-est; on le signalait à Taguine.

Aussitôt le maréchal se porta d'abord sur Teniet-el-Had, puis au delà, sur le Nahr-Ouassel, tandis que le général Marey se mettait à la poursuite de l'émir avec une colonne chamelière ; mais comment atteindre un coureur qui pouvait en vingt-quatre heures faire quarante-cinq lieues ? L'audace et la rapidité de ses mouvements semblaient déjouer toute prévision.

C'est ici que la sagacité militaire du maréchal Bugeaud s'éleva jusqu'au génie. En notant à mesure les progrès continus de l'émir vers le nord-est, il devina son projet, qui était de raviver par son apparition l'insurrection dans le Dira et de la provoquer dans la Grande Kabylie. Sans tarder, le maréchal prit à marches forcées la direction de Boghar ; en même temps, il dépêchait au général de Bar, qui avait le commandement d'Alger, l'ordre d'envoyer au col des Beni-Aïcha le général Gentil avec deux bataillons. Ces deux bataillons étaient, en fait de troupes régulières, tout ce qui restait pour la garde d'Alger. Cependant il était plus urgent encore de pourvoir à la défense de la Métidja. Les rapports du colonel Daumas, directeur général des affaires arabes, dénonçaient une propagande active des agents d'Abd-el-Kader. Le maréchal avait présentes à la mémoire l'invasion

de 1839 et la dévastation de la plaine; à tout prix il fallait empêcher le retour d'un pareil désastre.

Le 2 février, il fit télégraphier au général de Bar l'ordre « d'armer les condamnés militaires et de les porter en réserve à Koléa, d'organiser deux bataillons de la milice et de les tenir prêts à marcher au premier danger sur Douéra ou sur Blida ». En recevant cette dépêche, le bon général de Bar fut tout abasourdi : « Je prépare, répondit-il par le télégraphe, l'exécution des ordres relatifs à la milice. Je crois de mon devoir de vous informer que la simple annonce de cette mesure a déjà produit plus d'alarmes que l'insurrection tout entière. J'attends de nouveaux ordres pour signer l'arrêt. » Il les reçut dans la journée même. Quoi! la guerre aux portes d'Alger! La situation pire qu'en 1839, aussi mauvaise qu'en 1831! Il y eut un premier moment de grande panique; peu à peu l'agitation diminua, et les deux bataillons de miliciens s'organisèrent.

Le jour même où arrivaient les derniers ordres du maréchal, Abd-el-Kader, ayant tourné le général Bedeau et le général Marey qui le cherchaient dans le Dira, donnait la main à Ben-Salem sur le bas Isser. Ce même jour, le colonel Blangini, qui venait de changer la garnison de Dellys, ramenait

au général Gentil le bataillon relevé, quand il rencontra des groupes d'hommes et de femmes qui fuyaient devant une razzia de Ben-Salem. Immédiatement il se porta contre les pillards et leur reprit une partie du bétail enlevé.

Dans la nuit du 6 au 7 février, le général Gentil rejoignit le colonel avec son autre bataillon, un escadron du 5^e chasseurs de France et un obusier de montagne. Avant le jour, il surprit le campement de Ben-Salem; dès les premiers coups de feu, les Kabyles, pris de terreur, s'enfuirent dans la montagne, laissant au général, comme trophée de cette facile victoire, trois drapeaux, six cents fusils, les tentes toutes tendues, des chevaux et les troupeaux enlevés la veille aux Isser. La petite colonne française n'avait ni un seul tué ni un seul blessé même. Mais la nouvelle la plus surprenante qu'on eut par les prisonniers, c'est qu'Abd-el-Kader était dans le camp et qu'il n'avait échappé qu'avec peine aux suites de la bagarre.

Comme il ne se trouvait plus en sûreté à si courte distance du général Gentil, il se jeta dans le Djurdjura, où il mit tout en œuvre pour se créer un nouveau centre de résistance. La Métidja n'avait plus rien à craindre. Le 9 février, le maréchal, accouru de Boghar, fit sa jonction avec

Bedeau; mais la neige et la pluie retardèrent de quelques jours le châtement qu'il voulait infliger aux Kabyles coupables de connivence avec l'émir. Le 15, il prit au général Gentil ses réserves de troupes fraîches, lui donna en échange son infanterie fatiguée, et, du 17 au 21, ravagea le territoire des Flissa, des Guechtoula, des Nezlioua et des Beni-Khalfoun. Au lieu de les soutenir, Abd-el-Kader et Ben-Salem profitèrent de l'occupation qu'ils donnaient à la colonne française pour se dérober au sud-est, vers Hamza. Le 23, le maréchal reprit au général Gentil ses vieilles bandes et à leur tête fit dans Alger, le lendemain, une rentrée saisissante.

« La sérénité du maréchal dans cette redoutable crise, a dit le général Trochu, qui était alors son aide de camp, — on pourrait dire sa gaieté — nous remplit d'étonnement et d'admiration. Ce calme profond d'un chef responsable, sur qui la presse algérienne et métropolitaine s'apprêtait à déchaîner toutes ses colères, et aussi des veilles continuelles, des fatigues excessives pour son âge, furent, dans cette campagne ultra-laborieuse, des faits qui mirent dans un nouveau relief la vaillante organisation morale et physique du gouverneur. De cette campagne, qui ne fut marquée par aucune

action militaire éclatante, le maréchal parlait souvent avec complaisance, et c'était à bon droit. Elle fut l'une des plus grandes crises, la plus grande crise peut-être de sa carrière algérienne. Quand il rentra dans Alger avec une capote militaire usée jusqu'à la corde, entouré d'un état-major dont les habits étaient en lambeaux, marchant à la tête d'une colonne de soldats bronzés, amaigris, à figures résolues, et portant fièrement leurs guenilles, l'enthousiasme de la population fut au comble. Le vieux maréchal en jouit pleinement; c'est qu'il venait d'apercevoir de très près le cheveu auquel la Providence tient suspendues les grandes renommées et les grandes carrières. »

Le maréchal ne fit que toucher à Alger; il en repartit le 5 mars, sur la nouvelle qu'Abd-el-Kader avait essayé, inutilement il est vrai, de rétablir son influence parmi les tribus du Djurdjura. Une grande assemblée des *djemâ*, c'est-à-dire des communautés kabyles, convoquée à Bordj-bou-Keni le 27 février, était demeurée sourde aux instances qu'il lui avait fait faire. Afin d'encourager ce revirement pacifique, le maréchal reprit, à la tête d'une colonne de cinq mille hommes, la direction de l'Isser. Sa seule approche suffit à faire tomber les dernières hésitations et à décider

la retraite définitive d'Abd-el-Kader, de Ben-Salem et de tous les agents d'insurrection. Il revint donc à Alger le 18 mars, pour recevoir le duc d'Aumale et le prince Auguste de Saxe-Cobourg, son beau-frère. Comme le général Bedeau s'en retournait dans la province de Constantine, le duc d'Aumale prit à sa place le commandement supérieur du Titteri.

VII

L'apparition d'Abd-el-Kader dans le Djurdjura marque la limite extrême de son aventureuse entreprise; dès lors, il va lutter encore de ruse et de vitesse avec ses adversaires, mais en reculant toujours, et sa retraite sera en même temps, pour l'insurrection en général, le commencement de la décadence.

Le 7 mars, à six heures du matin, après une course de quarante lieues en vingt-quatre heures, il surprit, entre Berouaghia et Boghar, le maghzen du Titteri et fit un butin considérable; mais ce butin allait ralentir sensiblement sa marche. En effet, à deux heures de l'après-midi, dans la même journée, il fut atteint par le colonel Camou, qui lui tua soixante-dix hommes et lui prit deux cent cinquante chevaux harnachés, mille chameaux, vingt-cinq mille têtes de bétail. Ce grand succès piqua d'émulation le général Jusuf.

Le 13, à cinq heures du matin, Jusuf aperçut

la fumée d'un campement arabe; un petit goum envoyé en avant reconnut bientôt la présence de l'émir, qui, sans essayer d'organiser la résistance, ne songea qu'à se dérober au plus vite. Successivement abandonné par ceux qui avaient suivi, au début, sa fortune grandissante, quand la poursuite cessa, il n'avait plus avec lui que quatorze fidèles. On lui prit huit cents mulets chargés. Deux prisonniers français, le lieutenant de Lacotte, chef du bureau arabe de Tiaret, et l'interprète Levi, pris à Sidi-Brahim, furent retrouvés dans le camp, mais cruellement blessés par leurs fanatiques gardiens. L'interprète ne survécut que peu d'heures; on put sauver le lieutenant, qui avait reçu trois coups de feu. La surprise avait été faite à huit lieues au sud-ouest de Bou-Sâda.

Allégé par la perte de ses bagages, Abd-el-Kader fuyait vers le Djebel-Amour; dans ces parages, il avait pour adhérents les nombreux douars nomades des Ouled-Naïl, et des renforts d'hommes et de chevaux lui venaient de la déïra.

Par les ordres du maréchal, des convois de chameaux avaient apporté, pour le ravitaillement de la colonne Jusuf, à El-Beïda, au pied du Djebel-Amour, un grand approvisionnement de vivres. De cette base d'opération, Jusuf ne cessa pas,

pendant tout le mois d'avril, de pousser des pointes dans toutes les directions, à la recherche de l'émir dont il avait de nouveau perdu la trace; mais s'il ne parvenait pas à l'atteindre, ses courses n'étaient pas tout à fait inutiles, car elles eurent pour effet de réduire les Ouled-Naïl à l'obéissance. Le 1^{er} mai, le duc d'Aumale lui amena des troupes fraîches; le prince avait voulu, en descendant jusqu'à El-Beïda, se rendre compte des progrès de la soumission dans ces régions lointaines.

Ce fut en ce temps-là, pendant qu'Abd-el-Kader était dans le Djebel-Amour, qu'à plus de cent lieues de distance, un crime exécrable, le massacre des prisonniers français, ensanglantait la deïra dans le Maroc. Ils étaient environ deux cent quatre-vingts; sur ce nombre quatre-vingt-quinze, dont cinquante-sept blessés, avaient été pris combattant à Sidi-Brahim; le surplus étaient les défailants d'Aïn-Temouchent. Ils avaient été bien traités d'abord; mais leur sort, attaché à celui de la deïra, ne tarda pas à en subir les vicissitudes.

Déjà Miloud-ben-Arach, cédant aux injonctions de l'empereur Mouley-Abd-el-Rahmane, était allé faire sa soumission à Fez; bientôt il y eut une autre défection plus considérable; les Beni-Amer, qui étaient huit ou dix mille, prirent, au mois de

mars, le chemin de l'ouest, et suivirent l'exemple de Miloud-ben-Arach. Il ne restait plus que les Hachem et quelques émigrés isolés de diverses tribus.

Sur ces entrefaites, le beau-frère de l'émir, Moustafa-ben-Tami, vint prendre à la place de Bou-Hamedi le commandement de la deïra; il avait l'ordre de la conduire dans le sud. Cet ordre provoqua d'énergiques résistances; entre les deux khalifas, il y eut des discussions vives. Dans la deïra, réduite des trois quarts, le mécontentement grandissait avec la misère; on regardait comme un embarras ces prisonniers qu'il fallait nourrir.

Ils occupaient, au milieu d'un camp de cinq cents réguliers, sur les bords de la Moulouïa, une vingtaine de gourbis; le camp était entouré d'un rempart de broussailles. Le 24 avril, dans l'après-midi, Moustafa-ben-Tami envoya chercher les officiers français, deux sous-officiers et quatre soldats, en tout douze hommes, qu'on conduisit à la deïra, trois lieues plus loin. A la nuit tombante, les autres furent répartis par petits groupes dans les huttes des réguliers. A minuit, un cri donna le signal du massacre; la fusillade dura une demi-heure; puis l'incendie dévora les gourbis où

quelques-unes des malheureuses victimes avaient cherché refuge.

Un seul des prisonniers, le clairon Rolland, du 8^e bataillon de chasseurs à pied, put échapper aux massacreurs. Blessé, nu, mourant de faim, pris par des Marocains qui d'abord voulurent le tuer, mais qui se ravisèrent en songeant au bénéfice que devait leur rapporter la capture, il fut en effet ramené, moyennant rançon, à Lalla-Maghnia, le 17 mai. Ce fut par lui qu'on sut le détail de cette horrible tragédie. Qui en avait été l'auteur? Quelles qu'aient été plus tard les dénégations et les protestations d'Abd-el-Kader, il n'est pas douteux qu'il ait ordonné le crime. Dans des lettres que nous aurons à citer bientôt, il en a fait l'aveu lui-même.

VIII

Dans les premiers jours du mois de mai, le général Jusuf, d'après les instructions que venait de lui donner le duc d'Aumale, avait organisé, au campement d'El-Beïda, une colonne légère de seize cents baïonnettes et de quatre cent soixante sabres. L'infanterie était commandée par le colonel de Ladmirault, la cavalerie par le lieutenant-colonel d'Allonville. Jusuf s'engagea d'abord dans le Djebel-Amour, mais il n'y trouva plus Abd-el-Kader qui s'était réfugié plus loin au sud-ouest, chez les Ouled-Sidi-Cheikh. Le soin de l'y poursuivre fut confié, par ordre du gouverneur, au colonel Renault, avec une seconde colonne. Après avoir pacifié le Djebel-Amour, le général Jusuf en finit aisément avec les derniers dissidents des Ouled-Naïl; la grande tribu, venue à résipiscence, lui fit toutes les satisfactions réclamées; des troupeaux, représentant une va-

leur de cent soixante mille francs, lui furent livrés en cinq jours. Le 30 mai, il put rentrer à Boghar.

C'était La Moricière qui avait été chargé d'organiser à Mascara la colonne Renault, destinée à poursuivre et à terminer la chasse à l'émir. Le général y répugnait, ayant vu dans quel état de délabrement revenaient les troupes surmenées par Jusuf. Il n'avait rien vu de semblable, disait-il, ni après le retour de Constantine, ni après « la désastreuse campagne de 1840 », et il se serait inquiété de l'effet produit sur les indigènes par un tel spectacle, s'il n'avait eu sous la main des troupes fraîches à leur montrer.

A cela, le maréchal Bugeaud répondait : « Si votre opinion s'adresse à toutes les opérations dans le désert, — et je suis tenté de le croire par l'amertume avec laquelle vous parlez de l'état dans lequel le général Jusuf a mis les troupes qu'il avait, — je suis loin de la partager. Les opérations des colonnes Camou, Renault, Jusuf, réunies ou séparées, nous ont rendu les plus grands services; ce sont elles qui ont ruiné l'émir, en ne lui laissant qu'une poignée de cavaliers exténués; elles ont amené la soumission de tout le désert au sud de la province d'Alger; elles nous ont ramené plusieurs

tribus du Tell qui avaient émigré, et, par leur effet matériel et moral, elles ont amené la pacification de tout le Titteri. C'est aux échecs répétés que ces colonnes ont fait éprouver à Abd-el-Kader que vous devez, de votre côté, la soumission des Harar, des Ouled-Khelif et autres. Ce n'est pas tout. Pendant que ces colonnes s'exténuaient, les vôtres se reposaient ou agissaient peu ; voilà pourquoi elles sont aujourd'hui en bon état.

« Je reconnais que le général Jusuf, avec des qualités militaires très distinguées, n'a pas tout l'ordre d'administration et d'organisation qu'on pourrait désirer, mais je crois facile de le justifier d'avoir retenu des cadres d'escadrons, en ne vous envoyant que des hommes et des chevaux indisponibles. Il jouait un coup de partie pour la tranquillité de tout l'est et même de l'ouest. Je pense sincèrement qu'il a eu raison, et les résultats la lui donnent. Il ne voulait pas abandonner le pays des Ouled-Naïl avant d'avoir chassé Abd-el-Kader ; il sentait que, s'il s'éloignait seulement pendant quelques jours pour venir à Boghar se remettre et échanger ses troupes, il pouvait perdre le fruit de tous ses travaux et relever les actions de l'émir. Je trouve que c'est bien joué, et je jugerais ainsi lors même qu'il n'aurait pas gagné la partie. On

ne fait les choses extraordinaires à la guerre qu'avec des moyens extraordinaires. »

Formée d'abord à Mascara, la colonne Renault ne fut définitivement organisée qu'à Frenda; elle comprenait six bataillons d'un effectif de deux mille six cents hommes, et quatre escadrons comptant trois cent cinquante chevaux; il y avait de plus deux cents cavaliers de la Yakoubia. Elle bivouaqua, le 24 mai, à la pointe orientale du Chott-el-Chergui, et atteignit, trois jours après, Stitten, où elle eut des nouvelles d'Abd-el-Kader. Il était dans les montagnes des Ksour, chez les Trafi; mais quand il avait demandé aux gens d'Arbâ le cheval de soumission, ils lui avaient répondu : « Nous n'avons pas de cheval; nous ne pouvons te donner qu'un âne. » C'était peu encourageant; aussi avait-il envoyé plus loin, à Chellala, son convoi réduit à quelques mulets et à trois chameaux, l'un desquels portait sa femme. Ce qui n'était pas encourageant davantage, c'était la réponse des Ouled-Sidi-Cheikh à ses exhortations belliqueuses : « Tu es comme la mouche qui excite le taureau, et quand tu l'as irrité, tu disparais, et c'est nous qui recevons les coups. »

Le 1^{er} juin, les éclaireurs du colonel Renault le surprirent à Chellala-Gueblia; il n'eut que le temps

de se mettre à cheval et de fuir. Des envoyés se présentèrent au colonel de la part des Ouled-Sidi-Cheikh, et lui dirent : « Nous sommes les supports de la tente que tu veux planter ; nous voici ; nous soutiendrons l'édifice. » Ainsi les nomades abandonnaient successivement Abd-el-Kader. Le 12 juin, le colonel Renault prit son bivouac au ksar abandonné d'El-Biod ; il y avait de l'eau qui par bonheur n'était pas saumâtre et du fourrage en abondance. C'est le poste qui est devenu, sept ans plus tard, Géryville. Le 23, la colonne reprit la direction du Tell. Le 1^{er} juillet, elle atteignit Frenda, et Mascara le 5.

Depuis deux jours, Abd-el-Kader était rentré dans le Maroc par Figuig ; on ne tarda pas à savoir qu'il avait rejoint la deïra, le 18 juillet, après sept mois de la vie la plus agitée par les péripéties les plus émouvantes.

CHAPITRE VII

LA DERNIÈRE ANNÉE DU MARÉCHAL BUGEAUD EN AFRIQUE.

- I. — Échecs de Bou-Maza. — Le derviche Sidi-Fadel. — Création du poste d'Annale. — Incidents dans la province de Constantine.
- II. — Rachat des prisonniers français. — Lettres d'Abd-el-Kader.
- III. — Reddition de Bou-Maza. — Soumission de Ben-Salem. — Promenades militaires dans le Sud.
- IV. — Le maréchal Bugeaud et La Moricière. — Échec du projet de colonisation militaire. — Expédition du maréchal dans la vallée de l'Oued-Sahel. — Démission du maréchal Bugeaud. — Ses adieux. — La statue du maréchal.

I

Depuis la courte apparition d'Abd-el-Kader dans l'Ouarensenis, à la fin de 1845, l'insurrection, sur les deux bords du Chélif, s'en était allée déclinant; aucun des khalifas qu'il venait d'instituer, ni El-Hadj-el-Sghir au sud, ni Bou-Maza au nord, ne parvinrent à rendre aux insurgés l'ardeur des premiers jours. Le 28 janvier 1846, le

lieutenant-colonel Canrobert, commandant la colonne mobile de Tenès, réussit à surprendre le principal fauteur de la révolte du Dahra, le kaïd des Beni-Hidja, Ben-Hinni, qui périt dans la bagarre. Ce fut pour Bou-Maza une très grande perte. Deux jours après, la colonne Canrobert eut un nouveau succès à la suite duquel le chérif jugea prudent de se dissimuler dans les montagnes. Six semaines plus tard, il reparut pour se faire battre derechef par le colonel de Saint-Arnaud et le lieutenant-colonel Canrobert réunis; dans ce combat de Sidi-Klifa, livré le 15 mars, il eut le poignet fracassé par une balle.

Au mois d'avril, le général Pélissier, sorti de Mostaganem, Saint-Arnaud d'Orléansville, et Canrobert de Tenès, agirent simultanément dans le Dahra; le résultat de ce concert fut l'expulsion définitive de Bou-Maza qui passa dans l'Ouaren-senis. Il n'y releva pas, tant s'en faut, la fortune d'El-Sghir qui périssait de plus en plus. Toutes les tribus, lassées de la guerre, l'abandonnèrent successivement, et il suffit d'une simple apparition du maréchal Bugeaud sur l'Oued-Rouina, au mois de mai, pour achever sa déchéance. Quelques jours après, on sut d'une manière certaine que les deux khalifas étaient allés ensemble joindre

à Stitten, dans le désert, leur infortune à celle du maître.

Dans la subdivision de Tlemcen, le général Cavaignac ne cessait pas d'exercer sur la frontière du Maroc et même au delà, de temps à autre, la police que le gouvernement marocain oubliait ou se sentait incapable de faire. Dans une de ces courses, au mois de février 1846, la colonne qu'il commandait fit halte auprès du marabout de Sidi-Brahim. Les restes des braves qui avaient péri dans la fatale journée du 23 septembre gisaient épars sur le champ de bataille; au-dessus de la fosse où ils furent pieusement recueillis, un monument bien simple, une pyramide de terre gazonnée s'éleva en deux heures; puis, le général en tête, l'épée à la main, l'infanterie, la baïonnette au canon, la cavalerie, le sabre au clair, les tambours battant aux champs, les trompettes sonnant la marche, la colonne défila au pied de l'ossuaire; une salve d'artillerie envoya aux morts le suprême adieu, et quand les troupes reformées en bataille eurent présenté les armes, elles s'éloignèrent, émues, silencieuses, dans la direction de Djemma-Ghazaouat.

Un jour, vers la fin de mars, le général Cavaignac vit arriver sous Tlemcen une bande étrange,

conduite par un derviche, un thaumaturge, qui se faisait appeler Sidi-Mohammed-el-Fadel. « Tu sais, écrivit-il au général, qu'il doit venir un homme qui régnera jusqu'à la fin des temps. Cet homme, c'est moi, Mohammed, envoyé par Dieu et choisi parmi les plus saints de la suite du Prophète. Je suis l'image de celui qui est sorti du souffle de Dieu; je suis l'image de Notre-Seigneur Jésus. Je suis Jésus ressuscité, ainsi que tout le monde le sait, croyant à Dieu et à son Prophète. Si tu ne crois pas les paroles que je te dis en son nom, tu t'en repentiras aussi sûr comme il n'y a qu'un Dieu au ciel qui a le pouvoir de tout faire. Salut ! » Le jour où il avait la prétention d'entrer dans Tlemcen, le général Cavaignac alla au-devant de lui. Le thaumaturge n'avait pas moins de douze cents fantassins et de huit cents cavaliers, Marocains pour la plupart; d'après les promesses de leur chef, ils n'avaient même pas besoin d'apprêter leurs armes, la terre devant engloutir d'abord les Français. Quand ils virent sur leurs têtes les sabres des hussards, ils furent tout surpris et scandalisés; cependant il leur fallut bien essayer de se défendre, à quoi ils ne réussirent guère; car ils furent bien vite mis en déroute. De huit drapeaux qu'ils avaient, sept furent pris; quant au thauma-

turge, il disparut, et jamais plus on n'entendit parler de lui.

Au temps où surgissaient de tous côtés les émules de Bou-Maza, Bou-Chareb, dans la Djebel-Dira, avait eu quelques succès d'abord ; mais les généraux d'Arbouville et Marey étaient venus facilement à bout de lui. Restait à pacifier définitivement cette région montagneuse et toute la partie du Titteri qui touche à la province de Constantine. Ce fut l'œuvre du duc d'Aumale pendant le printemps de l'année 1846. Le maréchal Bugeaud lui avait recommandé de chercher avec soin dans ces parages un point qui, de simple *biscuitville* d'abord, pourrait peu à peu s'élever, en passant par la condition de poste-magasin, jusqu'à l'état supérieur de base permanente, au même titre que Médéa ou Miliana. Le prince reconnut et choisit la position de Sour-Ghozlan, sur le revers nord du Djebel-Dira. Il y avait là un ancien bordj turc qui fut mis aussitôt en état de défense. De fait, la croissance du nouvel établissement fut beaucoup plus rapide que n'avait pensé le gouverneur. Avant la fin de l'année 1846, il avait pris rang parmi les postes permanents et s'appelait Aumale ; vers le même temps, le nom de Nemours était donné à Djemma-Ghazaouat. Destiné à de-

venir bientôt chef-lieu de subdivision, Aumale se trouvait au nœud des communications d'Alger avec Tiaret d'une part, Bou-Sâda et Constantine de l'autre.

La province de Constantine, depuis l'administration du prince en 1844, avait joui d'une tranquillité si complète, par comparaison à ce qui se passait dans l'ouest, qu'au moment de l'insurrection de 1845 le maréchal Bugeaud avait pu en distraire le général Bedeau, qui en était le commandant titulaire, pour lui conférer pendant la crise le commandement du Titteri. C'était le général Levasseur qui le remplaçait provisoirement à Constantine. Cet intérim ne fut signalé que par un incident dont les suites ne furent heureusement pas aussi fâcheuses qu'elles avaient paru l'être au premier moment. Comme le général Levasseur venait de faire, tout à l'ouest de la province, dans le Belezma et le Hodna, une tournée de police, et pendant qu'il reprenait le chemin de Constantine, sa colonne, avant d'arriver à Sétif, fut assaillie, dans les ravins du Djebel-bou-Taleb, le 3 janvier 1846, par un ouragan de neige d'une violence telle qu'il lui fut impossible d'y résister. Les hommes s'égarèrent et se dispersèrent. Ceux qui, le lendemain soir, purent enfin gagner Sétif, étaient en si petit nombre

qu'on fut d'abord porté à croire le désastre immense; mais, les jours suivants, la plupart des égarés reparurent, soignés et ramenés par les Arabes.

En regard de ce dernier fait, politiquement et moralement considérable, il faut par malheur en placer un autre qui est tout contraire. Ce fut cinq mois plus tard, et dans l'est de la province. Le général Randon, commandant de Bone, avait appris qu'un chérif, venu de Tunisie, prêchait aux Nemencha la révolte. Aussitôt il se mit en campagne avec le 31^e de ligne, la légion étrangère, le 5^e husards et les spahis. Arrivé sous Tebessa sans coup férir, il vit venir à lui, apportant la diffa pour les hommes et l'orge pour les chevaux, la grande tribu des Yaya-ben-Taleb. Le 4^{er} juin, le général, qui allait s'engager chez les Nemencha, dans la partie la plus âpre de leur territoire, mit en route pour Bone, sous l'escorte de cinq spahis commandés par un de leurs officiers, un petit convoi d'éclopés, de malingres et de soldats valides, mais qui, leur temps de service fini, devaient rentrer en France; le total était d'une centaine d'hommes.

« Le lendemain matin, au petit jour, disent les mémoires du maréchal Randon, un homme entiè-

rement nu, couvert de sang, se jetait dans une grand'garde de la légion, prononçant des paroles inintelligibles dans lesquelles revenaient souvent les mots : « Spahis... morto !... morto !... » Conduit à la tente du général, il fut reconnu pour un des spahis du convoi dirigé la veille sur Bone. D'après son dire, ils avaient été inopinément attaqués pendant une halte chez les Ouled-Yaya. Lui seul, pensait-il, avait échappé au carnage et à une poursuite acharnée, en jetant derrière lui burnous, turban, zérroual, et en se glissant dans les broussailles, malgré de nombreuses blessures. Quelques instants après, le kaïd des Yaya-ben-Taleb, Si-Mohammed-Tazar, se précipitait aux genoux du général et, d'une voix brisée par les sanglots, répétait sans cesse qu'il avait été trahi par les siens, qu'il ne voulait pas être le complice d'un pareil attentat, et que, ne pouvant le racheter que par son sang, il apportait sa tête. Le général ne perdit pas de temps en récriminations vaines ; il obtint sans peine du kaïd qu'il dirigerait lui-même l'expédition contre sa tribu, et, levant le camp, il lança sa cavalerie pour atteindre au plus vite le théâtre de cet affreux attentat ; peut-être serait-il possible de sauver quelques blessés et de reprendre quelques prisonniers ; mais, arrivé sur le lieu du mas-

sacre, plus d'espoir. Du nombreux campement des Ouled-Yaya, il ne restait plus trace : un hideux charnier, que se disputaient déjà les chacals et les vautours, lui avait succédé. Il était facile de reconstruire par l'imagination les péripéties de cet horrible drame. Ici, des cadavres étaient amoncelés : c'étaient ceux des malades surpris sans défense ; ailleurs, la terre piétinée attestait les efforts de quelques combattants armés ; partout du sang, des débris ; au loin quelques corps isolés, ceux d'hommes qui avaient succombé après avoir essayé de fuir. Le récit du spahi survivant était confirmé : il ne restait plus qu'à tirer vengeance de cette odieuse trahison. Une reconnaissance de cavalerie apprit que toute la tribu des Ouled-Yaya, fuyant dans l'est, se concentrait sur une forte position nommée El-Gola ou Rassata. C'était un plateau calcaire, en forme de table à bords escarpés, comme il s'en rencontre dans ce pays du Kef. Dès le lendemain, on était prêt à l'assaut ; quelques rampes abruptes y donnant accès en certaines places, les spahis suivis de la légion les gravirent les premiers. Pour la cavalerie, arriver là, c'était un vrai tour de force ou plutôt d'adresse ; elle y monta cependant, au milieu d'une forte fusillade ; les fantassins suivirent, et, en un instant, la mul-

titude des Yaya était mise à sac ou fuyait en se précipitant du haut des rochers sur le revers boisé de la position. Les traîtres étaient châtiés ; restait à en finir avec les contingents de Tunis et des Nemencha. »

Le général Randon demanda des renforts au général Bedeau qui avait repris le commandement supérieur de la province ; il reçut le 2^e de ligne, des détachements de chasseurs d'Afrique et de spahis, avec de l'artillerie. Devant lui les rebelles avaient fait le vide ; cependant il finit par les atteindre, et le choc des deux cavaleries fut superbe. « A peine nos fantassins osaient-ils faire feu, disent les mémoires, de peur de tuer nos cavaliers pêle-mêle avec leurs adversaires. Ce fut pour le 2^e de ligne un curieux spectacle : on comptait les coups. Gérard, le tueur de lions, alors maréchal des logis aux spahis de Bone, tua plusieurs cavaliers tunisiens, comme dans les combats des Horaces et des Curiaces. Deux cavaliers entre autres fuyaient devant lui : il atteint le premier et lui passe son sabre à travers le corps ; par un bond de son cheval, il rejoint le second, qui, penché sur sa selle, le tenait au bout de son fusil ; l'Arabe fait feu, manque son coup et tombe sous le sabre de Gérard. La suite de ce combat fut une poursuite acharnée

d'environ sept lieues ; la nuit et la fatigue y mirent un terme forcé. Toute cette cavalerie ne s'arrêta qu'après avoir constaté qu'elle était depuis longtemps déjà sur le pays de Tunis. » Les jours suivants, les Nemencha ayant fait soumission, le général Randon ramena sa colonne à Bone.

II

Il convient, pour être exact, de rechercher les derniers vestiges et de noter les conséquences extrêmes de la grande insurrection. Rentré dans le Maroc, au mois de juillet 1846, Abd-el-Kader se raidissait obstinément contre la mauvaise fortune; son retour fut signalé par une sourde agitation des deux côtés de la frontière, chez les Beni-Snassen au delà, chez les Trara en deçà. Afin d'être prêt à tout événement, le général Cavaignac envoya le colonel de Mac Mahon à Sebdou, et s'établit de sa personne entre Lalla-Maghnia et Djemma-Ghazaouat.

Trois mois se passèrent ainsi sans incidents bien significatifs; mais en octobre, on apprit qu'une scission s'était faite dans la deïra, que Bou-Maza s'était mis en désaccord avec l'émir, et que, soit qu'il fût inquiet pour sa vie, ou seulement fatigué de sa réclusion, il avait pris le parti de rentrer pour son propre compte en campagne.

« Je vous annonce, écrivait-il aux Ghossel, que vous aurez bientôt le bonheur et la joie, s'il plaît à Dieu. Je vous annonce que je ne suis plus sous les ordres de Hadj-Abd-el-Kader, et qu'il n'y aura plus rien de commun entre nous. »

Avant de suivre le chérif dans ses nouvelles aventures, il est important d'étudier de près les actes et la politique de l'émir. On sait que, pour faire croire aux populations indigènes qu'il se trouvait toujours en état de traiter avec les Français, il engageait le plus souvent possible des pourparlers relatifs à l'échange ou au rachat des prisonniers. C'étaient les survivants du massacre de la deïra qui naturellement faisaient l'objet de ces communications, et c'était avec M. Léon Roches, alors secrétaire de légation à Tanger, qu'il semblait le plus naturel qu'Abd-el-Kader s'entendît volontiers à leur égard. Cependant l'émir soulevait une difficulté : négocier à Tanger, c'était accepter ou paraître accepter le patronage du gouvernement de Fez, tandis que sa prétention était de traiter directement avec la France, et il faisait écrire expressément dans ce sens-là par le principal de ses prisonniers, le lieutenant-colonel Courby de Cognord, au général Cavaignac.

Autorisé par le gouvernement français à négocier

cier avec Abd-el-Kader, le général adressa, le 5 octobre, au lieutenant-colonel Courby de Cognord, pour être mises par lui sous les yeux de l'émir, les conditions précises de l'échange. Mais, longtemps avant l'arrivée de cette lettre, qui fut retenue d'ailleurs par Abd-el-Kader sans que le destinataire en eût eu connaissance, une péripétie nouvelle avait compliqué l'imbroglio. Le 18 septembre, un des chefs de la deïra était venu demander aux prisonniers s'ils voulaient traiter de leur rançon, non pas avec l'émir qui n'en saurait rien, mais avec les khalifas qui en feraient personnellement leur affaire. Que l'émir voulût paraître étranger au marchandage, on peut le comprendre; mais qu'il n'en sût rien, c'est inadmissible.

Quoi qu'il en soit, le marché fut débattu, et l'on convint d'une somme de six mille piastres fortes d'Espagne, soit trente-trois mille francs en monnaie de France, qui serait avancée par le gouverneur espagnol du préside de Mèlilla. Le lieutenant-colonel Courby de Cognord écrivit en conséquence au colonel Demetrio, marquis de Benito, gouverneur de Mèlilla, lequel s'empressa d'acquiescer à la convention. « Je suis disposé à tout faire pour vous être agréable, s'empressa-t-il de répondre à Courby de Cognord; que j'aurai de plaisir à vous

recevoir chez moi et à vous embrasser comme si vous étiez de mes enfants ! Je vous attends avec les bras ouverts. Le jour que j'aurai ce plaisir sera pour moi une belle journée. » Le gouverneur n'eut pas d'ailleurs à faire l'avance de la rançon, qui fut apportée d'Oran à Mèlilla par le bateau à vapeur *Vélocé*.

Le dénouement se fit avec une mise en scène tout à fait mélodramatique. Le 3 novembre, au soir, Courby de Cognord fut introduit secrètement dans une tente isolée de la deïra ; il y trouva les quatre chefs les plus directement intéressés à l'affaire, qui lui firent part du scénario suivant : Abd-el-Kader devait venir le surlendemain au camp des prisonniers ; aussitôt ces derniers iraient lui demander qu'on les renvoyât dans leur pays, puisque leur gouvernement ne les réclamait pas et ne voulait pas les échanger ; sur quoi les chefs interviendraient en leur faveur et feraient appel aux sentiments de l'émir grand et généreux.

Le surlendemain, en effet, chacun s'acquitta correctement de son rôle : Abd-el-Kader soutint particulièrement le sien avec une gravité noble. Cependant des intrus, qui n'étaient pas dans le secret, faillirent faire manquer la scène ; un entre autres réclama chaleureusement contre le renvoi

des prisonniers français, parce qu'il avait un frère retenu captif en France; mais l'émir leva la séance en annonçant à Courby de Cognord qu'il lui ferait connaître ses résolutions plus tard.

Le 8 novembre, il le fit appeler, et le dialogue suivant s'engagea : « Puisque la France ne te réclame pas et que tes généraux ne veulent pas t'échanger, veux-tu me servir? Je te ferai grand, je te donnerai des chevaux et des armes. — Je ne demande qu'à revoir mon pays, et je ne peux pas en servir d'autre. — Si je te renvoie, que dirai-je aux miens quand ils me réclameront leurs familles? — Tu leur diras que je demanderai à la France d'être aussi généreuse envers toi que tu l'as été envers elle. — Combien me renverra-t-on de prisonniers? — Je ne puis te le dire. — Veux-tu partir par le Maroc, par Lalla-Maghnia ou par Mèlilla? — Par Mèlilla. — Pourquoi plutôt par là qu'ailleurs? — Parce que les bonnes relations de la France et de l'Espagne leur permettent de se rendre mutuellement de pareils services, et parce que Mèlilla est le point le plus rapproché. — Si j'avais été présent, la mort de tes hommes n'aurait pas eu lieu; le Maroc ne serait pas venu me menacer de me les enlever ici. Il n'y a que les Français qui puissent me battre; quant aux Marocains,

je ne les crains pas. Je désire faire la paix avec vous; une guerre continuelle est un fléau. Penses-tu que la France y consente? — Adresse-toi à elle; si tu n'exigeais pas trop, cela pourrait peut-être se faire. — Ne parle à qui que ce soit de ce que je viens de te demander, ni d'une lettre que je te remettrai. Je n'ai jamais voulu te faire de mal; je sais que tu appartiens à une famille honorable. Veux-tu prendre sous ta protection un chef arabe porteur de la lettre que j'adresserai au Roi, et me promets-tu qu'il ne lui sera rien fait? — Je te le promets. »

Le 10 novembre, Courby de Cognord écrivit au maréchal Bugeaud, au général Cavaignac et au consul général de France à Tanger : « El-Hadj-Abd-el-Kader me charge de vous prévenir qu'il rend la liberté aux onze prisonniers français qui lui restent, qu'il vient de donner des ordres pour que nous soyons conduits à la ville espagnole de Mélélla, où nous devons arriver dans peu de jours, qu'il a été bon pour nous, et qu'il espère que la France sera *aussi généreuse que lui*, en lui rendant également les siens. » Les prisonniers arabes étaient arrivés depuis plusieurs jours de Toulon à Mers-el-Kebir; mais le général Cavaignac attendait toujours la réponse à sa lettre du 5 octobre.

Enfin, le 23 novembre, à deux heures du matin, Courby de Cognord et ses compagnons se mirent en chemin pour Mèlilla, sous la garde de soixante cavaliers et de cent cinquante fantassins. Dans la seconde journée du voyage, le lieutenant Hillairin succomba aux misères de la captivité; il mourut la veille de la délivrance. Le 25, les prisonniers furent amenés sur le bord de la mer. On voyait à quelque distance une balancelle espagnole; elle avait à bord l'enseigne de vaisseau Durande, qui depuis plusieurs jours attendait avec anxiété l'exécution de la convention depuis longtemps faite. L'enseigne, qui avait dû prendre l'uniforme espagnol, était assisté d'un officier envoyé par le gouverneur de Mèlilla, le capitaine Cappa. Une barque amena de la côte un des chefs arabes; les piastres furent d'abord comptées par lui, puis transportées à terre. Une fois l'argent reçu en échange des prisonniers, ceux-ci gagnèrent aussitôt la balancelle qui mit sans tarder le cap sur Mèlilla. Il était temps; les Kabyles du voisinage, mécontents de n'avoir pas eu leur part de l'aubaine, commençaient à tirer des coups de fusil.

De Mèlilla, où le plus généreux accueil leur fut fait, les prisonniers reprirent la mer, le lendemain, pour Nemours. Le colonel de Mac Mahon

avait amené la garnison sur la plage ; quand ils débarquèrent, ce furent des acclamations, des embrassements, une émotion universelle ; les uns pleuraient de joie, les autres de reconnaissance. Quelques jours après, le bateau à vapeur *Caméléon* les conduisit à Oran, où les attendait le maréchal Bugeaud.

Ils étaient onze : le lieutenant-colonel Courby de Cognord, les lieutenants Larrazet et Marin, le sous-lieutenant Thomas, le chirurgien Cabasse, le maréchal des logis chef Barbut, les hussards Testard et Metz, le chasseur Trottet, le fusilier Michel ; enfin une femme, Thérèse Gilles, enlevée cinq années auparavant par les Arabes. Tandis qu'à Oran comme à Nemours on leur faisait fête, un seul se tenait à l'écart, accablé sous le souvenir écrasant d'Aïn-Temouchent, c'était le lieutenant Marin. Traduit devant un conseil de guerre, il fut condamné à mort ; mais la Cour de cassation mit à néant la sentence, et le malheureux disparut, emportant on ne sait où le remords de sa faute, rivé impitoyablement à sa conscience.

Suivant la promesse qu'avait exigée de lui Abd-el-Kader, le lieutenant-colonel Courby de Cognord protégea l'Arabe qui apportait trois lettres de l'émir pour le Roi, pour le maréchal Soult et pour le

Maure Boudierba; mais le maréchal Bugeaud ne permit pas au messager de passer en France.

La missive destinée au Roi débutait par ce préambule magnifique : « De la part du prince des croyants, Sidi-el-Hadj-Abd-el-Kader-ben-Mahi-ed-Dine, — que Dieu le favorise de ses grâces en ce monde et dans l'autre! — au sultan des sultans des chrétiens, dont le gouvernement est des plus élevés, et dont la gloire doit servir d'exemple aux autres nations, celui qui doit désormais être le type des plus hautes célébrités, dont l'héroïsme et la magnanimité sont de nos jours le plus éclatant modèle, le César du siècle, le protecteur de la piété et des vertus, le chef suprême de toutes les institutions religieuses et leur conseil le plus élevé; celui qui a acquis au plus haut degré la connaissance de la direction sage d'un peuple, ainsi que des besoins nécessaires à son bien-être, le chef suprême des armées françaises, le roi Louis-Philippe, — que Dieu facilite constamment l'exécution de ses projets et sa puissance, en tout ce qui peut concerner le bonheur de son peuple! — etc. »

L'émir énumérait ensuite toutes les démarches qu'il avait tentées en vain pour arriver à la paix, et présentait à sa façon, non sans habileté, le tableau des faits accomplis. C'était là qu'arrivé au

massacre des prisonniers français, il convenait d'en avoir donné l'ordre, parce qu'il avait été poussé à bout par le silence obstiné que les généraux français avaient dédaigneusement opposé à toutes ses ouvertures. « L'accroissement de notre colère, disait-il, a été tel que nous nous sommes décidé à ordonner le massacre. » A la fin, l'émir insistait sur la générosité dont il venait de faire preuve en délivrant les derniers captifs. Il importe, à ce propos, d'ajouter ici qu'afin d'éviter toute récrimination au sujet de la rançon bel et bien reçue argent comptant, il avait fait signer par chacun des captifs une note attestant qu'au dire des chefs arabes, la somme demandée n'était qu'une indemnité représentant toutes les dépenses supportées personnellement par ceux-ci pour la nourriture et l'entretien des prisonniers français.

Dans le même ordre d'idées, mais plus explicite encore, la lettre d'Abd-el-Kader au maréchal Soult, « grand vizir du roi des Français », c'est-à-dire président du conseil, vaut la peine d'être citée presque tout entière; c'est un monument curieux de la diplomatie arabe :

« Les jours se succèdent sans se ressembler; chaque chose a son temps. La guerre a des chances diverses; il y a pour tout un mode particulier;

chaque âge a son expression, son champ de bataille propre ; il n'y a pas d'invention où l'on n'ait à reprendre. Au début du cours de ces événements, nous étions avec vous, nous avons fait avec vous une paix [le traité de la Tafna], et nous nous étions accoutumés à votre voisinage. Nous avons accepté les conditions de votre traité, et comme elles étaient convenables, nous nous étions engagés réciproquement à les observer. Toi, qui es la porte du conseil du royaume et qui représentes la foi suprême de ton pays, tu avais, dans ta sagesse, adhéré à ce que nous t'exposions dans nos lettres au sujet de cette paix, et, de part et d'autre, pour sceller l'amitié, nous nous étions fait des présents. Mais voilà que, parmi les représentants de votre pays en Algérie, il s'en est trouvé, et des plus haut placés, qui ont prêté l'oreille aux propos de mauvaises gens d'entre les Arabes, cherchant à semer la discorde entre nous, et qui vous ont rapporté des propos calomnieux. Je dis, moi, que nous sommes lésés, et, sous l'influence des méchants, [vos agents] prétendent que nous nous plaignons sans motif.

« Nous avons écrit plusieurs fois au Roi et à toi, et chaque fois que nous avons écrit à tous deux pour vous exposer la situation, on a opposé des

démentis à nos plaintes ; on vous a de la sorte, par malveillance, induits en erreur touchant nos sentiments. La haine des méchants s'est donné pleine carrière. Ensuite, lorsque Dieu a voulu que nous fissions notre voyage à l'est, dans l'année qui a précédé celle de cette date [en 1845], et que nous avons tenu des prisonniers faits dans les combats, nous les avons gardés dans l'espérance qu'on nous les rachèterait ; nous avons attendu avec impatience du commencement jusqu'à la fin.

« Jusqu'ici, je ne pouvais parler des prisonniers musulmans ; je ne savais à qui m'adresser pour cela ; mais nous avons laissé libres et renvoyé à Bugeaud plus de cent prisonniers des années précédentes, sans échange ni rançon ; et lorsque beaucoup de nos hommes ont été pris par vous et sont tombés entre vos mains, nous avons écrit à Bugeaud, à Monseigneur [probablement le duc d'Aumale] et à votre représentant en Algérie [probablement La Moricière ou Cavaignac] ; nous leur avons écrit plus de trois fois à chacun, et il n'a été répondu à aucune de nos lettres. Bien plus, chacun de ceux que nous avons envoyés porter ces mêmes lettres, on l'a jeté en prison ; c'est une perfidie inconnue des Français, qui au contraire en faisaient un crime aux autres. En aucun temps, le

porteur d'une lettre n'a été l'objet d'un acte d'hostilité de la part d'aucun parti.

« On s'est écrié parmi nous : « On a fait des
 « forçats de nos prisonniers, et ceux qui seront faits
 « encore seront encore forçats ! » On a imaginé un
 autre artifice : on a fait courir le bruit que le sul-
 tan de Fez faisait des préparatifs pour venir arra-
 cher de nos mains les prisonniers français que
 nous avions faits. « Il enlèvera, avez-vous fait dire,
 nos prisonniers et nous les rendra en haine d'Abd-
 el-Kader. » Nous nous sommes écrié : « Grand
 « Dieu ! est-il possible que des personnages émi-
 « nents s'abaissent à de pareils moyens, que des
 « hommes forts et puissants par leur savoir et leur
 « connaissance des hommes et des choses aient re-
 « cours à cela ? Ils se disposeraient à offrir des pri-
 « sonniers français en spectacle à des Marocains ! »
 Bugeaud et Monseigneur les outrageraient et me
 feraient insulte à moi-même en voulant les délivrer
 par eux ; car ils n'ignorent pas mes procédés. Du
 reste, ils ne se peuvent tenir tranquilles ; malgré la
 trêve, ils ne me laissent pas un moment de repos.
Aussi la colère a-t-elle fini par déborder de notre
cœur, et nous avons ordonné que l'on tuât vos prison-
niers, après les avoir traités, quant à la nourriture
 et aux égards, mieux que nos propres soldats. Ils

avaient tout ce qu'ils pouvaient désirer : café, viande et le reste. Et quand nous avons su que les officiers appartenaienent aux meilleures familles de France, comme c'étaient d'ailleurs des héros, et que nous avons constaté nous-même leur fidélité à la foi jurée et leur refus de trahir, nous avons décidé de les épargner pour cette raison et à cause de leur naissance, et de sacrifier les autres.

« La responsabilité de cela, c'est sur les chefs de votre armée qu'elle pèse ; ce sont eux qui les ont assassinés, eux qui ont manqué à leur parole et faussé leur promesse de les racheter. Cette mauvaise foi est indigne de leur réputation de loyauté et des rapports de confiance qui existaient entre nous. De la part d'hommes réputés honorables, une pareille conduite les fait déchoir de leur rang, les amoindrit et les abaisse au dernier degré.

« Les jours se passant et se succédant sans que rien indiquât que la promesse de rachat dût se réaliser, les prisonniers nous firent demander par ceux de notre entourage de les mettre en liberté. Nous acceptâmes l'invitation de nos frères pour eux ; mais, bien que décidé à les libérer, nous ne pouvions le faire en nous adressant à vos représentants en Algérie, à cause de leur déloyauté à notre égard, de leur cupidité, de toute leur con-

duite si contraire à ce que nous connaissons de la sagesse de votre gouvernement et de votre respect des rapports de voisinage et de bonne société. Nous avons donc consulté les chefs de nos troupes, et il a été décidé d'un commun accord que l'on dirigerait les prisonniers sur Mélilla, pour les remettre entre les mains du sultan espagnol, ce souverain qui est chrétien ayant toujours été en bonnes relations avec nous. »

Après avoir pris connaissance des lettres d'Abd-el-Kader, le maréchal Bugeaud lui renvoya son messenger avec cette réponse verbale : « Dis à ton maître que, s'il nous avait renvoyé nos prisonniers sans rançon, je lui en aurais remis trois pour un ; mais puisqu'il a fait payer la liberté de ceux-ci et fait égorger les autres, je ne lui dois rien que de l'indignation pour sa barbarie. » Et, de fait, les captifs arabes qui attendaient à Mers-el-Kebir furent ramenés aux îles Sainte-Marguerite.

Abd-el-Kader fut très froissé de la réponse faite à ses avances, non pas au sujet du massacre qu'il avouait comme une nécessité cruelle, mais au sujet de l'intrigue pécuniaire dont il répudiait la complicité : « Tes paroles sont étranges, écrivit-il au maréchal, et j'ai été surpris qu'elles aient été dites par toi. Tu as dit à mon envoyé : « Abd-el-

« Kader a rendu les Français pour de l'argent. » Ces paroles n'ont pu être dites ni par toi ni par quelqu'un qui, comme toi, me connaît et n'ignore pas mes sentiments. » Il protestait contre des propos tels, ajoutait-il, « qu'il aurait préféré plutôt la mort que d'entendre de pareilles choses proférées sur son compte ». Enfin, il terminait ainsi sa réplique : « Tu oublies que les choses de ce monde sont changeantes. A cet égard, j'en sais plus que toi. Je suis convaincu que rien ne peut être durable sur cette terre depuis la création d'Adam jusqu'à l'extinction de la race humaine. C'est pourquoi je ne me réjouis point, je ne m'enorgueillis point, ni ne me fie aucunement aux effets du destin, si la fortune me sourit, comme aussi je ne m'afflige point ni ne me désespère, si je suis atteint par des revers, et cela parce que j'ai la croyance que rien n'est stable sur la terre. Dieu, par sa grâce infinie, ne manque pas chaque année de répandre sur la masse des mortels trois cent soixante étincelles de sa bonté. Chacune d'elles les exhausse ou les abaisse, les enrichit ou les appauvrit, les honore ou les avilît. Au reste, les anciens sages ont comparé le destin à la grossesse d'une femme : le sexe de l'enfant prêt à naître ne peut être connu avant l'enfantement. »

III

Tandis qu'Abd-el-Kader demandait à la philosophie religieuse des consolations et des espérances, Bou-Maza cherchait à l'aventure la satisfaction de ses ambitieux désirs; mais après avoir accepté d'être le khalifa de l'émir, il ne lui était plus possible de se rehausser à son niveau. Il avait pu sans doute, à l'origine, exercer dans le Tell oranais et dans le Titteri un certain prestige; ces temps favorables étaient passés, il s'en rendait bien compte; aussi était-ce sur un terrain nouveau qu'il voulait renouveler son personnage. Il est vrai que sur ce terrain-là le grand émir avait laissé sa trace, et qu'à vouloir jouer le même rôle après lui, l'émule présomptueux s'exposait au danger des comparaisons accablantes.

Tel fut le sort de Bou-Maza parmi les tribus sahariennes, d'abord chez les Hamiane et les Ouled-Sidi-Cheikh, puis dans le Djebel-Amour, puis chez

les Ouled-Naïl. Plus au nord-est, dans les oasis de la province de Constantine, il fut accueilli avec un peu moins de défaveur ; il parvint même à intéresser à sa cause les Ouled-Djellal ; mais le résultat fut malheureux pour ses adhérents que châtia rudement le général Herbillon. Bou-Maza n'avait pas attendu de partager leur sort ; il s'était enfoncé dans le vrai Sahara jusqu'à Toumourte. Le général Herbillon et, plus à l'ouest, le général Marey profitèrent de l'occasion pour montrer au delà du Tell l'appareil menaçant de leurs colonnes, et cette démonstration, appuyée de quelques exemples faits aux dépens des insoumis, acheva d'effacer les derniers souvenirs du passage, non de Bou-Maza, qui n'était guère plus redoutable, mais d'Abd-el-Kader qui, même déchu, pouvait le redevenir encore.

Le chérif, réduit à singer l'émir, essayait, comme lui naguère, de revenir de l'est à l'ouest, courant la nuit, se cachant le jour. En fin de compte, il réussit à rentrer dans le Tell. Le 11 mars 1847, il fut signalé dans l'Ouarensenis ; mais il n'avait avec lui qu'une douzaine de cavaliers. Le lieutenant Margueritte, chef du bureau arabe de Teniet-el-Had, qui n'avait pareillement qu'une douzaine de spahis, se mit à ses trousses, l'atteignit après trois

heures de course à fond de train, lui tua quatre de ses hommes et força les autres, lui compris, de se jeter à corps perdu dans le fond d'un ravin. On perdit sa trace alors; on la retrouva dans le Dahra un peu plus tard. Il était revenu au gîte, non pour mourir, mais pour faire une fin plus originale.

Les tribus qui l'avaient suivi jadis avec ardeur s'étaient singulièrement refroidies. On le vénérât sans doute encore, ce qui n'empêchait pas qu'on s'écartait de lui ou qu'on l'écartait lui-même : il portait malheur. « Je fais traquer Bou-Maza comme un chacal », écrivait le colonel de Saint-Arnaud, le 10 avril; trois jours après, c'est un cri de joie : « Bou-Maza est entre mes mains ! Il est ici [à Orléansville], depuis deux heures. C'est un beau et fier jeune homme. Nous nous sommes regardés dans le blanc des yeux. J'ai tout de suite annoncé la nouvelle au maréchal. » Et le colonel raconte comment Bou-Maza se trouve entre ses mains. « Ses dernières tentatives, dit-il, l'ont dégoûté et désillusionné. Partout il nous a trouvés en garde, partout il a rencontré mes camps, mes émissaires. Enfin, il arrive chez un de ses affidés, le kaïd des Ouled-Djounès, El-Haceni, qui, s'il eût été seul, se serait prosterné devant lui, mais il y trouve

quatre de mes *mghazni*. C'a été le dernier coup. Il a tout de suite pris sa détermination, et a dit : « Menez-moi à Orléansville, au colonel Saint-Arnaud lui-même », ajoutant que c'était à moi qu'il voulait se rendre, parce que c'était contre moi qu'il s'était le plus battu. Les autres ont obéi ; ils tremblaient encore devant Bou-Maza, qui a gardé ses armes et ne les a déposées que chez moi, sur mon ordre, deux pistolets chargés de huit balles. En amenant Bou-Maza, mes quatre *mghazni* étaient effrayés de leur audace. D'un signe il les aurait fait fuir. Bou-Maza était las de la guerre et de la vie aventureuse qu'il menait ; il a compris que son temps était passé. » Quand on le conduisit à Tenès, les Kabyles accoururent sur son passage ; c'était à qui baiserait son burnous.

Reçu par le maréchal Bugeaud dans son palais d'Alger, Bou-Maza fut traité, non comme un prisonnier de guerre, mais comme un otage de haute distinction. Dans une sorte de parallèle avec Abd-el-Kader, le maréchal inclinait peu justement à lui donner la préférence. « Ainsi, écrivait-il au ministre de la guerre, a fini le rôle d'un des hommes les plus dangereux qu'aient produits le fanatisme et la nationalité arabes. Les débuts de Bou-Maza furent brillants, plus audacieux peut-

être que ceux d'Abd-el-Kader, et s'il n'a pas obtenu les mêmes résultats que son devancier, il faut surtout l'attribuer à ce que son entreprise a été faite dans des circonstances infiniment moins favorables. Abd-el-Kader n'eut aucune peine à grandir, tout le favorisait : Bou-Maza, au contraire, est arrivé au moment où, déjà maîtres du terrain, nous étions répartis de manière à frapper partout, au moment où toute l'armée savait la guerre et connaissait parfaitement le pays. Malgré tous ces désavantages, Bou-Maza nous a donné pendant longtemps de très grands embarras sur les deux rives du Chélif. Notre action contre lui a dû être très active pendant près de deux ans. S'il n'a pas eu le génie organisateur d'Abd-el-Kader, il s'est montré plus audacieux dans les entreprises, plus intrépide dans le combat. » Conduit à Paris par le capitaine Richard, chef du bureau arabe d'Orléansville, Bou-Maza y devint, comme on disait en ce temps-là, le lion du jour.

Six semaines avant qu'il se rendît au colonel de Saint-Arnaud, un autre grand chef, un des meilleurs khalifas d'Abd-el-Kader, Ben-Salem, avait fait sa soumission entre les mains du maréchal Bugeaud lui-même. Le maréchal était venu visiter le nouvel établissement d'Aumale. Le 27 février,

Ben-Salem, escorté de Bou-Chareb, du frère de Bel-Kassem, de plus de cent chefs des revers nord, sud et ouest du Djurdjura, se présenta devant lui. L'entrevue fut solennelle et digne de l'un et de l'autre. L'ancien khalifa d'Abd-el-Kader refusa noblement de reprendre sa dignité au nom de la France; il dit que tout son désir était de se retirer avec Bou-Chareb à La Mecque. Cependant, sur l'invitation du maréchal, qui lui rendait tous ses biens séquestrés et l'autorisait à vivre en toute sécurité dans le pays, il consentit à demeurer et même à prêter à l'autorité française le concours de sa puissante influence.

D'après ses conseils, deux grands chefs indigènes, deux bachaghas furent institués par le maréchal, Bel-Kassem et Si-Omar, frère de Ben-Salem; tous les deux, l'un au nord, l'autre au sud, prenaient la responsabilité du maintien de l'ordre dans le Sebaou. Le 20 mars, ils vinrent recevoir, à Alger, le burnous d'investiture. Ben-Salem, qui ne les avait pas accompagnés alors, s'y rendit, le 8 avril. Le maréchal avait donné l'ordre qu'on lui fit un accueil exceptionnel. Une députation d'officiers supérieurs, suivie d'un escadron de chasseurs d'Afrique, fanfare en tête, l'attendait à la Maison-Carrée. Il arrivait, précédé lui-même d'un goum

de cent cinquante cavaliers faisant la fantasia. Ben-Salem n'avait pas vu Alger depuis 1830; les changements accomplis pendant ces dix-sept années le frappèrent d'étonnement. Enfin, l'arrivée de Bou-Chareb acheva de consacrer publiquement la soumission de l'Ouennougha comme du Sebaou.

Tandis que cet heureux événement s'accomplissait au nord-est, le maréchal faisait exécuter, dans l'extrême sud où il importait de montrer de temps en temps le drapeau de la France, moins des expéditions que de grandes promenades militaires. Il y en eut trois simultanément. La première, sous les ordres du général Jusuf, visita, du 17 avril au 17 mai, les ksour des environs de Laghouat; le commandant Feray, officier d'ordonnance et gendre du gouverneur, fut reçu dans Aïn-Madhi, et, fait beaucoup plus considérable, Tedjini, le marabout vénéré du sud, consentit à venir au bivouac renouveler publiquement, devant le général Jusuf, ses promesses de fidélité à la France.

Les deux autres colonnes, commandées, l'une par le général Cavaignac, l'autre par le général Renault, se portèrent en suivant des directions parallèles, la première de Daya sur Asla, Tioute, Aïn-Sefra, Aïn-Sfisifa, Moghar-Tahtani et Moghar-

Foukani; l'autre, de Saïda sur Messif, les deux Chellala, Rassoul et Brézina. Toute la région montagnieuse des Ksour du sud-ouest fut ainsi parcourue, et c'est tout au plus s'il y eut çà et là quelque échange de coups de fusil.

IV

En vérité, le maréchal Bugeaud avait lieu d'être fier et satisfait de son œuvre ; car il avait, dans toute la force du terme, refait la conquête de l'Algérie ; cependant il était mécontent, plus mécontent même qu'en 1845, avant la grande insurrection. Le gouvernement lui avait refusé l'autorisation d'aller rechercher et détruire, dans les montagnes du Maroc, la deïra d'Abd-el-Kader. Il se plaignait de ce refus : « Si la deïra se recompose, disait-il, si l'Algérie est encore menacée d'une invasion, mon opinion est qu'il faudra frapper sérieusement sur les grandes tribus de la frontière qui entretiennent ce Coblentz menaçant pour le repos de l'Algérie. »

Cette mémorable campagne de 1846, si active et si pénible, mais si décisive, on n'en avait compris en France ni la difficulté ni l'importance ; comme il n'y avait pas eu d'actions d'éclat, on l'avait prise en dédain. Dans les Chambres, à la

tribune et surtout dans les couloirs, mais plus encore dans la presse, il n'était sorte de critiques malveillantes dont la conduite du maréchal n'eût été l'objet; l'acharnement de certains journaux contre lui n'avait jamais été plus cruel. On attaquait violemment son « détestable système de guerre »; à quoi il répondait ironiquement : « N'était-on pas beaucoup plus habile quand on se traînait péniblement et en grosse masse entre Alger, Médéa et Miliana, en recevant des milliers de coups de fusil en allant et en revenant ? » Cette riposte allait à l'adresse de Changarnier qui était, selon toute apparence, l'inspirateur et l'instigateur des censures soi-disant militaires.

Enfin, le maréchal voyait grandir l'influence de La Moricière, et les idées de son lieutenant, absolument contraires aux siennes, faire leur chemin d'Oran et d'Alger à Paris. Saint-Arnaud écrivait, au mois de janvier 1846 : « Il n'y a pas deux camps dans l'armée d'Afrique, mais il y a deux hommes : l'un grand, plein de génie, qui par sa franchise et sa brusquerie se fait quelquefois des ennemis, lui qui n'est l'ennemi de personne; l'autre capable, habile, ambitieux, qui croit au pouvoir de la presse et la ménage, qui pense que le civil tuera le militaire en Afrique et se met du

côté du civil. L'armée n'est pas divisée pour cela entre le maréchal Bugeaud et le général La Moricière; seulement il y a un certain nombre d'officiers qui espèrent plus d'un jeune général qui a de l'avenir que d'un vieillard illustre dont la carrière ne peut plus être bien longue. »

Comme pour confirmer le dire de Saint-Arnaud, voici ce que le maréchal écrivait lui-même à M. Guizot, au mois d'avril 1846 : « Mon temps est fini, cela est évident; l'œuvre étant devenue quelque chose, tout le monde s'en empare; chacun veut y mettre sa pierre, bien ou mal. Je ne puis m'opposer à ce torrent et je ne veux pas le suivre. Je m'éloigne donc de la rive. J'ai déjà fait la lettre par laquelle je prie M. le ministre de la guerre de soumettre au gouvernement du Roi la demande que je fais d'un successeur. Je fonde ma demande sur ma santé, mon âge et mes affaires de famille; mais, entre nous, je vous le dis, ma grande raison, c'est que je ne veux pas être l'artisan des idées fausses qui règnent très généralement sur les grandes questions d'Afrique. Je ne redoute ni les grands travaux de la guerre ni ceux de l'administration; mais je redoute l'opinion publique égarée. Je vous demande aujourd'hui une faveur, c'est de me faire accor-

der un congé définitif pour les premiers jours de juillet. Dans trois mois, je serai soustrait à cet enfer. » Les bons conseils de M. Guizot et les instances du Roi prévinrent la retraite définitive; l'absence du maréchal ne fut que temporaire.

Le 18 juillet, laissant l'intérim au général de Bar, qui commandait la division d'Alger, il s'embarqua pour la France; La Moricière, également pourvu d'un congé, l'y avait précédé d'un mois. Ils allaient se retrouver tous les deux sur la scène politique, car, aux élections générales du mois d'août 1846, l'arrondissement d'Excideuil renouvela le mandat du maréchal, et l'arrondissement de Saint-Calais, dans la Sarthe, nomma La Moricière pour le représenter à la Chambre. Ils revinrent l'un et l'autre en Algérie au mois de novembre, mais le général pour très peu de temps, parce que l'ouverture de la session ne tarda pas à l'appeler à Paris. Le maréchal, au contraire, demeura en Afrique, et pourtant sa présence à la Chambre eût paru bien justifiée, car une demande de crédit pour un grand essai de colonisation militaire allait être mise en discussion.

Quoiqu'il n'eût plus à subir les contradictions du maréchal Soult, il n'était guère plus satisfait de son successeur au ministère de la guerre, le

général Moline de Saint-Yon. Quand la demande de crédit, qui s'élevait à trois millions, fut déposée sur le bureau de la Chambre, l'exposé des motifs désappointa le gouverneur. « Jè n'ai rien vu, écrivit-il, le 9 mars 1847, à M. Guizot, de plus pâle, de plus timide, de plus incolore. On y a mêlé l'historique incomplet de la colonisation, le système du général La Moricière, celui du général Bedeau; enfin le mien arrive comme accessoire. On ne l'appuie par aucune des grandes considérations; on lui donne la plus petite portée possible; on l'excuse bien plus qu'on ne le recommande et qu'on n'en démontre l'utilité. » Quelques jours après, le choix des commissaires nommés pour examiner le projet de loi ne lui laissa plus de doute sur l'échec qu'il allait subir. Dès lors, sa décision fut prise : mais avant de quitter définitivement la place, il voulut rendre à la France un dernier service.

La soumission de la Kabylie était, on le sait, son *desideratum* : ce fut par là qu'il résolut de finir. Il y avait un projet du général Bedeau, qui proposait d'aller par Sétif débloquer tout à fait Bougie, et la démarche éclatante de Ben-Salem était venue à point pour y ajouter une nouvelle chance de succès. D'autre part, le chef d'escadron

de Wengy, commandant de Bougie, était parvenu à desserrer le blocus. « On ne manquera pas de vous dire, écrivait, à la fin d'avril, le maréchal au ministre de la guerre, qu'il était bien inutile d'aller à Bougie, puisque tout s'arrangeait de soi-même. Cette manière de voir ne serait pas du tout juste. D'abord tout n'est pas arrangé aux environs de Bougie; cela n'est vrai que pour les trois ou quatre tribus qui entourent la ville. Partout ailleurs il y a des dissidents, et, sur beaucoup de points, dans les environs de Djidjeli, par exemple, tout est dissident; mais, lors même que toutes les tribus entre Sétif et Bougie auraient fait un semblant de soumission, il serait de la plus haute importance militaire et politique de nous montrer dans ces contrées avec des forces imposantes. C'est dire tacitement aux montagnards : « Vous le voyez, si vous ne tenez pas les engagements faits avec nous, nous pouvons arriver chez vous avec des forces telles que toute résistance est impossible. »

Cependant le ministre, voyant la Chambre et l'opinion en général très hostiles à toute expédition en Kabylie, était fort hésitant. Alors le maréchal, qui avait sa résolution prise, lui écrivit le 6 mai : « Il faut bien que je sente à quel point il

est important d'achever ce qui est si bien commencé, pour que je me détermine, dans l'état de santé où je suis, à entreprendre une campagne pénible qui retarde ma rentrée en France. Jusqu'ici, j'avais eu lieu d'espérer que je terminerais les affaires de Sétif et de Bougie sans coup férir; la situation qui m'est révélée par les dernières nouvelles diminue infiniment cette espérance. Néanmoins, je ferai tout pour éviter les combats. »

Le lendemain, comme il sortait du palais pour se mettre en campagne, survint une dépêche ministérielle, datée du 30 avril; en conformité d'un ordre du jour voté par la Chambre, elle blâmait l'entreprise sans oser absolument l'interdire. Le maréchal ne se donna pas la peine de remonter à son cabinet; il entra dans le bureau des officiers de service, prit une plume et fit immédiatement au ministre cette réponse : « Il est bien évident que je dois prendre sur moi toute la responsabilité de l'œuvre dans toute la chaîne du Djurdjura. Je la prends en entier. Il le faut bien d'ailleurs, puisqu'elle m'est laissée, mais cela ne m'effraye pas. Je vous prierai seulement de remarquer qu'on serait bien mal fondé de me répéter encore que je redoute la presse et l'opi-

nion. Je monte à cheval pour rejoindre mes troupes. » Et il partit.

Deux colonnes devaient concourir à l'expédition. Celle dont le maréchal s'était réservé le commandement, et dont les éléments se concentraient à Bordj-Bouira, dans le Hamza, comptait onze bataillons et trois escadrons, d'un effectif total de sept mille hommes et de quatre cents chevaux. L'autre, que le général Bedeau rassemblait à Sétif, comprenait neuf bataillons et trois escadrons; elle était moins forte de mille hommes en infanterie.

Du côté du maréchal, les opérations commencèrent le 13 mai. Les deux premières journées furent pacifiques; les tribus riveraines de la grande vallée de l'Oued-Sahel, obéissant à la proclamation qui avait été répandue chez elles, venaient faire leur soumission tour à tour. Le 15, les premiers coups de fusil furent tirés par les Beni-Abbès. A la nuit tombante, des signaux de feu coururent sur les crêtes de la rive droite, et il y fut pareillement répondu de la rive gauche. Presque tout de suite, dès huit heures, l'attaque commença contre les grand'gardes qui ripostèrent, sans que l'ordre et le silence fussent troublés dans le bivouac. Vers une heure du matin le feu cessa;

deux heures après le maréchal prit l'offensive.

Laissant ses bagages à la garde de trois bataillons, il s'éleva dans la montagne de la rive droite avec les huit autres et les obusiers. Toutes les crêtes occupées sur plusieurs lignes par les Kabyles furent tournées les unes après les autres, et les villages qui leur servaient d'appui successivement enlevés et incendiés. Il n'en restait plus qu'un tout au sommet, entre deux tours. Ce village portait le nom d'Arzou, et, dans le pays, les deux tours étaient communément appelées les *Cornes du taureau*. La chaleur était excessive — 45 degrés — et la pente raide. Malgré tout, les zouaves à droite, le 6^e bataillon de chasseurs à pied de front, le 13^e léger à gauche, grimpèrent résolument à l'assaut. « Le spectacle qui devait terminer le combat, a dit le maréchal, devint des plus intéressants. Nos trois colonnes gravissaient les rampes avec une égale ardeur. Les officiers et les soldats les plus vigoureux devancèrent bientôt leurs camarades, et l'on vit la position abordée sur trois points par une poignée d'hommes qui n'étaient pas plus braves que leurs frères d'armes, mais que leurs jarrets et leurs poitrines avaient mieux servis. Leur audace fut couronnée d'un plein succès. Les deux tiers de nos forces étaient

encore sur les pentes que déjà la position était enlevée.

« Une heure après, un des plus beaux types de chef kabyle que j'aie jamais rencontrés, le chef le plus puissant des Beni-Abbès, Hamou-Tahar, a traversé toutes nos troupes pour venir à moi. Il s'exprimait avec une véhémence de gestes et de paroles qui m'a d'abord déplu; mais la traduction m'a bientôt convaincu qu'il n'était animé que par le désir de faire cesser les maux dont sa tribu était accablée. « Arrête, m'a-t-il dit, ce châtement
« que nous avons bien mérité par nos folles atta-
« ques; les Kabyles ont été sourds à tous les con-
« seils qui leur ont été donnés et que tu leur as
« donnés toi-même dans ta proclamation. J'ai fait
« ce que j'ai pu, parce que je connaissais ta puis-
« sance, pour engager mes concitoyens à se sou-
« mettre; ils ne l'ont pas voulu, et j'ai été contraint
« moi-même d'aller brûler de la poudre contre ton
« camp. Aujourd'hui ils écoutent ma voix qu'ils
« méconnaissaient hier, et ils m'envoient te dire
« qu'ils se mettent à ta discrétion. Fais cesser la
« destruction, et je te promets que demain j'amè-
« nerai dans ton camp les chefs des Beni-Abbès.
« Tu ordonneras de nous ce que tu voudras, nous
« t'obéirons. » Sa parole et sa physionomie étaient

si franches, si expressives, il avait si bien l'air d'un homme fait pour commander aux autres que j'ai pris en lui une entière confiance.

« Dans la prévision de l'arrivée des parlementaires, les troupes avaient été prévenues qu'au signal de trois coups de canon la destruction cesserait, et que tout le monde viendrait au point de réunion où je n'avais gardé qu'un seul bataillon et l'artillerie. Les trois coups de canon ont été tirés et, sans attendre le rassemblement général, j'ai pris la route de mon camp, et j'y ai été rejoint successivement par tous les détachements. » Le lendemain, les Beni-Abbès firent une soumission complète et furent placés sous l'autorité du khalifa Si-Mokrani; les Beni-Mellikeuch, de la rive gauche, suivirent leur exemple.

Le 21 mai, la colonne du maréchal qui suivait le cours de l'Oued-Sabel vit arriver en avant de Bougie, à une journée de marche, la colonne de Sétif. Celle-ci n'avait rencontré quelque résistance que dans les journées du 16 et du 18, chez les Reboula d'abord, puis chez les Beni-Ourtilane. Le 22, toutes les troupes firent leur entrée dans Bougie; le 24, l'investiture fut donnée solennellement aux chefs désignés par les bureaux arabes d'Alger et de Constantine. Le lendemain, le maré-

chal s'embarqua pour Alger; il avait prescrit au général Bedeau de demeurer pendant quinze jours encore à Bougie avec la moitié des troupes; l'autre moitié devait être ramenée immédiatement par le général Gentil à Bordj-Bouira, d'où les différents corps auraient à regagner leurs cantonnements.

Ainsi prit fin cette courte expédition. Elle n'avait produit ni plus ni moins de résultats que les précédentes opérations du même genre. Les populations visitées n'étaient que nominalelement et pour un temps soumises; au delà, le grand nombre des tribus demeuraient dans leur indépendance. Il ne fallait pas se payer de mots ni d'apparences : la conquête de la Grande Kabylie restait pour l'avenir toute à faire.

V

Le 29 mai 1847, le maréchal Bugeaud écrivait d'Alger à l'un de ses amis : « Je suis rentré depuis trois jours de l'expédition de la Grande Kabylie, qui a fait déclamer nos grands tacticiens de la Chambre et de la presse. Vous apprendrez avec plaisir, j'en suis sûr, que j'ai pris la ferme résolution de demander un successeur. Sans attendre la décision définitive, je pars, le 5, pour le Périgord. J'ai exprimé ma détermination avec tant de force que l'on renoncera sans doute à la faire changer. »

Le 4 juin, l'escadre de la Méditerranée, commandée par le prince de Joinville, mouillait en rade d'Alger. Le gouverneur eut encore le temps de faire au prince les honneurs de son palais et de donner des ordres pour l'excursion qu'il voulait pousser, par Blida et Médéa, jusqu'à Boghar. Le lendemain, devant une foule respectueuse, le

maréchal prit passage sur le stationnaire *Camé-léon*, que commandait le lieutenant de vaisseau Fourichen, son compatriote, et l'on peut ajouter, malgré la différence d'âge et de grade, son ami.

Avant de s'embarquer, il avait fait ses adieux à ses compagnons d'Afrique, de quelque condition qu'ils fussent, par trois proclamations à la population, à l'armée, à la marine. « Colons de l'Algérie, disait-il dans la première, jetez un coup d'œil sur la proclamation que je vous adressais en février 1841. Vous verrez que j'ai dépassé de beaucoup le programme que je m'étais tracé. J'avais dit que le drapeau de la France devait seul planer sur l'Algérie : deux fois l'émir a été refoulé dans le Maroc, et notre domination s'étend sur le pays des Arabes, de la frontière de Tunis à celle du Maroc, de la mer à cent vingt ou cent trente lieues dans le désert. J'avais dit que je serais colonisateur ardent. Étendez vos regards au delà du cercle d'Alger : voyez les routes, les ponts, les édifices de toute nature, les barrages, les conduites d'eau, les villages qui ont surgi, et dites si nous n'avons pas fait en colonisation, au milieu d'une guerre ardue, plus qu'on n'avait le droit d'attendre. » Puis il donnait aux colons des conseils

graves, blâmant leur impatience et leurs injustes préventions contre le gouvernement militaire. « Ces conseils, ajoutait-il en finissant, n'ont rien qui doivent vous blesser; ils sont au contraire la preuve du vif intérêt que je vous porte. Vous savez que, pendant les six années et plus de mon gouvernement, j'ai mieux aimé servir vos intérêts que de flatter vos passions et votre amour-propre. Pour que je fusse moins franc en vous quittant, il faudrait que mon affection pour vous eût diminué. Il n'en est rien, l'avenir vous le prouvera. »

L'avenir lui a manqué, mais non la reconnaissance nationale. Sa mémoire illustre s'est enracinée profondément dans la terre d'Afrique. Quand, au mois de juin 1849, Alger apprit la mort de son ancien gouverneur, enlevé par le choléra, l'émotion fut universelle et profonde. « J'ai fait mettre à l'instant, écrivait le général Bosquet, des crêpes à toutes les épées, et le deuil reste dans tous les cœurs, j'entends les cœurs des soldats et les cœurs des patriotes. » Une souscription s'ouvrit pour élever un monument à la gloire du maréchal, une statue, qui fut inaugurée trois ans plus tard, le 15 août 1852, à Bab-Azoun.

Il est debout, tête nue, face à la Kabylie, vêtu de sa capote de campagne. A ses pieds, des attributs de guerre et d'agriculture symbolisent ses deux passions unies dans la devise qu'il s'était faite : *Ense et aratro.*

CHAPITRE VIII

GOVERNEMENT DU DUC D'AUMALE.

- I. — Le duc d'Aumale et le maréchal Bugeaud. — Le duc d'Aumale et ses lieutenants. — Affaires civiles.
- II. — Abd-el-Kader au Maroc. — Mort du kaïd El-Ahmar. — Les Beni-Amer.
- III. — Colère d'Abd-cr-Rahmane. — Ses fils marchent contre Abd-el-Kader. — Lettre de l'émir au duc d'Aumale. — La Moricière sur la frontière marocaine. — Tentative d'Abd-el-Kader contre les Marocains. — Retraite de la dëira sur le territoire algérien.
- IV. — Reddition d'Abd-el-Kader. — Lettres échangées.
- V. — Le duc d'Aumale et Abd-el-Kader. — L'émir embarqué pour France.
- VI. — Dispositions du gouvernement français. — Discours de M. Guizot. — Attitude nouvelle d'Abd-el-Kader. — Son entrevue avec le général Changarnier.
- VII. — Projets du duc d'Aumale. — Révolution de Février. — Adieux et départ du duc d'Aumale.

I

Une ordonnance royale, du 29 juin 1847, confia l'intérim du gouvernement d'Algérie au général Bedeau. Jusque-là, c'était le général de Bar, le plus ancien des lieutenants généraux présents dans la colonie, qui l'avait exercé par délégation du maréchal Bugeaud.

La voix publique avait depuis longtemps désigné le successeur du maréchal, et la colonie l'attendait avec impatience; mais le gouvernement n'avait pas voulu, par une hâte malséante, accepter la démission du vainqueur d'Isly. Il ne s'y décida que lorsque le temps eut démontré qu'elle était irrévocable.

Le 3 août, le duc d'Aumale écrivit au maréchal Bugeaud : « J'ai longtemps espéré que vous consentiriez à reprendre le gouvernement général, et j'ai la conviction qu'aux très grands services que vous aviez déjà rendus vous pouviez en ajouter de nouveaux que nul autre peut-être ne pourra rendre. Si tout espoir doit être perdu à cet égard, si aucune autre combinaison ne paraît acceptable au gouvernement du Roi, je ne refuserai pas une position éminente où je puis servir activement mon pays. Je ne me fais aucune illusion sur les obstacles qui hérissent la question, sur les attaques dont je serai l'objet, sur les déceptions qui m'attendent; mais j'apporterai à l'accomplissement de mes devoirs une entière abnégation personnelle et un dévouement de tous les instants. Je conserverai précieusement le souvenir de tout ce que je vous ai vu faire d'utile et de grand sur cette terre d'Afrique, et je ferai tous mes ef-

forts pour suivre vos traces et y continuer votre œuvre. »

Le maréchal répondit au prince : « Vous n'êtes point séduit par le brillant du commandement; vous en connaissez dès longtemps tous les écueils; vous avez mesuré les difficultés, vous avez prévu la critique et même la calomnie, et cependant vous bravez tout cela pour servir la France et obéir à votre père. Cette noble conduite serait une critique de la mienne, si je n'avais payé mon tribut pendant six ans et demi, et surtout si je n'avais pas eu l'espoir qu'en me retirant je servais mieux les intérêts de l'Algérie qu'en restant au poste qui m'avait été confié. Déjà mes prévisions se réalisent, puisqu'on vous destine ma succession. Vous voulez, dites-vous, marcher sur mes traces : moi, je veux que vous les élargissiez, et je serai bien heureux si vous faites mieux que moi ; je ne serai pas le dernier à le proclamer. »

Le duc d'Aumale fut nommé gouverneur général de l'Algérie par ordonnance du 14 septembre. Quand le canot de la frégate à vapeur *Labrador* l'amena, le 5 octobre, au débarcadère d'Alger, la population lui fit un accueil enthousiaste. Le lendemain, il adressa aux troupes cet ordre du jour : « En prenant le commandement de l'armée d'A-

frique, le gouverneur général de l'Algérie croit devoir témoigner à tous les officiers, sous-officiers et soldats qui la composent, combien il est fier de se trouver à leur tête. Appelé déjà cinq fois à l'honneur de servir dans leurs rangs, il sait depuis longtemps ce qu'on peut attendre de leur dévouement au Roi et à la France. Confiant dans leur courage, confiant dans le mérite éprouvé de valeureux généraux, il ne doute pas que le succès ne continue de couronner tant de nobles efforts. L'armée qui vient d'accomplir tant de grandes choses a salué d'universels regrets l'illustre chef à qui elle doit tant de gloire et sous les ordres duquel j'aurais tant aimé à me retrouver encore. Qu'il reçoive ici la nouvelle expression du bien vif et bien reconnaissant souvenir que lui conservera toujours l'armée d'Afrique. »

Le duc d'Aumale avait amené avec lui le général Changarnier qui prit le commandement de la division d'Alger; La Moricière et Bedeau continuèrent de commander, le premier la division d'Oran, le second la division de Constantine. L'un et l'autre étaient venus conférer avec le prince et recevoir ses instructions. Du 7 au 16 octobre, il réunit tous les matins ses trois principaux lieutenants. « Dans ces conférences, a dit Changarnier,

où d'importantes questions militaires, politiques et administratives furent traitées, le jeune gouverneur, moins verbeux que mes collègues, quoiqu'il parle volontiers et bien, montra un esprit cultivé, réfléchi, attentif aux petits détails, qu'il aimait peut-être trop. »

Parmi les questions traitées, il y avait au premier rang l'application d'une ordonnance royale du 1^{er} septembre qui réglait à nouveau l'administration de l'Algérie. Le directeur général des affaires civiles et le conseil supérieur étaient maintenus dans leurs attributions; mais les trois directions de l'intérieur, des finances et des travaux publics étaient supprimées, et les services dont elles avaient eu charge étaient centralisés, au chef-lieu de chaque province, par un directeur des affaires civiles assisté d'un conseil de direction. Ce fonctionnaire devait préparer le travail du général commandant la province pour tout ce qui concernait les affaires administratives en territoire civil ou militaire.

Quant aux indigènes, ils étaient placés tous, sans distinction de territoire, sous la tutelle exclusive des bureaux arabes, mais ils restaient soumis, en matière criminelle, à la juridiction des tribunaux français. Comme don de bienvenue, le duc d'Aumale leur apportait une amnistie très

large qui autorisait le retour en Algérie d'un grand nombre de leurs coreligionnaires détenus en France :

Sans aborder le problème de la colonisation qui n'est pas de notre sujet, nous pouvons dire cependant que le prince gouverneur se préoccupait d'obtenir, par le cantonnement équitable et graduel des tribus arabes, sans spoliation ni atteinte aux droits garantis par la capitulation d'Alger, les terrains nécessaires à l'établissement de la population européenne.

II

Après le règlement des affaires urgentes, l'attention du duc d'Aumale devait se porter naturellement du côté du Maroc, où les incidents les plus graves se succédaient rapidement et sans relâche. Dans les premiers jours de juin, immédiatement après le départ du maréchal Bugeaud, le courrier d'Oran avait apporté au général de Bar la nouvelle d'une collision sanglante qui aurait mis aux prises les Kabyles du Rif avec les partisans d'Abd-el-Kader; mais sur le résultat du conflit il y avait désaccord; suivant une certaine version, c'étaient les Rifains qui auraient eu le dessous, et c'était le contraire, suivant un autre dire.

Voici, d'après le témoignage de M. Léon Roches, secrétaire à la légation de Tanger, l'exacte vérité sur cette affaire. Pressé par les réclamations instances du consul général de France, M. de Chasteau, et d'ailleurs inquiet de l'influence

qu'Abd-el-Kader exerçait dans le Maroc au détriment du pouvoir impérial, le sultan Abd-er-Rahmane s'était décidé à prendre contre lui des mesures effectives. Au commencement du mois de mai, un corps composé de deux mille cavaliers réguliers, de cinq cents hommes d'infanterie et d'une batterie de quatre pièces de campagne, avait été réuni près de Fez, sous les ordres du prince Mouley-el-Hassan, cousin de l'empereur. Dans le même temps, le kaïd El-Ahmar, nouvellement appelé au gouvernement du Rif, avait reçu l'ordre de marcher contre Abd-el-Kader et de s'emparer de sa personne, ou tout au moins de l'expulser du territoire de l'empire. Quand le kaïd fit part de cet ordre aux chefs kabyles, ceux-ci lui répondirent : « Sois le plus fort, nous t'aiderons. » En attendant, ils prirent le parti de s'abstenir.

El-Ahmar, qui ne pouvait disposer que de quatre cents chevaux, fit demander du renfort à Fez ; on lui envoya sept cents cavaliers ; mais, on ne sait pourquoi, il n'en mena d'abord que deux cents vers la deïra. L'émir, pour gagner du temps, fit demander par des cheikhs amis des explications au kaïd qui excipa des ordres impériaux. Pendant ces pourparlers, Abd-el-Kader avait averti ses partisans qui accoururent, et il

résolument de prendre immédiatement l'offensive.

Une belle nuit, il marcha sur le camp d'El-Ahmar, où tout dormait sans aucune garde. Au point du jour, il ordonna aux tambours de ses réguliers de battre la charge; en un moment, les chevaux marocains, effrayés, rompant leurs entraves, se précipitèrent au travers des tentes, et bientôt le sauve-qui-peut devint général; mais Abd-el-Kader, qui voulait se montrer généreux, fit crier aux fuyards de se rassurer, parce qu'il était seulement venu pour s'entendre avec El-Ahmar. En effet, sur son ordre, Bou-Hamedi entra dans le camp, sans fusil, avec une faible escorte, et se dirigea vers la tente du kaïd; mais soudain les gardes nègres d'El-Ahmar firent feu sur la petite troupe; lui-même mit en joue Bou-Hamedi, l'arme ne partit pas, et le khalifa d'Abd-el-Kader, usant de représailles, abattit d'un coup de pistolet le kaïd à ses pieds. L'émir, protestant de son respect pour l'autorité sacrée de l'empereur, laissa le maghzen retourner à Fez; il ne voulut pas retenir prisonniers la femme et les enfants d'El-Ahmar, mais il n'empêcha pas les gens du Rif de piller le camp marocain.

En même temps qu'il faisait de ce côté montre de modération, ses agents répandaient le bruit d'un accord prochain avec la France, par l'entre-

mise de l'Espagne, et de la création d'un État indépendant sur lequel régnerait Abd-el-Kader depuis la Sebkhâ d'Oran à l'est jusqu'à Mèlilla au couchant. Ce qu'il y avait de fondé dans cette rumeur, c'était que l'émir avait en effet engagé des pourparlers avec le gouverneur de Mèlilla et que le gouverneur s'y était prêté plus que de raison. En échange de la médiation que l'Espagne aurait exercée au profit de l'émir, celui-ci se serait déclaré son vassal et l'aurait aidée à étendre le territoire espagnol autour des Présides. Averti de ces négociations interlopes, le gouvernement français en fit des plaintes à Madrid, et le gouverneur de Mèlilla fut rappelé.

Les tribus du Rif étaient méfiantes ; si Abd-el-Kader devenait leur souverain, il faudrait d'abord combattre contre l'empereur qui ne se laisserait pas spolier sans résistance, et puis il faudrait donner au nouveau sultan beaucoup plus d'argent qu'à l'autre, auquel on n'en donnait guère. Bref, la future souveraineté d'Abd-el-Kader n'obtenait pas faveur ; de plus, on savait qu'Abd-er-Rahmane, furieux de la défaite de son maghzen et de la mort du kaïd El-Ahmar, avait ordonné des armements pour en tirer vengeance. « Tout ce que tu nous as prédit est arrivé, faisait-il dire au consul

général de France ; tu connaissais mieux que nous les ruses diaboliques d'Abd-el-Kader ; il ne lui reste plus que la vengeance céleste à attendre, et c'est à nous de faire disparaître de ce monde la trace même de ses pas. Tu vas voir ce qui adviendra de lui et de ses partisans. » En style marocain, *tu vas voir* ne devait pas être pris, comme en français, dans le sens d'une exécution immédiate. Tout se faisait par poids et par mesure.

Cependant un incident inopiné vint substituer aux lenteurs habituelles de la cour de Fez une allure un peu plus vive. Quand, l'année précédente, la grande émigration des Beni-Amer s'était séparée de la deïra pour porter son campement dans l'intérieur du Maroc, c'était avec l'espoir d'y trouver une existence meilleure ; déçue dans son attente, elle avait manifesté l'intention de revenir au bercail, c'est-à-dire à ses anciens campements sur la terre algérienne. Il ne convenait pas à l'empereur de laisser sortir de ses États un contingent si considérable : en effet, c'était une population de huit ou dix mille âmes qui pouvait fournir deux mille fusils et huit cents chevaux de guerre.

Le kaïd Feradj, délégué du prince Mouley-Mohammed, commandant en chef des troupes impériales, vint, avec trois mille cavaliers, intimer à la

tribu l'ordre de lui livrer ses chevaux et ses armes, et de se mettre immédiatement en chemin pour l'ouest où l'empereur avait résolu de l'interner. Tous à cheval, la crosse du fusil sur la cuisse, les grands des Beni-Amer firent au kaïd cette fière réponse : « Nous sommes venus de notre propre mouvement demander un asile à Mouley-Abd-er-Rahmane ; il nous l'a accordé ; aujourd'hui, sans que nous ayons commis la moindre faute, il veut, au mépris des droits de l'hospitalité, nous désarmer et nous faire prisonniers ! Nous mourrons tous plutôt que de nous soumettre à des ordres pareils, et, puisque nous n'avons pas trouvé sûreté sur la terre musulmane, nous jurons de nous arrêter seulement lorsque nous serons arrivés sur celle des chrétiens. » Puis la tribu se mit en marche vers Taza ; mais alors le prince Mohammed fit publier dans tous les environs de Fez une proclamation par laquelle il mettait au prix de dix ducats la tête de chacun des guerriers Beni-Amer, et donnait à qui pourrait les prendre, leurs femmes, leurs enfants, leurs troupeaux, leur avoir. Cernés par plus de douze mille Arabes et Kabyles, les Beni-Amer se défendirent pendant trois jours et finirent par succomber. Le massacre eut lieu vers le commencement de septembre.

Ce fut pour Abd-el-Kader un coup terrible ; car il s'était avancé, malgré l'hostilité de certaines tribus, à la rencontre des émigrants, non pas sans doute pour les aider à regagner la terre chrétienne, mais avec l'espoir de les ramener à la deïra et de les y retenir. Dans le même temps, Mouley-Mohammed faisait saccager le territoire des tribus kabyles qui avaient montré quelque partialité pour l'émir, tandis que son frère Mouley-Ahmed campait sous Taza. Vers la fin d'octobre, Mouley-Mohammed vint l'y rejoindre, et désignant Abd-el-Kader comme l'ennemi à combattre, il fit publier cette proclamation : « De ce moment, je ne connais personne. Mes amis seront ceux qui apporteront de l'orge à mon camp et qui marcheront avec mes troupes contre le révolté ; mes ennemis seront ceux qui ne viendront pas à moi. »

III

Des marabouts influents et vénérés s'entremirent afin d'apaiser la colère de l'empereur; ils se rendirent à Fez pour lui représenter qu'en ordonnant de si grands apprêts contre un vrai musulman, il ne faisait que donner de la joie aux chrétiens, ravis de voir les fidèles de l'islam se déchirer entre eux. Abd-er-Rahmane les écouta sans les interrompre; puis après quelques minutes de méditation, il leur dit d'un ton sévère : « Ce n'est point un vrai musulman, celui qui, après avoir demandé l'hospitalité, cherche à trahir son hôte ! Ce n'est point un vrai musulman, celui qui non seulement désobéit aux ordres du prince des croyants, mais encore agit en maître dans ses États ! Ce n'est point un vrai musulman, celui qui massacre des populations soumises à leur légitime souverain, qui attaque ses camps et tue ses fidèles serviteurs ! C'est un rebelle qui trace une ligne de feu et de sang partout où il passe. Je ne veux rien entendre de lui.

S'il veut éviter de nouveaux malheurs, qu'il abandonne mes États et qu'il aille porter ailleurs le désordre attaché à ses pas! L'un de nous deux doit commander dans l'empire, et Dieu va décider entre nous. »

Le 19 novembre, La Moricière, qui était à Oran, fut informé de la marche en avant des corps marocains et du mouvement rétrograde que l'émir venait de prescrire à la deïra. Les deux fils de l'empereur, Mouley-Mohammed et Mouley-Ahmed, se portaient avec deux corps d'armée de Taza sur la Moulouïa; un troisième corps cheminait à travers les montagnes du Rif; enfin, le kaïd d'Oudjda se portait avec son maghzen vers les Beni-Snassen. Abd-el-Kader concentrait ses forces sur la rive gauche de la Moulouïa.

Sur ces entrefaites, un de ses secrétaires, El-Hadj-el-Habid, se présenta, le 17 novembre, au général Renault qui commandait à Nemours l'ancien camp de Djemma-Ghazaouat, et lui remit, de la part de l'émir, trois lettres adressées, la première au duc d'Aumale, la deuxième au général de La Moricière, la troisième au général Cavaignac. Il y en avait une quatrième, de Bou-Hamedi pour La Moricière.

La lettre au duc d'Aumale, écrite trois jours

auparavant, était conçue en ces termes : « Gloire à Dieu, dont les louanges font obtenir les bienfaits d'une manière complète et qui accorde le bien avec surabondance ! Que Dieu soit prié pour notre seigneur et maître Mohammed et ses compagnons ! De la part du combattant pour la foi, le défenseur de la religion, notre maître Sidi-Hadj-Abd-el-Kader, — que Dieu lui soit en aide et le dirige ! — au chef le plus magnifique des armées françaises d'Alger et de ses dépendances, au chef de leurs généraux, commandants et autres, au fils du sultan des sultans du pays de Roum, au duc d'Aumale. — Que Dieu fasse prospérer l'état de ceux qui sont fermement attachés à la justice la plus pure ! Salut sur ceux qui ont saisi l'anse solide, ainsi que la miséricorde de Dieu, ses bénédictions, ses bontés et ses bienfaits ! — Déjà avant ton avènement au gouvernement de ce pays d'Alger, j'avais écrit plusieurs fois aux commandants d'alors ainsi que j'avais écrit à ton père leur sultan. Ils ont gardé le silence à mon égard, et je n'ai pas reçu de réponse à une seule lettre. Aujourd'hui, lorsque j'ai appris que tu es arrivé en ce pays, afin d'y commander par les ordres de ton père, je me suis réjoui de cet événement et je t'ai écrit, il y a quelques jours, avant la présente. Je suppose que

ma lettre est arrivée à temps ; mais puisqu'elle n'a pas atteint le but que je me proposais, j'ai voulu t'en écrire une nouvelle pour le même objet, en la confiant à un homme distingué, sage et sûr, qui doit la présenter à Ta Seigneurie. Il sera mon mandataire et me suppléera près de toi pour te faire savoir ce que j'ai à te dire et me faire connaître ce que tu auras à lui répondre. Tu es la porte de la souveraineté, et notre livre dit bien : « Faites « choix de la porte pour entrer » ; c'est donc pour cela que je t'adresse un homme propre à cette mission. Je lui avais donné ma confiance à l'époque de la paix entre vous et nous ; ses bonnes qualités me sont connues, et il possède aussi la connaissance de vos armées, de vos mœurs et de vos habitudes ; il sait aussi, pour l'avoir vu par lui-même, ce qui vous distingue dans la bonne administration en général, et connaît personnellement les chefs de votre gouvernement autant que qui que ce soit. Si tu en désires un autre d'un rang plus élevé, ce sera pour un autre moment et après son retour. A une personne comme toi il est inutile de faire des recommandations pour lui faire accueil dans ta magnifique demeure. Je ne doute pas que tu ne veuilles bien le recevoir d'une manière convenable et que tu ne t'occupes avec soin

et bonté de boucher la fente qui sépare les deux partis. Tu n'ignores pas que celui qui s'occupe de réparer les malheurs, d'unir les partis éloignés, et qui parvient à les rapprocher, a fait une belle action aux yeux des deux partis et même de toutes les nations en général. Tu as le pouvoir de lier et délier, de fixer ce qui est mouvant. Tu peux nouer et dénouer des difficultés plus grandes que celles de la circonstance présente. Que Dieu puisse améliorer par sa bonté la situation présente et future! *Amen*. En date du 4 hedja 1263 (14 novembre 1847). Par ordre de notre maître. — Que Dieu lui soit en aide! »

Ce verbiage long et diffus, tout l'opposé du style habituel d'Abd-el-Kader, n'était à autre fin que d'essayer encore une fois d'entrer en correspondance avec l'autorité française, et de présenter aux Marocains comme aux Arabes le leurre d'une négociation apparente. Le duc d'Aumale ne s'y trompait pas. « Abd-el-Kader et Bou-Hamedi, écrivait-il, ont envoyé au général de La Moricière et à moi plusieurs lettres plus respectueuses que d'habitude, mais traitant toujours de puissance à puissance, et n'ayant évidemment pour but que de faire croire aux populations que l'émir n'est pas en hostilité avec les Français. La lettre qui m'est

adressée par Abd-el-Kader ne renfermait que des assurances vagues sur ses intentions pacifiques, et les instances habituelles pour qu'on lui répondit et qu'on traitât de la paix. Il est à remarquer seulement qu'elle était plus que convenable et presque respectueuse dans la forme ; tout en me prodiguant les épithètes dont la langue arabe est si riche, Abd-el-Kader ne se désigne que par ces mots : *Celui qui combat pour la foi*, sans se traiter de *sultan* et de *Commandeur des croyants*, comme par le passé. » Après avoir pris des mains d'El-Habid les lettres de l'émir et de Bou-Hamedi, le général Renault n'avait pas permis au messager d'aller plus loin et lui avait fait publiquement repasser la frontière.

Le duc d'Aumale avait donné à La Moricière l'ordre de se poster au plus près des montagnes où devait se décider la crise. Embarqué, le 20 novembre, à Mers-el-Kebir, sur *le Véloce*, avec son état-major, La Moricière prit terre, le lendemain matin, à Nemours, se rendit, le même jour, à Lalla-Maghnia, et, le 22, au bivouac de Sidi-Mohammed-el-Oussini. Là se trouvaient réunis, sous les ordres du colonel de Mac Mahon, un bataillon de zouaves, deux bataillons du 42^e léger, un bataillon du 3^e de ligne, le 40^e bataillon de chas-

seurs à pied, un escadron du 2^e chasseurs de France, deux escadrons du 2^e chasseurs d'Afrique, un escadron de spahis, deux sections d'artillerie de montagne; l'effectif total était de deux mille trois cent cinquante hommes. Le 23 et le 24, de grands renforts arrivèrent, un second bataillon du 5^e de ligne, deux bataillons du 9^e, le 8^e bataillon de chasseurs à pied, deux autres escadrons du 2^e chasseurs d'Afrique, deux autres de spahis, une autre section d'artillerie de montagne, un détachement du train des équipages.

La Moricière prescrivit que les hommes eussent toujours six jours de vivres dans le sac et les cavaliers quatre jours d'orge en besace, et qu'en outre le convoi de mulets fût toujours prêt à suivre, avec un supplément de quatre jours de vivres et d'un jour d'orge; enfin, tous les jours, les convoyeurs arabes devaient apporter de Nemours au camp un approvisionnement de vingt-quatre heures. Le 29 novembre, deux bataillons du 44^e, deux escadrons du 4^e chasseurs d'Afrique, un nouveau détachement du train rejoignirent. L'effectif fut alors porté à cinq mille quatre cent quatre-vingts hommes. L'infanterie, sous les ordres du général Renault, fut répartie en deux brigades avec une réserve, les brigades commandées par

les colonels Roche et Faure, la réserve par le colonel de Mac Mahon. La cavalerie embrigadée eut pour chef le colonel Cousin-Montauban.

En arrivant sur la frontière, le général de La Moricière avait appris que les corps marocains faisaient beaucoup de démonstrations à distance de la deïra, mais qu'ils n'osaient évidemment pas l'attaquer. D'autre part, on sut qu'Abd-el-Kader, dans le temps qu'il écrivait au duc d'Aumale, avait député vers les fils de l'empereur deux aghas de ses réguliers pour leur offrir quatre chevaux de soumission, mais que les princes avaient refusé de les recevoir, et qu'Abd-er-Rahmane, avisé par eux de cette démarche, leur avait fait dire qu'il ne voulait rien entendre, à moins que le porteur de paroles ne fût Bou-Hamedi. Sur cette ouverture, Bou-Hamedi, muni d'un sauf-conduit, prit, non sans quelque préoccupation, le chemin de Fez. Il avait raison d'être inquiet, car, dès son arrivée, il fut traité bien moins en négociateur qu'en otage. Il lui fut signifié qu'Abd-el-Kader aurait tout d'abord à restituer les cinq ou six cents chevaux qu'il avait pris dans le camp du kaïd El-Ahmar, à payer une *dia* ou compensation pour les meurtres que ses gens avaient commis, puis, en fin de compte, à licencier sa deïra et à se rendre lui-

même à Fez. En même temps, l'empereur fit porter à ses fils l'ordre formel de prendre l'offensive, si « le révolté » ne se soumettait pas, et d'insurger contre lui toutes les tribus de la frontière.

On apprit, le 8 décembre, que tous ces ordres étaient en cours d'exécution. La rive gauche de la Moulouïa était investie par les deux fils de l'empereur, par le kaïd d'Oudjda, par le kaïd du Rif, et par Bou-Ziane-ech-Chaoui avec la cavalerie des Halaf. On estimait l'ensemble de leurs forces à quarante mille hommes. Les Beni-Snassen eux-mêmes s'étaient décidés à prendre parti pour Abd-er-Rahmane contre le rebelle, qu'il n'était plus permis de désigner que par le nom réduit de Kader. L'empereur, en le frappant d'une sorte de dégradation religieuse, lui avait enlevé les titres de *Sidi*, de *Hadj*, et même la particule *Abd*. Pour les musulmans fanatiques, si nombreux dans le Maroc, cette dégradation était chose grave.

Aux forces rassemblées contre lui Abd-el-Kader ne pouvait guère opposer que deux ou trois mille combattants, mais c'étaient des guerriers dont il était sûr. Il chercha sur la basse Moulouïa une bonne position défensive, et vint s'établir dans un lieu nommé Gherma, sa gauche appuyée à la rivière, sa droite aux montagnes. Averti par une

dernière sommation d'Abd-er-Rahmane et par une lettre de Bou-Hamedi qu'il n'y avait plus d'accommodement possible, il prit la résolution d'attaquer ses adversaires. S'il parvenait à s'emparer de l'un des fils de l'empereur, ne serait-ce pas à lui dès lors de dicter ses conditions? Après avoir entendu le rapport d'un de ses aghas qui avait reconnu la disposition des camps marocains, particulièrement de celui que commandait le second fils d'Abd-er-Rahmane, il fit jurer à tous ses réguliers de ne pas tirer un coup de fusil avant d'être arrivés à la tente du prince.

Le 40 décembre, il mit en mouvement ses fantassins; le lendemain, il les suivit avec les cavaliers. Son projet était de surprendre l'ennemi par une attaque nocturne, et, pour l'épouvanter davantage, il fit enduire de goudron et charger de fascines également goudronnées quatre pauvres chameaux qui devaient être lâchés tout flambants à travers les tentes. Malheureusement pour lui, le secret fut livré aux Marocains qui se tinrent sur leurs gardes. Mouley-Ahmed donna l'ordre à ses troupes d'évacuer les tentes, en les laissant dressées, et de se ranger en arrière. Tentée à deux heures du matin, la surprise échoua donc; mais l'émir, qui voulait prendre à tout prix sa revanche,

se jeta sans tarder sur le deuxième camp — il y en avait quatre — et s'en empara. Cependant le jour naissant lui montra toutes les hauteurs voisines occupées par l'ennemi, et il lui fallut combattre énergiquement pour n'être pas coupé de la deïra sur laquelle il fut contraint de se retirer en définitive. S'il avait tué beaucoup de Marocains, ses propres pertes, par comparaison, étaient bien plus sensibles. L'ennemi se rapprochait, resserrant le cercle. De son camp, La Moricière avait expédié au kaïd d'Oudjda trente mulets chargés de cartouches; de Nemours, pareil envoi avait été fait au kaïd du Rif. Telle était, vers le 15 décembre, la situation de l'émir.

Que faire? Déjà la défection se mettait parmi les siens. Ses frères mêmes, Si-Moustafa et Si-Saïd, allèrent d'abord camper avec une vingtaine de tentes chez les Beni-Snassen, puis le premier envoya demander l'*aman* au général de La Moricière; le 21 décembre, il se présenta au camp français. Ce même jour, l'émir, acculé à la mer, fit passer sur la rive droite de la Moulouïa, par un gué voisin de l'embouchure, la deïra fugitive; mais, pour couvrir le passage, il fut obligé de sacrifier la moitié de son infanterie et ses cavaliers les plus braves. Superbe de vaillance, dans une situation

désespérée, donnant l'exemple à tous, il eut, dans ce combat suprême, son burnous criblé de balles et trois chevaux tués sous lui. Désormais, à l'abri des Marocains, la deïra campait sur la terre algérienne. Après avoir donné aux siens le conseil de se rendre aux Français, Abd-el-Kader, suivi d'un petit nombre de cavaliers fidèles, s'éloigna vers le sud; lui seul ne désespérait pas encore; rien n'était tout à fait perdu, s'il parvenait à gagner le désert.

IV

D'après les instructions précises du duc d'Angoulême, la frontière était strictement gardée. De nombreux postes de correspondance étaient échelonnés à très petite distance les uns des autres, de sorte que les moindres incidents étaient portés sans retard à la connaissance de La Moricière. Le soir venu, il fit partir secrètement deux détachements de spahis revêtus de burnous blancs; le premier, commandé par le lieutenant Mohammed-bou-Khouïa, alla occuper le col de Kerbous, le seul point par où l'émir pût espérer de trouver passage; l'autre, commandé par le lieutenant Ibrahim, se tint en arrière, à mi-chemin du col au camp français.

A deux heures du matin, La Moricière se mit en marche avec la plus grande partie des troupes. La nuit était sombre; il pleuvait à torrents. A mi-chemin, le général rencontra les députés de la deïra qui venaient faire soumission; en même

temps, on entendit quelques coups de feu. Deux spahis arrivaient au galop : Abd-el-Kader avait essayé de forcer le col ; quelques minutes après, ce fut le lieutenant Bou-Khouïa, suivi de deux cavaliers de l'émir. Abd-el-Kader faisait demander au général l'*aman* pour lui-même et pour son escorte ; en manière de lettre de créance, ses envoyés apportaient l'empreinte de son cachet sur un morceau de papier mouillé par la pluie. La Moricière les renvoya aussitôt avec la promesse d'*aman*, et, comme gage de sa parole, il fit porter par Bou-Khouïa son propre sabre à l'émir.

Au point du jour, il s'arrêta près du col de Kerbous, puis il fit partir le colonel Montauban, à la tête de six escadrons, pour aller chercher la deïra, autour de laquelle rôdaient les Kabyles du voisinage, et la conduire au puits de Sidi-bou-Djenane, où le colonel de Mac Mahon allait s'établir avec les zouaves et un bataillon du 9^e de ligne. Après une halte de quelques heures, la colonne se replia sur le camp. La Moricière y trouva tous les chefs des réguliers qui avaient survécu au désastre du 21 décembre. Ils le supplièrent d'accorder deux jours de repos à la deïra encombrée de blessés, de vieillards, de femmes et d'enfants qui succombaient à la fatigue. Le général y con-

sentit, et fit porter au colonel de Mac Mahon l'ordre de prendre son bivouac, non plus à Sidi-bou-Djenane, mais aux environs du campement arabe. On sut alors que la deïra comprenait encore près de six cents tentes avec une population de cinq à six mille âmes.

Dans la journée, le lieutenant Bou-Khouïa rejoignit le camp; il rapportait au général son sabre et il lui remit une lettre d'Abd-el-Kader : « Louange au Dieu unique. Que Dieu répande ses grâces sur notre seigneur et maître Mohammed et sur ses compagnons! Du prince des croyants, le guerrier saint, El-Sidi-el-Hadj-Abd-el-Kader, — que Dieu l'assiste et le protège! — au général de La Moricière, chef des troupes françaises de la province d'Oran. Que Dieu rende prospères nos affaires et les vôtres; que le salut soit sur quiconque reconnaît la vraie voie! J'ai reçu le cachet et le sabre que tu m'as fait remettre comme signe que tu avais reçu le blanc-seing que je t'avais envoyé; l'obscurité de la nuit m'avait empêché de t'écrire. Cette réponse de ta part m'a causé de la joie et du contentement. Cependant je désire que tu m'envoies une parole française qui ne puisse être ni diminuée ni changée, et qui me garantira que vous me ferez transporter, soit à Alexandrie,

soit à Akka (Saint-Jean d'Acre), mais pas autre part. Veuille m'écrire à ce sujet d'une manière positive. Lors de notre entrevue, nous nous communiquerons beaucoup de choses. Je connais ta manière d'agir, et je désire que tu aies seul le mérite du résultat. Je te recommande de maintenir où elles sont les tribus qui se sont séparées hier soir chez les Msirda. Je pensais qu'elles me suivraient, et lorsque j'ai regardé derrière moi, il n'y avait plus personne. Il y a dans ces tribus des affaires d'intérêt qui concernent moi et les miens, par exemple des esclaves, des chameaux, des mulets, des effets et des chevaux. Je désire donc terminer ces affaires par la vente de ces choses ; alors ceux qui voudront venir avec moi dans l'est seront libres de le faire. Je te prie également de t'intéresser à la mise en liberté de mon frère El-Sidi-Mohammed-bou-Hamedi, le plus tôt possible, afin qu'il puisse m'accompagner. »

La Moricière crut pouvoir souscrire, sous sa responsabilité, aux conditions demandées par l'émir. Voici sa réponse : « Louanges au Dieu suprême. De la part du général de La Moricière à Sidi-el-Hadj-Abd-el-Kader-ben-Mahi-ed-Dine, — que le salut soit avec toi ! — J'ai reçu ta lettre et je l'ai comprise. J'ai l'ordre du fils de notre

roi, — que Dieu le protège! — de t'accorder l'*aman* que tu m'as demandé et de te donner le passage de Djemma-Ghazaouat à Alexandrie ou à Akka; on ne te conduira pas autre part. Viens comme il te conviendra, soit de jour, soit de nuit. Ne doute pas de cette parole; elle est positive. Notre souverain sera généreux envers toi et les tiens. Quant aux tribus qui t'ont quitté et qui sont chez les Msirda, je me rendrai demain au milieu d'elles. Les esclaves, chameaux, chevaux, mulets et effets qui t'appartiennent et ont été emmenés par elles, tu peux être tranquille à leur égard; tout ce qui t'appartient te sera rendu, et la part qui te revient sur les choses qui sont en commun te sera remise. Il en sera de même pour ceux qui sont avec toi. Je suis certain que tu pourras emmener dans l'est par mes soins ceux qui voudront te suivre. Pour ce que tu me dis relativement à Bou-Hamedi, aussitôt que tu seras arrivé, je ferai partir un bateau pour Tanger, et j'écrirai au consul de France de réclamer Bou-Hamedi à Mouley-Abd-er-Rahmane. Je pense qu'il sera mis en liberté, et, s'il le veut, il pourra aussi te suivre dans l'est. On m'a dit que ta famille était chez les Msirda, je ferai en sorte qu'il ne soit rien enlevé de ce qui lui appartient. Quant à ce dont tu auras besoin, au

moment de ton arrivée, pour toi et pour ceux qui t'accompagnent, tu sais ce que nous avons fait pour ton frère et pour les siens. Tu peux voir par là ce que nous ferons pour toi. Tu peux être certain que tu seras traité comme il convient à ton rang. »

Le lendemain, 23 décembre, à neuf heures du matin, La Moricière, avec deux cents chevaux, se dirigeait vers la deïra quand il apprit, par une dépêche du colonel Montauban, qu'Abd-el-Kader venait d'arriver à lui, devant le marabout de Sidi-Brahim. Sidi-Brahim! Quel souvenir! Quel contraste entre la journée du 23 décembre 1847 et la journée du 23 septembre 1845! Ce fut sur le théâtre même de son plus complet triomphe que l'émir fit sa soumission au général de La Moricière, « le seul, disait-il, entre les mains duquel il avait pu se résoudre à consommer le sacrifice suprême de son abdication ». Une heure après, il entra à Nemours.

V

Le 18 décembre, le duc d'Aumale était parti d'Alger pour Nemours, l'ancien Djemma-Ghazaouat. La mer était détestable, le vent soufflait en tempête. Il fallut relâcher d'abord à Mers-el-Kebir, puis demeurer trente-six heures au mouillage de Rachgoune, à l'embouchure de la Tafna; bref, ce fut seulement le 23 au matin que le prince put atterrir à grand'peine dans la crique étroite qui sert de port à Nemours. En relâchant à Mers-el-Kebir, il avait pris à son bord le général Cavagnac, qui devait faire, dans le commandement de la province d'Oran, l'intérim de La Moricière, appelé en France pour l'ouverture prochaine de la session législative. En même temps qu'eux arrivait sur la plage un groupe d'hommes hâves, décharnés, en haillons, blessés la plupart, mais fiers d'attitude, superbes, magnifiques; c'étaient des réguliers d'Abd-el-Kader, et ce fut ainsi que le duc d'Aumale apprit le désastre héroïque, mais

décisif, de leur chef et de sa petite armée. La Moricière, venant de Sidi-Brahim, ne tarda pas à lui donner le détail de la catastrophe.

Quand, après quelques instants de réflexion, le prince eut déclaré à La Moricière qu'il ratifiait pour son compte la promesse faite par lui à l'émir et qu'il en acceptait la responsabilité, La Moricière lui fit son remerciement avec effusion, avec émotion même. Cavaignac écoutait, d'abord silencieux; puis il dit lentement : « Vous serez attaqués, très vivement attaqués, soyez-en sûrs, vous surtout, prince. Plus le succès est grand, plus on s'efforcera de l'amoinrir et même de le retourner contre vous. — Eh bien, répliqua en riant le duc d'Aumale, le général de La Moricière est député de la gauche, et vous n'êtes pas, je crois, sans avoir encore quelques amis dans le parti républicain : à vous deux de parer. »

Le soir, dans la baraque du commandant de place, La Moricière amena l'émir; la chambre, très petite, était à peine éclairée par une lampe fumeuse; le duc d'Aumale n'avait auprès de lui qu'un de ses officiers et l'interprète principal, M. Rousseau. Après avoir donné les marques de respect consacrées par l'usage arabe, Abd-el-Kader dit au prince : « Tu devais depuis long-

temps désirer ce qui arrive aujourd'hui; l'événement s'est accompli à l'heure que Dieu avait marquée. » Il y eut ensuite un assez long silence; puis le duc d'Aumale prit la parole : « Le général m'a fait part de ce qui s'est passé entre toi et lui; il t'a assuré que tu ne serais pas retenu en captivité et que tu serais conduit à Saint-Jean-d'Acre ou à Alexandrie. Je confirme cet engagement et j'approuve tout ce que le général t'a dit. Il sera ainsi fait, s'il plaît à Dieu; mais il faut l'approbation du Roi et de ses ministres, qui seuls peuvent décider sur l'exécution de ce qui est convenu entre nous trois. Quant à moi, je ne puis que rendre compte de ce qui s'est passé et t'envoyer en France pour y attendre les ordres du Roi. » L'émir baissa la tête, réfléchit un moment et répondit : « Que la volonté de Dieu soit faite! Je me confie à toi. » Puis, faisant un retour sur le passé, il parla de la prise de la Smala, et demanda au prince quelques éclaircissements sur les incidents de cette journée fameuse. Le prince lui ayant adressé quelques questions à son tour, notamment au sujet d'une fusillade nocturne dirigée sur le campement français au retour de Taguine : « J'étais là en personne, répondit Abd-el-Kader; je t'ai guetté, tâté pendant vingt-quatre heures », et,

sans basse flatterie, il lui fit compliment de son activité comme de sa vigilance; après quoi, comme il était harassé de fatigue, il demanda la permission de se retirer; avant de sortir, il sollicita la grâce de n'être débarqué nulle part sur la terre algérienne. Le duc d'Aumale y consentit, mais il dit à l'émir qu'il devait se représenter le lendemain matin devant lui, et lui amener le cheval de *gâla* comme témoignage de sa soumission entière au Roi et à la France. Abd-el-Kader feignit d'être un peu surpris d'abord; puis, après avoir échangé un regard avec La Moricière, il répondit : « Je t'amènerai demain ma bonne jument; — et avec un triste sourire, — c'est la dernière qui me reste. »

La cérémonie eut lieu le lendemain, dans le petit jardin du commandant de place, entre le rocher et la mer. Abd-el-Kader vint seul, à pied, vêtu comme un simple Hachem, jambes nues, babouches jaunes, haïk tout uni, burnous brun; deux serviteurs conduisaient le cheval. La Moricière, Cavaignac, un nombreux état-major, une foule d'indigènes assistaient à la scène, qui, presque sans paroles, fut grande et dramatique. Plusieurs des chefs arabes, rattachés à la cause française, ne cachaient pas leur émotion profonde.

Le 24 décembre, dans l'après-midi, le duc d'Angoulême, La Moricière et l'émir s'embarquèrent sur le *Solon*. « A son arrivée à Mers-el-Kebir, au milieu de la nuit, a dit le général de Martimprey dans ses mémoires, La Moricière m'envoya l'ordre de me rendre de grand matin auprès de lui. Lorsque j'arrivai à bord, le général me sauta au cou, et nous nous tîmes embrassés quelques instants; puis il me conduisit auprès de l'émir et me mit à sa disposition. Abd-el-Kader me demanda de faire venir un médecin pour panser un léger coup de feu qu'il avait reçu à la jambe, s'informa de mon nom, du temps que j'avais passé en Afrique. Je lui dis que j'y étais depuis 1835, que j'avais débuté par l'expédition de Mascara, après la Macta; que j'étais avec le général Bugeaud, à leur entrevue du Fid-el-Atach, pour la paix de la Tafna. Le souvenir de cette journée, où sa puissance s'était élevée jusqu'à le faire traiter d'égal à égal avec le représentant de la France, touchait une plaie saignante : Abd-el-Kader inclina la tête et se tut. Il passa la matinée à écrire et à dicter des lettres à Moustafa-ben-Tami. Vers huit heures, je conduisis l'émir à bord de la frégate *l'Asmodée*, qui allait le porter à Toulon. J'y vis amener sa mère, sa femme, toutes deux voilées, son fils, enfant

d'un aspect maladif, et plusieurs de ses officiers, tous blessés. A dix heures, le navire faisait route pour la France. » Le lieutenant-colonel de Beaufort, aide de camp du duc d'Aumale, était à bord. Les adieux d'Abd-el-Kader au prince avaient été simples et dignes; il n'avait laissé échapper ni une plainte ni une parole de regret; il s'était borné à recommander ses serviteurs à la générosité française, et il avait fini par l'assurance que désormais il ne songerait plus qu'au repos.

VI

Le 24 décembre, le duc d'Aumale adressait à M. Guizot, président du conseil et ministre des affaires étrangères, la dépêche suivante : « Abd-el-Kader et sa famille partent avec moi pour Oran, d'où ils seront expédiés à Marseille ; ils y attendront les ordres du gouvernement, qui, j'espère, ne les y retarderont pas longtemps. Le général de La Moricière a promis à l'émir qu'il serait envoyé à Alexandrie ou à Saint-Jean-d'Acre. Sans cette condition, il était fort possible qu'un homme seul, résolu, entouré d'une poignée de cavaliers fidèles, parvînt à nous échapper et à gagner les tribus qui lui sont encore dévouées dans le sud, où il nous eût suscité de grands embarras. Je ne pense pas qu'il soit possible de manquer à la parole donnée par cet officier général, et qui ne me paraît pas d'ailleurs avoir d'inconvénient. Si l'émir désignait d'autre point qu'Alexandrie ou Saint-Jean-d'Acre, nous serions parfaitement libres à son égard. »

Le 4^{er} janvier 1848, le général Trezel, ministre de la guerre, écrivait au duc d'Aumale : « Vous avez ratifié les promesses faites par le général de La Moricière, et la volonté du Roi est qu'elles soient exécutées. Le cabinet s'occupe des mesures propres à prévenir les embarras éventuels qui pourraient naître, dans l'avenir, du caractère aventureux et perfide de l'émir. » Le 17 janvier, M. Guizot s'exprimait ainsi devant la Chambre des pairs : « J'ai la confiance que le gouvernement du Roi trouvera moyen d'acquiescer loyalement les promesses qui ont été faites et de s'assurer en même temps de tout ce qui importe à la sécurité de la France en Algérie. » Le 5 février, il disait plus explicitement, devant la Chambre des députés : « Monseigneur le duc d'Aumale a promis à Abd-el-Kader qu'il serait conduit à Alexandrie ou à Saint-Jean-d'Acre ; ce sont là les termes de la promesse, rien de plus, rien de moins. J'exclus à l'instant Saint-Jean-d'Acre. Saint-Jean-d'Acre est dans les mains de la Porte : la Porte n'a pas reconnu notre occupation, notre possession de l'Algérie ; il est impossible que nous mettions Abd-el-Kader entre les mains de la puissance qui ne reconnaît pas notre possession de l'Algérie et qui pourrait à l'instant même

s'en servir contre notre possession. Je n'exclus point Alexandrie. Nous pouvons avoir à Alexandrie des garanties que nous ne pouvons pas avoir à Saint-Jean-d'Acre. Une négociation est ouverte et des mesures sont prises pour obtenir du pacha d'Égypte, d'abord qu'il reçoive Abd-el-Kader à Alexandrie, ensuite que, quand il l'aura reçu à Alexandrie, il nous donne les garanties, les conditions de surveillance que j'établirai d'une telle façon qu'il y ait une véritable sûreté pour nous en remplissant les conditions de l'engagement pris. Voilà la conduite que se propose de tenir et que tient déjà le gouvernement du Roi. Elle répond, je crois, au double but que nous avons à atteindre : nous montrer loyaux quant à l'engagement pris, et nous ménager, pour la sûreté de l'État, toutes les précautions qui sont de notre devoir. »

L'Asmodée, qui portait Abd-el-Kader, s'était dirigé, non sur Marseille, mais sur Toulon. Par un malentendu regrettable, du fait de l'autorité maritime, l'émir, au lieu d'être gardé simplement au lazaret, où il avait été conduit d'abord, fut interné au fort Lamalgue. Le colonel Daumas, envoyé de Paris, l'y trouva dans une disposition d'esprit revêche, presque révoltée. Après avoir annoncé à l'émir que le gouvernement prenait ses mesures

pour le faire mener à Alexandrie, le colonel, qui avait résidé auprès de lui, dix années auparavant, à Mascara, crut pouvoir lui donner un conseil d'ami : « Tu seras là, lui dit-il, sous la dépendance d'un consul et d'un pacha ; tu serais bien plus libre en France. Pourquoi ne demandes-tu pas à y rester ? » Là-dessus Abd-el-Kader se récria : « Je ne veux ni rester en France, ni rester à Alexandrie, je veux aller à La Mecque. » Et il écrivit au duc d'Aumale : « Les paroles de Daumas m'ont jeté dans l'étonnement, et je me suis écrié : — loin de moi tout blasphème ! — Je me suis livré au seigneur duc d'Aumale ; je me suis réfugié auprès de lui ; je ne lui ai demandé protection ni pour rester en France, ni pour rester à Alexandrie. Je lui ai demandé de vouloir bien me faire conduire à Alexandrie, pour gagner de là La Mecque, où je désire demeurer jusqu'à la mort. »

C'était, pour employer une expression modérée, absolument inexact. Ni La Moricière, ni le duc d'Aumale n'étaient assez ignorants de la situation du monde musulman pour laisser espérer à l'émir qu'il serait conduit ou libre de se retirer aux lieux saints. Jamais le nom de La Mecque n'avait été prononcé dans ses entretiens, soit avec le général, soit avec le prince. Assertion erronée, insinuation

ou prétention, il y avait dans l'attitude nouvelle d'Abd-el-Kader un fait qui donnait à réfléchir et dont la gravité a pu servir de justification, tout au moins de prétexte à des délais prolongés dont le gouvernement de Juillet, renversé deux mois après la reddition de l'émir, ne saurait être, en tout cas, responsable. A ceux qui reprocheraient encore à ce gouvernement de n'avoir pas dégagé la parole de La Moricière, il suffirait de répondre que, devenu ministre de la guerre six mois plus tard, La Moricière ne se crut pas en état de la dégager lui-même. La sûreté de l'Algérie ne permettait pas qu'Abd-el-Kader fût rendu sitôt à la liberté. Ce qui est devenu possible en 1852 ne l'était pas en 1848.

Personne n'aurait dû mieux le comprendre que le général Changarnier ; il ne l'a pas compris cependant, si l'on s'en rapporte au récit qu'il a donné dans ses mémoires d'une visite faite par lui, le 14 mars 1848, au prisonnier du fort Lamalgue. « Après l'avoir fait prévenir, dit le général, je fus introduit par le capitaine d'artillerie Boissonnet, attaché naguère à l'état-major du duc d'Aumale, qui l'avait placé, en qualité d'interprète, auprès de l'émir, dont il est devenu l'admirateur et l'ami. A notre entrée dans la chambre où Abd-el-Kader

m'attendait en feuilletant un des cinq ou six gros volumes dont il était entouré, il se leva, dirigea sur moi ses yeux étincelant d'une ardente curiosité, exempte, comme la mienne, de malveillance. Après m'avoir enveloppé tout entier de son regard, pendant une minute, dont je profitai pour saisir l'ensemble de sa belle tête et de sa taille moyenne, élégante et souple, que la captivité n'avait pas encore épaissie, il m'offrit, d'un geste gracieux, sa place habituelle sur un tapis. Je préfèrai m'asseoir devant lui dans un fauteuil que le capitaine Boissonnet avait fait apporter. Quand celui-ci se fut accroupi entre nous, prêt à traduire nos paroles avec l'exactitude scrupuleuse d'un homme consciencieux, très intelligent, et parlant les deux langues avec une égale facilité, Abd-el-Kader abaissa ses paupières ornées de longs cils et sembla se recueillir dans sa prudence arabe. Il ne tarda pas à entamer le récit des circonstances qui, « sans combat, sans nécessité absolue, l'avaient mis entre nos mains, parce qu'il avait cru à notre loyauté ». Clair dans l'exposé des faits, invincible dans ses raisonnements, simple et digne dans l'expression de sa douleur amère, mais contenue, il n'employa pas un seul mot violent à l'égard du prince « tombé à son tour dans le malheur », ni du général (La

Moricière), dont il croyait avoir surtout à se plaindre. Dans l'entraînement de notre conversation, il n'hésita pas à parler du massacre des prisonniers, malheureux débris de la colonne Montagnac. Rappelant ses fréquentes absences, son impuissance à contenir l'exaspération des tribus marocaines, dont l'hospitalité n'était pas généreuse ni même sûre pour lui, il repoussa énergiquement la responsabilité de cet horrible épisode. Dans notre long entretien, le barbare eut constamment l'avantage de l'éloquence sur le civilisé d'Europe, bien embarrassé d'excuser une conduite qui humiliait son patriotisme, et de donner des espérances dont la réalisation ne dépendait pas de lui. »

Abd-el-Kader, de sa personne, va disparaître des récits qui vont suivre; mais son souvenir, comme celui du maréchal Bugeaud, s'y retrouvera toujours. Tous deux ont marqué profondément leur empreinte dans l'histoire. Européen, Abd-el-Kader aurait été un très grand homme; Arabe, ses quinze années de gouvernement et de guerre en Algérie l'ont placé hors de pair dans le monde de l'Islam.

VII

Le 2 janvier 1848, le duc d'Aumale écrivait d'Alger au maréchal Bugeaud : « Les événements du Maroc et la vie politique d'Abd-el-Kader ont eu le dénouement que vous prévoyiez et que je n'osais espérer. Lorsque ce grand fait s'est accompli, votre nom a été dans tous les cœurs. Chacun s'est rappelé avec reconnaissance que c'est vous qui aviez mis fin à la lutte, que c'est l'excellente direction que vous aviez donnée à la guerre et à toutes les affaires de l'Algérie qui a amené la ruine morale et matérielle d'Abd-el-Kader. Qu'il soit permis à un de vos anciens et modestes lieutenants de vous offrir, à l'occasion du renouvellement de l'année, ses vœux personnels et ceux de toute l'armée que vous avez si brillamment commandée pendant sept ans. »

Cet hommage délicat que lui rendait son jeune successeur alla droit au cœur du vieux maréchal. Il y fut particulièrement sensible. « J'étais certain

d'avance, répondit-il au prince, que vous pensiez ce que vous m'écriviez sur la chute d'Abd-el-Kader. Vous avez l'esprit trop juste pour ne pas apprécier les véritables causes de cet événement, et l'âme trop élevée pour ne pas rendre justice à chacun. Comme tous les hommes capables de faire les grandes choses, vous ne voulez que votre juste part de gloire, et, au besoin, vous en céderiez un peu aux autres. Dans cette circonstance, mon prince, vous m'avez beaucoup honoré, mais vous vous êtes honoré bien davantage. Si votre lettre pouvait être publiée, elle doublerait l'estime, déjà si grande, que vous portent le pays et l'armée. »

La reddition d'Abd-el-Kader avait frappé de stupeur les Arabes; de la frontière du Maroc à la frontière de Tunis, de la zone maritime au plus profond du désert, la nouvelle s'était propagée avec la soudaineté de la foudre. Heureux de sa fortune présente, le jeune gouverneur général, d'accord avec Changarnier et Bedeau, s'occupait de préparer les succès de l'avenir. C'était ce massif de la Grande Kabylie, trois fois abordé par le maréchal Bugeaud, plus profondément entamé l'année précédente, mais encore insoumis et même inconnu sur un large espace, qui captivait ses regards et provoquait son ambition légitime. Il eût

été bien que ce fût au fils du Roi, sous qui l'Algérie avait été presque totalement conquise, que la France dût l'achèvement de ce grand ouvrage, le complément définitif de la conquête. Dans les premiers jours du mois de mai 1848, les divisions d'Alger et de Constantine devaient se rencontrer dans la vallée de l'Oued-Sahel, après avoir obtenu de gré ou de force, l'une à l'ouest, l'autre à l'est, la soumission certaine et durable des représentants les plus belliqueux d'une des races les plus belliqueuses du monde. Le duc d'Aumale pensait qu'il était urgent de faire cette expédition sans retard, avant qu'il survînt quelque'un de ces événements imprévus qui bouleversent et détruisent les combinaisons les plus habilement faites.

Le 10 février; le duc et la duchesse d'Aumale étaient venus recevoir, au débarcadère d'Alger, le prince et la princesse de Joinville. Ces royaux visiteurs en avaient attiré d'autres; la saison d'hiver, toujours brillante, était plus animée que jamais, et les divertissements de toute sorte se succédaient dans la ville en fête. On touchait à la fin du mois : le courrier de France était en retard. Le 27 février, à six heures du soir, une frégate à vapeur entra dans le port. Pendant que le contre-amiral Dubourdieu, commandant de la marine, se

rendait en hâte auprès du gouverneur général, au palais de Mustapha supérieur, son aide de camp entra chez le général Changarnier et lui faisait lire des dépêches télégraphiques où il était parlé du mouvement insurrectionnel de Paris, de l'abdication du roi Louis-Philippe et de la régence de la duchesse d'Orléans. Le surlendemain, les apports du courrier furent infiniment plus graves : à la place du gouvernement monarchique, un gouvernement républicain s'était installé sur ses ruines.

Le 2 mars, au moment où le capitaine de frégate Touchard, aide de camp du prince de Joinville, venait d'apporter les premières nouvelles de la famille royale, le duc d'Aumale apprit par *le Moniteur* que, proscrit avec toute sa race, il était remplacé par le général Cavaignac. Dans cette crise terrible où il était naturel et légitime que ses préoccupations fussent pour les siens, ce fut à la France qu'il songea d'abord. Il écrivit au ministre de la guerre, quel qu'il pût être, de ce gouvernement, quel qu'il fût, afin de lui rendre compte de la belle conquête et de la belle armée dont la révolution le séparait brusquement.

Voici cette lettre, testament militaire du gouverneur général de l'Algérie : « Monsieur le mi-

nistre, fidèle jusqu'au dernier moment à mes devoirs de citoyen et de soldat, je suis resté à mon poste tant que j'ai pu y croire ma présence utile au service du pays. J'apprends à l'instant, par *le Moniteur*, le nom de mon successeur. Soumis à la volonté nationale, je remets le commandement à M. le général Changarnier jusqu'à l'arrivée à Alger de M. le général Cavaignac. Demain, j'aurai quitté la terre française.

« J'ai eu l'honneur d'appeler votre attention sur les besoins de la défense des côtes et du service des subsistances. Je ne puis que renouveler mes instances à cet égard. L'armement des batteries, dont j'avais fait entreprendre la construction il y a deux mois, est commencé. L'artillerie de la milice s'exerce à la manœuvre et au tir du canon. J'ai donné à M. l'intendant de l'armée des ordres pour hâter et augmenter partout les achats de grains et de viande sur pied.

« Je ne dois pas vous laisser ignorer que, prévoyant depuis un mois le cas où la France pourrait avoir besoin d'une partie de son armée d'Afrique pour la porter sur un point quelconque de l'Italie, j'avais prescrit aux deux commandants des divisions d'Alger et d'Oran de prendre, sous des prétextes divers et sans éveiller l'attention,

des dispositions telles qu'une force effective de quinze mille baïonnettes, prises dans les plus vieilles troupes de l'armée, pût être embarquée, quatre jours après l'ordre donné, dans les ports d'Alger, d'Arzeu et d'Oran. Ces dispositions sont effectuées aujourd'hui.

« La France peut compter sur son armée d'Afrique. Elle trouvera ici des troupes disciplinées, braves, aguerries; elles sauront partout donner l'exemple de toutes les vertus militaires et du plus pur dévouement au pays. J'avais espéré partager leurs dangers et combattre avec elles pour la patrie... Cet honneur m'est enlevé; mais, du fond de l'exil, tous mes vœux seront pour la gloire et le bonheur de la France! »

Puis, avec la même élévation de sentiments, presque dans les mêmes termes, il dicta ses adieux aux troupes et aux colons. A l'armée, il disait : « M. le général Changarnier remplira par intérim les fonctions de gouverneur général jusqu'à l'arrivée, à Alger, de M. le général Cavaignac, nommé gouverneur général de l'Algérie. En me séparant d'une armée modèle d'honneur et de courage, dans les rangs de laquelle j'ai passé les plus beaux jours de ma vie, je ne puis que lui souhaiter de nouveaux succès. Une nouvelle carrière va peut-

être s'ouvrir à sa valeur; elle la remplira glorieusement, j'en ai la ferme croyance.

« Officiers, sous-officiers et soldats, j'avais espéré combattre encore avec vous pour la patrie!... Cet honneur m'est refusé; mais, du fond de mon exil, mon cœur vous suivra partout où vous appellera la volonté nationale; il triomphera de vos succès; tous ses vœux seront toujours pour la gloire et le bonheur de la France. »

Il disait aux colons : « Habitants de l'Algérie, fidèle à mes devoirs de citoyen et de soldat, je suis resté à mon poste tant que j'ai cru ma présence utile au pays. Cette situation n'existe plus. M. le général Cavaignac est nommé gouverneur général de l'Algérie. Jusqu'à son arrivée à Alger, les fonctions de gouverneur général par intérim seront remplies par M. le général Changarnier. Soumis à la volonté nationale, je m'éloigne; mais du fond de l'exil, tous mes vœux seront pour votre prospérité et pour la gloire de la France, que j'aurais voulu pouvoir servir plus longtemps. »

Le 3 mars, dès les premières heures du jour, une foule anxieuse, agitée, se pressait sur la place du Gouvernement, dans la rue de la Marine, à l'embarcadère. Français, Européens, Maures, Juifs,

Arabes, soldats, marchands, ouvriers, matelots, tous attendaient, sous un ciel sombre, sous une pluie froide, le départ des nobles exilés. A dix heures, on les vit apparaître au seuil du palais, le duc d'Aumale d'abord, le prince de Joinville donnant le bras à la duchesse d'Aumale, la princesse de Joinville conduite par le général Changarnier. Une rumeur sympathique les accueillit et les accompagna jusqu'au port, tandis que l'artillerie de terre et de mer les saluait pour la dernière fois de la salve royale. « La France, écrivait quelques jours après le lieutenant-colonel Durrieu, la France, en condamnant ces deux jeunes gens à l'exil, repousse de son sein deux admirables Français. Je n'oublierai jamais le trajet de ces deux familles princières se rendant à pied, dans la boue, du palais du Gouvernement à la Marine, sans autre escorte que celle de leurs amis accourus pour saluer une dernière fois ces beaux jeunes gens qu'ils estimaient et aimaient tant. Cette marche a été un vrai triomphe. »

Une demi-heure après, à bord du *Solon*, ils s'éloignaient dans la direction de Gibraltar. Ils s'éloignaient de cette terre algérienne, dont ils avaient, pour leur part, accru le domaine de la patrie française. La haine révolutionnaire bannis-

sait leur personne; elle était impuissante à bannir leur mémoire. Les noms glorieux de la Smala, de Tanger, de Mogador, sont de ceux qui ne peuvent pas être effacés des annales de la France, même ingrate.

CHAPITRE IX

L'ALGÉRIE DE 1848 A 1851.

- I. — Lettre du général Changarnier. — Belle attitude de l'armée — Émotion dans quelques tribus. — Reddition d'Ahmed-Bey. — Les Kabylies.
- II. — Le général Charou. — Insurrections au sud-ouest et au nord-est. — Opérations en Kabylie.
- III. — Zaatcha. — Bou-Ziane. — Échec du colonel Carbuccia. — Mort du commandant de Saint-Germain.
- IV. — Le général Herbillon. — Siège de Zaatcha. — Mort du colonel Petit. — Assaut repoussé. — Les Sahariens. — Énergie de Bou-Ziane.
- V. — Dispositions d'assaut. — Le colonel Canrobert. — Prise de Zaatcha. — Mort de Bou-Ziane. — Destruction de l'oasis.
- VI. — Le colonel Canrobert à Nara. — Agitations en Kabylie. — Mort du général de Barral.
- VII. — Le général d'Hautpoul. — Ses projets. — Intérim du général Pélissier. — Expédition du général de Saint-Arnaud dans la Petite Kabylie. — Le commandant Fleury. — Le général Camou. — Résultats de l'expédition.
- VIII. — Le général Pélissier dans la Kabylie occidentale. — Saint-Arnaud ministre de la guerre. — Le général Randon, gouverneur de l'Algérie.

I

Le 3 mars 1848, à onze heures dix minutes du matin, le général Changarnier dicte à l'adresse du

ministre de la guerre de la seconde république française la lettre suivante :

« Monsieur le ministre, je viens d'accompagner à bord du *Solon* M. le duc et madame la duchesse d'Aumale, M. le prince, madame la princesse de Joinville et leurs enfants. Sur leur passage, ils ont trouvé un accueil aussi honorable pour la population que pour ces princes dont la jeunesse a été consacrée au service de l'État.

« L'ordre du jour ci-joint m'investit du gouvernement par intérim de l'Algérie.

« A l'instant où j'acquiers le droit de correspondre directement avec vous, mon premier besoin est de vous prier d'utiliser au service de la patrie un dévouement éprouvé et qui n'a pas toujours été stérile.

« Je n'étais pas le courtisan du gouvernement qui vient de tomber et, devant les collègues électoraux, j'ai hautement désapprouvé ses tendances et sa politique. Je ne puis pas vous dire cependant que j'aie souhaité sa chute, mais, quand la patrie, en rendant une décision souveraine, vient peut-être de s'ouvrir d'immenses horizons de dangers et de gloire, mes devoirs envers elle ne sont pas changés, et vous me trouverez toujours prêt à les remplir avec cette netteté, cette simplicité et cette

ardeur qui, en dehors de toute intrigue et sans l'appui d'aucune coterie, m'ont acquis dans l'armée une position dont il convient peut-être d'utiliser l'influence.

« Depuis un mois, et dans la prévision des événements graves que le laborieux réveil de l'Italie semblait annoncer, le prince gouverneur général m'avait permis, après avoir étendu sur la province un réseau de troupes suffisant pour l'occuper et la contenir, de réunir à Alger et dans un rayon de douze lieues deux divisions de toutes armes, qu'on pourrait embarquer en quarante-huit heures. Ces vieilles bandes, intrépides dans le danger, patientes dans la fatigue, ont conservé toute leur discipline et leur ardeur. En Europe, aucunes troupes ne peuvent leur être comparées en ce moment. Les provinces d'Oran et de Constantine pourraient leur adjoindre d'énergiques contingents, et j'ai l'orgueil de croire que cette armée, partout où vous la transporteriez sous mes ordres, ferait pencher la balance en faveur du drapeau de la France.

« Par une dépêche télégraphique, qui partant avec cette lettre la devancera de quelques jours, je me hâte de demander le commandement de la frontière la plus menacée. Quelque aptitude pour

l'organisation, une expérience éclairée par des études sérieuses, l'habitude de manier les troupes qui m'honorent d'une grande confiance, l'amour passionné de la gloire, la volonté et l'habitude de vaincre, me permettraient sans doute de remplir tous les devoirs qui me seraient imposés.

« Dans ce que j'ose vous dire de moi, ne cherchez pas l'expression d'une vanité puérile, mais l'expression d'un ardent désir de dévouer toutes mes facultés au service de la patrie.

« L'Italie semble nous offrir le champ de bataille où les premiers succès, qu'il faut remporter à tout prix, doubleraient les forces de l'armée et la confiance de la France. C'est là que je désirerais employer tout mon dévouement si sincère; mais quelque part que vous vouliez bien m'appeler à servir la patrie, comptez que mon ardeur dévouée s'efforcerait de justifier la confiance dont vous m'auriez honoré.

« Cette lettre, souvent interrompue par les obligations du service, aurait besoin d'être revue; mais, dictée à mes aides de camp, l'exemplaire le plus lisible en sera porté au courrier dont je ne veux pas retarder le départ, sans que je prenne le temps de corriger l'expression de mes sentiments, qu'il me suffit de savoir loyaux et honorables. »

La France n'eut pas de guerre à soutenir, mais le général Changarnier eut le déplaisir de voir une armée d'observation rassemblée au pied des Alpes et le chagrin de la voir commandée par le maréchal Bugeaud, qu'il détesta d'autant plus. Quant à son gouvernement intérimaire, il dura tout juste huit jours, du 3 au 10 mars. Le général Cavaignac, nommé gouverneur titulaire, étant arrivé d'Oran, Changarnier se hâta de s'embarquer pour la France.

En étendant jusqu'à la réduction définitive de la Grande Kabylie, en 1857, cette histoire de la conquête, nous entendons nous tenir exclusivement dans le domaine des actions de guerre, écartant de parti pris les faits d'administration plus ou moins régulière, d'organisation ou de désorganisation civile. Nous ne dirons donc rien des saturnales révolutionnaires qui ont déshonoré les grandes villes, Alger, Bone, Oran, après la catastrophe de 1848. Honteuses comme partout ailleurs, elles ont été particulièrement odieuses en Algérie, devant les Arabes. « Ce n'est pas ainsi que j'entends la république », disait, des larmes dans les yeux, le général Cavaignac; et de son côté le colonel Bosquet écrivait, à propos de Tenès qui faisait ses manifestations comme les

autres : « C'est une étrange folie qui s'empare de tous ; il semble que, sous prétexte de république, il faille partout essayer du désordre. La sainte république est encore mal comprise : quand sera-t-elle bien pratiquée ? »

Heureusement l'armée sauva la dignité de la France ; entourée, harcelée d'excitations malsaines, elle demeura calme, fidèle à ses devoirs, respectueuse de la discipline. Elle a d'autant mieux mérité de la patrie qu'elle a dû se ressentir davantage de l'instabilité, on pourrait dire du désarroi dans le commandement. En sept mois elle n'a pas eu moins de cinq chefs suprêmes, intérimaires ou titulaires : Changarnier, du 3 au 10 mars ; Cavaignac, du 10 mars au 11 mai ; Changarnier derechef, du 11 mai au 22 juin ; le général Marey, du 22 juin au 22 septembre ; enfin le général Charon qui allait avoir deux années de gouvernement.

« Cette fantasmagorie de gouverneurs, disait le lieutenant-colonel Durrieu, nous fait beaucoup de mal dans l'esprit des Arabes. » Si, au mois de décembre 1847, Abd-el-Kader ne s'était pas rendu à la France, la conquête de l'Algérie eût été, trois mois plus tard, terriblement compromise. « Les indigènes résidant à Alger, écrivait Changarnier,

le 5 mars, au ministre de la guerre, se félicitent entre eux et croient que l'heure des musulmans va revenir; mais ces Maures dégénérés et pusillanimes n'agiront point et se contenteront de donner des avertissements aux Arabes vivant sous la tente et de les pousser à la révolte, quand ils croiront le moment favorable. »

Le général Cavaignac voulut et crut imposer aux malveillants par une grande exhibition des forces militaires réunies immédiatement sous sa main. Le 26 mars, il leur montra, sur le champ de manœuvre de Mustapha, dix mille hommes de belles troupes, et, à leur suite, plus de cinq cents chefs indigènes : khalifas, bachaghas, aghas, kaïds, cheikhs. Cependant de tous côtés, de tous les bureaux arabes arrivaient des informations sérieuses; un souffle d'insoumission passait dans les douars. On y accueillait avidement, on y commentait des rumeurs extraordinaires : une invasion marocaine dans l'ouest, l'apparition de Bou-Maza, la rentrée miraculeuse d'Abd-el-Kader, par-dessus tout la guerre maritime, Alger déjà pris et saccagé par les Anglais. Des Kabyles étaient descendus de leurs montagnes pour s'assurer du fait et tirer, s'il se trouvait exact, quelque lopin du pillage. Ces nouvelles étaient graves,

mais tout essai d'insurrection, toute prise d'armes pouvait être immédiatement réprimée. L'armée comptait encore plus de soixante-dix mille hommes; il y avait vingt et un bataillons dans la province d'Alger, seize dans la province d'Oran, quatorze dans la province de Constantine.

Ce fut vers le milieu d'avril que les premiers actes d'insoumission se produisirent au grand jour; c'était le moment où l'impôt du printemps, la *zekkat*, devait être perçu; un certain nombre de douars refusèrent de l'acquitter, d'abord aux environs de Médéa, parmi les Righa et les Beni-Hassen; des meurtres même furent commis. Le 13 avril, le général Marey, à la tête d'une colonne de deux mille quatre cents hommes, marcha contre les insoumis qui ne firent d'ailleurs aucune résistance; en six jours ils versèrent l'impôt exigible et de plus trente-deux mille boudjous d'amende. La tranquillité rétablie dans le Titteri, le général se porta dans le sud, chez les Ouled-Naïl, dont il parcourut durant plus d'un mois le vaste territoire, frappant des contributions, réclamant l'impôt arriéré, partout obéi; les seuls Ouled-Sidi-Aïssa n'en furent pas quittes à moins de quarante-cinq mille boudjous; ils étaient de plus d'une année en retard. Le général rentra donc

satisfait à Médéa, le 29 mai, après quarante-sept jours de promenade.

Dans la province d'Oran, il y eut plus qu'une promenade; il est vrai que les insoumis n'étaient rien de moins que les grandes et belliqueuses tribus des Beni-Ouragh et des Flitta. Les menaces n'ayant pas d'effet, il fallut en venir aux coups de fusil. Trois colonnes sorties, la première de Mostaganem, sous les ordres du général Pélistier, la deuxième d'Orléansville, sous le colonel Bosquet, la dernière de Mascara, sous le colonel Maissiat, resserrèrent et poursuivirent les insurgés dans l'àpre région de l'Ouarensenis. L'expédition dura un peu plus d'un mois; il n'y eut d'engagement un peu sérieux que le 17 mai, chez les Cheurfa qui perdirent quatre-vingts des leurs, tués ou blessés.

Des opérations dans la province de Constantine il n'y aurait pas beaucoup plus à dire, si elles ne s'étaient pas terminées par un coup de théâtre qui mérita d'attirer l'attention publique. Après avoir parcouru le Belezma et le Hodna, le colonel Canrobert, commandant la subdivision de Batna, s'était engagé au sud dans le Djebel-Aurès où le drapeau français ne s'était pas montré depuis trois ans; aussi les montagnards inclinaient-ils de plus

en plus à l'indépendance. La colonne, forte de deux mille neuf cents hommes, se composait du 43^e de ligne, du 2^e régiment de la légion étrangère, du bataillon de tirailleurs indigènes de la province, d'un escadron du 3^e chasseurs d'Afrique, d'une cinquantaine de spahis, d'une batterie de montagne et d'un convoi de quatre cent soixante mulets. Le mouvement avait commencé le 10 mai. Parmi les populations surprises, les unes avaient fait soumission, les autres, évacuant leurs *dacheras* en hâte, essayaient de s'échapper par le sud dans le Zab.

Averti qu'au nombre des émigrants se trouvait l'ancien bey de Constantine Ahmed, le colonel Canrobert se hâta de faire occuper ou surveiller par le chef d'escadrons de Saint-Germain, commandant supérieur de Biskra, les débouchés méridionaux de l'Aurès, et se mit de sa personne à la poursuite du fugitif. Le 5 juin, cerné de tous côtés, au nord par la colonne de Batna, au sud par les goums du commandant de Saint-Germain, un peu partout par les Kabyles qui voulaient se faire pardonner leur insoumission, Ahmed écrivit au colonel Canrobert pour demander l'*aman*, et, sans même attendre l'effet de sa lettre, il se remit entre les mains du comman-

dant de Saint-Germain, plus rapproché de lui, de sorte qu'il en fut d'Ahmed comme d'Abd-el-Kader qui, ayant voulu se rendre à La Moricière, avait rencontré d'abord le colonel Montauban. Ce fut à Biskra, deux jours après, que le colonel Canrobert reçut la soumission du personnage considérable qui, depuis onze ans déchu, ne laissait pas d'avoir encore des partisans secrets dans Constantine et d'exercer une influence réelle dans l'Aurès.

Conduit sous bonne escorte à Alger, Ahmed y arriva, le 27 juin, avec une suite de soixante personnes. Ce fut le général Marey, successeur intérimaire de Changarnier depuis cinq jours, qui le reçut. La soumission de l'ancien bey, comme celle de Bou-Maza, était sincère. Las des aventures, las des privations, las des alarmes, il obtint d'achever paisiblement, dans Alger même, une vie déjà longue et longtemps tourmentée.

Cette émotion de printemps n'eut donc pas de grandes suites. L'été fut assez tranquille, si ce n'est vers la frontière du Maroc, où le général de Mac Mahon, commandant la subdivision de Tlemcen, eut à rappeler à l'ordre les Hamiane-Gharaba d'abord, les Beni-Snous plus tard, et dans les environs de Bougie, où le général Gentil infligea, les

5 et 6 juillet, aux Mzaïa deux échecs qui les réduisirent à demander grâce et à payer des amendes effectives.

En fait, pour être un peu moins bloquée qu'elle ne l'avait été depuis treize ans, Bougie, de même que ses congénères Djidjeli et Collo, n'en demeurerait pas moins sans communications constantes, régulières et sûres, avec le reste de l'Algérie. Comme des échantillons de minerai dans leur gangue, elles étaient empâtées dans les montagnes kabyles. Il y a de la frontière du Maroc à la frontière tunisienne beaucoup de montagnes, et par conséquent beaucoup de Kabyles, mais l'usage a prévalu de réserver le nom de Kabylie à la partie du littoral comprise entre l'Isser à l'ouest et l'Oued-Safsaf à l'est; et dans cette partie même on distingue la Grande Kabylie ou Kabylie du Djurdjura, de la Petite Kabylie ou Kabylie des Babors. Elles sont séparées l'une de l'autre par le cours de l'Oued-Sahel qui, sous le nom d'Oued-Soummam, se jette dans la mer au-dessous de Bougie. Bougie se trouve donc à la limite des deux Kabylies. La Grande est une forteresse énorme qui a pour escarpe au sud le Djurdjura et l'Oued-Sahel pour fossé. Au nord, entre le Djurdjura et les montagnes moins élevées qui bor-

dent la côte, court de l'est à l'ouest, en sens inverse de l'Oued-Sahel, l'Oued-Sebaou. Les cimes neigeuses du Djurdjura sont les plus hautes de l'Algérie; la plus élevée, le pic de Lellâ-Khedidja se dresse à 2,308 mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée. Dans la Petite Kabylie, la chaîne des Babors semble être le prolongement oriental du Djurdjura; ses deux principaux sommets, le Grand Babor et le Tababor se tiennent entre 1,960 et 1,970 mètres. Des cours d'eau de cette contrée le plus important est l'Oued-Kebir qui est le Roummel de Constantine.

Dans sa partie moyenne et par sa rive gauche, l'Oued-Kebir longe la montagne du Zouagha où dominait de tout temps l'autorité des Ben-Azzedine. Les chefs de cette puissante famille étaient, en 1848, deux frères, Mohammed et Bou-Ghe-nane, qui, depuis l'installation des Français à Mila, n'avaient pas cessé de prendre à leur égard une attitude équivoque. Il leur était souvent arrivé de molester les tribus soumises à la France. Au mois d'août, le général Herbillon, commandant la province de Constantine, fit marcher contre eux une colonne de treize cents hommes sous les ordres du colonel Jamin. La résistance de ces Kabyles fut assez vive et assez prolongée pour que

le général crût devoir se porter avec des renforts sur le théâtre des opérations. Les affaires du 8 et du 9 septembre furent décisives. Les deux Ben-Azzeddine firent leur soumission, payèrent une amende et parurent accepter si sincèrement la suprématie française que l'aîné, Mohammed, fut institué par le général Herbillon kaïd du Zouagha.

II

Quand, vers la fin du mois de septembre 1848, le général Charon prit possession du gouvernement de l'Algérie, les dernières troupes qui venaient d'opérer sur les divers points où l'ordre avait été momentanément troublé, rentraient dans leurs cantonnements. Diminuée d'un certain nombre de corps qui avaient été rappelés en France, l'armée d'Afrique, au 1^{er} janvier 1849, se composait de quarante-six bataillons, de vingt-huit escadrons, de vingt et une batteries; en y ajoutant les détachements du génie et du train des équipages, les tirailleurs indigènes et les spahis, l'effectif était de 2,742 officiers, de 73,929 hommes de troupe, de 12,000 chevaux et de 4,500 mulets.

Les instructions données par le ministre de la guerre au gouverneur général lui recommandaient de s'abstenir autant que possible d'opérations trop étendues et de se borner à des tournées de police, destinées surtout à hâter le recouvrement

des contributions en retard et des impôts courants. C'eût été à merveille si les indigènes n'eussent pas forcé le gouverneur et ses lieutenants à transgresser, bon gré, mal gré, les instructions du ministre. Au printemps de 1849, une fièvre d'agitation, beaucoup plus intense qu'en 1848, se propagea parmi les populations d'un bout du pays à l'autre; mais il n'y avait plus ni un Abd-el-Kader, ni même un Bou-Maza pour coordonner jusqu'à un certain point leurs efforts. Au lieu d'une révolte générale, il n'y eut que des insurrections partielles. Les foyers principaux, allumés, excités, entretenus par des chérifs et des marabouts, étaient signalés, d'une part, au sud-ouest, sur les confins du désert, de l'autre au nord-est, autour de la Kabylie.

Sur le premier point, l'agitateur était Sidi-Cheikh-ben-Tayeb, chef vénéré de la grande tribu dont il portait le nom. Enflammés par ses prédications, les nomades de la région des Chott, les Hamiane, avaient quitté leurs campements, tué leur kaïd qui voulait s'opposer au mouvement, et s'étaient groupés autour du marabout provocateur. Il était à craindre que la fidélité des tribus soumises qui s'étaient repliées au nord, entre le Tell et les Hauts-Plateaux, ne fût tôt ou tard

ébranlée par l'exemple et ne cédât à des menaces et même à des commencements de razzia. Dans ces conjonctures, le général Péliissier, commandant la province d'Oran, n'hésita pas. Autorisé par le gouverneur, qui n'hésita pas davantage, il organisa deux colonnes, l'une à Mascara, sous son commandement personnel, l'autre à Tlemcen, sous les ordres du général de Mac Mahon. La première était forte de deux mille trois cents hommes, la seconde en comptait dix-huit cents; deux convois, comprenant ensemble plus de deux mille chameaux, portaient les réserves de vivres, d'eau et de munitions. Avec elles marchaient les goums des tribus fidèles. Les opérations, commencées dans la seconde quinzaine du mois de mars, se prolongèrent jusque dans les premiers jours de mai. Il n'y eut pas d'action sérieuse, parce que les Hamiane, fuyant devant les Français, finirent par se réfugier sur le territoire du Maroc. Arrivé dans la région montagneuse des Ksour, à la limite du Sahara, le général Péliissier fit un premier exemple sur Tioute, qui avait fermé ses portes aux coureurs de la colonne et qu'on savait être le principal dépôt des approvisionnements de Ben-Tayeb. Le ksar était évacué, mais les maisons étaient remplies de blé, d'orge, de dattes

et de raisins secs. Pendant trois jours elles furent vidées, au profit des troupes, et surtout des auxiliaires. Moghar-Tahtani et Moghar-Foukani, qui avaient, en 1847, massacré les parlementaires envoyés par le général Cavaignac, furent pillés et rasés, à l'exception des mosquées et des koubbas; les jardins furent détruits, les palmiers abattus. Aïn-Sefra, Aïn-Sfisifa, moins coupables, ne furent pas aussi rigoureusement traités; mais leurs magasins d'orge et de blé furent vidés comme ceux de Tioute. Avant de regagner le Tell, le général Pélissier constitua deux colonnes mobiles, l'une à El-Aricha, l'autre au Kheider, afin d'empêcher les émigrants de rentrer sur leur territoire sans avoir fait leur soumission d'abord. Deux mois plus tard, cette condition ayant été acceptée par la plus grande partie des dissidents, les colonnes mobiles furent rappelées dans leurs garnisons accoutumées.

Pendant que les généraux Pélissier et Mac Mahon opéraient dans le sud-ouest de la province d'Oran, les Ouled-Djounès du Dahra, les Ouled-Deradj du Hodna, les Beni-Selim du Titteri, avaient été respectivement ramenés à l'obéissance par le général Bosquet, par les colonels Carbuccia et de Barral, agissant de concert, et par le colonel

Daumas. Ces tribus inquiètes avaient été facilement soumises; mais à mesure qu'on se rapprochait de la Kabylie, on rencontrait plus d'agitation, plus de résistance, plus d'obstacles, et la répression exigeait une action plus vigoureuse. Trois opérations, l'une intérieure, les deux autres extérieures, durent être exécutées presque simultanément dans cette région difficile.

L'opération intérieure fut la première en date. Elle eut pour base Bougie, qui était pour la centième fois serrée de près par les Kabyles. Venu d'Alger par mer avec des renforts, le général de Saint-Arnaud sortit, le 13 mai, de la place, à la tête d'une colonne de dix huit-cents hommes, pour attaquer dans les montagnes la confédération des Beni-Slimane, la plus puissante et la plus hostile aux Français. Dans le même temps, le général de Salles, commandant la subdivision de Sétif, se mettait en marche avec des forces plus imposantes, trois mille cinq cents hommes, afin de prendre à revers, par le sud, les Beni-Slimane que Saint-Arnaud abordait par le nord. Comme les Kabyles, bien informés, voulaient prévenir à tout prix la jonction des deux colonnes, ils se jetèrent, le 24 mai, sur la plus faible; mais s'ils lui firent subir des pertes assez sensibles, ils ne réussirent pas à

l'entamer, et la jonction s'opéra, dans cette journée même, en dépit de leurs efforts. Néanmoins, ils refusèrent de s'avouer vaincus, et, jusqu'au 3 juin, ils combattirent; enfin, voyant leurs jardins détruits, leurs arbres coupés, leurs villages en flammes, ils cédèrent au vainqueur et subirent une lourde contribution de guerre.

La première des opérations extérieures, dirigée par le général Blangini, avait indirectement aidé à la précédente en appelant ou en retenant sur le revers méridional du Djurdjura des contingents qui auraient pu, sans cette diversion, se joindre aux Beni-Slimane; mais le but particulier du général était le châtement de deux des tribus les plus turbulentes de la subdivision d'Aumale, les Beni-Yala et les Guechtoula. Ceux-ci, adossés au Djurdjura, donnaient asile à tous les fanatiques, à tous les réfractaires, à tous les ennemis de l'autorité française. La colonne sortie d'Aumale était forte; elle comprenait quatre mille quatre cents hommes, sans compter les goums de Mahi-ed-Dine et de Bel-Kassem. A peine eut-elle atteint Bordj-Bouira que les Beni-Yala s'empressèrent de demander l'*aman* et de payer les impôts arriérés; mais les Guechtoula s'obstinèrent avec d'autant plus d'arrogance qu'ils venaient d'être renforcés

par un gros contingent de Zouaoua, que leur avait amenés Si-Djoudi, l'un des chefs les mieux obéis de cette confédération belliqueuse et puissante. Un premier engagement eut lieu, le 19 mai, à Bordj-Boghni. Le lendemain, le général Blangini fit emporter la zaouïa de Sidi-Abd-er-Rahmane par les zouaves du colonel Canrobert et les tirailleurs indigènes. Le 21, le marabout de la zaouïa vint, au nom des Guechtoula, demander grâce, pendant que Si-Djoudi et ses Zouaoua, pleins de mépris pour ces prétendus guerriers, si prompts à se soumettre, regagnaient dans l'intérieur du pays leurs montagnes. D'après les renseignements fournis par les vaincus, la colonne avait eu, le 19 et le 20 mai, plus de onze mille fusils en face d'elle; les pertes que le feu lui avait fait éprouver étaient de onze hommes tués et de cent cinq blessés. Après être allée se ravitailler à Dellys, elle s'engagea dans la vallée du Sebaou. Depuis deux ans, les Flissa avaient oublié de payer l'impôt; quelques coups d'obusier leur rendirent la mémoire; quand ils eurent acquitté leur dette, la colonne reprit le chemin de ses cantonnements et le général Blangini celui d'Alger.

La seconde opération extérieure eut pour théâtre, beaucoup plus à l'est, la vallée de l'Oued-

Kebir et le cercle de Philippeville. Un chérif, prédicateur de guerre sainte, y était apparu, vers la fin d'avril; c'était un Marocain, *khouan* de la secte de Mouley-Tayeb; il se nommait Ahmed-ben-Jamina. En peu de temps, il avait réuni deux cents cavaliers et quinze cents hommes de pied, avec lesquels il se faisait fort d'enlever le camp d'El-Arouch. Sa tentative échoua sans que l'échec fit tort à son influence, de sorte que tous les montagnards des environs de Philippeville et de Collo, même ceux du Zouagha, excités par les frères Ben-Azzeddine, se déclarèrent en faveur du chérif.

A la nouvelle de cette insurrection, le général Herbillon, commandant la province de Constantine, réunit un corps expéditionnaire de quatre mille deux cents hommes, à la tête duquel il marcha d'abord contre le Zouagha qui ne fit pas une longue résistance, les Ben-Azzeddine ayant eu soin de se dérober, puis contre les autres adhérents de Ben-Jamina. Sur ces entrefaites, le chérif, qui s'était aventuré avec peu de monde à trois lieues seulement du camp de Smendou, fut surpris et tué par une reconnaissance sortie du camp. Ce dénouement subit d'une intrigue d'ailleurs peu compliquée permit au général Herbillon de transformer selon les instructions ministérielles, en simple

ournée de police une opération qui avait dû commencer par être une exécution militaire.

Au moment même où la colonne rentrait à Constantine, le colonel Canrobert se disposait à sortir encore une fois d'Aumale, afin de punir ces turbulents et fantasques Beni-Yala, qui, moins de six semaines auparavant, faussant compagnie aux Guechtoula, s'étaient tirés d'affaire vis-à-vis du général Blangini avec des assurances et des promesses auxquelles ils ne s'étaient pas moins empressés de faillir. Le colonel réunit donc deux de ses bataillons de zouaves, conduits le 1^{er} par le commandant de Lorencez, le 3^e par le commandant de Lavarande, deux autres bataillons d'infanterie, un du 12^e de ligne, l'autre du 51^e, une section d'artillerie de montagne, un petit détachement de sapeurs, un escadron de spahis, une compagnie du train. L'effectif de la colonne était de soixante-cinq officiers et de deux mille sept cent quatre-vingts hommes de troupe. Sortie d'Aumale, le 2 juillet, elle arriva, le 4, au pied d'un contrefort du Djurdjura, au-dessus duquel s'élevaient les principaux villages des Beni-Yala, Sameur, Amboude, Adjiba. Sameur était protégé par un retranchement en pierres sèches couronné d'un amas de broussailles épineuses, d'un développement de cent

cinquante mètres. Le 5, à deux heures du matin, deux compagnies de zouaves, soutenues par le bataillon du commandant de Lorencez, se lancèrent à l'attaque sous une grêle de balles, tournèrent le retranchement et refoulèrent les défenseurs dans le village que canonait la section de montagne. Sameur et Amboude furent successivement enlevés et livrés aux flammes. Quelques heures après, abordé par le bataillon du 51^e, Adjiba subit le même sort. Le soir venu, les troupes d'attaque rentrèrent, sans être inquiétées, au bivouac. Le 8, les Beni-Yala demandèrent grâce et payèrent une forte amende.

Tout semblait pacifié dans ces parages, quand le colonel Canrobert, qui était venu bivouaquer, le 10 juillet, au delà du pic d'Akbou, apprit qu'une autre tribu importante, les Beni-Mellikeuch, sur-excités par l'arrivée de Si-Djoudi à la tête de deux ou trois mille Zouaoua, s'étaient décidés à repousser tout accommodement avec les Français. Bientôt, en effet, Si-Djoudi fit déclarer officiellement au colonel qu'ayant pris sous sa protection les Beni-Mellikeuch, il voulait bien lui permettre de faire sa retraite, pourvu que le colonel s'engageât à n'inquiéter pas ses protégés. A cette sommation insolente le colonel répondit le lendemain,

12 juillet, dès la pointe du jour, par un assaut général donné aux retranchements des Beni-Mellikeuch. Les zouaves sur les ailes, le 12^e et le 51^e au centre s'élançèrent, et, après une lutte violente, dépostèrent l'ennemi. La résistance fut surtout acharnée sur la droite, au village d'Aïach, où le principal chef du pays, Si-el-Kerib, avait sa maison. Les zouaves du 3^e bataillon et les Zouaoua s'y battirent corps à corps, à coups de baïonnette et de yatagan, à coups de crosse, à coups de pierres. Deux fois le village fut pris et repris; mais enfin les zouaves en demeurèrent maîtres. Ils eurent dans ce combat huit tués et trente-quatre blessés. Le soir, les Beni-Mellikeuch firent leur soumission, et Si-Djoudi s'éloigna, les maudissant comme il avait maudit les Guechtoula naguère.

Le 18 juillet, le colonel Canrobert regagna son poste d'Aumale. Il en devait bientôt repartir pour aller prendre sa part d'action, d'éclat et de gloire dans l'un des épisodes les plus dramatiques de la guerre algérienne.

III

A quarante kilomètres au sud-ouest de Biskra, sur la limite indécise du Zab-Dahraoui ou du nord, et du Zab-Guebli ou du sud, se trouvait un groupe de ksour peu visités des Arabes, à peine connus des Français. Dans ses *Souvenirs de la campagne des Ziban*, le capitaine Charles Bocher a tracé de ces ksour, en quelques traits de plume, une esquisse parfaite. « Qui a vu, dit-il, un de ces centres de population les connaît tous. Partout on y retrouve des forêts de palmiers qu'arrosent des rigoles combinées avec beaucoup d'art, et où se réunissent les eaux, soit d'une rivière voisine de l'oasis, soit de sources naturelles et jaillissantes. Au milieu de ces forêts où l'on ne pénètre que par de rares sentiers, des espaces plus ou moins étendus sont occupés par des villages, par des villes même, dont les habitations sont construites ordinairement en briques cuites au soleil. Plusieurs de ces ksour ont une muraille d'enceinte protégée par un fossé

plein d'eau et qu'entourent un grand nombre de jardins fermés de murs. »

L'un d'eux, le principal, portait le nom de Zaatcha. « Une forêt de palmiers, continue le témoin que nous venons de citer, l'entoure de tous côtés et ne laisse même pas découvrir le minaret de sa mosquée. A la lisière du bois, on voit une zaouïa, auprès de laquelle un groupe de maisons forme comme un ouvrage avancé de la place. En partant de la zaouïa pour pénétrer dans l'oasis, on est arrêté, dès les premiers pas, par une infinité de jardins enclos de murs à niveaux différents, la plupart coupés par des canaux d'irrigation, et comprenant, outre les palmiers, toute sorte d'arbres fruitiers qui gênent la vue et rendent toute reconnaissance impossible. Les rares sentiers qui mènent à la ville sont resserrés entre les murs de ces jardins, et ce n'est qu'après de nombreux détours que l'on arrive à un fossé large de sept mètres, profond, encaissé et entourant la forteresse d'un infranchissable obstacle. Au delà se présente l'enceinte bastionnée et crénelée à différentes hauteurs pour favoriser la multiplicité des feux. A l'intérieur, de grandes maisons carrées, percées seulement au dehors de petites ouvertures servant de créneaux, sont merveilleusement disposées pour les

ressources extrêmes de la défense. Enfin, les murs des premiers jardins construits au bord du fossé forment déjà comme une première enceinte, et, encore au delà, un petit mur à hauteur d'appui règne autour de la moitié de la ville, accessoire de l'obstacle principal, qui est la muraille bastionnée. Une seule porte donne entrée dans la place, du côté de la profondeur de l'oasis; elle est défendue par une grande tour crénelée dont les feux dominateurs en couvrent toutes les approches. »

Dans la forêt de palmiers qui entourait Zaatcha se trouvait comme englobé, à un kilomètre seulement de distance, le ksar de Lichana. Presque aussi voisins étaient les ksour de Farfar, de Bou-Chagroune et de Tolga.

La paix assurée par l'autorité française, la sécurité des chemins, la facilité des relations commerciales avaient accru dans les Ziban l'aisance des populations ksouriennes; les dattes se vendaient bien; aussi le bureau arabe de Biskra s'était-il cru légitimement en droit d'élever de vingt-cinq à quarante centimes par tête d'arbre en plein rapport l'impôt des palmiers; et, de fait, la taxe nouvelle avait été perçue sans difficulté d'abord. Peu à peu, cependant, des réclamations

s'étaient produites et des symptômes d'agitation avaient été signalés.

On ne tarda pas à savoir qui était le principal auteur de cette fermentation encore sourde. C'était un habitant de Zaatcha, nommé Bou-Ziane. Comme presque tous les Biskris, il avait fait, dans sa jeunesse, le voyage d'Alger, où il avait exercé le métier de porteur d'eau. De retour au ksar, intelligent et actif, il avait su grossir son pécule, de sorte qu'il était devenu un personnage relativement riche et considéré. En 1833, le bey de Constantine, Ahmed, ayant voulu punir Zaatcha révolté, la bravoure de Bou-Ziane acheva de le mettre en évidence. Quand l'autorité d'Abd-el-Kader s'étendit pendant un certain temps sur le Zab-Dahraoui, Bou-Ziane exerça, en son nom, dans sa ville natale, les fonctions de cheikh qu'il dut résigner plus tard, lorsque la domination française fut substituée à celle de l'émir. Bou-Ziane n'aimait donc pas les Français et ne se cachait pas de propager autour de lui le ressentiment qui l'animait contre eux.

Vers la fin du mois de juin 1849, le lieutenant Seroka, adjoint au bureau arabe de Biskra, était en tournée dans le Zab-Dahraoui; il avait avec lui le cheikh de Lichana et sept ou huit spahis. In-

formé de la propagande exercée par Bou-Ziane et de l'agitation qu'elle avait déjà produite, l'officier résolut d'enlever l'agitateur. Il entra donc dans Zaatcha et le fit saisir ; mais les habitants ameutés délivrèrent leur ancien cheikh, et ce fut le capteur qui se vit au moment d'être fait prisonnier à son tour : il eut toutes les peines du monde à se tirer d'affaire.

Le résultat de cette échauffourée malencontreuse fut l'insurrection déclarée de Zaatcha et des ksour voisins. La garnison de Biskra était trop faible pour qu'il fût permis à son chef, le commandant de Saint-Germain, de penser à réduire les insurgés. Il dut se borner à couper leurs communications avec l'Aurès et se hâta d'avertir Batna, chef-lieu de la subdivision dont Biskra dépendait avec les Ziban. Malheureusement, le commandant supérieur, le colonel Carbuccia, du 2^e régiment de la légion étrangère, se trouvait engagé dans le Hodna contre une tribu rebelle. Ce ne fut qu'après avoir rétabli l'ordre de ce côté que le colonel put se diriger à marches forcées vers le sud. Bou-Ziane et son lieutenant Si-Moussa n'avaient pas manqué de mettre le temps à profit pour recruter de nouveaux adhérents et renforcer leurs travaux de défense.

La colonne française, formée du 3^e bataillon d'Afrique, de deux bataillons du 2^e étranger, de deux escadrons du 3^e chasseurs d'Afrique, d'un demi-escadron de spahis, d'une batterie de montagne et d'un petit détachement de sapeurs, avait un effectif de soixante officiers, de seize cent quatre-vingt-dix hommes de troupe et de trois cents chevaux. Après avoir touché barre à Biskra, elle apparut, le 16 juillet, à cinq heures du matin, sur la lisière des oasis de Zaatcha et de Lichana. A cette apparition, les gens de Lichana, de Bou-Chagroune, de Tolga, de Farfar, prirent peur et firent leur soumission, mais de Zaatcha rien ne vint. A sept heures, le thermomètre marquait déjà soixante degrés; les troupes cherchaient un abri sous les palmiers de Farfar, quand une vive fusillade éclata. Le goum de Biskra, qui s'était avancé vers Zaatcha en reconnaissance, ramené en désordre, entraînait dans son mouvement de retraite les compagnies de grand'garde, et l'engagement menaçait de devenir général. Au gré du colonel Carbuccia, il était prématuré; le clairon donna le signal de cesser le feu : de leur côté, les insurgés, craignant de s'aventurer en plaine, se replièrent dans les jardins. Cependant des nouvelles graves arrivaient au colonel; de Bou-Sâda, de l'Aurès, des

ksour, de nombreux contingents étaient en marche; ils devaient entrer dans Zaatcha la nuit suivante. Dès lors, si l'on ne voulait pas se retirer sur Biskra, il n'y avait plus qu'à tenter immédiatement un coup de main.

Deux colonnes d'attaque furent formées : un bataillon de la légion, sous les ordres du commandant de Saint-Germain, devait enlever la zaouïa, pendant que le bataillon d'Afrique se porterait directement sur le ksar. A trois heures après midi, sous un soleil ardent, le mouvement commença, protégé par l'artillerie. La zaouïa ne fit pas grande résistance; après une seule décharge, ses défenseurs disparurent. On les suivit à la course dans le dédale des jardins, on sauta par-dessus les rigoles, on escalada les petits murs; mais tout à coup les assaillants s'arrêtèrent : un fossé large et profond les empêchait d'aller plus loin, et plus loin se dressait la muraille haute, crénelée, couronnée d'une ligne de feu. En vain les sapeurs accumulaient dans le fossé les fascines; des quelques braves qui le traversèrent à la nage, le lieutenant Mangin revint seul. Le commandant de Saint-Germain fit avancer un obusier; les obus entraient dans le mur d'argile sans y faire brèche; au neuvième coup l'affût se brisa. A l'autre attaque, empêché par les

mêmes obstacles, le bataillon d'Afrique ne fut pas plus heureux. Après un dernier effort tenté par les deux colonnes réunies, le colonel Carbuccia dut se résigner à faire sonner la retraite; les assaillants se replièrent, emportant leurs blessés et leurs morts, cent dix-sept des premiers, trente et un des autres. Pendant trois jours, le colonel demeura au bivouac, avec l'espoir de prendre en rase campagne une revanche dont l'ennemi lui refusa la chance. Le 19 juillet, à quatre heures du soir, la colonne, précédée du convoi et de l'ambulance, reprit le chemin de Biskra.

Du coup de main manqué sur Zaatcha il fut, en 1849, comme en 1836 du coup de main manqué sur Constantine. L'effet moral, parmi les indigènes, fut profond et immense. En 1849, la réparation ne se fit pas aussi longtemps attendre qu'en 1836; mais elle se fit attendre trop longtemps encore; le retard n'en doit cependant pas être imputé aux hommes : ce fut le terrible été qui en fut la cause. Cette inaction forcée devait fatalement profiter aux insurgés de Zaatcha. L'aire de l'insurrection allait s'étendant tous les jours; après Lichana, Bou-Chagroune, Tolga, Farfar, qui n'avaient pas manqué de s'y rallier avec enthousiasme, elle avait gagné tous les Ziban, atteint à l'ouest les Ouled-Naïl, au

nord-ouest le Hodna, au nord les Kabyles de l'Aurès. Il y avait là un marabout, Si-Abd-el-Afid, qui ne cessait de prêcher la guerre sainte. Vers la mi-septembre, il réunit quatre ou cinq mille Kabyles et descendit sur Biskra, par la vallée de l'Oued-el-Abiod.

Le commandant de Saint-Germain avait reçu quelque renfort. Le 17, il marcha résolument à la rencontre du marabout, qu'il trouva campé à Seriana, au débouché de l'Oued-el-Abiod dans le Zab. Seriana, situé à vingt kilomètres à l'est de Biskra, n'était pas un ksar; ce n'était qu'un groupe de sept ou huit cabanes. Le commandant n'avait guère avec lui que trois cents hommes de la légion étrangère, soixante-dix chasseurs d'Afrique, une cinquantaine de spahis et deux cents chevaux arabes. A quatre heures du soir, il fit commencer la charge; mais au passage de la rivière, il tomba raide mort, frappé de deux balles à la tête. Le capitaine Souville, de la légion, prit aussitôt le commandement, aborda vigoureusement l'ennemi, lui tua plus de deux cents hommes et le poussa vivement en déroute. Dans la tente du marabout, qui, pour être plus léger à la fuite, s'était mis presque nu, on trouva son burnous, son haïk, sa gandoura, sa djebira; sur le champ de bataille, on ra-

massa des drapeaux, des fusils, des chevaux, des mulets, des munitions, des approvisionnements de toute sorte. Du côté du vainqueur, il n'y avait que dix blessés et quatre morts; mais l'un des quatre était le commandant de Saint-Germain; la perte était grave, et ce fut un regret général dans toute l'armée d'Afrique.

L'été finissait; la saison devenait favorable; il était grand temps de marcher sur Zaatcha. Par malheur, le choléra, ce terrible choléra de 1849 qui venait d'enlever le maréchal Bugeaud à la France, avait étendu à l'Algérie ses ravages. Dans la division de Constantine, sur un effectif de deux mille six cents hommes, le 8^e de ligne comptait à peine douze cents disponibles, et des deux mille hommes du 2^e étranger, huit cents tout au plus étaient en état de faire campagne. Répondant à l'appel du général Herbillon, le gouverneur lui envoya par mer, d'Alger à Philippeville, le 5^e bataillon de chasseurs, et fit passer d'Aumale à Sétif le colonel Canrobert avec le 4^e bataillon de zouaves. Avant de descendre dans le Zab, le commandant supérieur de la province de Constantine avait dû laisser au général de Salles, son remplaçant intérimaire, des forces suffisantes pour assurer partout l'ordre et tenir les malintentionnés en crainte.

Comme c'était la région du Hodna et de Bou-Sâda qui était la plus suspecte, le colonel de Barral s'y était transporté avec une colonne de deux mille cinq cents hommes.

Toutes ces précautions de sûreté prises, le général Herbillon ne put d'abord réunir, pour l'expédition dont il s'était réservé le commandement, qu'une force de quatre mille cinq cents hommes, ainsi composée : un bataillon du 8^e de ligne, deux bataillons du 43^e, le 5^e bataillon de chasseurs, le 3^e bataillon d'Afrique, un bataillon du 2^e étranger, le bataillon de tirailleurs indigènes de la province, quatre escadrons du 3^e chasseurs d'Afrique et du 3^e spahis, une batterie de campagne, deux sections de montagne, trois mortiers, une section de fusils de rempart, un détachement du génie, un détachement du train des équipages. Il y avait de plus un convoi de munitions et de vivres, escorté d'un goum qui faisait nombre. Parties de Constantine, du 24 au 25 septembre, arrivées le 28 à Batna, le 4 octobre à Biskra, les troupes firent halte le 7, à huit heures du matin, en vue des palmiers qui couvraient Zaatcha.

IV

Le campement s'établit au nord-est, sur la pente d'un mamelon découvert, au pied duquel sourdait un ruisseau dont l'eau n'était pas trop saumâtre. Pendant ce temps, la cavalerie au nord, le goum au sud, firent la reconnaissance de l'oasis. Ces préliminaires achevés, le général Herbillon donna l'ordre d'occuper la zaouïa. La colonne d'attaque, formée d'éléments empruntés aux divers corps d'infanterie légère, et conduite par le colonel Carbuccia, en eut bientôt délogé les Arabes; mais entraînés par le mouvement du combat, les chasseurs et les *zéphyr*s particulièrement s'aventurèrent dans les jardins, sans guide, sans prudence, de sorte que, fusillés presque à bout portant par des tireurs invisibles, ils furent obligés de reculer sans avoir eu le temps d'emporter tous leurs morts ni tous leurs blessés. Quelques-uns de ces malheureux, — détail horrible, — furent achevés, sous les yeux de leurs camarades impuissants à les

sauver, par des femmes qui étaient venues, en habits de fête, se mêler aux défenseurs de Zaat-cha. Vingt-quatre morts et quarante-sept blessés furent les victimes de cette malheureuse affaire. De tout le jour la fusillade ne cessa pas; le soir venu, on ne comptait pas moins de treize officiers à l'ambulance; parmi eux le capitaine Marmier, chef du bureau arabe de Batna, avait un œil perdu.

En dépit du feu et des obstacles, le génie et l'artillerie n'avaient ménagé ni le temps ni la peine. En avant de la zaouïa, le colonel Petit avait construit, à cent trente mètres du ksar, l'épaulement d'une place d'armes que le colonel Pariset arma, pendant la nuit, d'une batterie composée d'une pièce de 8, d'un obusier de campagne et de trois petits mortiers. Le 8^e et le 43^e relevèrent la colonne Carbuccia et fournirent la garde de tranchée. Le 8 octobre, à dix heures du matin, l'artillerie ouvrit son tir dont l'effet fut à peu près nul, les boulets et les obus épuisant leur force sur les troncs des palmiers. Envoyé, pendant la canonnade, en reconnaissance sur la gauche, le commandant Bourbaki, des tirailleurs indigènes, s'avança jusqu'au bord du fossé, sous un feu nourri qui lui fit perdre, en quelques instants, cinq morts, dont un officier, et vingt-cinq

blessés. Le soir, le colonel Carbuccia reprit le service de tranchée. Pendant la nuit, des corvées d'infanterie, abattant les palmiers, renversant les murs, s'employèrent à dégager les abords de l'attaque, pendant que l'artillerie construisait deux nouvelles batteries, à quarante mètres en avant de la première.

A cinq heures du matin, le 9, une balle arabe fit en même temps deux victimes, le lieutenant Seroka, dont elle traversa le cou de part en part, et le colonel Petit, dont elle fracassa le bras. Le jeune officier eut la chance de guérir; le colonel eut à subir la désarticulation de l'épaule; il n'y survécut pas. Jusqu'au dernier moment, sa pensée fut au devoir: ce fut en entendant un rapport de tranchée qu'il rendit à Dieu l'âme d'un héros. Son nom fut donné à la batterie auprès de laquelle était venue le frapper la balle meurtrière.

Après les tâtonnements des premiers jours, le génie et l'artillerie avaient décidément arrêté leurs projets d'attaque et combiné leur action contre le front oriental du ksar. L'artillerie, notoirement insuffisante, passait au rang d'auxiliaire; c'était par des approches méthodiques, par la sape, que le génie allait jouer le premier rôle. Sur ces entre-faites, le colonel de Barral, appelé du Hodna par

le général Herbillon, arriva le 12 octobre. Ce renfort de seize cent cinquante hommes n'était pas encore assez nombreux pour permettre au général de compléter l'investissement de l'oasis. Quoique le sentier qui servait de chemin habituel et direct entre Zaatcha et Lichana eût été coupé, les deux ksour ne laissaient pas de communiquer facilement ensemble, de sorte que l'assiégé ravitaillé, rafraîchi, trouvait quotidiennement des ressources pour réparer ses pertes.

Dirigées sur les angles nord-est et sud-est du ksar, les sapes avaient, par leur progrès même, permis à l'artillerie de choisir des emplacements mieux appropriés à sa mission et suffisamment rapprochés de la muraille pour lui donner plus d'efficacité que par le passé. En effet, du 12 au 18 octobre, son feu réussit à ouvrir dans les angles battus des brèches qui, à distance, furent jugées praticables. Restait le passage du fossé ; comment le combler ? Les fascines n'y suffisaient pas. Ce furent les briques de la zaouïa démolie qui servirent de matériaux ; une chaîne de travailleurs se les passaient de main en main jusqu'à la tête de sape à l'attaque de gauche. A celle de droite, il s'en fallait d'une vingtaine de mètres que les sapeurs n'eussent atteint le bord extérieur, la con-

trescarpe, en termes de l'art. Pour suppléer au comblement du fossé, qui, de ce côté-ci, n'était pas praticable, le génie se proposa d'y faire descendre, immédiatement avant l'assaut, une sorte de charrette à deux roues, chargée de poutrelles, et qui pourrait faire l'office de pont.

Le général Herbillon était impatient d'en finir. D'après ses dispositions, une colonne composée de treize cents hommes du 8^e, du 43^e, du bataillon d'Afrique, précédée d'un détachement de sapeurs, et commandée par le colonel Dumontet du 43^e, devait assaillir la brèche de droite, pendant qu'une autre colonne de sept cent cinquante hommes, du régiment étranger et du 5^e bataillon de chasseurs, aborderait, sous les ordres du colonel Carbuccia, la brèche de gauche. Dans le même temps, le commandant Bourbaki, avec les tirailleurs indigènes, le colonel de Mirbeck, du 2^e chasseurs d'Afrique, avec la cavalerie régulière, les spahis et le goum, le colonel de Barral, avec les troupes laissées au campement, devaient éclairer les abords de l'oasis, s'opposer aux tentatives de secours extérieur et, le cas échéant, couper aux assiégés la retraite.

Le 20 octobre, à six heures du matin, du haut d'un cavalier de tranchée construit par le génie

entre les deux attaques, le général Herbillon fait sonner la charge. A gauche, les deux compagnies d'élite du régiment étranger, débouchant au pas de course de la sape démasquée, franchissant le fossé par-dessus les briques croulantes, s'élancent sur la brèche, et par delà sur un monceau de débris. Comme les assaillants de Constantine, un cercle de feu, sans issue apparente, les enveloppe. Une dizaine de voltigeurs viennent d'escalader une terrasse : la terrasse s'effondre sous leurs pieds ; un pan de muraille, s'écroulant sur eux, les achève ; un seul reparaît et vient tomber au milieu de ses camarades. En quelques minutes, quatorze hommes ont été tués, quarante blessés. Il faut redescendre, repasser le fossé, rentrer dans la sape. Enivrés du succès, hurlant, se ruant, les Arabes essayent d'y entrer à la suite ; une compagnie de chasseurs les arrête et les refoule. De ce côté, il n'y a rien de plus à faire.

A l'attaque de droite, la catastrophe est pire. La charrette qui devait servir de pont a chaviré ; des grenadiers du 43^e, dans l'eau jusqu'au cou, ont passé quand même ; mais comment, avec des cartouches mouillées, répondre aux balles qui les frappent ? D'autres arrivent, la giberne sur l'épaule ; malheureusement la brèche est trop haute,

le talus glissant. Pendant que les hommes du génie, armés de pioches, s'efforcent de saper le pied de la muraille, grenadiers et fusiliers, à plat ventre, essayent de riposter au juger à des tireurs plus nombreux et qui ne se laissent pas voir. Il y a vingt morts. Le chef de bataillon, l'adjudant-major, deux capitaines sont tués ; quatre officiers, quatre-vingts hommes sont blessés, la plupart mortellement. Il faut de là aussi regagner les approches. Sur le bord extérieur du fossé, deux compagnies de zouaves protègent la retraite. Dans la nuit, la garde de tranchée eut à repousser, deux heures durant, une sortie des Arabes.

L'échec était grand ; il fut ressenti de tous ; mais à l'esprit d'aucun ne vint l'idée de lever le siège. Le général fit demander à Constantine des hommes, des pièces de plus gros calibre, avant tout des munitions et des vivres, car l'artillerie était à court de gargousses, et l'intendance voyait le fond de ses caisses à biscuit. On souffrait, on ne se plaignait pas. Outre les pertes causées par le feu, beaucoup d'hommes étaient morts de la dysenterie, et il y avait encore plus de six cents malades qui s'en allaient à Biskra encombrer l'ambulance. Ce poste, base d'opération du corps expéditionnaire, prenait plus

d'importance de jour en jour ; il y fallait un commandant de grade élevé. Le général Herbillon y envoya le colonel Carbuccia, qui, à tort ou à raison, passait chez le troupiier pour malchanceux à la guerre.

En attendant les renforts demandés, le génie continuait ses travaux ; à la fin d'octobre, des six officiers de l'arme attachés dès le début à l'expédition, il n'en restait que deux. Afin d'occuper le soldat, de dégager les approches et en même temps de menacer dans le plus clair de leurs revenus la fortune des ksouriens, le général Herbillon fit procéder méthodiquement, par coupes réglées, à l'abatage des palmiers. Dirigée par les officiers du génie, l'opération commença le 23 octobre. Le général avait frappé juste ; au retentissement des coups de cognée répondirent des clameurs désespérées, des cris de douleur et de rage. Chaque entaille au tronc d'un palmier était une blessure au cœur d'un Arabe. Dès le soir même, les bûcherons furent attaqués, et, deux jours plus tard, le 25, assaillis avec encore plus de vigueur et d'ensemble. Bou-Ziane se révélait homme de guerre. Les travailleurs et la garde même furent obligés d'abandonner l'atelier ; il ne fallut pas moins de deux bataillons pour recouvrer le terrain perdu,

et quand les Arabes se décidèrent à la retraite, ils emportèrent, à titre de trophée, une caisse de tambour, des outils, malheureusement aussi les corps de deux hommes de la légion étrangère. Cette affaire ne coûta pas à nos troupes moins de six morts et de vingt-trois blessés, dont trois officiers. Dès le lendemain, les mesures de sûreté furent tellement mieux prises que, malgré l'opposition des Arabes, et sans la moindre perte, mille pieds d'arbres furent jetés bas en cinq heures.

Il convenait d'être aussi très vigilant au dehors, de tenir ouvertes et libres les communications avec Biskra et Batna ; or, elles étaient menacées. Le courrier d'Alger venait d'être enlevé par deux cavaliers du goum qui étaient passés à l'ennemi. D'autre part, le général Herbillon était averti que Mohammed-bel-Hadj, l'ancien khalifa d'Abd-el-Kader, était sorti du Souf, où il avait fait séjour, et menaçait Sidi-Okba ; d'autre part aussi, que les caravanes des Sahariens, revenant du Tell, témoignaient de leur sympathie pour l'insurrection. La plus grande part de la cavalerie ayant été envoyée, avec le colonel de Mirbeck, sur la route de Batna, il ne restait au camp pas beaucoup plus de deux cent cinquante chevaux. Le 30 octobre au soir,

une reconnaissance fut attaquée subitement, entre Farfar et Tolga, par des Sahariens. Le lendemain, le général Herbillon se mit de bonne heure en campagne. Il emmenait toute la cavalerie disponible, y compris le goum, une section de montagne et trois compagnies de chasseurs à pied. A peine avait-il passé Farfar qu'il se vit en présence de sept ou huit cents cavaliers, appuyés par un nombre à peu près égal de fantassins, sur la lisière de l'oasis. Le combat fut vif, mais court. Chargés, sabrés, fusillés, canonnés, les cavaliers tournèrent bride et les fantassins se hâtèrent de rentrer sous bois. Pendant cette rencontre, Bou-Ziane avait habilement préparé contre la gauche des travaux de siège une sortie qui ne réussit d'ailleurs qu'à mettre le feu au fascinage d'une batterie. Ce demi-succès ne laissa pas d'encourager l'assiégé à renouveler sa tentative. Le 3 novembre, entre huit et neuf heures du soir, le ciel, très sombre, s'éclaira tout à coup. Des amas de brindilles flambaient sur tout le front d'attaque, et des centaines d'Arabes, la torche à la main, se ruaient sur les approches. A droite, un coup de mitraille suffit pour les arrêter; mais à gauche, ils réussirent à incendier le masque et la galerie blindée que les sapeurs avaient poussée jusqu'aux deux tiers du fossé.

On en voyait qui, du chemin de ronde, exposés à la fusillade, ne laissaient pas d'attiser le feu avec de grandes perches. La nuit suivante, ils revinrent à la charge et parvinrent à détruire complètement le blindage.

Tel était l'état des affaires quand, le 8 novembre au soir, le camp fit fête au colonel Canrobert, venant de Sétif à la tête d'un bataillon de zouaves, d'un bataillon du 46^e de ligne, d'un escadron de spahis et d'une section d'obusiers de montagne. En route, au-dessous de Bou-Sâda, le colonel avait fait sur les Sahariens une razzia de quelques milliers de moutons et de chèvres, qui vinrent fort à propos ravitailler les marmites. Huit jours après, le 15, arriva de Constantine le lieutenant-colonel de Lourmel avec un bataillon du 54^e, le 8^e bataillon de chasseurs, deux pièces de 42 et un grand convoi de munitions. Ces deux renforts portèrent momentanément à huit mille hommes l'effectif général, momentanément, hélas! car le choléra, venu de Sétif dans les rangs de la colonne Canrobert, sur laquelle il avait déjà prélevé cent vingt victimes, allait réclamer aux autres corps sa dîme funéraire.

Le général Herbillon avait réorganisé l'infanterie de sa petite armée en trois brigades, sous les

ordres des colonels de Barral, Canrobert et Dumontet. Le colonel de Mirbeck continuait de commander la cavalerie et le colonel Pariset l'artillerie. Le colonel Lebrettevillois, arrivé depuis peu de jours, avait pris, à la tête du génie, la succession de l'héroïque Petit; avec lui étaient venus deux capitaines de l'arme et trente sapeurs. Ce surcroît de bons ouvriers permit de donner aux travaux languissants une activité nouvelle. Afin d'éviter le retour des incendies dont avaient souffert, le 5 et le 6 novembre, les têtes de sape, le colonel Lebrettevillois fit remplacer le masque habituel par un gabion recouvert d'une peau de bœuf et prescrivit de n'employer pour le fascinage que des brins complètement dépouillés de feuilles. Au feu, qui perdait chance, Bou-Ziane essaya de substituer l'eau; par des retenues habilement combinées, il essaya de noyer l'attaque de droite, et il y réussit en partie, car la saignée que les sapeurs pratiquèrent à la hâte ne put sauver de l'inondation la totalité des cheminements.

En même temps qu'il faisait resserrer plus étroitement le ksar, le général Herbillon avait résolu de se donner au dehors les coudées plus franches et de se débarrasser du voisinage inquiétant des nomades. A peine eut-il reçu le dernier renfort

amené par le lieutenant-colonel de Lourmel, dès le lendemain même, à minuit, laissant à la garde du camp la troisième brigade, il sortit avec les deux autres, la cavalerie et quatre obusiers de montagne. Surpris, au point du jour, près de l'oasis d'Ourlal, les Sahariens furent hors d'état d'organiser leur défense; en moins d'une demi-heure, ils étaient culbutés, poursuivis, dispersés, abandonnant sur le terrain deux cents morts, leurs tentes toutes dressées, quinze mille moutons et chèvres, dix-huit cents chameaux. Le lendemain, leurs cheikhs vinrent demander grâce, rachetèrent, par un fort prélèvement sur le produit de la capture, une partie de leur fortune ambulante et prirent, tout abattus, la direction de leurs campements d'hiver. Ce grand succès eut pour résultat de dégager les abords de l'oasis et de tenir à distance les adhérents plus ou moins avoués de l'insurrection. Mohammed-bel-Hadj reprit à la hâte le chemin du Souf, et les gens de Sidi-Okba s'empressèrent d'envoyer au camp les charges d'orge que depuis six semaines ils faisaient attendre.

En revanche, l'énergie de Bou-Ziane ne parut pas fléchir. Pendant le combat d'Ourlal, la gauche des attaques avait été vigoureusement assaillie; la

garde de tranchée s'était laissé surprendre; après avoir renversé les parapets, bouleversé les travaux, les Arabes étaient rentrés en triomphe dans la place, aux acclamations joyeuses des femmes émerveillées, agitant au-dessus de leurs têtes des fusils français, des gibernes, des outils, des habits d'uniforme. Cependant Bou-Ziane ne pouvait se faire illusion : le dénouement était proche.

V

Les pièces de 12 avaient été mises en batterie. Une troisième brèche était ouverte au nord. De ce côté, le fossé, beaucoup moins profond, avait permis aux sapeurs d'établir un fourneau de mine au pied de l'escarpe et de faire sauter le chemin de ronde. Mais voici qu'en plein jour, le 24 novembre, à onze heures, la tranchée est subitement envahie. Bou-Ziane a très bien choisi le moment; c'est l'heure où d'habitude on change la garde. En effet, les chasseurs du 5^e bataillon attendent d'être relevés par les camarades du 8^e; ils n'ont plus l'œil au guet, ils sont surpris. Les premiers sont décapités; les autres reculent d'abord, se rallient et rentrent dans la tranchée, où les femmes de Zaatcha, excitant les hommes, s'acharnent sur les blessés comme des hyènes. Le clairon sonne; les chasseurs du 8^e, les tirailleurs de Bourbaki accourent; on se bat corps à corps; les ksouriens cèdent, évacuent les sapes, mais continuent la lutte d'enclos

en enclos; enfin ils se retirent, les uns dans la place, les autres vers Lichana. Dans cette rude affaire, les chasseurs ont perdu trois de leurs officiers, un lieutenant d'artillerie a été frappé mortellement.

Le 25 fut une journée de calme, la dernière. Le lendemain était le jour de l'assaut. Voici les dispositions faites : trois brèches, trois colonnes. A droite, au nord, deux cent cinquante chasseurs du 5^e bataillon, cent grenadiers et voltigeurs du 16^e de ligne, cinq cent trente zouaves, le colonel Canrobert; au nord-est, au centre, quatre cent cinquante chasseurs du 8^e bataillon, quatre cents hommes du 38^e de ligne, cent zouaves, le colonel de Barraï; au sud-est, à gauche, six cent trente hommes du 8^e de ligne, deux cent cinquante du 43^e, le lieutenant-colonel de Lourmel. Chacune des colonnes est précédée d'un détachement de sapeurs et suivie d'une section de montagne. Le colonel Dumontet commande le service de tranchée. Le commandant Bourbaki, avec ses seize cents tirailleurs indigènes, deux cents chasseurs du 5^e bataillon et quatre cents hommes du 51^e de ligne, a pour mission de tourner l'oasis et de surveiller au sud l'unique débouché de Zaatcha. Le colonel de Mirbeck a la garde du camp; il doit

faire battre les environs par de fortes patrouilles de cavalerie.

Le 25, dans la soirée, le général Herbillon a fait sommer Zaatcha de se rendre; la réponse est venue, négative, dédaigneuse, hautaine. La nuit n'a été troublée que par quelques coups de canon tirés sur les brèches. Le 26, à sept heures du matin, les troupes ont pris leurs formations de combat; à huit heures, le général Herbillon est averti par un signal que le commandant Bourbaki est à son poste; le clairon sonne; les sapeurs renversent à droite et à gauche les caisses à biscuit qui masquent les têtes de sape; les colonnes débouchent: c'est l'assaut.

Canrobert vient de haranguer ses hommes: « Eh bien, zouaves, ce n'est pas une bicoque comme celle-là qui arrêtera des guerriers comme vous! Il faut la prendre, entendez-vous? ou y rester tous. Tambours, clairons, la charge! Bonne chance, mes amis, et en avant! » Le colonel est devant tous; il a choisi pour l'accompagner quatre officiers de différentes armes et quinze zouaves. La brèche est franchie; de toutes les terrasses, de tous les créneaux viennent les balles; les morts, les blessés tombent; le commandant de Lorencez est atteint dans le flanc; n'importe, Canrobert marche tou-

jours; il ne s'arrête que lorsqu'il a donné la main à Lourmel blessé et à Barral. Alors il regarde autour de lui; de ses quatre officiers et de ses quinze hommes, deux seulement sont sans blessure; le capitaine Toussaint, le sous-lieutenant Rosetti, tous deux des spahis, ont été tués; le capitaine Besson, de l'état-major, le lieutenant de Chard, des zouaves, sont blessés.

Il est neuf heures; les trois colonnes se sont rejointes au cœur de la place; néanmoins rien n'est fini. Refoulés d'une moitié de la ville, les ksouriens se sont concentrés dans l'autre. Chaque maison est un réduit dont il faut faire le siège, qu'il faut saper ou pétarder. Les hommes qui du haut des terrasses ont sauté dans les cours intérieures n'en sont pas revenus. On chemine pas à pas, dans la fumée, dans le feu, dans le sang. En avant de l'unique porte du ksar s'élève une maison plus haute que les autres; ce n'est pas celle de Bou-Ziane, qui est au centre et d'où il a pu sortir; mais c'est la maison où il s'est retranché avec sa famille, le marabout Si-Moussa et les plus déterminés de ses fidèles. Les zouaves du 2^e bataillon viennent à l'attaque, conduits par le commandant de Lavarande. La porte résiste aux coups de crosse; on amène un obusier : elle résiste; cepen-

dant les zouaves, les servants tombent sous le feu de la terrasse supérieure et des créneaux. On appelle les sapeurs; l'un d'eux apporte un sac de poudre, d'autres des sacs à terre pour contre-buter le premier; la plupart sont tués ou blessés; enfin, un sergent met le feu à la mèche. Quand le nuage de poussière et de fumée produit par l'explosion s'éclaircit, on aperçoit la maison éventrée, béante. Les zouaves s'y précipitent; tout ce qu'ils rencontrent est passé par les armes.

« Il y eut ensuite, a dit le capitaine Bocher, un moment d'attente. Un Arabe d'un extérieur et d'une attitude qui révélaient le chef apparut, sortant d'un des coins obscurs de la maison. Il était blessé à la jambe et s'appuyait sur un des siens. « Voilà Bou-Ziane! » s'écria le guide. Aussitôt le commandant se jeta sur lui et empêcha ses soldats de faire feu. « Je suis Bou-Ziane », telle fut la seule parole du prisonnier, puis il s'assit à la manière arabe et se mit à prier. M. de Lavarande lui demanda où était sa famille. Sur sa réponse, il envoya l'ordre de la sauver, mais il était trop tard. M. de Lavarande avait envoyé prévenir le général Herbillon que Bou-Ziane était entre ses mains. « Faites-le tuer », telle fut la réponse. Un second message rapporta le même ordre. Le commandant fit appe-

ler quatre zouaves et leur ordonna, à un signal donné, de viser au cœur. Se tournant ensuite vers Bou-Ziane, il lui demanda ce qu'il désirait et ce qu'il avait à dire. « Vous avez été les plus forts; Dieu seul est grand; que sa volonté soit faite! » Ce fut la réponse du chef arabe. M. de Lavarande, le prenant alors par la main, le força à se lever et, après l'avoir appuyé le long d'un mur, se retira vivement. Les quatre zouaves firent feu; Bou-Ziane tomba raide mort. Un zouave lui coupa la tête, apporta le sanglant trophée au colonel Canrobert et le lui jeta entre les pieds. La tête du plus jeune fils de Bou-Ziane fut également apportée au colonel. On décapita aussi le cadavre de Si-Moussa, qui avait été découvert au milieu des morts. »

Au dehors, la fermeté du commandant Bourbaki avait arrêté à la fois les tentatives des assiégés qui voulaient échapper au désastre, et celles des Lichaniens qui s'efforçaient de venir en aide à leurs frères. A midi, le ksar n'était plus qu'un amas de ruines d'où sortaient çà et là quelques coups de feu encore. A trois heures, tout bruit de combat avait cessé. Des défenseurs de Zaatcha pas un seul n'était vivant. On compta plus de huit cents cadavres ramassés sur les décombres; on ne connut jamais le nombre de ceux qui étaient ensevelis

dessous. Au vainqueur la journée du 26 novembre coûta quarante-trois tués et cent soixante-quinze blessés; relevée depuis le commencement du siège, la perte totale, — moins les victimes du choléra et de la dysenterie, — monta au chiffre de cent soixante-cinq tués et de sept cent quatre-vingt-dix blessés.

Le 27, tout ce qui tenait encore debout dans le ksar et autour du ksar, mosquées, minarets, maisons, murailles, vergers, palmiers, acheva de disparaître; tout fut rasé au niveau du sol. Groupés à distance, les Arabes des oasis voisines contemplaient terrifiés cette ruine. Le 28, le campement fut levé; la colonne prit le chemin de Biskra; elle y arriva le 30.

Ainsi finit cet épisode de Zaatcha, moins éclatant, mais, dans sa sombre horreur, plus tragique peut-être que celui de Constantine.

VI

Le grand foyer de l'insurrection venait de s'éteindre dans le sang; mais le feu qui, pendant la longue fureur de l'incendie, avait gagné l'Aurès, couvait encore dans quelque recoin de ses étroites vallées. Il était du moins circonscrit, n'ayant plus d'aliments à recevoir, ni de Bou-Sâda, que le colonel Daumas venait de faire occuper, à titre définitif, par une garnison française, ni des Ouled-Naïl-Cheraga, ni du Hodna, ni du Belezma, qui protestaient de leur parfaite obéissance.

Avant de rentrer à Constantine, le général Herbillon avait, d'après les instructions du gouverneur, assigné au colonel Canrobert le commandement supérieur de Batna et celui de Sétif au colonel de Barral. Le colonel Canrobert, dont la circonscription comprenait l'Aurès, avait résolu d'y pénétrer par le nord. Le 23 décembre 1849, il sortit de Batna. La colonne qui marchait avec lui com-

prenait un bataillon du 8^e de ligne, le 5^e bataillon de chasseurs à pied, le 2^e de zouaves, le bataillon de tirailleurs indigènes, trois escadrons de chasseurs d'Afrique et de spahis, deux sections d'obusiers de montagne, une section de sapeurs. Le 27, il entra dans l'Aurès et commença de descendre la vallée de l'Oued-Abdi, qui est le principal cours d'eau de cette région dont les principaux habitants sont les Chaouïa, de race berbère. Tout alla d'abord assez bien; les villages, sans beaucoup d'empressement d'ailleurs, apportèrent leurs témoignages de soumission en paroles un peu plus qu'en argent; mais les gens de Nara refusèrent nettement argent et paroles. Le colonel, à cause de la saison inclemente, inclinait à renvoyer au printemps le châtiment de ces réfractaires, quand leur insolence lui fit une obligation de ne plus attendre.

Nara était un ensemble de trois villages bâtis sur les rives escarpées d'un petit affluent de l'Oued-Abdi. Le plus important des trois couronnait un rocher isolé, à soixante mètres au-dessus du ravin. On n'y pouvait accéder que par des degrés entaillés dans le roc, et tous les abords étaient commandés par des tours solidement construites. Tous les indépendants, tous les fanatiques de la montagne

s'y étaient donné rendez-vous, comme naguère les fanatiques de la plaine à Zaatcha.

Déjà, au mois d'avril de l'année précédente, une expédition avait été dirigée contre Nara par le colonel Carbuccia; mais elle s'était réduite à la destruction d'un des villages inférieurs et au jet de quelques obus dans celui qui pouvait passer pour en être la citadelle. Bref, les montagnards en avaient tiré plutôt un motif de gloire qu'un conseil de modération et de prudence.

D'après le plan du colonel Canrobert, Nara devait être attaqué directement par deux colonnes et tourné par une troisième. L'exécution de ce plan commença le 4 janvier 1850, au soir. Les colonnes d'attaque avaient respectivement pour chefs les commandants Bras-de-Fer et Lavarande; c'était avec la première que s'était réservé de marcher le colonel Canrobert. La colonne tournante était sous les ordres du colonel Carbuccia. Celle-ci ayant prononcé son mouvement et gagné les derrières de l'ennemi, l'affaire s'engagea, le 6, au point du jour; elle fut achevée en moins de deux heures. Des défenseurs de Nara cernés de toutes parts il n'échappa aux poursuites de la cavalerie qu'un petit nombre de fugitifs. Les trois villages furent entièrement détruits. Retenu quatre jours au bi-

vous par la neige qui se mit à tomber à gros flocons, le colonel Canrobert ne put rentrer que le 16 janvier à Batna.

Ajoutée à la ruine de Zaatcha, celle de Nara porta le dernier coup aux derniers fauteurs d'insurrection dans le Sud. Cette partie de la province de Constantine pouvait être considérée comme pacifiée; tel n'était pas, tel ne devait pas être, de longtemps encore, l'état de la région septentrionale, de la Grande Kabylie et de ses entours.

Dans une visite que le Président de la République avait faite à la citadelle de Ham, en souvenir de sa captivité, il en avait fait sortir Bou-Maza et lui avait assigné la ville pour prison. Quand cette nouvelle fut arrivée en Algérie, il n'en fallut pas davantage pour exciter l'imagination des Arabes et pour provoquer l'apparition d'un Bou-Maza. Le faux chérif, qui se faisait appeler Mohammed-ben-Abdallah, comme le véritable, apparut, au mois de juillet 1849, dans le Djurdjura, escorté par de nombreux Zouaoua que lui avait amenés l'irréconciliable Si-Djoudi. Au mois de septembre, l'agitation avait débordé par-dessus la montagne et s'était répandue dans la vallée de l'Oued-Sahel. A cause de l'insurrection de Zaatcha, le commandant du poste d'Aumale, dégarni de

troupes françaises, n'avait pu diriger vers la région troublée qu'un goum de trois cents chevaux, mais il avait mis à sa tête un officier d'une énergie peu commune, le sous-lieutenant Beauprêtre. Le 2 octobre, celui-ci, sans tenir compte de la supériorité numérique de l'ennemi, lança son goum à l'attaque; en dépit de ses objurgations et de ses imprécations, le faux chérif fut tué par un cavalier arabe, tout ému et frémissant de sa propre audace. Étonné de ce coup de vigueur, Si-Djoudi rentra encore une fois dans la montagne, et, fait plus remarquable encore, à l'autre extrémité de la Kabylie, les frères Ben-Azzeddine en reçurent une telle impression qu'ils vinrent humblement apporter à Constantine la soumission définitive du Zouagha.

Si l'ordre était rétabli sur le cours supérieur de l'Oued-Sahel, il s'en fallait du tout au tout qu'il régnât dans la vallée inférieure. Vers la fin du mois de février 1850, une de ces contestations, si fréquentes entre Kabyles, s'était élevée au sujet d'un marché; deux officiers, l'un de Bougie, l'autre de Sétif, avaient été envoyés pour accommoder le différend. Pendant l'arbitrage, un Kabyle s'élança sur l'officier de Sétif, le lieutenant Gravier, et lui fracassa la cuisse d'un coup de pistolet. L'assassin, saisi aussitôt par les indigènes stupéfaits, déclara

que l'arme avait été mise entre ses mains par deux cheikhs, qui, profitant du tumulte, s'étaient hâtés de déguerpir.

Les colonels Daumas, Canrobert et de Barral avaient été promus généraux de brigade. Nommé au commandement de la subdivision de Sétif, le général de Barral avait eu d'abord à châtier des tribus qui avaient attaqué sur le chemin de Bou-Sâda un détachement français; puis il s'était dirigé vers le nord par la route de Sétif à Bougie, afin de rechercher les instigateurs de l'attentat commis sur le lieutenant Gravier. Sa colonne était forte de trois bataillons des 16^e, 38^e et 54^e de ligne, de deux bataillons de zouaves, du 3^e bataillon d'Afrique, de deux escadrons de chasseurs d'Afrique et de spahis, de deux sections d'obusiers de montagne, de cinquante sapeurs et d'un détachement du train conduisant deux cent dix mulets.

La marche était lente, parce que le général avait ordre d'élargir et d'améliorer la route par laquelle il cheminait. Du 9 au 19 mai, il n'avait encore eu à vaincre que les difficultés du terrain; mais, le 19, il apprit que les Beni-Djellil, qui pouvaient mettre en ligne deux mille fusils et que Si-Djoudi animait à la résistance, avaient résolu de lui barrer le passage. La rencontre eut lieu le 21 mai; les

Kabyles occupaient des crêtes que protégeaient, en manière de fossés, trois ravins profonds. Au moment où le général, en tête de la colonne, menait à l'attaque une compagnie de zouaves et les sapeurs, il fut frappé, au passage du deuxième ravin, d'une balle en pleine poitrine. Il fit appeler le colonel de Lourmel, du 51^e, lui remit le commandement, et seulement alors, après ce devoir accompli, se laissa descendre de cheval. Pendant la marche, la colonne s'était allongée; tandis que le colonel prenait le temps d'en resserrer les éléments et de la masser, les Kabyles, trompés sur les motifs de ce retard et l'attribuant volontiers à l'hésitation de leurs adversaires, descendirent de leurs positions défensives et s'aventurèrent à portée d'arme blanche. Aussitôt la charge sonna; surpris, abordé corps à corps, l'ennemi fut en un moment culbuté, poursuivi la baïonnette et le sabre aux reins, laissant sur le terrain deux cents morts. Le général de Barral, escorté par une compagnie de son ancien régiment, le 38^e, fut transporté à Bougie; il y mourut le 26 mai, à peine âgé de quarante-trois ans.

Après avoir fait ravager le territoire des tribus réfractaires, le colonel de Lourmel s'appliqua, pendant le mois de juin, aux travaux de la route;

quinze cents hommes y étaient employés tous les jours; le 24 juin, cinquante et un kilomètres étaient achevés. Une pyramide, élevée par le génie auprès d'Aïn-Raoua, consacra le souvenir des chefs et des corps qui avaient exécuté ce grand labeur.

Pendant cette expédition de Sétif à Bougie, le général de Saint-Arnaud, successeur du général Herbillon au commandement de la division de Constantine, avait visité dans l'est de la province le vaste territoire des Nemencha, dans le sud l'Aurès et les oasis.

En somme, la campagne de 1850, à peu près nulle dans la province d'Alger, toute d'observation dans la province d'Oran, où le général de Mac Mahon exerçait, tout le long de la frontière marocaine, une surveillance incessante, n'avait eu un peu d'intérêt que dans la province de Constantine. Quand, le 4 novembre, le général d'Hautpoul, nommé à la place du général Charon gouverneur de l'Algérie, reçut de son prédécesseur la direction suprême des affaires, jamais transmission de pouvoir ne s'était accomplie dans un temps aussi calme.

VII

Le général d'Hautpoul, qui venait d'occuper, une année durant, le ministère de la guerre, était arrivé en Algérie avec des idées moins paisibles. Il eût été fier de signaler son gouvernement par l'annexion de la Grande Kabylie; il avait arrêté ses plans en conséquence, et, pour les faire agréer au gouvernement, il fit partir pour Paris, au mois de février 1831, le lieutenant-colonel Durrieu. L'état général des affaires n'était pas alors favorable à une aussi grande entreprise. Le désaccord évident dès cette époque entre le Président de la République et l'Assemblée législative avait rendu celle-ci défiante; elle n'était rien moins que disposée à voter le surcroît d'effectif et d'argent que les projets du général d'Hautpoul auraient rendu nécessaire. Une sorte de transaction proposée par le général Randon, ministre de la guerre, soutenue par La Moricière, Bedeau, Cavaignac et Charras, fut acceptée par l'assemblée, non sans

peine. Il n'était plus question de la Grande Kabylie ; c'était contre la Petite qu'une expédition était autorisée dans la mesure que permettaient les ressources ordinaires de l'armée d'Afrique.

Dès le 15 mars, le ministre fit parvenir au gouverneur général des instructions qui lui prescrivaient de préparer, pour le commencement de mai, la formation d'une colonne de huit mille hommes, et lui indiquaient pour objectif principal le déblocement de Djidjeli. Le général d'Hautpoul, membre de l'Assemblée législative, ne pouvait exercer, à ce titre, qu'un commandement temporaire, et, comme il touchait au terme de sa mission, il fut obligé, afin d'en solliciter le renouvellement, de se rendre à Paris, à la fin d'avril, juste au moment où allait commencer l'opération détachée du grand projet sur lequel il avait fondé naguère de si flatteuses espérances. Ce fut au général Pélissier, appelé d'Oran, que revint l'intérim du gouvernement, et le général de Saint-Arnaud fut chargé de diriger l'expédition de la Petite Kabylie.

Dans la Petite comme dans la Grande, les populations, tenues en éveil par la rumeur publique, s'étaient préparées non seulement à la résistance, mais même, sur certains points, à l'offensive. Au

mois d'avril, le commandant de Philippeville, qui s'était rendu à Collo avec une faible escorte, fut soudainement assailli et ne parvint à s'échapper qu'en abandonnant ses chevaux pour sauter dans une barque et gagner le large. Vers le même temps, un nouvel agitateur, Bou-Baghla, — l'homme à la mule, — soulevait les Grands Kabyles. Le 19 mars, suivi d'une troupe nombreuse de Zouaoua et de Beni-Mellikeuch, il avait surpris la zaouïa de Chellata, chassé le marabout Si-ben-Ali-Chérif, ami des Français, ravagé ses cultures, enlevé ses troupeaux, et depuis entretenu la terreur dans la haute vallée de l'Oued-Sahel, jusqu'au jour où, battu par une colonne sortie d'Aumale avec le colonel d'Aurelle, il disparut dans le Djurdjura. Six semaines plus tard, on le vit reparaître, à l'autre extrémité du massif, devant Bougie qu'il eut l'audace d'insulter ; mais il en fut le mauvais marchand ; après avoir laissé beaucoup des siens sous les remparts de la place, il disparut encore une fois et, de quelque temps, on n'entendit plus parler de lui.

L'époque des opérations était arrivée. Le 8 mai, une division de huit mille sept cents hommes était réunie à Mila ; la 4^e brigade, sous les ordres du général de Luzy, comprenait quatre bataillons

des 9^e, 10^e et 20^e de ligne, le 2^e de chasseurs à pied, les tirailleurs indigènes de Constantine; la 2^e, sous les ordres du général Bosquet, deux bataillons du 8^e de ligne, un bataillon du 16^e léger, un de zouaves, un de la légion étrangère, le 3^e bataillon d'Afrique. A ces douze bataillons, il faut ajouter, par brigade, 100 chasseurs d'Afrique, 4 obusiers de montagne, une section de sapeurs, 180 mulets du train. Telle était, dans son ensemble, la colonne Saint-Arnaud, qui, tout en étant la principale, devait agir excentriquement, puisque son terrain d'opérations était tout à l'extrémité orientale, presque en dehors de la Petite Kabylie proprement dite, dans le triangle compris entre Djidjeli, Mila et Philippeville. A l'ouest, au contraire, plus près du cœur de la Kabylie, une colonne secondaire, commandée par le général Camou, devait couvrir le flanc gauche de la première, et guerroyer pour son compte entre Sétif et Bougie. Cette colonne, qui n'eut d'abord pour noyau que deux bataillons du 8^e léger, un escadron de chasseurs d'Afrique et une section de montagne, devait avoir par la suite un effectif très variable, à cause des envois ou des emprunts que lui fit alternativement la colonne principale.

Celle-ci, partie de Mila le 9 mai, prit au nord-

ouest la direction de Djidjeli, à travers le prolongement et les rameaux enchevêtrés de la chaîne des Babors. Dès le 11, le combat ne cessa plus, toujours acharné, toujours meurtrier; dans cette première rencontre, la colonne ne perdit pas moins de seize morts et de quatre-vingt-dix-sept blessés. La journée du 13 fut pire; deux compagnies d'élite du 40^e de ligne avaient été détachées en flanqueurs. Tandis que des crêtes où ils se croyaient en sûreté, les hommes regardaient au-dessous d'eux le convoi cheminant à grand'peine à travers la broussaille, trois ou quatre cents Kabyles, qui avaient rampé jusque-là, s'élançèrent en hurlant du taillis et firent de ces imprudents un massacre épouvantable; les cinq officiers et quarante-trois hommes furent décapités, soixante furent blessés; sans l'arrivée d'un bataillon du 9^e, ceux-ci comme ceux-là auraient perdu leurs têtes. En somme, soixante-six morts et cent quarante et un blessés durent être portés au compte de cette journée fatale. Le 16, « tirant l'aile et traînant le pied », la colonne atteignit enfin Djidjeli; elle y déposa deux cent soixante-dix blessés que le général Péliissier, venu d'Alger par mer, prit à son bord et fit transporter à l'hôpital de Philippeville.

Du 19 au 26 mai, opérant du nord au sud, selon

les ordres qu'il venait de recevoir du gouverneur intérimaire, le général de Saint-Arnaud fit partir de Tibaïren, dans le Ferdjioua, le général Bosquet avec deux bataillons destinés à renforcer la petite colonne du général Camou, puis il revint se ravitailler à Djidjeli. Cette seconde partie de la campagne n'avait pas été plus heureuse en résultats utiles que la première; elle avait seulement été moins coûteuse.

Le lieutenant-colonel Durrieu écrivait d'Alger, le 5 juin : « Les journaux de l'Élysée contiennent un bulletin pompeux des opérations du général Saint-Arnaud; je soupçonne ce bulletin d'avoir un but politique. Le commandant Fleury quitte aujourd'hui le général Saint-Arnaud. » Confident du Prince Président de la République, le commandant Fleury était venu faire auprès du général une campagne secrète beaucoup plus importante, au point de vue politique, que n'était, au point de vue militaire, la campagne qu'il avait ostensiblement suivie.

Il est intéressant de noter, dans la correspondance de Saint-Arnaud, la marche et le progrès de la tentation, depuis cette lettre du 24 mars : « Fleury m'écrit qu'il a bien envie de venir faire l'expédition avec moi; je lui réponds qu'il sera le

bienvenu »; jusqu'à celle-ci, du 6 juin, après le départ du tentateur : « Dieu sait ce que le ciel me réserve! Si j'aime la guerre, je n'aime pas la politique. Enfin, il faut obéir à sa destinée! » Puis viennent ces réflexions du 18, qui semblent marquer un temps d'arrêt : « Je n'ai nulle envie de m'avancer ni de me compromettre dans la politique. La scène du monde et de la politique est glissante. Le sage reste dans la coulisse, observe et ne paraît qu'à propos. Les *Africains* qui se sont mis en avant n'ont fait encore que de fausses entrées et de fausses sorties. Le public rit quand il ne murmure pas. Avec tout cela j'aimerais mieux rester en Afrique. Ici l'on a sa réputation dans sa main : à Paris, on la joue sur une phrase, sur un mot, sur une démarche, sur un sourire. J'aime mieux l'Afrique; m'y laissera-t-on? Nous saurons cela dans un mois. » Le 27, la crise approche : « Je n'aime ni la politique ni les affaires. Je suis fourré jusqu'aux oreilles dans les affaires, et la politique me menace comme l'épée de Damoclès. » Voici enfin, le 28, qu'il a mordu à l'appât : « Je viens de recevoir le courrier de France. Tout le monde est content. Le prince, le ministre me comblent d'éloges. On me nommera général de division à ma rentrée de l'expédition. »

C'en est fait; le voilà définitivement acquis et pris.

Pendant ce temps, le général Camou, qui, dès avant d'être rallié par Bosquet, venait de recevoir deux bataillons de la division d'Alger, avait rencontré et battu, le 23 mai, Bou-Baghla, dans la vallée du Bou-Sellam, affluent de l'Oued-Sahel. La jonction faite, il le battit derechef, le 4^r juin, de concert avec le général Bosquet. Ne laissant ni aux adhérents du chérif ni au chérif lui-même ni trêve ni relâche, il le contraignit à rentrer dans le Djurdjura. Le 2 juillet, sur la place du marché d'Akbou, les tribus dont le général venait de parcourir le territoire jurèrent, entre les mains du marabout Si-ben-Ali-Chérif, une alliance offensive et défensive contre les entreprises de Bou-Baghla ou de tout autre agitateur. « La mission du général Camou se trouvait dès lors terminée, disait dans son rapport au ministre de la guerre le gouverneur par intérim; toutes les tribus de la rive droite de l'Oued-Sahel, et celles de la rive gauche depuis les Beni-Mellikeuch jusqu'à Bougie, étaient rentrées dans le devoir. Si-ben-Ali-Chérif était réinstallé dans la zaouïa de Chellata avec les honneurs de la guerre et un accroissement d'influence. Bou-Baghla était refoulé chez les Zouaoua et son im-

puissance démontrée au grand jour. » Le 11 juillet, les généraux Camou et Bosquet se dirent adieu et regagnèrent, le premier Alger, l'autre Sétif.

Cette suite d'opérations, bien moins célébrée que la campagne à fanfare du général de Saint-Arnaud, avait été bien plus profitable. Nous avons abandonné la pièce à spectacle après son deuxième acte; elle en eut un troisième, du 5 au 16 juin, toujours aux environs de Djidjeli, un quatrième, du 18 au 26, à l'est, sur la rive gauche de l'Oued-Kebir, enfin un cinquième, du 4^{er} au 15 juillet, sur la rive droite jusque dans Collo. Le 26 juin, comme la colonne descendait à Kounar, à l'embouchure de l'Oued-Nil, à mi-distance entre Djidjeli et l'Oued-Kebir, pour recevoir les vivres que lui apportait *le Titan*, une masse de Kabyles était tombée sur l'arrière-garde commandée par le colonel Marulaz. La lutte corps à corps avait été terrible; l'ennemi s'était enfin retiré, laissant quatre-vingts morts sur la place, mais l'arrière-garde avait perdu vingt-huit tués, dont deux officiers, et cent trois blessés. Le 15 juillet, le bivouac fut pris sous les murs de Collo; quand cette bicoque eut été mise, tant bien que mal, en état de repousser les insultes de ses voisins kabyles, le général de Saint-Arnaud licencia sa colonne, ren-

voya les corps à leurs garnisons et prononça la clôture de cette campagne qu'il résumait, pour les siens, en style de bulletin d'une concision napoléonienne : « Quatre-vingts jours d'expédition, vingt-six combats, lutte vive et acharnée, mille hommes touchés par l'ennemi, un sur sept, et toujours des succès ! Expédition critiquée au début, rude à conduire, aujourd'hui juste sujet d'éloges. »

Depuis cinq jours il était divisionnaire, et presque tout de suite il fut appelé au commandement d'une division active à Paris. Ce fut le résultat le plus clair de cette grande prise d'armes. On lit dans les mémoires du maréchal Randon : « L'expédition s'accomplit avec des succès variés ; ses résultats, comme affermissement de notre domination, furent à peu près nuls, et quand, en 1853, nous parûmes dans la même contrée, nous ne trouvâmes ni vestiges ni souvenirs de l'apparition de nos colonnes en 1851. »

VIII

Chassé de l'Oued-Sahel par le général Camou, comme on vient de voir, Bou-Baghla n'avait fait que traverser la Grande Kabylie, et avait reparu sur le Sebaou, chez les Guechtoula. Sur cette nouvelle, et par les ordres du général Péliissier, toujours gouverneur intérimaire à la place du général d'Hautpoul, qu'on ne devait plus revoir d'ailleurs en Algérie, le lieutenant-colonel Bourbaki alla s'établir, au mois d'août, avec deux bataillons de zouaves, un bataillon du 25^e léger, deux escadrons de spahis et deux obusiers de montagne, au camp de Dra-el-Mizane. Cette démonstration n'ayant pas suffi à rétablir le calme dans ces parages, le gouverneur y fit marcher, au mois de septembre, sous les ordres du général Cuny, une colonne de trois bataillons et de deux escadrons, d'un effectif de deux mille six cents hommes.

L'agitation diminua, mais ne cessa pas; il arriva même que les Flissa, dont la défection n'avait d'abord été que partielle, finirent par se déclarer tous pour la cause du chérif. Dans cette conjoncture, le général Péliissier constitua sous les ordres du général Camou une seconde colonne forte de cinq mille hommes, y compris les corps détachés au camp de Dra-el-Mizane, en se réservant la direction des opérations militaires et le commandement supérieur des deux colonnes réunies. Celle du général Cuny occupait la position de Tizi-Ouzou, dont elle avait relevé le bordj. Arrivé, le 30 octobre, à Dra-el-Mizane, le gouverneur mit les deux colonnes en mouvement, le 4^e novembre. Malmené le 2, Bou-Baghla fut atteint et battu, le 3, au village de Tizilt-Mahmoud, qui passait pour inaccessible. Jamais, en effet, dans les querelles entre Kabyles, ce village n'avait pu être emporté par les uns ou par les autres; aussi était-il devenu une sorte d'entrepôt où chacun avait cru mettre en sûreté son avoir. Après que les troupes s'y furent ravitaillées, il fut mis à sac, et les flammes qui le dévorèrent servirent de signal à d'autres incendies; dans un rayon de quatre lieues et dans ce seul jour, les troupes brûlèrent vingt-neuf villages.

Dès le 4, les offres de soumission et les otages commencèrent d'affluer. Laissant au campement le général Cuny pour hâter le recouvrement des amendes, le général Péliissier, accompagné du général Camou, se porta chez les Mâtka. De plus ou moins bonne grâce, les tribus de cette confédération se soumirent. Alors le gouverneur par intérim fit succéder à l'action militaire les opérations administratives. Il décida qu'à l'avenir les populations voisines du plateau de Boghni relèveraient directement de l'autorité française, et il leur donna pour chef, avec toute l'autorité d'un kaïd, le lieutenant Beauprêtre. Celui-ci eut Dra-el-Mizane pour résidence, et pour force publique une compagnie de cent soixante-quinze tirailleurs avec un maghzen de cinquante chevaux.

Les Flissa restaient à réduire. Il ne fut pas nécessaire d'employer contre eux la rigueur d'une exécution militaire; la menace y suffit. Réunies à Bordj-Mnaïel, toutes les *djemâ* de cette grande tribu se soumirent aux conditions du plus fort. Le général Péliissier rentra, le 27 novembre, au palais d'Alger.

Le 26 octobre, le général de Saint-Arnaud avait remplacé le général Randon au ministère de la

guerre. Le 2 décembre, il exécutait le coup de force en vue duquel il avait été appelé d'Afrique à Paris. Le 11 décembre, le général Randon fut nommé gouverneur général de l'Algérie; le 1^{er} janvier 1852, il était à son poste.

CHAPITRE X

ACHEVEMENT DE LA CONQUÊTE.

- I. — Gouvernement du général Randon. — Le général Bosquet. — Soumission de Si-Djoudi et des Zouaoua. — Le général de Mac Mahon dans la Petite Kabylie. — Opérations sur les frontières de l'est et de l'ouest.
- II. — Mohammed-ben-Abdallah, le chérif d'Ouargla. — Insurrection de Laghouat. — Si-Hamza. — Les trois régiments de zouaves. — Pélissier et Jusuf. — Prise et occupation définitive de Laghouat. — Mort de Tedjini. — Succès de Si-Hamza.
- III. — Grand projet du général Randon. — Le maréchal de Saint-Arnaud. — Expédition dans la Petite Kabylie. — Le lieutenant-colonel Cler et le général Bosquet. — *La messe en Kabylie.* — Soumission des Babors.
- IV. — Vaste opération dans le sud. — Soumission du Mزاب. — Le colonel Durrien et Si-Hamza. — Le général Randon à Laghouat. — Toumourte. — Soumission de l'Oued-Righ et du Souf. — Puits artésiens.
- V. — Contribution de l'armée d'Afrique à la guerre de Crimée. — Agitation dans la Grande Kabylie. — Expédition du général Randon. — Situation critique. — Mort de Bou-Bagbla.
- VI. — Le général Randon nommé maréchal. — Mouvements en Kabylie. — Opérations contre les Guechtoula. — Plans du maréchal Randon.
- VII. — Campagne décisive dans la Grande Kabylie. — Soumission des Bent-Raten. — Souk-el-Arba. — Ouverture d'une route et construction d'un fort. — Combat d'Icheriden. — Soumission

définitive de la Grande Kabylie. — Lettre du maréchal Bosquet au maréchal Randon.

VIII. — Conclusion. — La conquête du sol est achevée. — Reste à faire la conquête morale.

I

Au 1^{er} janvier 1852, voici quel était en Algérie l'état du haut personnel militaire. Le général Randon, gouverneur, avait pour chef d'état-major le général de Martimprey, pour sous-chef le lieutenant-colonel de Cissey, pour premier aide de camp le commandant Ribourt. Le général Camou, commandant la division d'Alger, avait sous ses ordres directement le général Pâté, dans la subdivision de Miliana le général Maissiat, dans la subdivision d'Aumale le général d'Aurelle, dans la subdivision de Médéa le général de Ladmirault. A la tête de la division d'Oran, le général Pélissier avait sous ses ordres directement le général de Luzy-Pellissac, à Tlemcen le général de Mac Mahon, à Mascara le général Bouscaren; la subdivision de Mostaganem était alors sans titulaire. Sous les ordres du général de Salles, commandant la division de Constantine, étaient, à Constantine même le général d'Autemarre, à Sétif le général Bosquet.

Ce fut le général Bosquet qui eut le premier, en 1852, à faire parler la poudre. Bou-Baghla, ce revenant perpétuel, avait fait irruption dans l'Oued-Sahel inférieur, brûlé, le 14 janvier, le village d'Aguemoun qui lui faisait résistance et malmené le maghzen de Bougie. Quatre jours après, la colonne active de Sétif était en marche; elle comptait quinze cents baïonnettes, cent cinquante sabres et deux obusiers de montagne. Le 21, au milieu du pays insurgé, elle était rejointe par le colonel Jamin, venu de Bougie avec deux bataillons et deux autres pièces de montagne; son effectif dès lors fut doublé. A cet ensemble de forces animées par l'énergie du commandement Bou-Baghla ne pouvait pas tenir tête. Attaqué, le 26 janvier, sur le territoire des Beni-Mansour, il fut rejeté de l'autre côté du Djurdjura. Le 4 février, la colonne occupait le col d'Akfadou, dominant à l'est l'Oued-Sahel inférieur, à l'ouest la vallée du haut Sebaou.

L'action militaire avait atteint son objet. « Il ne saurait être question, à l'époque actuelle, écrivait le général Randon à Saint-Arnaud, ministre de la guerre, de faire une expédition profonde, que la colonne n'aurait pas d'ailleurs les moyens d'exécuter et qui ne pourrait être que

compromettante pour le présent, sans bénéfice pour l'avenir. »

C'est le grand, le principal mérite du général Randon, dans son gouvernement d'Algérie, d'avoir voulu substituer quelque chose de permanent à ces allées et venues de colonnes derrière lesquelles les populations traversées se rejoignaient comme les flots sur le sillage d'un navire, et d'avoir compris que, pour garantir la permanence des établissements, il fallait leur assurer d'abord des communications permanentes. La belle route ouverte par lui dans la forêt de l'Edough est restée le meilleur souvenir et comme le monument de son commandement de Bone en 1842. C'est pourquoi il ajoutait dans sa dépêche à Saint-Arnaud : « La route qui doit joindre Alger à Bougie, en traversant la Kabylie, doit être l'objet d'une attention toute particulière. Il importe de reconnaître la véritable direction à lui donner de Bougie aux crêtes des montagnes qui forment, à l'est, le bassin du Sebaou, d'en indiquer le tracé et même de procéder autant que possible à des travaux d'ouverture. Nous faciliterons ainsi les opérations militaires à entreprendre ultérieurement contre la Grande Kabylie, et nous assurerons la tranquillité du pays en prouvant dès aujourd'hui aux indi-

gènes notre ferme volonté d'établir fortement chez eux notre domination et notre autorité. »

Dès le 5 février, les troupes se mirent à l'œuvre entre Bougie et Ksar-Kbouch, tandis qu'un peu plus au sud, des corvées de Kabyles travaillaient entre Akfadou et l'Oued-Sahel. Le 12, voici ce qu'écrivait à sa mère le général Bosquet : « Nous sommes bivouaqués au sommet des montagnes et contre les neiges du Djurdjura, qui ne fondent qu'au printemps. De la porte de ma tente, je vois dans le lointain un coin du grand golfe de Bougie et toutes les montagnes du plateau de Sétif à quarante lieues de nous; la belle vallée de l'Oued-Sahel se déroule en bas, à nos pieds, dans une étendue de vingt-cinq lieues. C'est un tableau imposant, très beau. Depuis quelques jours, nous n'avons plus, à portée, d'ennemis à combattre. J'ai des otages de partout, dans les limites que j'ai dû accepter. Nos soldats, comme ceux des légions romaines, ont posé leurs armes pour prendre la pioche, le pic à roc et la barre à mine. Je fais dans ces montagnes une route qui conduira de Bougie jusqu'au plateau du Djurdjura; nous nous en servirons au printemps; elle sera l'amorce de la route future de Bougie à Alger. C'est une prise de possession du pays qui crève le cœur de nos mon-

tagnards et leur fixe des limites précises à la résistance qu'ils rêvent contre le conquérant. Malgré une neige qui tombe très claire, nos soldats travaillent sur la route; je viens de leur envoyer à chacun un bon verre d'eau-de-vie. Si Annibal en avait eu dans les Alpes, je crois qu'il en aurait usé plutôt que de vinaigre. »

Douze jours après, la note était tout autre, et l'énergique émotion du chef faisait vibrer son récit d'un accent tragique. Le 19 février, cette neige très claire s'était épaissie; les communications avec Bougie étaient coupées; on allait manquer de vivres; le 22, il fallut lever le campement. Bientôt toute marche en ordre devint impossible; l'avant-garde qui devait faire halte au pied de la montagne voulut poursuivre coûte que coûte; en s'égarant elle égara tout ce qui suivait; ceux qui tombaient sur la neige étaient bientôt ensevelis sous la neige. Pendant quarante-huit heures on dut croire à des pertes inouïes, à un désastre sans nom.

Enfin, le 24, à minuit, le général Bosquet put écrire, de Bougie, à sa mère : « Sache que, depuis trente ans, on n'avait pas vu de tourmente de neige sur le terrain où je bivouaquais et que cette tempête est un vrai monstre d'ouragan. Pour

n'abandonner personne, j'étais resté le dernier, avec six compagnies d'élite et mon ami Jamin. Quelle journée et quelle nuit ! Et que de traits de dévouement, d'énergie ! Rien n'est beau comme un brave soldat ! La veille du départ, quand la tourmente se déclara dans sa furie, je mis mes hommes en mouvement pour les réchauffer ; et la nuit je fis faire de grands feux autour desquels on se pressait, mais en manœuvrant pour que chacun à son tour pût approcher. Toutes les cinq minutes, je criais ou faisais crier : Qui vive ? et chacun devait répondre : Présent ! Enfin, les voilà casés à Bougie ! J'y suis arrivé le dernier, hier, et j'ai fait ma première visite à l'hôpital où j'ai été mettre pied à terre avant d'entrer dans le logement qui m'était préparé. J'aurai perdu une cinquantaine d'hommes gelés, peut-être ; j'en ai près de deux cents endoloris des pieds. J'espère n'avoir que très peu de cas d'amputation. Ces pauvres soldats me remerciaient du regard et me demandaient : « Et vous ? où en sont vos pieds ? » Ils savaient que j'avais marché, à pied, derrière, toute la journée et à peu près toute la nuit, vingt-deux heures, dans la neige, relevant plusieurs d'entre eux. Nous sommes très bons amis, et j'aime bien ces amis-là ! »

Quelques jours plus tard, il écrivait encore : « La part du mal a été minime, quand on la compare aux chances probables. De mémoire de vieillard, on n'avait pas eu, depuis trente ans et plus, de neige pendant plus de cinq à six heures. La température était celle du printemps; on avait cueilli des violettes dans la journée. La nuit était chaude, lorsque vers une heure du matin, il tomba de la neige sans froid ni vent. Le lendemain, du soleil, température chaude; mais, vers le milieu de la journée suivante, ce fut la foudre; des tourbillons à ne pas se voir, à renverser hommes et chevaux. Nous partîmes au jour, et la tempête a duré quatre jours et demi derrière nous, couvrant le bivouac de cinq pieds de neige. Plus d'une fois, j'ai dû abandonner des cadavres, jetant sur eux une poignée de neige en signe d'adieu pour nous et leurs familles, et levant les yeux au ciel pour le prier qu'il nous fût permis promptement de leur donner une autre sépulture. Je reste responsable devant les hommes du naufrage de ma colonne; mais le témoignage de mes soldats, de mes officiers, des étrangers, de tout le monde qui m'écrit, est trop d'accord avec celui de ma conscience pour me laisser dans le cœur un autre sentiment que la douleur d'avoir perdu de braves

gens et d'en voir souffrir d'autres que tous mes efforts n'ont pu sauver. »

Ces lignes étaient écrites de l'ancien bivouac, du bivouac funèbre, où la colonne mutilée, mais renforcée par un bataillon de zouaves arrivé d'Alger, avait repris position, le 3 mars. Les Kabyles, qui l'avaient crue anéantie, furent plus frappés de son retour que de sa première apparition sur leurs crêtes. Le 24, le général Bosquet la ramena dans ses cantonnements à Sétif.

Les derniers échecs de Bou-Baghla, ou plus probablement ses prétentions à la prépotence, venaient de causer en Kabylie une défection d'importance et tout à fait inattendue. Le fameux chef des Zouaoua, Si-Djoudi, s'était mis secrètement en rapport avec le lieutenant Beauprêtre, commandant du poste de Dra-el-Mizane, et tout à coup, vers la fin de mars, on le vit arriver à Alger, suivi de quatre-vingt-douze délégués des tribus qui, jusque dans cette résolution décisive, avaient subi son influence. Le 7 avril, le gouverneur le reçut solennellement dans la cour de son palais. Là, en présence du meufi et des oulémas, Si-Djoudi et ses adhérents jurèrent sur le Coran de chasser de leurs montagnes Bou-Baghla et tous les auteurs de guerre, d'ouvrir au commerce

l'accès de leurs marchés, d'accueillir amicalement les colonnes françaises; après quoi Si-Djoudi fut proclamé bachagha du Djurdjura et revêtu du burnous d'investiture. C'était assurément un grand pas fait vers la soumission de la Kabylie; mais il y avait encore loin de la réalité aux apparences.

Si le ministre de la guerre en avait voulu croire le gouverneur de l'Algérie, on en aurait tout de suite fait l'épreuve. Le général Randon avait un plan pour soumettre le Djurdjura; mais Saint-Arnaud, qui, au fond de sa pensée, voulait se réserver l'entreprise, la jugea prématurée, s'y opposa formellement, et n'autorisa qu'une opération excentrique, comme celle qu'il avait dirigée lui-même en 1831, à savoir une expédition sur Collo.

Forcé de renoncer à l'exécution immédiate de son projet favori, le général Randon ne laissa pas d'en préparer indirectement les chances. Sous le prétexte d'empêcher la Grande Kabylie de venir en aide à la Petite, il la fit investir sur ses deux flancs par deux colonnes, l'une à l'ouest, sous les ordres du général Camou, l'autre à l'est, sous les ordres du général Maissiat. Non seulement elles devaient observer, celle-ci la vallée de l'Oued-Sahel,

celle-là les abords du plateau de Boghni, mais leur plus importante mission était, pour la première, d'établir une communication entre Dellys et Aumale, par Bordj-Mnaïel, Dra-el-Mizane et Bordj-Bouira, avec des amorces transversales de Bordj-Mnaïel sur Tizi-Ouzou, et de Bordj-Bouira sur Beni-Mansour; pour la seconde, d'améliorer et de rendre partout carrossable la route ouverte, en 1850, de Sétif à Bougie. C'est pourquoi ces deux colonnes reçurent des effectifs assez élevés pour leur permettre de fournir chaque jour un nombre suffisant de travailleurs.

Le général de Salles venant d'être nommé divisionnaire et rappelé en France, ce fut le général de Mac Mahon, son successeur au commandement de la division de Constantine, qui reçut la direction de l'opération sur Collo. La colonne active, réunie à Mila, était de six mille cinq cents hommes, en deux brigades, sous les ordres des généraux Bosquet et d'Autemarre. La cavalerie, dont le rôle devait être bien peu actif dans un pays très accidenté, se réduisait à deux escadrons, un de chasseurs d'Afrique, l'autre de spahis. Une seule batterie de montagne avait été jugée suffisante.

Sorti de Mila le 12 mai, le général de Mac Mahon

était, le 15, en plein pays kabyle. Il n'y eut d'abord que des fusillades de nuit contre le bivouac, qui, protégé par ses grand'gardes, ne s'en inquiéta guère. Les affaires les plus vives eurent lieu le 21 et le 31 mai. Elles eurent pour effet la soumission plus ou moins sincère des tribus les plus belliqueuses. Le 4 juin, la colonne pénétra chez les fameux Beni-Toufout, renommés pour leur turbulence et leur sauvagerie; le 10, ils apportaient leurs douros d'amende. Le 11, le général de Mac Mahon entra dans Collo. Ses premières instructions lui prescrivait d'y faire une installation définitive; mais il lui était arrivé de Philippeville des nouvelles graves et d'Alger de nouveaux ordres. Une insurrection avait éclaté dans l'est de la province de Constantine; le gouverneur ordonnait d'y envoyer d'urgence le général d'Autemarre avec la moitié de sa brigade, de surseoir à l'occupation de Collo, mais d'achever aux alentours la soumission de la montagne. Des contingents nombreux s'étaient donné rendez-vous sur le Djebel-Gouffi; ils s'y croyaient inexpugnables. Le général de Mac Mahon leur en donna le démenti; il les en fit déloger le 17 juin, et, comme ce fut fini de la résistance, il reprit le chemin de Constantine, où il rentra le 3 juillet.

Si l'on veut juger, non de la conduite, qui fut excellente, mais de la valeur effective de cette opération, il faut entendre celui qui, après le général de Mac Mahon, y eut la plus grande part. Voici ce que le général Bosquet écrivait, d'abord le 5 juin, à sa mère : « La campagne de l'an passé, conduite par le célèbre M. de Saint-Arnaud, au lieu de préparer le pays à la soumission, n'y a laissé que des semences d'irritation et d'espoir d'indépendance. Cet étalage d'heureux succès, dont les journaux ont assourdi leurs lecteurs à l'époque en question, fait honneur à l'imagination de celui et de ceux qui les ont inventés. La vérité est pour nous et malheureusement qu'il y aurait plutôt un blâme à infliger. Les mauvaises manœuvres de l'an dernier rendent aujourd'hui notre tâche plus difficile » ; puis, le 11 juin : « Nous sommes arrivés dans les montagnes voisines de Collo, à travers un chaos de hauteurs et de ravins et de Kabyles défendant bravement leur pays. Ce sera une longue opération de plusieurs années que de soumettre ces montagnards. L'an passé, pour faire une position à M. Saint-Arnaud, on a cru utile de tromper la France et de lui conter que la Kabylie orientale était à peu près soumise ; le tour est fait, comme on dit dans ce monde-là, mais ici la chose n'est

pas faite. Nous en avons ébauché une petite partie avec de grands efforts. Je crois que la campagne va être interrompue par des mouvements d'insurrection qui se développent sur la frontière de Tunis et dont le caractère devient très sérieux.»

Dans la nuit du 4^{er} au 2 juin, dix hommes du 10^e de ligne qui gardaient un caravansérail en construction à quelques lieues de Ghelma, s'étaient vus subitement assaillis par une bande d'insurgés et avaient perdu deux des leurs; le 12, un pareil guet-apens avait surpris non loin de Bone, dans la forêt de Beni-Sala, un détachement de bûcherons militaires; de dix-huit, onze furent tués. Fait plus grave, dès le 5, les puissantes tribus des Harakta et des Nemencha s'étaient mises en armes et avaient investi le poste d'Aïn-Beïda. Les uns et les autres avaient bien spéculé sur la diminution de forces de la province pendant l'expédition de Collo. Heureusement l'énergie des commandants de cercle y suppléa; ils ne permirent pas à ces tronçons de révolte de se rejoindre et de prendre corps, et quand des renforts arrivèrent d'Alger et de Dellys, une grande partie du mal était réparée. Le chef du bureau arabe de Bone, le capitaine Mesmer, s'était fait bravement tuer, mais l'offen-

sive qu'il avait prise avait fait reculer l'insurrection et permis au colonel de Tourville de rétablir l'ordre autour de Bone et de Ghelma. Tout était fini de ce côté quand y arriva de Collo le général d'Autemarre.

Il restait à châtier les Harakta et les Nemencha. De retour, le 3 juillet, à Constantine, le général de Mac Mahon en repartit le 4, se fit rejoindre par la colonne d'Autemarre, et marcha aux insurgés avec huit bataillons, quatre escadrons et six pièces de montagne. Les tribus menacées avaient évacué leurs territoires et s'étaient réfugiées en Tunisie, sans y avoir été désarmées par les autorités tunisiennes. Devant ce manque de foi et ce mépris des obligations internationales, le général n'hésita pas ; il passa la frontière, atteignit, le 13 juillet, avec sa cavalerie, l'émigration près de la montagne de Kala, lui tua quatre cents hommes et lui prit seize mille moutons, huit cents bœufs, une centaine de chameaux. Tout était fait quand l'infanterie survint ; elle avait marché vingt-trois heures. Après cette exécution, le général Mac Mahon rentra d'abord sur son territoire, fit route au nord, et, ayant appris que les Beni-Sala étaient aussi passés en pays tunisien, il les y alla chercher et châtier comme les autres.

Ces violations de frontières, que justifiaient de ce côté l'incurie et la mauvaise foi des Tunisiens, l'incurie et la mauvaise foi des Marocains les justifiaient pareillement à l'autre extrémité de l'Algérie. Des bandes de Beni-Snassen, descendues de leurs montagnes, étaient venues, sur le territoire français, jusqu'à Lalla-Maghnia même, attaquer des Arabes occupés aux travaux des champs et s'en étaient allées vendre sur le marché d'Oudjda les dépouilles ensanglantées de leurs victimes. Toutes les réclamations faites au kaïd marocain n'ayant obtenu que des réponses évasives ou dilatoires, le général Montauban, successeur du général de Mac Mahon à Tlemcen, avait réuni des troupes à Lalla-Maghnia et à Nemours, était entré chez les Beni-Snassen, et les avait battus dans toutes les rencontres, notamment le 15 mai et le 24 juin. Ce fut seulement alors que ces montagnards, qui prétendaient à l'indépendance, sollicitèrent l'intervention d'un représentant de l'empereur Mouley-Abd-er-Rahmane, le kaïd Si-Abd-es-Sadoc, personnage muet jusqu'alors et spectateur impassible des événements. Le 1^{er} juillet, il se présenta au général Montauban, et, sans observations, sans récriminations, souscrivit, au nom des Beni-Snassen, à toutes les

conditions qu'il plut au général de leur imposer.

C'était d'ailleurs peu de chose que ces épisodes des frontières de l'est et de l'ouest en comparaison des incidents graves qui agitaient la région profondément troublée du sud.

II

A dix années de date en arrière, en 1842, dans la province d'Oran, un aventurier issu des Ouled-Sidi-Cheikh, nommé, comme tous les prétendus « maîtres de l'heure », Mohammed-ben-Abdallah, s'était produit et posé en rival d'Abd-el-Kader. Il avait pris d'abord le titre de sultan ; mais comme il n'avait ni par ses succès personnels, ni par l'action de ses adhérents peu nombreux, justifié son ambition trop haute, il était descendu, avec l'agrément des Français, au rang déjà trop considérable de khalifa de Tlemcen. Par ses prétentions et ses contradictions, il s'était rendu si insupportable au général Bedeau, puis au général Cavaignac, que, sur les instances de celui-ci, le maréchal Bugeaud, en 1845, conseilla paternellement au khalifa d'aller chercher son titre de *hadj* à La Mecque et lui fournit largement les moyens de s'y rendre. On s'en crut débarrassé ; point du tout.

Après trois années de séjour dans les villes

saintes, le pèlerin reprit, par la Tripolitaine et la Tunisie, le chemin de l'Algérie; mais au lieu de rentrer dans le Tell, sous la domination française, il s'établit en observation, très loin au sud, à cent quatre-vingt-dix lieues d'Alger, dans la zaouïa de Rouissat, qui dépendait de la grande oasis d'Ouargla. Depuis la disparition d'Abd-el-Kader, dans le drame qui mettait aux prises musulmans et *roumi*, la scène était vide, ou plutôt le premier rôle n'avait plus d'interprète. Mohammed se flatte d'en pouvoir faire le personnage et s'y prépara pendant trois années encore, en étonnant, en gagnant, en fascinant par ses prédications et ses pratiques religieuses les nomades sahariens.

Quand il crut le moment propice, il sortit de sa retraite, au mois de décembre 1851, et, suivi d'une troupe déjà nombreuse, s'avança au nord-ouest, par le Mزاب. Dans tout le désert on ne parlait plus que du chérif d'Ouargla; c'est le titre qui lui fut désormais acquis. Le principal cheikh des Larbâ vint à lui avec la plus grande partie de sa tribu, et les Ouled-Naïl commencèrent à s'agiter. L'agha du Djebel-Amour voulut arrêter ses progrès; mais, trahi par son propre goum, il fut battu à Berriane et se trouva trop heureux de gagner Laghouat. Au reçu de ces étonnantes nouvelles, le général Ran-

don donna au général de Ladmirault, commandant la subdivision de Médéa, l'ordre de réunir à Boghar deux bataillons du 42^e de ligne, les tirailleurs indigènes d'Alger, quatre escadrons, moitié chasseurs d'Afrique et moitié spahis, de se mettre à la tête de cette colonne et de se porter en avant de Laghouat, découvert par la défection des Larbâ.

Parti de Boghar le 17 février 1852, le général de Ladmirault passa par Taguine, rassura les Ouled-Nail, visita le Djebel-Amour, et vint s'établir à Ksar-el-Aïrane, à l'est de Laghouat. Dans le même temps, le commandant Deligny, avec une petite colonne sortie de Mascara, traversait rapidement la région des Chott, les montagnes des Ksour, apparaissait au milieu des Ouled-Sidi-Cheikh, leur enjoignait de reporter leurs campements au nord, et ramenait avec lui leur chef Si-Hamza, qu'on soupçonnait de connivence avec le chérif. Quant à celui-ci, le général de Ladmirault perdit toute espérance de l'atteindre et dut se borner à renforcer l'autorité des chefs indigènes sur les populations dont la fidélité n'était pas solide. A la place du vieux Ben-Salem, un nouveau bachagha fut institué avec autorité sur Laghouat et les oasis voisines, sur les Ouled-Nail et les

Larbâ demeurés fidèles; puis, les chaleurs commençant à fatiguer les troupes, le général ramena, le 2 mai, sa colonne à Boghar, où elle fut dissoute.

A l'approche des Français, le chérif s'était replié dans le désert; mais après s'être ravitaillé à Toumourte il pointa droit au nord, vers le Zab. Le chef de bataillon Collineau commandait à Biskra; c'était un soldat énergique et décidé. Dans la soirée du 24 mai, il sortit à la rencontre du chérif; il n'avait avec lui que cinquante-quatre chasseurs d'Afrique, trente-deux spahis et quatre-vingts cavaliers de la smala du Cheikh-el-Arab. Le lendemain matin, il rallia sept cents chevaux des goums qu'il avait envoyés en reconnaissance; rien n'était encore en vue quand tout à coup, vers le milieu du jour, une vedette signala une grosse troupe à Mlili, près de l'Oued-Djeddi. Il y avait bien là deux mille cinq cents cavaliers et gens de pied. Les goums hésitaient; à la tête des chasseurs, des spahis et des hommes du Cheikh-el-Arab, le commandant fit sonner la charge; ce fut une vraie mêlée; le chérif, attaqué corps à corps par un brigadier de chasseurs, reçut deux coups de sabre, tourna bride et ne fut que difficilement sauvé par les siens. Toute la bande fuyait en déroute,

laissant cent cinquante morts sur le champ de bataille.

Ce coup de vigueur retentit dans tout le Sahara, de Toumourte à Figuig; pendant quatre mois, aucun souffle de révolte ne troubla le calme solennel du désert. A la fin de septembre seulement, on entendit reparler du chérif; ses tentes avaient été reconnues à Ksar-el-Aïrane, sur l'Oued-Mzi, non loin de Laghouat. Le général Jusuf, qui commandait alors la subdivision de Médéa, surveillait, à Djelfa, la construction d'un bordj ou *maison de commandement*, destinée au bachagha des Ouled-Naïl. Le 3 octobre, il se mit en marche avec une colonne de huit cents hommes d'infanterie et de deux cents cavaliers. Arrivé sur l'Oued-Mzi et n'y trouvant plus le chérif, qui avait encore une fois disparu, il poursuivit jusqu'à Laghouat.

A Laghouat, comme dans la plupart des autres ksour, la population était divisée en deux factions ou *sof*; la nature même y avait aidé. Bâti sur deux mamelons parallèlement allongés du nord-est au sud-ouest, le ksar était partagé en deux quartiers distincts par une rigole dérivée de l'Oued-Mzi, et c'était cette eau précieuse qui était un perpétuel sujet de discorde entre l'un et l'autre. Si le nord l'emportait, le sud mourait de soif,

et réciproquement. Depuis quelques années, grâce à la protection des Français, le sud avait le dessus; mais aussi, grâce aux Français, il n'avait pas abusé de son triomphe. Invité par le fils aîné de Ben-Salem, qui avait le titre d'agha, moins effectif qu'honorifique, le général Jusuf visita Laghouat, prêcha la réconciliation aux deux *sof*, et ne pouvant concéder aux sollicitations de l'agha l'installation d'une garnison française qu'il n'avait pas l'autorisation de laisser dans le ksar, il s'occupa de former un maghzen de deux cents hommes, une sorte de milice locale qu'il mit sous les ordres d'un officier de spahis, nommé Ben-Hamida.

A peine Jusuf eut-il repris le chemin de Djelfa que le chérif d'Ouargla reparut sur la scène, porta le ravage dans le Djebel-Amour et suscita dans Laghouat même, parmi le *sof* du nord, une révolte devant laquelle Ben-Hamida fut obligé de se dérober au plus vite. La péripétie s'était faite en moins de quinze jours. Informé de ce singulier revirement, le général Randon prit une série de mesures sagement combinées pour étouffer l'insurrection ou du moins l'empêcher de gagner tout le sud. En même temps qu'il envoyait des renforts à Djelfa, à Bou-Sàda et à Biskra, il prescrivait au général Pélissier de former une colonne active et

de se diriger sur Laghouat par El-Biod. Le gouverneur se proposait de s'y porter lui-même d'Alger par Médéa et Boghar. Sur ses entrefaites arriva un nouveau courrier de malheur : Si-Naïmi, frère de Si-Hamza, s'était déclaré pour la révolte, et sa défection pouvait entraîner la puissante tribu des Ouled-Sidi-Cheikh.

Injustement soupçonné d'entente avec le chérif et retenu, sinon comme captif, du moins comme otage, par le commandant supérieur d'Oran, Si-Hamza pouvait se venger du mauvais vouloir des Français en laissant faire; mais à la seule idée que Si-Naïmi, son propre frère, comme lui descendant d'une grande race, allait s'humilier aux pieds d'un aventurier, sorti d'une basse tente des Ouled-Sidi-Cheikh, à l'idée que cet aventurier osait rivaliser d'influence avec lui, Si-Hamza, chef de guerre et marabout vénéré, dont le renom s'étendait d'une extrémité du désert à l'autre, tout son sang bouillonna dans ses veines et son vieil orgueil se révolta. On avait bien ri naguère entre Arabes, il avait ri sans doute lui-même de l'ignorance des Français qui s'étaient laissé duper si longtemps par ce faux sultan, par ce khalifa de rencontre; de Si-Hamza on ne devait pas rire. Si-Hamza était le type de ces grands seigneurs dont

le concours, en dehors du Tell d'Alger et d'Oran, d'où leur influence avait été insensiblement écartée, paraissait encore indispensable à l'autorité française. Tels étaient, avec lui, Bou-Akkas dans le Ferdjioua, les Mokrani dans la Medjana, les Ben-Gana dans le Zab. Très sincèrement il s'offrit au général Pélistier pour marcher à la tête des goums sahariens contre le chérif, et très sagement on accepta son offre.

Le général Pélistier organisait sa colonne. Parmi les corps appelés à en faire partie figurait un nouveau régiment de zouaves, le 2°. Dès les premiers jours de son gouvernement, le général Randon s'était préoccupé d'accroître l'effectif des corps spéciaux de l'Algérie, zouaves, chasseurs d'Afrique, spahis, et il avait, dès le 20 janvier 1852, adressé au ministre de la guerre un projet conforme à ses préoccupations. Il n'avait eu tout à fait gain de cause qu'au sujet des zouaves. Un décret du 13 février avait admis, dans les cadres de l'armée française, trois régiments de zouaves, un pour chacune des trois provinces de l'Algérie. Les trois bataillons de l'ancien et unique régiment formèrent le noyau des nouveaux corps, dont l'effectif très élevé comportait un complet de trois mille six cents hommes qui fut même dépassé, de

sorte qu'à eux seuls les zouaves auraient pu constituer une division de onze mille baïonnettes. Vers le milieu de l'année, leur organisation était faite. Les colonels et lieutenants-colonels étaient : pour le 4^r régiment d'Alger, Bourbaki et Lavarande ; pour le 2^e d'Oran, Vinoy et Cler ; pour le 3^e de Constantine, Tarbouriech et Jannin.

Dans les premiers jours de novembre, le 2^e zouaves reçut l'ordre de former deux bataillons expéditionnaires de six cent vingt-cinq hommes ; en l'absence du colonel Vinoy retenu en France, le lieutenant-colonel Cler en prit le commandement. Après avoir rallié en chemin une colonne amenée de Saïda par le général Bouscaren, le régiment fit séjour au ksar d'El-Biod, qui, relevé de ses ruines et fortifié, devint le poste de Géryville, du nom de l'officier mort à la peine qui, sous le maréchal Bugeaud, avait longtemps et glorieusement servi dans ces parages. Le général Pélissier attendait les nouvelles de Jusuf, qui, de Djelfa, s'était mis à la recherche des réfractaires. Il les avait rencontrés et battus, le 19 novembre, entre Assafia et Ksar-el-Aïrane ; mais, au lieu de s'enfuir comme d'habitude vers le sud, le chérif, qui se trouvait avec eux, se jeta dans Laghouat, dont le *sof* du nord lui ouvrit les portes. Quand

Jusuf s'y présenta, il fut accueilli par une fusillade, et n'ayant pas assez de monde pour tenter un coup de main avec chance de succès, il prit son bivouac au nord, à quelque dix-huit cents mètres du ksar, tenant Ras-el-Aïoun, « la tête des fontaines », c'est-à-dire les bassins de retenue d'où l'eau puisée à l'Oued-Mzi allait arroser l'oasis. Était-ce donc qu'on fût sous la menace d'un autre Zaatcha ?

Aussitôt averti, le général Péliissier accourut d'El-Biod. La colonne qu'il amenait comprenait deux bataillons du 2^e zouaves, un bataillon du 50^e de ligne, trois compagnies du 1^{er} bataillon d'Afrique, deux compagnies de tirailleurs indigènes, trois escadrons de chasseurs d'Afrique, un escadron de spahis, une pièce de 8, un obusier de campagne, quatre obusiers de montagne, en tout un effectif de trois mille hommes. Le 2 décembre, vers trois heures de l'après-midi, la colonne déboucha du Djebel-Amour dans l'immense plaine de Laghouat. Par-dessus une forêt de palmiers se dressait, au centre du ksar, le minaret de la mosquée; un peu plus bas et plus près, au sud-ouest, on apercevait l'ancienne kasba de Ben-Salem. Dans la soirée, le général Péliissier reçut les informations de Jusuf : ses parlementaires avaient été

décapités; l'exaltation du chérif et de ses adhérents tenait de la fureur. Il fut convenu que les deux colonnes agiraient séparément, mais en concertant leurs efforts. Le commandant Barois et quatre compagnies du 1^{er} zouaves, détachées du corps Jusuf, reçurent l'ordre de rejoindre les camarades du 2^e.

Le 3 décembre, à sept heures du matin, le général Pélissier fit la reconnaissance de la place. Il choisit pour point d'attaque le marabout de Sidi-el-Hadj-Aïssa, sur un mamelon rocheux, à bonne portée du mur d'enceinte. Une vive fusillade, partie des jardins, avait fait éprouver aux pelotons de reconnaissance des pertes sérieuses. La nuit venue, trois compagnies de zouaves, une compagnie de *zéphyr*s et deux sections de travailleurs, sous la direction du lieutenant-colonel Cler et du commandant Morand, s'avancèrent silencieusement vers le marabout, et, sans riposter au feu des Arabes, l'emportèrent à la baïonnette. Aussitôt l'artillerie se mit à l'œuvre. Une embrasure pour la pièce de 8 fut pratiquée dans le mur même de la koubba; l'obusier de campagne devait être protégé par un épaulement en sacs à terre. Vers minuit, les deux bouches à feu furent installées sur leurs plates-formes.

Le 4, à huit heures du matin, le tir en brèche venait de commencer; le chemin qui conduisait à la batterie, tout à découvert, suivait une arête rocheuse incessamment fouettée par les balles; ce fut là que le général Bouscaren tomba, frappé mortellement, à côté du général en chef. Après trois heures d'un tir soutenu, la brèche fut jugée praticable. Douze compagnies de zouaves, quatre du 1^{er} régiment, huit du 2^e, se formèrent en trois colonnes, dont une de réserve. La fumée d'un bûcher, allumé au sommet du mamelon, donna par-dessus l'oasis au général Jusuf le signal de l'attaque. Au même instant, les clairons sonnèrent la marche des zouaves; les colonnes d'assaut s'élançèrent; la brèche abordée, franchie, dépassée, le combat s'engagea dans les rues; mais les défenseurs de Laghouat, en dépit de leur exaltation première, n'eurent pas la sauvage énergie de ceux de Zaatcha.

Pendant que le lieutenant-colonel Cler, accompagné du lieutenant-colonel Deligny, directeur des affaires arabes de la province d'Oran, se rendait maître de la kasba de Ben-Salem, de la mosquée, de tout le mamelon méridional du ksar, le général Jusuf, à la tête du 2^e bataillon d'Afrique et des tirailleurs indigènes d'Alger, escaladait la

muraille du nord et rejoignait à la kasba ses compagnons de victoire.

Il ne restait plus qu'une grande maison, dite du khalifa, d'où partaient encore des coups de feu. C'était là qu'étaient retenus prisonnières, sous la garde d'une troupe de Mzabites, fanatiques serviteurs du chérif, les familles des anciens partisans de Ben-Salem. Pour les zouaves, ignorants des péripéties de leur histoire, gardiens et captifs, c'était tout un, et ils auraient fait bon marché des uns comme des autres sans l'intervention propice du lieutenant-colonel Cler, qui eut la satisfaction de rendre à la vie et à la liberté ces intéressantes victimes. Quant au chérif, plus heureux que Bou-Ziane, il réussit à s'échapper de Laghouat.

A deux heures, tout était fait. Comparées à l'importance du succès, les pertes n'étaient point trop grandes; mais avec le général Bouscaren, l'armée avait à regretter le digne héritier d'un des célèbres divisionnaires du premier empire, le commandant Morand, du 2^e zouaves, frappé mortellement à l'attaque de la kasba. Il fut enterré, avec trois autres officiers tués à l'ennemi, au pied même de la brèche, comme les glorieux morts du siège de Constantine.

Déjà signalée par la prise de Laghouat, cette

journée du 4 décembre 1852 devait l'être encore par un succès que remportait, au même instant, à cinquante lieues de distance, le grand chef Si-Hamza. Après avoir traversé, cinq jours durant, cette steppe aride et désolée que les Arabes nomment *Bled-el-Ateuch*, littéralement : le pays de la soif, il surprit, avec un goum de sept cents chevaux, entre Berriane et Guerrara, un campement de Mzabites et fit sur les adhérents du chérif une telle razzia que le succès de cette pointe hardie jeta jusque dans Ouargla l'épouvante.

Le 16 décembre, le général Péliissier reprit le chemin du Tell par Aïn-Madhi, où Tedjini le reçut avec de grands honneurs; le lendemain, ce fut au tour du général Jusuf de lever le bivouac pour regagner Djelfa. Une garnison d'un millier d'hommes fut laissée provisoirement dans Laghouat, en attendant le choix qu'il plairait au gouvernement de faire entre l'un de ces trois partis, la destruction, l'abandon ou l'occupation définitive du ksar. Ce fut le dernier qui prévalut. La brèche fut fermée, l'enceinte crénelée; aux deux extrémités de l'ellipse dessinée par la muraille, deux ouvrages s'élevèrent : le fort Bouscaren et le fort Morand; la kasba demeura le premier des établissements militaires; l'hôpital

y fut établi; les maisons les plus spacieuses furent appropriées au casernement, un moulin et une manutention installés pour le service des vivres. Un équipage de cinq cents chameaux, dont l'entretien fut imposé aux Larbâ comme contribution de guerre, dut être tenu par eux en état de marcher au premier signal.

La force de la garnison permanente fut calculée à raison de huit cents hommes d'infanterie, avec un escadron de cent vingt-cinq chevaux, une section de montagne, quelques sapeurs du génie et un détachement de troupes d'administration proportionné à l'effectif. La circonscription politique du poste avancé de Laghouat dut embrasser les ksour d'Aïn-Madhi, de Tadjemoute, d'Assafia, de Ksar-el-Aïrane, l'aghalik des Larbâ, le bach-aghalik des Ouled-Naïl; le groupe même des ksour du Mزاب y fut compris, mais nominalemeut, à titre de région suspecte et bonne à surveiller. Enfin, le commandement du poste, de la garnison et du cercle fut confié par le gouverneur général au capitaine Du Barail, du 1^{er} régiment de spahis.

Pour son coup d'essai, le commandant de Laghouat débuta par un coup de maître; car il venait de décider, — chose inouïe, invraisemblable, — le vénérable marabout d'Aïn-Madhi, Tedjini, à faire

le voyage d'Alger, quand, peut-être impressionné par l'étrangeté de son aventure, Tedjini mourut presque subitement, le 12 mars 1853, à la veille de se mettre en route. L'événement pouvait avoir de graves conséquences, selon ce que serait le successeur du marabout. Ce fut heureusement un homme d'humeur paisible, et qui se rangea sans peine sous l'autorité du capitaine Du Barail. Le colonel Durrieu, commandant la subdivision de Mascara, envoyé par le gouverneur pour décider du sort d'Aïn-Madhi, n'eut même pas besoin de pousser au delà de Géryville; et comme si un succès en appelait nécessairement un autre, en même temps qu'il apprenait de ce côté-là le dénouement de la difficulté, un courrier lui apportait la nouvelle d'une razzia faite, à trente-cinq lieues au sud-ouest, par l'infatigable Si-Hamza sur les Hamiane, auxquels il avait pris deux mille chameaux, trente mille moutons, des dépouilles de toute espèce.

Commencée sous les plus heureux auspices dans le sud, l'année 1853 ne devait pas les démentir dans le nord.

III

Comme le général d'Hautpoul, son prédécesseur, le général Randon était arrivé en Algérie avec une grande et ambitieuse pensée, la réduction de toute la Kabylie, l'achèvement de la conquête. D'opposition parlementaire il n'y avait plus cure; le gouvernement était absolument le maître.

En 1852, le ministre de la guerre avait renvoyé l'examen de la question à l'année suivante; en 1853, dès le mois de janvier, remise sur le tapis par le gouverneur général, elle fut tranchée, suivant son désir, par le ministre. « J'ai décidément arrêté, disait, dans une dépêche du 17 février, le maréchal de Saint-Arnaud, le projet d'une expédition sérieuse dans la Kabylie du Djurdjura. Cependant, avant de lancer des colonnes dans ces âpres montagnes, il est indispensable que nous nous rendions bien compte de la situation de l'ensemble de nos possessions algériennes, afin de constater les forces locales qui pourront être con-

sacrées à cette opération. Cet examen est d'autant plus nécessaire que la France vient encore de réduire son armée de vingt mille hommes, et qu'on ne peut plus évidemment réclamer le concours des troupes de la métropole. J'attends votre réponse avec une vive impatience, afin d'être renseigné de la manière la plus précise sur la vraie situation politique et militaire. Je désire connaître aussi comment vous comptez former vos colonnes de façon à ne vous laisser prendre nulle part au dépourvu. Je vous prie enfin de me signaler ce qui, dans votre opinion, vous paraît possible ou impossible. Une fois fixé sur ces importantes questions, je vous communiquerai mes dernières instructions. »

Tout heureux, sans en être étonné, de l'intérêt chaleureux que le ministre prenait à ses vues, le général Randon lui avait complaisamment fait part de ses combinaisons et développé ses plans, lorsqu'il reçut, le 9 mars, ces dernières instructions qui lui étaient annoncées, mais dont il n'avait certes pas prévu le tour. « C'est le moment, lui écrivait, à la date du 3 mars, le ministre, c'est le moment de parler de la direction générale des opérations importantes qui doivent être entreprises. J'apprécie trop votre caractère, et je pense

que mes sentiments à votre égard sont trop bien connus pour ne pas aborder cette question avec franchise. L'intention de l'Empereur est que l'expédition soit dirigée par un maréchal de France; mais, en même temps, Sa Majesté a trop de bienveillance pour vous et sait trop ce que vous valez pour ne pas vous laisser, dans la campagne qui va s'ouvrir, une position dont votre amour-propre ne puisse en rien souffrir. Il y aura deux colonnes d'une égale importance qui, toutes deux, pourront rencontrer des obstacles sérieux. Vous prendrez le commandement en chef d'une de ces colonnes, celle de Bougie; vous aurez sous vos ordres un général de division et deux généraux de brigade. L'Empereur a décidé que je prendrais le commandement de la colonne de Dra-el-Mizane. Je pense, mon cher général, que vous verrez sans trop de peine venir partager momentanément vos travaux et joindre sa vieille expérience à la vôtre un homme qui, pendant quinze ans, s'est trouvé sur tous les points de l'Afrique en face des Arabes et a appris à les connaître et à les combattre. S'il pouvait y avoir de la susceptibilité dans un esprit aussi élevé que le vôtre, elle ne pourrait pas même être émue en voyant un maréchal de France, ministre de la guerre, grandir, par sa présence à

l'armée d'Afrique, l'importance d'une expédition à laquelle vous prendrez une si large part. Je n'irai pas chercher des honneurs; je n'ai plus rien à attendre. »

Pour être dissimulée sous la plus fine pellicule d'or et polie en perfection, la pilule n'en était pas moins amère. Le général Randon prit très nettement et très noblement son parti; courrier pour courrier, il adressa au ministre sa démission du gouvernement général, et il envoya son premier aide de camp, le commandant Ribourt, à Paris, avec une lettre dans laquelle il demandait à l'Empereur d'être employé à titre de simple divisionnaire dans l'expédition prochaine. L'Empereur n'accepta pas la démission, le général Randon demeura gouverneur de l'Algérie, le maréchal Saint-Arnaud se déclara malade, et la grande expédition fut ajournée.

Le gouverneur maintenu crut devoir insister. Son chef d'état-major, le général Rivet, fut dépêché avec une seconde lettre pour l'Empereur : « Permettez-moi, Sire, de le dire à Votre Majesté, il est cruel pour moi, qui me suis consacré à cette pensée de compléter et de rendre profitable à nos intérêts la conquête de la Kabylie, de me sentir arrêté dans l'accomplissement de cette œuvre au

moment de la réaliser. Je ne puis taire le chagrin que j'éprouve de voir le gouvernement de Votre Majesté perdre une occasion si belle d'affermir sa puissance en Algérie, et l'armée d'Afrique déshéritée de la nouvelle gloire qu'elle allait acquérir. Je viens donc supplier Votre Majesté de modifier les derniers ordres qu'elle a donnés, de me permettre de mener à bonne fin l'expédition que j'ai préparée et de prouver une fois de plus à l'Empereur le désir de justifier la bienveillance qu'il daigne m'accorder. »

L'insistance du général Randon était moins habile que sa première démarche n'avait été fière; il aurait dû penser que l'Empereur ne se déciderait pas à faire subir au maréchal de Saint-Arnaud un second échec. Le 6 mai, le général Rivet écrivait au colonel Durrieu : « L'Empereur m'a écouté très attentivement et a dit à plusieurs reprises : « C'est bien tentant, mais... mais... » Ces *mais* devaient triompher parce qu'il y avait parti pris. Je suis revenu avec un *mezzo termine*. Nous allons attaquer la Kabylie des Babors avec quatorze bataillons, dont sept de zouaves, et refaire ce que le maréchal Saint-Arnaud n'a fait qu'effleurer. Il y aura deux divisions, Bosquet et Mac Mahon. »

On sait ce qu'est la Kabylie des Babors ou Petite

Kabylie; à proprement parler, elle s'étend de l'Oued-Sahel à l'Oued-Kebir; mais dans une plus grande extension, on y peut comprendre la montagne entre l'Oued-Kebir et Philippeville. Des troupes empruntées aux trois provinces furent concentrées à Sétif. Elles formèrent deux divisions ainsi composées : première division, général de Mac Mahon; 1^{re} brigade, général Pâté : 4^{re} et 3^e zouaves; 2^e brigade, colonel Thomas : 44^e léger, tirailleurs indigènes. Deuxième division, général Bosquet; 4^{re} brigade, colonel Vinoy : 2^e zouaves, 68^e de ligne, 7^e bataillon de chasseurs; 2^e brigade, colonel de Faily : 20^e de ligne, un bataillon du 3^e zouaves. L'effectif total de cette infanterie était de dix mille hommes. La cavalerie, répartie entre les deux divisions, n'était représentée que par un escadron de spahis; l'artillerie ne comptait que deux sections d'obusiers de montagne avec une section de fuséens; le génie était représenté par trois cents sapeurs.

Afin d'empêcher le Djurdjura de prêter aide aux Babors, le gouverneur prescrivit au général Camou d'établir, avec quatre bataillons, un escadron et une section de montagne, un camp d'observation à Dra-el-Mizane. D'autre part, entre Sétif et Mila, le célèbre cheikh du Ferdjiousa, Bou-

Akkas, dut faire, sous la surveillance du commandant de Neveu, la police du pays limitrophe de la Petite Kabylie. « Bou-Akkas, disait le gouverneur, a tout intérêt à ce que nous soumettions les tribus hostiles qui l'avoisinent, et c'est là-dessus que je compte surtout pour l'exécution de ses engagements. »

Débarqué, le 10 mai, à Bougie, le général Randon prit aussitôt la route de Sétif. Le 13, il passa en revue le corps expéditionnaire; le 18, il se mit en campagne. Les deux divisions se séparèrent pour opérer, la première sur la rive droite de l'Oued-Agrioun, la seconde sur la rive gauche. Celle-ci eut à forcer, le 21 mai, le col de Tizi-Sakka, d'où elle descendit, par le versant septentrional des Babors, vers la mer. Le 4 juin, elle fit sa jonction avec la première division qui n'avait pas rencontré beaucoup plus de résistance. « Pendant cette première partie de l'expédition des Babors, lisons-nous dans les *Souvenirs d'un officier du 2^e zouaves*, le régiment eut à supporter plus de fatigues qu'à braver de véritables dangers. Il dut traverser un pays de montagnes aux pics élevés et déchiquetés, aux vallées déchirées et irrégulières, profondes, boisées dans le fond, rocheuses et escarpées près des crêtes, un pays où le fantassin ne

pose qu'avec précaution le pied sur l'étroit sentier bordé de précipices effrayants. » Ce qui est dit ici en particulier d'un certain corps peut s'appliquer d'une façon générale à tous les autres. Il y eut beaucoup de fusillades, peu de combats dignes de ce nom.

Le 5 juin, de grand matin, à l'embouchure de l'Oued-Agrioun, sur l'emplacement du *Tnine* des Beni-Houssein, c'est-à-dire de leur marché du lundi, le gouverneur général reçut en grande pompe la soumission de toutes les tribus que les deux divisions venaient de réduire à l'obéissance et conféra l'investiture du burnous rouge à leurs cheikhs. C'était le dimanche dans l'octave de la Fête-Dieu. Le Père Régis, abbé de la Trappe de Staouëli, venait d'arriver de Bougie; Horace Vernet, en tournée d'Afrique, était arrivé en même temps. Alors, à la cérémonie politique succéda une solennité grandiose que le peintre des grandes scènes militaires a représentée sur la toile célèbre de la *Messe en Kabylie*; mais, si habile et fidèle qu'ait été le pinceau d'Horace Vernet, la plume ou plutôt le cœur de deux soldats a eu plus d'éloquence encore. L'un des deux est le lieutenant-colonel Cler, qui six ans plus tard, après avoir mérité par son héroïsme en Crimée l'admiration

des Anglais, devait tomber, à la tête des zouaves et des grenadiers de la garde, à Ponte-di-Magenta, sous le coup mortel d'une balle autrichienne; l'autre est Bosquet, c'est tout dire.

Écoutons, dans ses *Souvenirs*, l'officier du 2^e zouaves : « Sur un point élevé placé au centre du bivouac du gouverneur, on avait construit avec des tambours, des canons et des affûts, un autel qui n'avait d'autres ornements que quelques fleurs des champs et des faisceaux d'armes. Il était surmonté d'une croix rustique faite avec deux branches noueuses de chêne-liège; telle devait être la croix sur laquelle fut attaché le Christ. Pour encadrement, ce temple improvisé avait les beautés de la nature. Ni Saint-Pierre de Rome, avec ses magnifiques peintures, ni ces immenses cathédrales gothiques de la vieille France, avec leurs sculptures, leurs vitraux peints et leurs ombres pleines de mystère, ne pourraient rendre le grandiose de cette église toute primitive, dont la vue effaçait plusieurs siècles de l'histoire et rappelait Constantin dans les Gaules, Philippe-Auguste le matin de la bataille de Bouvines et saint Louis aux ruines de Carthage.

« Derrière l'autel apparaissaient les hautes montagnes de la Kabylie orientale, aux arêtes dénu-

dées, veinées de couches de neige, ayant pour auréole des cercles de nuages. Sur la gauche et derrière l'armée, sous une atmosphère vaporeuse et enflammée, la mer d'Afrique.

« Le Père Régis officiait. Supérieur de la Trappe de Staouëli, il y avait dans la nature et dans le caractère de ce moine comme un reflet d'Urbain II, de Pierre l'Ermite et de l'évêque d'Antioche.

« Les lignes de troupes encadraient le terrain : en avant des soldats étaient placés les officiers. Derrière les troupes, sur les versants des collines, on apercevait, au milieu des bouquets de lentisques, de myrtes et de lauriers-roses, les tentes du camp ; plus loin, sous les hêtres et les oliviers séculaires, des groupes de Kabyles, silencieux, étonnés, garnissaient les ogives de verdure de cette immense basilique. Officiers et soldats étaient recueillis pendant cette cérémonie grandiose ; mais ce recueillement se changea en une véritable émotion au moment où le prêtre éleva l'hostie sainte au-dessus des drapeaux et des têtes abaissées, au bruit du tambour dominé par la grande voix du canon. On eût dit l'Église française prenant possession de cette terre qui, depuis l'épiscopat de saint Augustin peut-être, n'avait point été foulée par le pied d'un chrétien. »

C'est maintenant Bosquet dans une lettre à sa mère : « Voici une solennité comme la France n'en saurait offrir. Pour y assister, il faut avoir passé par les rudes montagnes des Babors, à travers leurs brouillards, leurs affreux chemins et les fiers montagnards qui les défendaient. Lorsque les deux divisions du corps d'armée ont été réunies vers l'embouchure de l'Oued-Agrioun, la conquête de cette portion de la Kabylie étant finie, les chefs montagnards soumis et rassemblés au bivouac, il a été question de nommer de nouveaux cheikhs dans toutes les tribus et de donner à chacun d'eux le burnous rouge de commandement; c'est tout simplement la pourpre romaine, un souvenir des anciens temps qui se continue en Afrique.

« Cette cérémonie était pleine de grandeur et complète de toutes façons : le paysage grandiose, avec ses montagnes sombres et ses profonds ravins d'un côté, la mer de l'autre, et, sur le terrain, nos troupes avec leurs drapeaux, leurs fanfares et les visages bronzés de nos soldats. Rien n'y manquait pour produire une impression profonde. A côté du plateau où se faisait l'investiture des cheikhs s'élevait un autel chrétien, dressé sur des tambours, soutenu par des armes, enveloppé de lauriers-roses et surmonté d'une croix taillée dans la forêt

et formée de deux grosses branches de vieux chênes-lièges. Il est impossible de rien imaginer de plus imposant.

« Le général en chef, ayant à ses côtés les commandants des deux divisions et plus loin tous les chefs, devant lui les Kabyles, a prononcé quelques paroles répétées par un interprète, et puis, au son des fanfares, il a fait passer les burnous à une quarantaine de cheikhs qui venaient, chacun à son tour, prêter serment et baiser la main armée de l'épée de France.

« Cela fait, nous nous sommes placés devant l'autel où le Révérend Père Régis a dit la messe ; ensuite, à haute voix, à la manière des évêques dont il a le rang, il a donné solennellement la bénédiction, pendant que tous saluaient respectueusement, soldats, drapeaux et tambours qui battaient aux champs. C'était beau, très beau, très solennel !

« Je t'écris après une messe que je viens de faire dire dans les montagnes des Beni-Foughal, à peu près dans le même genre. Que ne pouvez-vous assister un peu à tout cela ! Le cœur s'élargit et l'âme s'élève à ce mélange si harmonieux des sentiments religieux et militaires ! »

Après quelques journées de repos à l'embou-

chure de l'Agrioun, les deux divisions se séparèrent derechef, mais pour marcher parallèlement vers l'est, dans la direction de l'Oued-Kebir. Cette reprise de l'opération fut signalée par plus de coups de pioche que de coups de fusil. Pendant huit jours, huit mille hommes, sous la direction des officiers du génie, entreprirent l'ouverture d'une route qui devait relier, par Mila, Djidjeli à Constantine. A la fin de juin, le corps expéditionnaire fut dissous et les troupes reprirent le chemin de leurs garnisons, excepté celles de la division de Constantine, qui poursuivirent jusqu'au 10 juillet les travaux commencés. La tranquillité dans toute la région montagneuse était parfaite. Abordée trois fois en trois ans, mais pénétrée plus profondément dans cette dernière campagne, la Kabylie des Bors était définitivement soumise.

IV

Sur l'immense scène algérienne, ce fut encore une fois du nord au sud, de la Kabylie au Sahara, que, dans les derniers mois de 1853 et les premiers de 1854, passa l'action et par conséquent l'intérêt dramatique. Depuis son évasion de Laghouat, le chérif d'Ouargla s'était prudemment tenu dans la coulisse; mais de la zaouïa de Rouissat, où il était rentré d'abord, son influence avait été assez grande pour retenir dans son parti les Beni-Mزاب ébranlés et pour faire désavouer et bannir quelques-uns des plus considérables d'entre eux, qui, au mois d'avril 1853, avaient fait le voyage d'Alger pour négocier avec le gouverneur général la soumission de leurs ksour. Au mois de septembre, il reparut en scène, traversa le désert de l'est à l'ouest, fit des razzias jusque dans le cercle de Géryville et revint parader aux environs de Laghouat. Le capitaine Galinier, qui faisait dans ce poste l'intérim du commandant Du Barail, se mit

résolument à ses trousses, fit trente lieues en trois jours et le poussa jusqu'au Mzab, sans pouvoir toutefois l'atteindre; quoi qu'il en soit, cette pointe hardie ne laissa pas d'imposer pour quelque temps aux Mzabites.

Le gouverneur général avait résolu d'en finir avec le chérif. Son plan d'opérations, le plus vaste qu'on pût concevoir, s'étendait sur une ligne de plus de cent lieues, et sur cet immense front de bataille, c'étaient les goums indigènes qui devaient agir, soutenus seulement à distance par des réserves françaises. Dans ce drame entre Arabes, le premier rôle appartenait de droit à Si-Hamza. Il avait, pour marcher, pour courir, pour se battre, n'importe où, n'importe comment, liberté pleine et entière. Le but qu'il devait atteindre, coûte que coûte, c'était la destruction du chérif. Sous ses drapeaux étaient groupés mille chevaux et douze cents hommes de pied des Ouled-Sidi-Cheikh. Plus à l'est, le bachagha Si-Chérif-bel-Arch avait convoqué les Ouled-Naïl et les Larbâ restés fidèles; encore plus à l'est, les goums de Bou-Sâda, du Hodna et des Ziban se rassemblaient sous leurs kaïds, en avant de Biskra. Pour appuyer cette grande chevauchée de burnous, le commandant Niqueux, entre Géryville et Aïn-

Madhi, le commandant Du Barail à Laghouat, le colonel Dargent près d'Aïn-Rich, se tenaient prêts à se mettre en selle.

Dès les premiers jours de novembre, le mouvement commença. Emporté par son ardeur, le commandant Du Barail pressa la marche de ses goums ; le 10, il était à Berriane ; le 16, à Guerrara ; mais tandis qu'il croyait Si-Hamza en avant sur sa droite, surpris par une de ces trombes d'eau qui transforment en torrents infranchissables les oueds à sec la veille, Si-Hamza avait fait halte. Isolé, en l'air, à cinquante lieues de sa base d'opération, la colonne de Laghouat reçut du gouverneur général l'ordre de se reporter en arrière ; mais déjà Si-Hamza s'était remis en marche. Le 18 novembre, il était entré à Metlili sans résistance. Il y fit une longue station, non pas qu'il hésitât, mais parce qu'il voulait donner aux négociations qu'il avait ouvertes avec les Mzabites d'une part, les Chambâ de l'autre, le temps d'aboutir. Quand il en eut recueilli les premiers et très heureux effets, il se dirigea vers Ouargla, le 5 décembre. Le commandant Niqueux le remplaça aussitôt dans Metlili, et le commandant Du Barail, revenu à Guerrara, lui envoya le goum des Larbâ en renfort.

L'oasis de Ngouça est à vingt kilomètres au nord-est d'Ouargla; Si-Hamza y laissa en dépôt ses vivres et ses bagages, puis il se mit à la recherche du chérif, juste au moment où celui-ci allait le chercher lui-même. Au lieu de se rencontrer, les deux adversaires se croisèrent en route; mais quand les gens d'Ouargla et des environs apprirent la marche de celui qu'ils nommaient le khalifa français, ils s'empressèrent de rebrousser chemin et de courir à la défense de leurs ksour menacés, de sorte qu'il ne resta plus autour du chérif que les Larbâ et les Ouled-Naïl réfractaires.

Avec sa troupe réduite, il prit position sur des dunes de sable dont l'abord semblait inaccessible; Si-Hamza, cependant, n'hésita pas à l'y attaquer. Cette première mêlée d'Arabes sous un nuage de poussière, parmi les hurrahs, les coups de feu, le cliquetis des armes blanches, longue, tumultueuse, demeura incertaine. Des deux parts, comme par un accord tacite, on s'arrêta. Si-Hamza, blessé, mais n'y prenant pas garde, s'occupait de reformer son monde, quand il vit un groupe d'hommes s'avancer en criant de toutes leurs forces : « Au nom de Dieu, nous te demandons l'*aman*; nous voulons vivre désormais sous ton drapeau et

sous celui des Français! » et lui présenter le cheval de *gâda*. De l'avis de ses lieutenants, il accepta la soumission qui lui était offerte. Quant au chérif, il avait disparu; on sut plus tard qu'il s'était retiré d'abord près de Tougourte, puis, ne s'y trouvant pas en sûreté, dans le Djerid tunisien. Ouargla ouvrit ses portes au vainqueur.

Le 16 janvier 1854, les commandants Du Barail et Niqueux se rejoignirent à Metlili. Deux jours après, ils virent arriver le colonel Durrieu, commandant supérieur de la subdivision de Mascara, chargé par le gouverneur général de préparer l'organisation de la région conquise. « La tranquillité du pays est telle, écrivait-il de Metlili le 20 janvier, que j'ai pu prendre les devants de ma colonne avec vingt chevaux. Je veux aller à Ouargla en sept jours, en passant par le Mzab, dont toutes les *djemâ* sont auprès de moi et m'apportent des cadeaux de dattes, d'œufs d'autruche et de plumes. Nous voilà réunis de Mascara, Tiaret, Médéa, Laghouat, comme par un coup de baguette, sous les murs d'une oasis jusqu'ici presque ignorée. J'ai devant ma tente vingt quintaux de dattes que je distribue à la troupe. »

Suivi seulement d'une quarantaine de spahis et d'une vingtaine d'Arabes, le colonel Durrieu prit la

direction de Ngouça. Le 27, vers le milieu du jour, il vit une grosse troupe de cavaliers venir à sa rencontre; c'était Si-Hamza et son escorte. Il s'arrêta sur une dune et « pour établir nettement, suivant son expression, la situation aux yeux de tous », avant de recevoir le salut du khalifa, il lui montra le fanion tricolore et le mit en demeure de rendre hommage au symbole de la patrie française. « Je n'ai qu'un drapeau, dit sans hésitation Si-Hamza, c'est celui que tu portes; je me suis battu pour la France et je mourrai pour elle au premier ordre.» Alors le colonel mit pied à terre, embrassa le khalifa, le complimenta au nom du gouverneur, et prit avec lui le chemin d'Ouargla.

Le général Randon était venu d'Alger à Laghouat; il y avait convoqué tous ceux, Arabes et Français, qui avaient pris part à l'expédition et des députés de toutes les populations du Sud. « Ces députations, disait-il dans un ordre du jour aux colonnes Niqueux et Du Barail qu'il venait de passer en revue le 9 février, ces députations qui viennent des points les plus éloignés faire acte de soumission à la France sont les heureux résultats de cette campagne. Vous devez en être fiers, car c'est sous la protection de vos baïonnettes que nos chefs indigènes ont glorieusement accompli la

mission que je leur avais confiée. Nos goums, qui, de l'est à l'ouest, ont rivalisé d'élan et de bravoure pour la cause de la France, sont dignes de partager les éloges que je vous donne. Je signale avec bonheur cette communauté de bons services, car elle est la preuve de notre puissance en Algérie. »

Deux jours après, sur la place d'armes de Laghouat, se pressaient les députations de tous les ksour et de tous les douars; en avant se tenaient les grands chefs, graves et fiers, attendant l'investiture qui leur allait être solennellement conférée. Le gouverneur parut, escorté du colonel Durrieu, commandant supérieur de Mascara, du capitaine de Colomb, commandant supérieur de Géryville, et des officiers de son état-major. Si-Hamza s'avança le premier; son khalifalik s'étendait sur tout le territoire qu'il venait de conquérir à la France. Après lui, son frère Si-Zoubir, puis les kaïds d'Ouargla, de Ngouça, des Chambâ, puis les cheikhs et les *djemâ* des Mzabites. Jamais cérémonie plus imposante et plus éclatante à la fois n'avait ébloui les regards émerveillés des Arabes; jamais image ne se grava plus profondément dans leurs yeux pour être évoquée toujours aussi brillante dans leur souvenir.

Afin d'achever et de consolider l'établissement

du sud, il fallait prendre possession de l'Oued-Righ et du Souf. Toumourte, la principale oasis de l'Oued-Righ, est à deux cent sept kilomètres au sud de Biskra et à cent quarante-huit kilomètres au nord-est d'Ouargla. En 1854, elle était occupée par un cheikh, du nom de Slimane, qui était lié d'intérêts avec Mohammed-ben-Abdallah, le chérif. Celui-ci, expulsé du Djerid tunisien, vint, au mois de juin, s'établir dans le Souf, puis, au mois de septembre, il osa se présenter devant Ngouça. Son audace lui réussit; sur la seule menace d'abattre les palmiers, il se fit ouvrir les portes du ksar, et s'il est vrai que les gens d'Ouargla ne soient pas allés jusqu'à lui ouvrir les leurs, il n'est pas moins certain que plusieurs d'entre eux lui envoyèrent des compliments et même des chevaux de *gâda*. Il était grand temps de couper court à cette nouvelle aventure. L'agha Si-Zoubir, qui était à Géryville, accourut en hâte, préserva Metlili, rétablit dans Ouargla l'ordre un moment troublé, puis se fit recevoir dans Ngouça sans trop de peine. Débouté de ses premiers succès, le chérif se replia sur l'Oued-Righ, auprès de Slimane, son complice.

Le général Randon décida que Toumourte serait occupé. Un mouvement général fut ordonné sur

toute la ligne du sud. Le commandant Niqueux se dirigea de Tiaret sur El-Maïa, où il se tint en observation, avec deux cents hommes du 1^{er} bataillon d'Afrique, cinquante spahis et deux cents cavaliers de son goum. Le général Durrieu s'établit à Géryville avec sept cents hommes, moitié du 12^e de ligne, moitié *zéphyr*s du 1^{er} bataillon, un escadron de spahis et deux pièces de montagne. Le commandant Du Barail se tenait à Laghouat, prêt à marcher avec quatre cents fantassins, un escadron de spahis et trois cents Larbâ. Le colonel Desvaux, à Biskra, commandait une colonne forte de deux cent cinquante hommes du 68^e, de cent dix tirailleurs indigènes, de six cents chasseurs d'Afrique et spahis, d'une section d'obusiers de montagne, et accompagnée d'un goum de quatorze cents hommes de pied et de mille chevaux arabes.

L'opération débuta par la marche d'un détachement envoyé de Géryville sur Ouargla. Le capitaine de Colomb, qui le commandait, se saisit, tant à Ouargla même qu'à Ngouça, des principaux partisans du chérif et les ramena sous bonne garde à Géryville. Pendant ce temps, le commandant Du Barail était descendu de Laghouat sur Berriane, Ghardaïa et Guerrara, tandis que le colonel Desvaux marchait de Biskra vers l'Oued-Righ. La co-

bonne était précédée d'une avant-garde, composée d'une compagnie de tirailleurs, de deux escadrons de spahis et de tout le goum, sous les ordres du commandant Marmier.

Le 26 novembre, l'avant-garde avait atteint Mgarine, à quinze kilomètres seulement de Toumourte. Là le commandant Marmier apprit, d'un côté, que Slimane s'apprêtait à faire une vigoureuse défense dans son ksar; d'un autre, que le chérif amenait du Souf un nombreux contingent à son aide. En effet, le 29, au point du jour, les deux alliés apparurent avec deux mille hommes de pied et six cents chevaux. Le commandant n'attendit pas l'attaque et lança les goums, qui, ramenés d'abord, se rallièrent et revinrent à la charge, soutenus par les spahis, pendant que la compagnie de tirailleurs arrêtait, par un feu des plus vifs, les tentatives des fantassins ennemis sur le bivouac et contenait les gens de Mgarine. Une troupe de fanatiques, drapeaux et musique en tête, s'était cantonnée dans un jardin; elle fut la dernière à tenir; mais toute la bande fut passée par les armes.

La victoire était complète; un millier de fusils et de sabres jonchaient le sol parmi des tas de cadavres; deux drapeaux du chérif, trois de Slimane

étaient entre les mains du vainqueur. On sut plus tard que, dans la presse des fuyards, sous la porte de Toumourte, il y en eut treize d'étouffés. Le combat de Mgarine eut un bien autre résultat : Slimane et le chérif, absolument démoralisés, sortirent du ksar pendant la nuit du 1^{er} au 2 décembre et disparurent. Ce fut très heureux, car, pour enlever Toumourte par un coup de main, il aurait fallu franchir un fossé large de quinze mètres, profond de trois, puis escalader une escarpe de huit à dix mètres de hauteur.

Le 2 décembre, le lieutenant Roze, avisé de l'évasion des chefs, eut la bonne fortune d'entrer le premier dans la place, où le commandant Marmier ne tarda pas d'ailleurs à le suivre. Le colonel Desvaux y arriva le 5, et le commandant Du Barail le 8. Les demandes d'*aman* affluaient ; le 15 décembre, tout l'Oued-Righ, tout le Souf avaient fait soumission. La dignité de kaïd de Toumourte fut conférée à l'un des fils du fameux Farhat-ben-Saïd ; on lui laissa provisoirement, comme force publique, la compagnie de tirailleurs indigènes avec un peloton de spahis.

Il ne restait plus qu'à faire apprécier aux populations sahariennes, par des preuves évidentes, les bienfaits qu'en retour de leur obéissance leur

apportait la domination française, l'ordre et la justice d'abord, puis le développement de leurs intérêts matériels. Dans ces régions brûlées, asséchées, où les rares cours d'eau ne peuvent échapper à l'évaporation qu'en se dissimulant sous le sable, quelle fortune qu'un puits qui ne tarit pas, qu'une source qui jaillit toujours ! Cette fortune, les colonnes françaises l'amenaient avec elles et la laissaient après elles.

Au mois de décembre 1855, le général Desvaux visitait sa conquête de l'année précédente. Un ingénieur, M. Laurent, qui l'accompagnait, apprit d'abord aux gens du Souf et de l'Oued-Righ à dégager facilement leurs puits obstrués, à en forer de nouveaux, à retenir, par des barrages peu coûteux, l'eau recueillie précieusement. Il fit plus et mieux ; il reconnut, par une étude attentive du terrain et par des sondages, l'importance des nappes souterraines, la direction des rivières cachées, et il prépara de la sorte l'œuvre que devait entreprendre, dès l'année suivante, son lieutenant, M. Jus, ces admirables fontaines jaillissantes, source de vie, dont les gerbes, retombant en ruisseaux intarissables, ont, partout où il leur a été permis d'atteindre, secoué dans sa tombe, tiré de son linceul de sable et ressuscité le désert.

V

Pendant la conquête du Sud, l'Algérie avait passé par une épreuve depuis longtemps redoutée, toujours inquiétante pour une colonie, la crise d'une grande guerre européenne. Elle s'en était tirée à son honneur. Il est vrai de dire que les circonstances étaient exceptionnellement favorables : mer libre, communications avec la mère patrie assurées comme en temps de paix, caractère et qualité des alliances. L'Arabe, qui avait détesté le Turc dominateur d'Alger, ne voyait plus dans le Turc de Stamboul qu'un coreligionnaire, un vrai croyant, un frère en Islam, et l'on crut d'abord dans les douars qu'en envoyant ses troupes à l'aide du sultan, l'empereur Napoléon III n'avait fait que se soumettre aux obligations d'un vassal.

Ce qu'il y eut de plus remarquable, ce fut l'empressement des tirailleurs indigènes à réclamer une place dans l'expédition d'Orient. Il s'en présenta plus de deux mille, qui formèrent un régi-

ment nouveau dans les cadres de l'armée française. Les Maures citadins lui offrirent un drapeau dont les broderies magnifiques figuraient, d'un côté, les armes d'Alger, le lion et le palmier, surmontées de l'aigle impériale, et reproduisaient, de l'autre, en caractères arabes, la devise suivante : « Cet étendard brillera dans les champs de la gloire et volera au succès avec l'assistance divine. C'est l'œuvre des musulmans d'Alger, offerte aux soldats indigènes faisant partie des troupes françaises qui marchent au secours de l'empire ottoman. An 1270. » A cet emblème trop spécial et, qu'on nous passe le mot, particulariste, l'autorité militaire fit substituer le drapeau national.

En trois mois, de mars à juin 1854, l'Algérie vit partir pour Gallipoli et Varna vingt-quatre mille quatre cent cinquante hommes de vieille infanterie et seize cent trente cavaliers, chasseurs d'Afrique et spahis. D'un effectif général de soixante-quinze mille hommes, l'armée d'Afrique était donc réduite à moins de cinquante mille. C'était un affaiblissement connu de tous et dont les fauteurs de révoltes devaient être tentés de tirer profit; cependant tout demeura tranquille, sauf sur un point. Bou-Baghla qui, depuis deux ans, se tenait

caché au fond de la Grande Kabylie, sortit de sa retraite et sema l'agitation sur la rive droite du Boubehir, qui est le haut Sebaou. Le bachagha Bel-Kassém fit les plus sincères efforts pour barrer la route à l'insurrection, mais il fut débordé. Si l'on voulait empêcher le feu d'embraser tout le sahel montagneux de Bougie à Dellys, il n'y avait pas de temps à perdre.

Le gouverneur envoya au général de Mac Mahon, commandant la division de Constantine, l'ordre de constituer à Sétif une colonne de sept bataillons, et fit partir d'Alger pour Tizi-Ouzou le général Camou. La division réunie sous les ordres de ce général, et d'un effectif de six mille cinq cent soixante-dix hommes, comprenait : 1^{re} brigade, général Pâté, 44^e léger, un bataillon du 1^{er} zouaves ; 2^e brigade, général Bosc, 25^e léger, 69^e de ligne. Dans la division Mac Mahon, d'un effectif de cinq mille cent soixante hommes, la 1^{re} brigade, général Maissiat, comprenait : 46^e léger, 7^e bataillon de chasseurs ; la 2^e, colonel Piat, un bataillon du 71^e, un du 3^e zouaves, un de tirailleurs indigènes. Parti de Sétif le 26 mai, le général de Mac Mahon était le 4^{er} juin à Ksar-Kbouch, prêt à passer de la vallée de l'Oned-Sahel dans le bassin du haut Sebaou. Le même

jour, la division Camou occupait, à sept lieues à l'est de Tizi-Ouzou, le bivouac de Chaoufa, sur la rive gauche du Sebaou moyen.

Ainsi commençait, à l'improviste, sans plan réglé d'avance, la première expédition sérieuse dans la Grande Kabylie, ce qu'on peut nommer le prologue de la conquête. Pour réduire la Kabylie des Babors, il avait fallu s'y reprendre à trois fois; il fallut aussi trois campagnes pour avoir raison des Grands Kabyles, mais avec infiniment plus de peine et d'effort. C'est qu'entre les Grands et les Petits Kabyles, s'il y avait communauté de race et d'institutions, il n'y avait plus au même degré communauté de caractère. Sur la rive droite de l'Oued-Sahel, l'énergie était moindre ou, si l'on veut, moins persévérante; sur la rive gauche, et surtout parmi les arêtes neigeuses du Djurdjura, l'âpreté du montagnard égalait l'âpreté de la montagne. La population était dense; dans le Djurdjura seul, on comptait que les confédérations pouvaient armer vingt-neuf mille guerriers.

Au combat, le fantassin kabyle est un type à part, très distinct de l'Arabe. Ni haïk, ni burnous; pour unique vêtement, une chemise de laine; sur la tête rasée, une calotte de feutre; aux pieds, quand ils ne sont pas nus, des sandales de peau

fraîche; autour de la taille une ceinture de cuir qui soutient le flissa d'un côté, la cartouchière de l'autre. Le Kabyle a le plus grand soin de son fusil; il fabrique sa poudre, qui est meilleure que celle de l'Arabe; mais il la ménage mieux, parce qu'elle est très chère; au témoignage du général Daumas, le prix de la cartouche, en 1847, était de quarante centimes. Aussi tire-t-il posément et pour ainsi dire à coup sûr. Dans le Djurdjura, les villages ne sont plus guère bâtis sur les pentes, encore moins dans les fonds; on les aperçoit tout en haut, perchés sur les sommets, comme les *burgs* du moyen âge; pour avoir de l'eau, il faut que les femmes descendent bas et remontent péniblement, la jarre sur l'épaule. Quand les hostilités menacent, le village est entouré d'abatis, de retranchements en pierres sèches, souvent étagés et donnant de bons flanquements. En somme, c'est une race belliqueuse, nerveuse, agile, sobre, tenace, éminemment douée pour la guerre.

Le seul concert entre les deux divisions de l'est et de l'ouest était qu'elles devaient marcher à la rencontre l'une de l'autre. Le 4 juin, le gouverneur, qui avait rejoint le général Camou au bivouac de Chaoufa, lui fit passer le Sebaou et

l'engagea sur la rive droite contre les Beni-Djennad, les partisans les plus décidés de Bou-Baghla. C'est dans leur territoire que se trouve le Tamgout, le sommet le plus élevé de la chaîne côtière. Sur un contrefort de ce pic, au village d'Agherib, les Beni-Djennad avaient concentré leurs forces. Abordée par trois colonnes et tournée par la gauche, la position fut emportée dès la première attaque. Ce même jour, la division Mac Mahon, qui avait passé la veille le col de Ksar-Kbouch, battit par la même tactique les Beni-Hoceïne. Ce double succès eut pour résultat immédiat la soumission de tout le littoral.

Le 12 juin, les deux divisions se réunirent et, le 15, se dirigèrent, en remontant la vallée du Boubehir, vers les Beni-Hidjer, les hôtes de Bou-Baghla. Depuis plusieurs jours, on voyait passer, du sud au nord, par les crêtes orientales du bassin, un courant d'hommes armés; c'étaient des Illoula, des Beni-Mellikeuch, même des Djurdjuriens de la grande chaîne, qui, appelés par les Beni-Hidjer, se hâtaient à leur aide. L'idée vint alors au gouverneur de faire tête de colonne à droite, et d'aborder le territoire quasi désarmé des contingents qui l'attendaient ailleurs. Les troupes n'étaient pas dans le secret. Quand, le 16, à

trois heures du matin, sans sonneries, en silence, elles s'ébranlèrent pour marcher au sud, non à l'est, après un premier moment de surprise, elles eurent bientôt compris la manœuvre du général en chef. La marche était difficile, la montée raide ; mais quand on eut atteint le Sebt, le plateau où se tient, le samedi, le marché des Beni-Yaya, ce fut dans tous les rangs un cri d'admiration. Jamais panorama si grandiose ne s'était développé autour d'une colonne ; ce qu'on voyait, c'était le cœur même de la Grande Kabylie.

« Le gouverneur général, dit la relation rédigée d'après les notes de son état-major, reçut des félicitations sur l'audace et l'habileté d'une marche qui le rendait maître, sans coup férir, d'une aussi formidable position ; mais il ne se dissimulait pas les périls qu'elle présentait, et il mit tous ses soins à en prévenir les conséquences. Le corps expéditionnaire se trouvait en effet séparé de sa base d'opération par un pays de l'accès le plus difficile ; ses communications avec Tizi-Ouzou pouvaient être compromises, pour peu que les tribus ennemies cherchassent à les inquiéter, et il devenait impossible de quitter cette position sans avoir frappé de terreur, par des coups vigoureux, les diverses confédérations kabyles qui l'entourent.

Le moindre échec, en exaltant la bravoure naturelle des montagnards, pouvait produire un soulèvement général et amener contre nos huit mille fusils plus de vingt-cinq mille Kabyles soutenus par leur farouche patriotisme et merveilleusement servis dans leurs attaques par les embarras d'une colonne chargée de bagages, au milieu de difficultés de terrain inextricables et qui devaient se renouveler à chaque pas.

« Quoique le Sebt des Beni-Yaya soit la position dominante de la contrée et le nœud d'où s'échappent les divers contreforts des Beni-Fraoucen, des Beni-Raten, des Beni-Menguellet, des Beni-bou-Youcef et des Beni-Yaya, l'influence de son commandement, à cause des pentes abruptes de chacun de ces contreforts, ne pouvait pas s'étendre fort loin. Aussi fallait-il s'attendre à livrer autant de combats qu'il y avait de confédérations répandues autour de la position. Le gouverneur général le prévoyait. »

En effet, cette position pittoresque était un guépier. La journée du 16 fut tranquille; mais le lendemain matin, le campement se réveilla cerné. Il fallut faire face, Mac Mahon à l'est, Camou à l'ouest; et, du matin au soir, ce ne furent que pointes, retraites et retours offensifs. Les affaires

les plus chaudes eurent lieu dans les villages de Taourirt et d'Aguemoun-Izen. Du dernier le général Bosc eut de la peine à revenir, parce qu'il avait à franchir un ravin profond et boisé. En somme, le corps expéditionnaire eut dans cette journée trente-neuf morts et deux cent dix-huit blessés.

Les deux jours suivants, un brouillard épais fit trêve à la lutte; elle reprit, le 20, avec fureur. Les Kabyles étaient rentrés dans Taourirt; ils avaient fait tout autour des abatis de gros arbres et construit des retranchements en pierres sèches; toutes les maisons étaient crénelées. Contre cette sorte de forteresse défendue par plus de trois mille combattants, le gouverneur ne réunit pas moins de huit bataillons. Quand elle eut été forcée, malgré la plus vive résistance, on se porta sur les autres villages des Beni-Menguellet; tout fut brûlé, sapé, rasé, maisons, vergers, jardins; la destruction fut impitoyable; mais aussi, quand les troupes de la division Camou se mirent en retraite, les Kabyles s'acharnèrent après elles. Le nombre des morts, du côté des Français, fut de trente, et celui des blessés de cent cinq.

Comme les Beni-Menguellet avaient le plus souffert, ils furent les premiers à réfléchir. Les

ouvertures dont ils prirent l'initiative furent accueillies; ils payèrent une contribution de guerre, livrèrent des otages et s'engagèrent à renvoyer les contingents étrangers à leur confédération. Les Beni-Raten imitèrent leur exemple. Le 25 juin, les entours du bivouac étaient redevenus si paisibles qu'un officier du poste de Dra-el-Mizane put arriver au Sebt ayant pour toute escorte un cheikh de village. Le lendemain, le corps expéditionnaire descendit au Boubehir et s'y reposa pendant deux jours avant d'aller rendre aux Beni-Hidjer la visite qui leur était due.

Ils l'attendaient assurément, car ils ne firent aucune démarche pour la prévenir, et quand on entra chez eux, on trouva qu'ils avaient tout préparé pour lui faire honneur. En effet, la réception fut chaude; on se battit le 30 juin, le 1^{er}, le 2 juillet. Il y avait dans ces montagnes un village nommé aussi Taourirt; de même que son homonyme des Beni-Menguellet, il avait été crénelé, barricadé, fortifié en manière de réduit. Six bataillons de la division Mac Mahon l'emportèrent; ce fut alors fini de la résistance. Le 4, les députés des vingt-deux villages qui composaient la tribu des Beni-Hidjer vinrent se soumettre à toutes les conditions qu'il plut au gouverneur de leur

imposer. Le 6, les deux divisions reprirent le chemin de leurs provinces respectives.

Analogue à la pointe poussée, en 1851, par le général de Saint-Arnaud dans la Kabylie des Babors, l'expédition du haut Sebaou n'était en fait qu'une grande reconnaissance; elle donna d'utiles renseignements pour l'avenir, mais elle fut payée bien cher, car les pertes s'élevèrent à plus de neuf cents tués ou blessés. Il ne serait cependant pas juste de prétendre qu'elle n'ait pas eu de résultats immédiats : elle arrêta sur place un mouvement de révolte qui, dans les circonstances difficiles où se trouvait alors l'Algérie, aurait pu s'étendre en plaine, et, de plus, elle ruina pour toujours le crédit de Bou-Baghla, qui ne s'était pas distingué personnellement dans la résistance. Réduit à courir les aventures, l'ancien chérif du Djurdjura s'en alla faire du brigandage dans la vallée de l'Oued-Sahel, et fut tué misérablement, le 26 décembre, dans un guet-apens qu'il avait tendu au kaïd des Beni-Abbès.

VI

Pendant l'année 1855, un calme relatif ne cessa pour ainsi dire pas d'être l'état normal de l'Algérie, de la Grande Kabylie même. Il y avait cependant de temps à autre quelques symptômes d'agitation dans le Djurdjura.

Depuis la soumission de Si-Djoudi et de la plus grande partie des Zouaoua, c'était la confédération des Beni-Raten qui s'était saisie de leur succession en déshérence. Tout s'accordait pour faire d'elle un centre de résistance, l'âpreté du sol et la fierté des esprits. En se résignant, ou plutôt en paraissant se résigner aux conditions que leur avait faites le général Randon, en 1854, les Beni-Raten s'étaient flattés d'y trouver par compensation de grands avantages pour leur commerce d'huile et de figues sèches; mais comme ils n'avaient pas été plus particulièrement favorisés que d'autres, ils en avaient conçu et montré de la mauvaise humeur. Ce qui les gênait et les irritait,

c'était le voisinage des bordjs français de l'ouest, particulièrement de Tizi-Ouzou, le plus rapproché, qui, sous le commandement du capitaine Beau-prêtre, était devenu un poste du premier ordre.

Le 20 janvier 1856, Tizi-Ouzou se vit investi soudainement par des groupes armés qui appartenaient à diverses tribus, surtout de la zone septentrionale, entre le Sebaou et la mer. Il y avait là des Beni-Ouaguenoun, des Flisset-el-Bahr, des Beni-Djennad. L'approche d'une petite colonne, amenée rapidement par le général Deligny, commandant la subdivision d'Alger, suffit pour débloquent le bordj; puis il fallut faire sur les insurgés un exemple. Ce furent les Beni-Ouaguenoun qui payèrent pour leur propre compte et pour celui des autres, à l'exception toutefois des Beni-Djennad, qui s'exécutèrent eux-mêmes, la moitié soumise ayant rudement châtié la moitié réfractaire.

On savait que cette folle tentative avait été provoquée par les excitations des Beni-Raten. C'étaient eux aussi qui excitaient ou guidaient même contre les tribus paisibles de l'Oued-Sahel et du Sebaou des bandes de pillards; mais ils étaient assez habiles pour ne se laisser point prendre en faute. Les choses traînaient de la sorte, dans un

état d'indécision et de malaise, lorsque, vers la fin d'août, le coup de main, vainement tenté sur Tizi-Ouzou sept mois auparavant, faillit être renouvelé contre Dra-el-Mizane; sans l'indiscrétion d'un Kabyle, il eût probablement réussi, car le poste était faible et n'aurait pu opposer qu'une poignée d'hommes aux assaillants.

A cette date, la guerre d'Orient avait pris fin; les troupes d'Algérie, qui, dès le début, s'y étaient portées, venaient de rentrer avec leur gloire noblement acquise. N'était-ce pas le moment d'en finir avec les Grands Kabyles, Beni-Raten et autres? Telle était l'opinion du gouverneur général, dont l'autorité devait peser d'un plus grand poids dans les conseils du gouvernement, depuis que la faveur impériale l'avait élevé, le 16 mars 1856, à la dignité de maréchal de France. « Vous m'avez fait connaître, écrivait-il au maréchal Vaillant, ministre de la guerre, que la volonté de l'Empereur était de me donner, quand la paix serait conclue, les troupes nécessaires pour faire en Kabylie une sérieuse et, s'il plaît à Dieu, une dernière expédition. Vous-même, vous m'avez encouragé à concevoir cette espérance. J'ai donc lieu de compter sur une prochaine solution de cette question, qui m'occupe depuis plus de

quatre années. Je crois cependant devoir vous faire remarquer que je ne puis ordonner aucun préparatif aussi longtemps que je demeurerai dans cette situation d'expectative. » La conclusion fut que le maréchal Randon ayant demandé l'autorisation d'ouvrir la campagne au mois de juin, le ministre crut devoir l'ajourner au printemps de 1857, pour cette raison qu'avant d'être lancés dans de nouvelles aventures, les vainqueurs de Sébastopol avaient le droit et le besoin de se reposer quelque temps de leurs glorieuses fatigues.

Il résultait de cette controverse qu'en attendant, le maréchal Randon devait se réduire au simple nécessaire; mais, pour lui, le simple nécessaire était ce qui, pour d'autres, eût été, sinon le superflu, au moins la grande aisance. En effet, pour châtier la confédération des Guechtoula, responsable de l'attentat projeté contre Dra-el-Mizane, il ne convoqua pas moins de quinze mille hommes. De cet effectif, il forma d'abord deux divisions, commandées, l'une par le général Renault, l'autre par le général Jusuf, et constitua le surplus en réserve.

Jusuf entra le premier en opération. A quelques kilomètres au sud de Bordj-Boghni s'élevait dans la montagne une koubba célèbre, non seule-

ment dans tout le pays kabyle, mais dans l'Algérie entière; c'était le tombeau d'un des grands saints de l'islamisme, Sidi-Mohammed-ben-Abd-er-Rahmane, dont les restes mortels, par un miracle tout à fait exceptionnel, reposaient complètement et simultanément chez les Guechtoula, en Kabylie, et tout près d'Alger, au Hamma, d'où lui était venu le surnom posthume de Bou-Kobrine, « l'homme aux deux tombes ». La koubba fut respectée, mais le village qui l'entourait et la zaouïa, foyer de fanatisme et d'hostilité, furent rasés sans merci. Le 26 septembre, le maréchal Randon vint prendre le commandement des divisions réunies. Attaquées l'une après l'autre, les tribus dont l'ensemble forme la confédération des Guechtoula vinrent successivement à composition. Il ne restait plus à réduire que les Douala, tribu intermédiaire qui servait de trait d'union entre les Guechtoula et les Beni-Raten; leurs villages furent saccagés et brûlés le 7 et le 8 octobre. Ce fut la fin de l'expédition. Les deux dernières journées coûtaient aux deux divisions treize morts et soixante-dix blessés. En hâtant le succès, la supériorité numérique de l'attaque avait d'autant réduit la probabilité des pertes.

Dans un ordre du jour daté de Tizi-Ouzou, le

10 octobre, le maréchal Randon annonçait expressément aux troupes la campagne décisive : « Vous ne direz pas un long adieu aux montagnes que vous venez de parcourir ; nous y reparaîtrons au printemps, et nous conquerrons cette Kabylie où nul n'aura pénétré avant nous. » Amis et ennemis, tous étaient publiquement et solennellement prévenus. C'était, comme au moyen âge, un défi, un appel à jour donné, un rendez-vous en champ clos.

Le 40 décembre 1856, le maréchal Vaillant, ministre de la guerre, écrivait au maréchal Randon : « Cette opération sera longue ; elle sera difficile, plus difficile peut-être que ne le croient ceux qui ont le plus étudié le Djurdjura, qui se sont déjà mesurés avec les Kabyles et qui se sont fait le moins d'illusions sur la résistance que pourront opposer, dans une lutte suprême, ces montagnards se battant pour le maintien d'une indépendance qui a résisté à toutes les tentatives essayées contre elle. A mon avis, c'est donc quelque chose de très sérieux que nous voulons entreprendre, et nous ne saurions par conséquent trop tôt nous préoccuper de préparer le plan de l'expédition et d'en étudier les moyens d'exécution. La conquête de la Kabylie est comme un siège à entreprendre ; on marchera pour ainsi dire à la sape ; ce qu'on

aura pris ou enlevé devra être définitivement acquis à nos troupes. Tout pas fait en avant sera une menace de plus pour l'ennemi, une possibilité de l'atteindre plus sûrement, plus efficacement. Il n'y aura point de pas en arrière. Le temps, la patience, les routes, les points fortifiés, voilà nos moyens de dompter ces fiers Kabyles, dignes de nous par leur énergie et par leur courage. »

Le plan de campagne attendu par le ministre lui fut adressé le 15 janvier 1857. Pour l'exécuter, le maréchal Randon ne demandait rien de moins qu'une armée, trente mille hommes. Il en avait bien, l'année précédente, employé quinze mille pour une opération partielle et de moyenne importance. En fait, il avait raison de vouloir être fort, très fort, afin d'en finir complètement et vite; mais qu'auraient dit les plus anciens de ses prédécesseurs, le maréchal Clauzel, par exemple, avec ses dix mille hommes? Les temps étaient changés, le maréchal Randon profitait du changement, c'était légitime.

La conquête faite, voici comment se ferait l'occupation : « Nous n'aurons pas besoin de recourir à ces moyens extrêmes qu'il a fallu trop souvent employer pour obtenir le gage de la victoire. Les villages, au lieu d'être détruits, seront occupés

par des bataillons; des voies de communication seront ouvertes pour rendre accessibles les parties même les plus abruptes. Ce qui s'est produit en d'autres lieux se présentera en Kabylie. Une fois le prestige de l'inviolabilité du territoire dissipé, notre occupation consolidée sur certains points stratégiques, notre volonté d'être maîtres du pays bien constatée, les Kabyles se soumettront à cette volonté, plus forte que la leur, et l'on doit espérer qu'ils persisteront d'autant plus dans cette résolution, que notre domination ne devra pas apporter de notables changements à leurs usages, ni même modifier leur organisation intérieure. Leur territoire est trop peuplé pour que nous songions en aucune manière à y introduire l'élément européen.

« L'esprit démocratique incarné chez ces montagnards n'admet pas les grands chefs. C'est ainsi que les Ouled-ou-Kassi ne se sont maintenus dans la vallée du Sebaou qu'au moyen de smalas composées d'éléments divers auxquels le bachagha faisait des avantages considérables; ils avaient ainsi le commandement de la vallée, par cela même une certaine influence dans la montagne; mais jamais cette influence n'a été dominatrice. Si-el-Djoudi, bachagha du Djurdjura, a perdu

une grande part de son autorité sur les siens, le jour même où il a été investi des fonctions que nous lui avons données. Nous ne voyons pas quels avantages il y aurait à tenter de modifier l'organisation actuelle du pays kabyle. Cette organisation répond assez exactement à celle de nos communes, et, sous ce rapport, elle rentrerait dans le droit commun que nous voulons étendre sur l'Algérie; mais nous devons nous appliquer à être, pour les Kabyles, des conquérants modérateurs des passions populaires qui divisent et animent les confédérations les unes contre les autres, à respecter leurs droits, alors qu'ils ne deviennent pas une cause de troubles pour le pays, à prouver, en un mot, qu'après avoir déployé la force pour les vaincre, nous voulons user de notre droit pour faire respecter ce qui est juste, ce qui donne à la paix et à la tranquillité les plus sûres garanties. »

Le ministre de la guerre paraissait hésiter encore; pour vaincre ses dernières objections, le gouverneur de l'Algérie se rendit en France le 3 mars; il en revint, le 22 avril, avec l'autorisation d'agir.

VII

Pendant son absence et d'après ses instructions, les apprêts de la grande affaire avaient été poussés avec ardeur. Tizi-Ouzou et Dra-el-Mizane, bases d'opérations de la prochaine campagne, étaient bourrés d'approvisionnements de toute espèce; des fours y avaient été construits, des appropriations faites pour le service de santé; un hôpital de mille lits était installé à Dellys.

La majeure partie des troupes était venue des provinces d'Oran et d'Alger. Elles formaient trois divisions d'infanterie, composées comme suit : première division, général Renault; 1^{re} brigade, général de Liniers : 8^e bataillon de chasseurs, 23^e et 90^e; 2^e brigade, général Chapuis : le 1^{er} des trois régiments de tirailleurs algériens récemment créés, 41^e et 56^e. Deuxième division, général de Mac Mahon; 1^{re} brigade, général Bourbaki : 2^e zouaves, 2^e étranger, 54^e; 2^e brigade, général Périgot : 11^e bataillon de chasseurs, un bataillon du

3^e tirailleurs algériens, 3^e zouaves, 93^e. Troisième division, général Jusuf; 4^e brigade, général Gastu : 4^e zouaves, 60^e et 68^e; 2^e brigade, général Deligny : 13^e bataillon de chasseurs, un bataillon du 4^e zouaves, 45^e et 75^e. Ces trois divisions formaient proprement l'armée de Kabylie; une quatrième allait se constituer extérieurement sous les ordres du général Maissiat, dans la basse vallée de l'Oued-Sahel, de détachements empruntés aux divers corps de la province de Constantine. Au total, ces quatre divisions d'infanterie comptaient ensemble vingt-six mille sept cents baïonnettes; en y ajoutant la cavalerie, l'artillerie, le génie, le train des équipages et l'effectif de deux colonnes légères, composées chacune de deux bataillons et de deux escadrons en surveillance sur le versant méridional du Djurdjura, on trouvera plus que les trente mille hommes demandés par le maréchal Randon.

Le 49 mai, le maréchal prit à Tizi-Ouzou le commandement de l'armée. Un ordre prescrivit aux hommes de marcher sans sacs et de n'emporter dans la tente-abri roulée en sautoir que les cartouches et les vivres pour quarante-huit heures. La pluie, l'orage, le brouillard les retinrent pendant cinq jours; enfin, le 24, les clairons sonnè-

rent la marche. Les divisions Jusuf et Mac Mahon avaient pour commun objectif un contrefort dit des Akerma, dont l'arête, signalée par une succession de villages étagés, aboutit au plateau de Souk-el-Arba, « le marché du quatrième jour », qui est le centre de la confédération des Beni-Raten et, par elle, de toute la Kabylie. La division Renault, placée à droite, devait s'élever comme les autres, mais par un contrefort de moindre importance.

S'élever est le mot propre, car, sur un parcours de six kilomètres à vol d'oiseau, la différence perpendiculaire entre le point de départ et le point d'arrivée atteignait neuf cents mètres. S'il ne s'était agi que d'une pente régulière de quinze pour cent, il n'y aurait eu trop rien à dire, mais il y avait que cette côte rocheuse et tourmentée se tordait comme une couleuvre, en tronçons hachés par des ravins abrupts. Le propre du combat sur un terrain de cette sorte, et, en général, le propre de la guerre de montagne, est de diviser l'action, de l'éparpiller en mille petites actions particulières, individuelles pour ainsi dire, où les combattants, à parité de bravoure, doivent se distinguer surtout par l'intelligence.

Tout ce qu'il est possible de noter dans cette

journée du 24 mai, c'est que des villages échelonnés sur l'arête des Akerma, ce furent les deux derniers, Affensou et Ismaïseren, qui furent le mieux défendus par les Kabyles. Le soir venu, ils crurent que les Français allaient, comme d'habitude, se replier sur leurs bivouacs; mais quand ils les virent, au contraire, s'établir dans leur conquête, ils concentrèrent sur le plateau de Souk-el-Arba toutes leurs forces, et le 25, dès le point du jour, ils prirent l'offensive avec fureur. Devant Ismaïseren surtout, ils combattirent en désespérés; mais ils avaient en face d'eux Mac Mahon, Bourbaki, les zouaves de Sébastopol; comment déloger de tels occupants? Tout à coup, vers midi, le feu cessa; vers trois heures, on vit une grande foule s'agiter sur le plateau; puis on entendit une grande salve. C'était, suivant l'usage kabyle, l'adieu des contingents étrangers. Les Beni-Raten avaient décidé de se soumettre; les autres retournaient chez eux. Dans la soirée, les premiers firent demander au maréchal vingt-quatre heures d'armistice; elles leur furent accordées.

Le 26 mai, dans l'après-midi, vers quatre heures, cinquante députés de la confédération se présentèrent; le colonel de Neveu, chef du bu-

reau politique, les amena au gouverneur. Ils s'assirent à terre, en demi-cercle, devant sa tente ; l'un d'eux devait écouter ses paroles traduites par un interprète et répondre au nom de tous. Alors s'engagea le dialogue :

« Vous tous qui êtes ici, représentez-vous entièrement la tribu des Beni-Raten et pouvez-vous vous engager pour elle ? — Oui, nous sommes les *amines* délégués par toute notre nation et nous avons mission de parler pour tous les fils des Raten ; ce que nous aurons accepté sera accepté par tous.

« Pourquoi avez-vous manqué aux promesses de soumission que vous m'avez faites au Sebt des Beni-Yaya, puis en 1855, à Alger, et fomenté des révoltes chez les tribus soumises ? — Si quelques hommes des Beni-Raten ont fait cela, tous ne l'ont pas fait ; mais nous reconnaissons nos fautes, et nous venons ici pour nous excuser du passé et nous soumettre aux Français.

« Avez-vous cette fois l'intention de tenir fidèlement vos promesses et d'exécuter les conditions qui vous seront imposées ? — Nous promettons que notre tribu sera fidèle aux promesses que nous te ferons en son nom.

« Voici quelles sont les conditions que je vous impose ; si elles ne vous conviennent pas, vous

retournerez à vos villages, vous reprendrez vos armes, nous reprendrons les nôtres, et la guerre décidera ; mais si vous nous forcez à combattre, après le combat nous couperons vos arbres, et dans vos villages nous ne laisserons pas pierre sur pierre. — Nous sommes les vaincus, nous nous soumettons aux conditions qu'il te plaira d'imposer.

« Vous reconnaissez l'autorité de la France. Nous irons sur votre territoire comme il nous plaira. Nous ouvrirons des routes, construirons des bordjs ; nous couperons les bois et les récoltes qui nous seront nécessaires pendant notre séjour ; mais nous respecterons vos figuiers, vos oliviers et vos maisons. Vous payerez, comme contribution de guerre et juste indemnité des désordres que vous avez causés, cent cinquante francs par fusil. — Les Beni-Raten ne sont pas riches, et beaucoup parmi eux n'ont pas assez d'argent pour payer cette somme.

« Lorsque vous avez fomenté la révolte des tribus qui sont autour de vous, chacun de vous a su trouver de l'argent ; les riches ont payé pour les pauvres. Vous ferez comme vous avez fait. Les riches prêteront aux pauvres, afin que tous payent et que chacun supporte la peine des fautes de sa nation. »

Ici, remarque la relation de l'état-major, une sorte de brouhaha, de réclamations confuses, s'élève parmi les députés; quelques-uns parlent ou gesticulent; le chef les apaise peu à peu, et répondant pour tous : « Nous payerons la contribution que tu demandes. »

« Comme preuve de vos bonnes intentions, vous me livrerez les otages qui vous seront désignés. Je les garderai jusqu'au paiement intégral de la contribution, et même plus longtemps, selon votre conduite. A ces conditions, vous serez admis sur nos marchés comme les tribus soumises. Vous pourrez travailler dans la Métidja et gagner, pendant la récolte prochaine, de quoi payer votre contribution de guerre et bien au delà. Pour vous convaincre dès à présent que nous ne voulons ni emmener les femmes et les enfants, ni vous prendre vos terres, comme on vous a dit que nous avions coutume de faire, vous rentrerez dans vos villages immédiatement, aussitôt que vos otages nous seront livrés, vous pourrez circuler en liberté à travers les camps avec vos femmes et vos enfants, et l'on ne prendra à personne ni sa maison ni son champ sans lui en payer la valeur. »

Les visages impassibles des Kabyles ne trahissent aucun sentiment de regret ni de satisfaction.

« Vous pourrez, comme par le passé, vous choisir des *amines*, mais ils devront être reconnus et investis par la France. Vous pourrez même garder vos institutions politiques de village, pourvu que vos chefs sachent vous maintenir en paix. »

A ces dernières paroles, ajoute la relation, un frémissement de joie courut parmi ces hommes jusque-là si impassibles. Des conversations à demi-voix s'engagèrent entre eux, et il était facile de voir, à leurs gestes et à leurs physionomies, toute la satisfaction que leur causait cette promesse inattendue. Puis, l'orateur reprenant la parole :

« Avons-nous bien compris? Nous conservons nos institutions? — Oui. — Nous nommerons nos chefs comme par le passé? — Oui; seulement, comme nous ne voulons pas que ce soient des hommes de désordre, ces nominations seront approuvées par nous. — Vous ne nous donnerez pas d'Arabes pour nous commander? — Non. — Alors vous pouvez compter sur notre soumission, et demain nous déposerons entre vos mains la contribution de guerre. » Ainsi se termina la conférence.

Le succès était notable; il avait été payé d'ailleurs assez cher. Des deux divisions qui avaient attaqué le contrefort des Akerma, la division Mac Mahon avait le plus souffert; le chiffre de ses pertes

était de trente et un morts et de deux cent trente-trois blessés; la division Jusuf ne comptait que trois morts et trente-cinq blessés. La division Renault, qui avait agi seule, sur la droite, avait eu deux cent dix hommes atteints, dont trente-trois morts.

Le 28 mai, la division Mac Mahon alla s'établir sur la position élevée d'Aboudide, en avant des deux autres, dont les bivouacs se développaient sur cinq lieues d'étendue. Après avoir frappé sur les Kabyles un coup de force, le maréchal Randon avait décidé de porter à leurs illusions une atteinte décisive. Tandis qu'ils s'attendaient à voir leurs vainqueurs, ainsi que dans toutes les expéditions précédentes, faire, après un certain temps, retraite, un spectacle nouveau vint surprendre et déconcerter leur attente. De Tizi-Ouzou à Souk-el-Arba, sur toute la ligne des bivouacs, des bataillons de travailleurs ouvrirent et achevèrent en dix-huit jours, du 3 au 21 juin, une route de vingt-huit kilomètres de développement et de six mètres de large. Le 22, un convoi d'artillerie, de fourgons du génie et du train, couverts de drapeaux et de feuillage, inaugura la nouvelle route en la parcourant dans toute sa longueur.

Ce n'est pas tout. Dès le 4 juin, le maréchal

Randon avait écrit au ministre de la guerre : « Pendant les quelques jours qui viennent de s'écouler, le terrain sur lequel doit être élevée une forteresse, assez vaste pour recevoir quatre bataillons avec accessoires, a été étudié, le tracé de l'enceinte déterminé, l'emplacement des divers services reconnu. Des carrières de pierre à bâtir et de pierre à chaux ont été recherchées et ouvertes; les fours sont en voie d'exécution; en un mot, tout le matériel nécessaire est préparé. » Deux jours après, les travaux de déblai commencèrent; le 14 juin, au sommet du plateau de Souk-el-Arba, fut bénite et solennellement posée la première pierre du grand poste fortifié qui allait recevoir le nom de Fort-Napoléon et qui s'appelle aujourd'hui Fort-National; puis, sous la direction du général de Chabaud-Latour, l'enceinte bastionnée, les bâtiments de toute sorte, casernes, ateliers, magasins, sortirent de terre et s'élevèrent rapidement devant les yeux stupéfaits des Kabyles. Il n'y avait plus à douter; c'était une prise de possession définitive, un établissement à demeure.

Après avoir démontré par un témoignage irréfragable sa volonté ferme, le maréchal Randon rouvrit le cours interrompu des opérations militaires. Pendant ce délai de quatre semaines, à

cinq kilomètres d'Aboudide, en vue de Souk-el-Arba, les derniers défenseurs de la patrie kabyle avaient dressé sur le piton d'Icheriden, vis-à-vis de la forteresse d'occupation, la forteresse d'indépendance. Un ravin profond lui servait de fossé ; par delà, jusqu'au village crénelé et barricadé, des retranchements en crémaillère avec flancs en retour, des embuscades étagées, dissimulées derrière des amoncellements de pierres et de troncs d'arbres, découvraient et commandaient le terrain d'approche. Ce fut la division Mac Mahon qui eut la charge et l'honneur d'attaquer ce qu'il est permis d'appeler l'*Alesia* de la Kabylie.

Le 24 juin, à cinq heures du matin, sous les yeux du maréchal Randon, elle se mit en mouvement. Un bataillon du 5⁴ était en avant-garde ; puis venaient le 2^e zouaves et le 2^e étranger ; la deuxième brigade formait réserve. A portée de mitraille, l'artillerie ouvrit le feu. Après vingt minutes de canonnade, le général Mac Mahon fit sonner la charge. Conduits par Bourbaki, le 5⁴ et les zouaves s'élançèrent ; à moins de cent mètres des retranchements, une fusillade violente et nourrie les arrêta sur place. Bourbaki avait son cheval tué, Mac Mahon était atteint à la hanche ; mais pendant cet arrêt meurtrier sur le front d'at-

taque, le 2^e étranger avait incliné à gauche, tourné la position et pénétré de force entre le retranchement et le village. Désormais la résistance était vaincue, la position conquise. La perte des assaillants était de trois cent soixante et onze hommes, tués ou blessés; il y avait trente officiers dans le nombre.

Le combat d'Icheriden, le plus vif et le plus brillant de toute la campagne, fut, à peu de chose près, le dernier. En continuant à marcher au sud-est, parallèlement à la grande chaîne du Djurdjura, les trois divisions recueillirent la soumission d'une confédération puissante, les Beni-Yenni. Une apparition inattendue sur les derrières des tribus encore insoumises acheva de les décourager; c'était la division de Constantine qui venait d'occuper le col de Chellata. A l'attaque d'Agumon-Izen, leur surprise fut encore plus grande : des Beni-Fraoucen, des Beni-Raten accompagnaient les colonnes françaises! Il ne restait plus à réduire que les Beni-Menguellet, qui ne firent guère de résistance, puis les Beni-Touragh, qui en firent un peu davantage. Les derniers coups de fusil furent tirés, le 11 juillet, chez les Illoul-ou-Malou et les Illilten; le 12, chez les Beni-Mellikeuch.

Il y avait chez les Illilten, dans la gorge de Ti-

rourda, un village de marabouts, et dans ce village, une inspirée, une prophétesse, une voyante, Lalla-Fatma. C'était elle qui la première avait prêché la guerre sainte ; elle fut prise, le 11 juillet, avec tous les siens, et conduite hors du pays. Parmi ces populations crédules, le bruit courut aussitôt qu'avec elle était parti l'esprit de résistance, et tout de suite on se soumit.

Tout était fait ; la Grande Kabylie était domptée. La division Renault demeura seule à la garde de Fort-Napoléon ; tous les autres corps reprirent le chemin de leurs garnisons. Avant la séparation de l'armée, le maréchal Randon leur adressa, le 16 juillet, ses éloges : « Accourus à ma voix des trois provinces, vous êtes venus prendre part à cette belle campagne. Des cimes du Djurdjura jusque dans les profondeurs du Sud, le drapeau de la France se déploie victorieusement. C'est à vous qu'il était donné de terminer cette grande et noble tâche. L'Algérie reconnaissante applaudit à vos triomphes. Trouvez dans ce témoignage la récompense de ce que vous faites depuis vingt-sept ans pour la prospérité de cette belle colonie, le plus beau fleuron de la couronne de France. »

Le 17 août, le maréchal Bosquet adressa, de Paris, au maréchal Randon la lettre suivante : « Le

bruit avait couru que vous seriez ici pour les fêtes du 15, et, sans m'informer davantage, je m'accommodais très volontiers de la bonne chance de vous revoir pour vous serrer les deux mains très cordialement et vous féliciter chaudement de la belle campagne que vous venez de terminer, en même temps que la guerre d'Afrique, comme on finit une fête par un bouquet superbe et brillant. Cette glorieuse expédition dans les terrains les plus ardu, les plus difficiles de la Kabylie et de l'Afrique, contre les populations les plus sérieusement guerrières, et avec un succès éclatant, non interrompu, doit vous avoir laissé au cœur une joie bien légitime à laquelle je vous prie de me permettre de m'associer de toute mon âme. Il n'y a ici dans l'armée et dans la société qu'une voix, qu'un concert d'éloges à votre adresse et à celle de votre admirable armée.

« Après la grande affaire de la conquête, ce sera aussi une grande affaire d'organiser solidement et d'administrer sagement les Kabyles ; mais j'augure bien de leur caractère décidé. Une main loyale et ferme doit leur convenir ; ils sont plus braves et moins changeants que les Arabes. Pauvres et travailleurs, ils se plieront mieux à nos méthodes. Loyauté et fermeté dans l'administration, et beau-

coup de travail offert à leur activité, voilà, je pense, ce qui convient pour qu'ils restent en paix. Puisque vous avez adopté le commandement direct sans intermédiaire de grands chefs indigènes, je serais heureux d'apprendre que ce régime est poussé dans ses limites extrêmes. La division du commandement s'accommode très bien avec le caractère fier et chatouilleux du Kabyle et peut devenir une garantie contre les révoltes en masse. »

L'autorité morale du maréchal Bosquet était considérable; son assentiment qu'il ne prodiguait pas n'était point banal. S'il complimentait le maréchal Randon, c'est que le compliment était juste et mérité. Après le maréchal Bugeaud qui domine tout, après lui, mais à distance,

Proximus huic, longo sed proximus intervallo,

le second rang dans l'histoire de la conquête appartient de droit au maréchal Randon. Au génie de l'un a succédé la persévérance de l'autre; celui-ci a parachevé l'œuvre de celui-là. C'est un grand honneur.

VIII

Toute l'Algérie était soumise. Du nord au sud, de la Méditerranée au désert, du levant au couchant, du beylik tunisien au sultanat de Maroc, il n'y avait plus un coin de terre, une anfractuosité de rocher, un pic de l'Ouarensenis, du Djurdjura, des Babors ou de l'Aurès, une de ces oasis sahariennes semées comme des îles parmi les ondes fauves de la mer de sable, qui n'acceptât ou ne subît la suprématie française.

La voilà donc terminée, cette lutte de vingt-sept ans, soutenue avec tant d'énergie de part et d'autre. Gloire aux vainqueurs ! Honneur aux vaincus ! Rien n'est respectable comme un peuple fier qui a défendu vaillamment son indépendance. Tout lui est dû de ce que le conquérant a de noblesse, d'humanité, de charité chrétienne dans le cœur, modération, justice, bienveillance, encouragement, bon exemple. La France est généreuse ;

l'Arabe et le Kabyle sont capables de reconnaissance.

Un jour du mois de janvier 1857, la colonne du général Desvaux passait à Tmacine, non loin de Tougourte. Tout le pays était en liesse. Par l'industrie des Français, un puits artésien venait d'être foré dans cette petite oasis; à lui seul il donnait le double de ce que débitaient d'eau tous les puits arabes. Un marabout de l'ordre de Tedjini, un *hadj*, depuis peu revenu de la Mecque, Si-Nâmeur, présidait à l'inauguration de la source jaillissante; il était fier du succès parce que c'était lui qui avait eu l'honneur de donner le premier coup de sonde. Après avoir salué selon l'usage et remercié le général, il se tourna vers les Arabes et leur dit : « Vous avez été autrefois alarmés lorsqu'on vous annonça l'arrivée des Français dans l'Oued-Righ; mais bientôt vos inquiétudes ont fait place à la joie; car ils venaient non pas pour vous faire la guerre, mais pour vous donner une paix que vous ne connaissiez pas depuis longues années. Ayez donc de la reconnaissance pour ce gouvernement, et que vos enfants se rappellent ce jour qui leur fournit la preuve des bonnes intentions de la France. Je viens de traverser beaucoup d'États musulmans; j'ai trouvé partout injustice

et violence, les routes livrées au brigandage. Je n'ai respiré librement que depuis l'heure où j'ai mis le pied sur le territoire soumis à l'autorité française. »

Après la conquête du sol, achevée cette année-là même, c'était la conquête morale qui commençait. Depuis trente ans, la France, la France algérienne surtout, a-t-elle fait tout ce qui était de son devoir absolu pour l'étendre ?

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE VI

LA GRANDE INSURRECTION.

I. — Affaire de Sidi-bel-Abbès. — Le colonel Géry dans les montagnes des Ksour.....	1
II. — Bou-Maza. — Le colonel Pélessier. — Les grottes du Dahra. — La Kabylie. — Activité d'Abd-el-Kader.....	13
III. — Mécontentement du maréchal Bugeaud. — Le ministère de la guerre. — Les journaux. — La colonisation militaire. — Entrevue avec le maréchal Soult.....	31
IV. — Le vrai et les faux Bou-Maza — Abd-el-Kader rentre en scène.....	45
V. — Le lieutenant-colonel de Montagnac. — Sidi-Brahim. — Aumouchent.....	53
VI. — Insurrection générale. — Retour du maréchal. — Dix-huit colonnes. — Chasse à l'émir. — La Métidja menacée. — Sagacité et sérénité du maréchal.....	68
VII. — Retraite d'Abd-el-Kader. — Massacre des prisonniers français.....	85
VIII. — Colonnes Jusuf et Renault. — Abd-el-Kader rentre au Maroc.....	90

CHAPITRE VII

LA DERNIÈRE ANNÉE DU MARÉCHAL BUGEAUD EN AFRIQUE.

I. — Échecs de Bou-Maza. — Le derviche Sidi-Fadel. — Création du poste d'Aumale. — Incidents dans la province de Constantine.	95
---	----

II. — Rachat des prisonniers français. — Lettres d'Abd-el-Kader.	106
III. — Reddition de Bou-Maza. — Soumission de Ben-Salem. — Promenades militaires dans le Sud.	122
IV. — Le maréchal Bugeaud et La Moricière. — Échec du projet de colonisation militaire. — Expédition du maréchal dans la vallée de l'Oued-Sahel. — Démission du maréchal Bugeaud. — Ses adieux. — La statue du maréchal.	130

CHAPITRE VIII

GOUVERNEMENT DU DUC D'AUMALE.

I. — Le duc d'Aumale et le maréchal Bugeaud. — Le duc d'Aumale et ses lieutenants. — Affaires civiles.	147
II. — Abd-el-Kader au Maroc. — Mort du kaïd El-Ahmar. — Les Beni-Amer.	153
III. — Colère d'Abd-er-Rahmane. — Ses fils marchent contre Abd-el-Kader. — Lettre de l'émir au duc d'Aumale. — La Moricière sur la frontière marocaine. — Tentative d'Abd-el-Kader contre les Marocains. — Retraite de la deïra sur le territoire algérien.	160
IV. — Reddition d'Abd-el-Kader. — Lettres échangées.	172
V. — Le duc d'Aumale et Abd-el-Kader. — L'émir embarqué pour France.	178
VI. — Dispositions du gouvernement français. — Discours de M. Guizot. — Attitude nouvelle d'Abd-el-Kader. — Son entrevue avec le général Changarnier.	181
VII. — Projets du duc d'Aumale. — Révolution de Février. — Adieux et départ du duc d'Aumale.	191

CHAPITRE IX

L'ALGÉRIE DE 1848 A 1851.

I. — Lettre du général Changarnier. — Belle attitude de l'armée. — Émotion dans quelques tribus. — Reddition d'Ahmed-Bey. — Les Kabylies.	201
II. — Le général Charon. — Insurrections au sud-ouest et au nord-est. — Opérations en Kabylie.	215
III. — Zaatcha. — Bou-Ziane. — Échec du colonel Carbuccia. — Mort du commandant de Saint-Germain.	226
IV. — Le général Herbillon. — Siège de Zaatcha. — Mort du colo-	

nel Petit. — Assaut repoussé. — Les Sahariens. — Énergie de Bou-Ziane.	237
V. — Dispositions d'assaut. — Le colonel Canrobert. — Prise de Zaatcha. — Mort de Bou-Ziane. — Destruction de l'oasis.	251
VI. — Le colonel Canrobert à Nara. — Agitations en Kabylie. — Mort du général de Barral.	258
VII. — Le général d'Hautpoul. — Ses projets. — Intérim du général Péliissier. — Expédition du général de Saint-Arnaud dans la Petite Kabylie. — Le commandant Fleury. — Le général Camou. — Résultats de l'expédition	266
VIII. — Le général Péliissier dans la Kabylie occidentale. — Saint-Arnaud ministre de la guerre. — Le général Randon gouverneur de l'Algérie.	276

CHAPITRE X

ACHÈVEMENT DE LA CONQUÊTE.

I. — Gouvernement du général Randon. — Le général Bosquet. — Soumission de Si-Djoudi et des Zouaoua. — Le général de Mac Mahon dans la Petite Kabylie. — Opérations sur les frontières de l'est et de l'ouest.	282
II. — Mohammed-ben-Abdallah, le chérif d'Ouargla. — Insurrection de Laghouat. — Si-Hamza. — Les trois régiments de zouaves. — Péliissier et Jusuf. — Prise et occupation définitive de Laghouat. — Mort de Tedjini. — Succès de Si-Hamza.	298
III. — Grand projet du général Randon. — Le maréchal de Saint-Arnaud. — Expédition dans la Petite Kabylie. — Le lieutenant-colonel Cler et le général Bosquet. — <i>La messe en Kabylie</i> . — Soumission des Babors.	314
IV. — Vaste opération dans le sud. — Soumission du Mzab. — Le colonel Durrieu et Si-Hamza. — Le général Randon à Laghouat. — Toumourte. — Soumission de l'Oued-Righ et du Souf. — Puits artésiens	327
V. — Contribution de l'armée d'Afrique à la guerre de Crimée. — Agitation dans la Grande Kabylie. — Expédition du général Randon. — Situation critique. — Mort de Bou-Baghla.	339
VI. — Le général Randon nommé maréchal. — Mouvements en Kabylie. — Opérations contre les Guechtoula. — Plans du maréchal Randon	350
VII. — Campagne décisive dans la Grande Kabylie. — Soumission	

des Beni-Raten. — Souk-el-Aïba. — Ouverture d'une route et construction d'un fort. — Combat d'Icheriden. — Soumission définitive de la Grande Kabylie. — Lettre du maréchal Bosquet au maréchal Randon.....	359
VIII. — Conclusion. — La conquête du sol est achevée. — Reste à faire la conquête morale.....	374

INDEX HISTORIQUE

Dans cet Index et dans le suivant :

A désigne le volume qui a pour titre : *La conquête d'Alger*.

B¹, B² désignent les deux volumes intitulés : *Les commencements d'une conquête, l'Algérie de 1830 à 1840*.

C¹, C² désignent les deux volumes intitulés : *La conquête de l'Algérie, 1841-1857*.

A

- ABDALLA D'ASBONNE. — B¹, 299, 303, 380, 385.
- ABD-EL-BARI. — B², 418. — C¹, 235.
- ABD-EL-KADER. — B¹, 218, 219, 223, 224, 273 à 279, 282, 283, 286, 288, 292 à 313, 322, 334, 357 à 388, 400, 401. — B², 5, 10, 11, 20 à 24, 28, 29, 31, 36 à 44, 47, 51 à 53, 55, 58, 59, 71, 74 à 78, 82, 85, 90 à 95, 107, 111, 189, 191 à 194, 197, 198 à 213, 214, 216, 222, 225, 301 à 345, 318, 320, 321, 333, 334, 335, 339, 346 à 357, 363, 367, 371 à 374, 380, 383, 384, 387, 390, 404, 406, 417 à 420, 423, 424, 428, 432, 436, 439, 440, 442, 445, 446, 447, 450, 452 à 454, 459, 468, 469, 483. — C¹, 8, 10, 11, 20, 21, 22, 25, 34, 35, 39 à 43, 48 à 53, 57 à 60, 63, 64, 68, 92, 93, 97, 100 à 102, 104, 107, 108, 113, 129 à 132, 136, 137, 140 à 144, 153, 155, 163 à 165, 172, 173, 184, 186, 188, 189, 195, 202, 203, 205, 208, 210, 220, 231 à 235, 238 à 240, 275, 285, 286, 292, 301 à 310, 317, 320, 322, 325, 326, 329, 334, 336, 344, 345, 347, 367, 368, 377, 378. — C², 1 à 3, 5, 6, 14, 27 à 30, 48 à 50, 56, 57, 60, 62, 66, 70 à 95, 106 à 111, 113 à 123, 125, 126, 153 à 192, 229.
- ABD-EL-SALEM. — B², 362, 363, 442.
- ABERDEEN. — A, 81, 84, 254. — B¹, 230. — C¹, 337, 338, 366, 367.
- ACHARD. — A, 70, 119, 136, 144, 145, 146, 154, 164, 169, 176, 183, 187, 190, 236. — B¹, 29, 30, 32, 33, 35, 38, 40, 42, 43, 45, 47, 49, 58, 64, 65, 66, 68, 75.
- ADMIRALTY. — B¹, 52, 129.
- AHMED-BEY. — A, 139, 140, 146, 242, 243, 256, 266. — B¹, 72, 135, 196, 200, 211, 269, 272, 273. — B², 113, 120, 125, 126,

- 127, 147, 149, 163, 165, 167, 180, 189, 225 à 231, 243, 245, 248 à 250, 258, 262, 280, 293, 295, 319 à 322, 325, 327, 358, 376, 410. — C¹, 245, 253, 264, 271. — C², 210, 211, 229.
- AHMED-BEN-SALEM. — C¹, 274, 276, 278.
- ALI-DEY. — A, 7, 8, 9, 10, 19.
- ALLEAUME. — C¹, 245, 255.
- ALLEGRO. — B¹, 249, 250, 260, 261, 262, 393. — B², 194, 313.
- ALLONVILLE (D'). — B², 354. — C¹, 72, 191. — C², 90.
- ALTON (D'). — B¹, 178, 193.
- AMEUR-BEN-FERHAT. — C¹, 123, 147, 149, 156, 170, 187, 191, 193, 196. — C², 72.
- AMZIANE. — B², 360, 361, 363.
- ANGOULÈME (duc D'). — A, 95, 96, 97.
- ANTHOUD (D'). — B², 408, 409.
- AOUMEUR. — C¹, 132, 143.
- ARBOUVILLE (D'). — C¹, 93, 98, 100, 114, 130, 131, 135, 138 à 141, 166. — C², 25, 73.
- ARLANGES (D'). — B¹, 128, 132, 400, 402. — B², 11, 15, 28, 33, 43, 58, 68 à 79, 96.
- ARMANDY (D'). — B¹, 198, 199, 201 à 207, 214. — B², 262.
- ARNAUD (D'). — B², 235.
- ASSIGNY (D'). — A, 106.
- ATTILI DE LATOUR. — A, 33, 51, 53, 57.
- AUMALE (duc D'). — B², 233, 390, 422, 423, 434. — C¹, 15, 16, 20, 39, 61, 153, 157, 158, 165, 166, 169 à 171, 186, 187, 190, 192 à 196, 200, 215, 259, 260, 262 à 266, 269, 271 à 274. — C², 84, 87, 90, 99, 148 à 153, 161 à 163, 172, 178 à 183, 187, 191 à 199.
- AURELLE (D'). — C¹, 149. — C², 268, 282.
- AUTEMARRE (D'). — C², 282, 291, 292, 295.
- AUTRAN. — B², 481.
- AUVRAY. — B¹, 71. — B², 300.
- AVIZARD. — B¹, 194, 232, 234.

B

- BACRI. — A, 21, 22, 24, 25, 27, 228, 244, 259, 268.
- BAR (DE). — C¹, 26, 109, 124, 166 à 168, 216. — C², 79, 80, 133, 147, 153.
- BARAGUEY D'HILLIERS. — B², 472. — C¹, 7, 11, 17, 27, 29, 40, 42, 70 à 72, 80, 94, 216, 222, 223, 253, 257 à 259.
- BARBUT. — C², 60 à 62, 113.
- BARKANI. — B¹, 368, 370. — B², 321, 448, 442, 468 à 470. — C¹, 14, 23, 72, 105, 165, 181, 305. — C², 2.
- BAROIS. — C², 398.
- BARRAL. — C¹, 173, 233, 287. — C², 51, 56 à 58, 63, 64, 218, 236, 239, 241, 248, 252, 254, 258, 263, 264.
- BARTHELEMY. — C¹, 254.
- BASTOUIL. — C¹, 208.
- BAUDE. — B¹, 314. — B², 99, 109, 129.
- BEAUFORT (des chasseurs d'Afrique). — B¹, 395.
- BEAUFORT (de l'état-major). — C¹, 192. — C², 183.
- BEAUPRÊTRE. — C², 262, 278, 289, 351.
- BEDAUE. — B², 261, 292, 360, 363, 376, 415, 440, 444, 445, 451, 472. — C¹, 14, 19, 39, 69, 79, 85, 93, 101, 102, 129, 130, 139, 184, 185, 224, 232, 240, 286, 301 à 304, 309 à 314, 318, 322 à 326, 354, 355, 358, 363, 374. — C², 67, 72, 76, 80, 82, 84,

- 100, 131, 137, 141, 147, 150, 192, 266, 298.
- BEL-AZOUZ. — B², 321, 410, 418. — C¹, 244.
- BEL-KASSEM. — C¹, 294. — C², 25, 127, 220, 341.
- BEN-AÏSSA. — B¹, 196, 199 à 207. — B², 147, 149, 258, 289, 292, 337.
- BEN-ALLAL. — B², 333, 393, 395, 399, 418, 422, 436, 442. — C¹, 14, 26, 42, 97, 105 à 108, 124, 125, 138, 146, 147, 149, 166, 170, 181, 189, 195, 209, 232, 235 à 239.
- BEN-ARACH. — B¹, 298, 299, 306, 307, 310, 312, 334, 335, 358, 371, 375. — B², 194, 204, 206, 308 à 310, 355. — C¹, 25, 48, 195, 305. — C², 2, 87, 88.
- BEN-AZZEDDINE (les). — C², 213, 214, 222, 262.
- BEN-BAJOU. — B², 226, 227.
- BEN-DURAND (les). — B¹, 360, 361, 370, 371, 393, 400, 401. — B², 13, 191 à 194, 198, 226, 308, 312, 313, 334.
- BEN-GANAH (Cheikh-el-Arab). — B², 337, 410, 411. — C¹, 244, 263, 264, 265, 271. — C², 305.
- BEN-HINNI. — C², 16, 17, 96.
- BEN-NOUNA. — B¹, 224, 278, 311. — B², 37, 47, 50, 92, 95.
- BEN-OMAR (Alger). — B¹, 28, 50, 108, 109, 111, 114, 267, 268, 399, 400. — B², 5, 6.
- BEN-OMAR (Medjana). — B², 412, 413, 418.
- BEN-REBAH. — C¹, 132, 143.
- BEN-SALEM. — B², 380, 395, 418, 421, 441, 474, 475. — C¹, 105, 150, 151, 171, 292, 294, 296, 299, 373, 378. — C², 25, 80, 81, 82, 84, 126 à 128.
- BEN-TAMI. — B², 405, 406, 418, 442, 485. — C¹, 47, 48, 62, 65, 82, 96, 98, 134, 209. — C², 2, 88, 182.
- BEN-ZAMOUN. — A, 247. — B¹, 56, 125, 126, 130, 133, 170, 180, 186. — B², 216, 218, 220, 221.
- BEN-ZAMOUN (fils du précédent). — C¹, 296, 298, 299. — C², 25.
- BERNARD. — B¹, 390.
- BERNARD (général). — B¹, 314. — B², 109, 112, 212, 239, 298, 344, 345.
- BERNELLE. — B², 294, 295, 300, 307.
- BERTHEZÈNE. — A, 69, 120, 121, 122, 126, 135, 151, 152, 156, 158, 166, 175, 183, 188, 189, 192, 198, 217. — B¹, 7, 85, 89, 91, 92, 95 à 101, 109, 111, 114, 118, 119, 121, 122, 126, 128, 129, 130, 132, 134 à 137, 143, 144, 153, 158, 169, 170, 180.
- BERTHIER. — C², 17.
- BERTHOIS. — C¹, 8, 121, 122.
- BERTIER DE SAUVIGNY. — A, 70, 172, 176, 183, 185.
- BERTRAND. — B², 152, 153, 166, 167, 171.
- BESSIÈRES. — C¹, 267.
- BESSON. — C², 254.
- BEY DE TRIPOLI. — A, 109.
- BEY DE TUNIS. — A, 89, 109. — B¹, 71, 145, 147. — B², 226, 227, 327.
- BEZARD. — A, 48 à 52.
- BIGOT. — B¹, 137, 139, 141, 142, 196, 199.
- BILLOT. — C², 68.
- BIROM. — B², 305.
- BISSON. — C¹, 124, 127, 216.
- BLANC. — C¹, 41, 177.
- BLANDAN. — C¹, 111, 112.
- BLANGNI. — B², 147, 151, 360, 366. — C², 80, 220, 221.
- BOCHER. — C², 226, 255.

- BOISSONNET. — C², 488, 489.
- BONET. — B¹, 243, 244, 292, 314.
- BONNAFONT. — B², 154, 162, 169, 268, 339.
- BOSC. — C², 341, 347.
- BOSQUET. — B², 218, 392. — C¹, 54, 131, 133, 173, 287. — C², 144, 205, 209, 248, 269, 271, 273, 274, 282, 283, 285 à 289, 291, 293, 318, 319, 322, 324, 325, 371 à 373.
- BOU-AKKAS. — B², 363, 377. — C², 305, 319, 320.
- BOU-BAGHLA. — C², 268, 273, 276, 277, 283, 289, 340, 344, 349.
- BOUCETTA. — B¹, 248 à 250, 257, 348.
- BOU-CHAREB. — C², 25, 427, 428.
- BOUDERBA. — A, 215, 244. — B¹, 401, 370. — B², 308, 309, 334. — C², 114.
- BOU-HAMED. — B², 52, 203, 405, 408, 409, 418, 485, 486. — C¹, 48, 90, 303, 308. — C², 2, 88, 155, 161, 164, 165, 167, 169, 175, 176.
- BOU-KHOÛA. — C², 472 à 474.
- BOU-MAZA. — C², 44, 18 à 20, 45 à 50, 71, 73, 78, 95, 96, 98, 106, 107, 122 à 126, 261.
- BOU-MEZRAG. — A, 174, 175, 243, 244, 245, 268. — B¹, 23, 28, 43, 49, 52, 53, 59, 60, 77.
- BOURBAKI. — C², 238, 244, 251 à 253, 276, 306, 359, 362, 369.
- BOURGON. — B², 358, 484. — C¹, 72.
- BOURJOLLY. — B², 394, 399. — C¹, 478, 479, 204, 210, 232, 309, 313, 321. — C², 15, 17, 27, 35, 46, 71, 73.
- BOURMONT. — A, 62, 65, 72, 79 à 81, 83, 88 à 90, 102, 113, 149 à 153, 158, 163, 168, 169, 180, 187, 188, 190, 205, 214 à 220, 226, 230, 237, 238, 244, 245, 247, 249, 251, 253, 255, 258 à 262, 265, 267, 268, 270 à 272. — B¹, 8, 23, 30, 36, 72, 87, 89, 95.
- BOUSCAREN. — B², 394, 445. — C¹, 265. — C², 282, 306, 309 à 311.
- BOU-SELAM. — C¹, 338, 367.
- BOUTAULT. — B², 281, 289.
- BOUTIN. — A, 37, 38, 116, 170, 187, 189, 196.
- BOUZEÏD. — B¹, 243, 244.
- BOU-ZIANE. — C², 229, 230, 244, 246, 248 à 251, 254 à 256.
- BOYER. — B¹, 6, 10, 29, 51, 58, 64, 67, 76, 85, 99, 91, 147, 149, 154, 152, 155, 245, 219, 224, 223 à 225, 274, 296.
- BRACEWITZ. — A, 218 à 220.
- BRAS-DE-FER. — C², 260.
- BRESSON. — B², 319.
- BRICE. — C¹, 246.
- BRO. — B¹, 194, 243, 262, 264, 265, 336. — B², 63, 65, 252, 300.
- BROGLIE. — B¹, 228, 230, 231.
- BROSSARD. — B¹, 458, 481, 484 à 487, 193, 240. — B², 108, 181, 191, 195, 314 à 316.
- BRUAT. — A, 106, 107.
- BRUNET. — B², 480.
- BUCHET. — B¹, 96, 98, 109, 112, 458, 477, 478, 193.
- BUGEAUD. — B¹, 330. — B², 79 à 97, 104, 175, 183 à 185, 187, 190, 191, 193 à 208, 211, 212, 222, 223, 297, 298, 311 à 317, 385, 424, 457 à 459, 472, 489, 491. — C¹, 1 à 12, 14 à 39, 42 à 50, 53 à 69, 72 à 79, 81, 84, 85, 91 à 94, 104 à 109, 112 à 122, 127 à 130, 139, 146, 150 à 152, 154, 155, 157 à 162, 164 à 168, 175 à 180, 185, 186,

- 196 à 198, 204, 205, 208 à 211, 215 à 231, 235 à 239, 241, 242, 260 à 262, 274, 275, 284 à 300, 304 à 306, 309, 319 à 323, 326 à 333, 338 à 349, 351, 352, 354 à 364, 367, 369 à 379. — C², 7, 11 à 13, 15 à 20, 24, 26 à 28, 30 à 44, 54, 67, 71 à 84, 91, 92, 96, 99, 100, 113, 114, 120, 125 à 128, 130 à 145, 147 à 149, 190 à 192, 205, 298.
- BURGARD. — C², 61, 62.
- BUSNACH. — B¹, 297, 299. — B², 226, 227, 229.
- BUTTAFUOCO. — C¹, 263, 264.
- C
- CADET DE VAUX. — B¹, 4, 15, 19.
- CAMAIN. — B¹, 119.
- CAMOU. — C², 73, 85, 91, 269, 271, 273, 274, 276 à 278, 282, 290, 319, 341 à 343, 346, 347.
- CANROBERT. — B², 295. — C¹, 119, 209. — C², 15, 96, 209 à 211, 221, 223 à 225, 233, 247, 248, 252 à 254, 256, 258 à 261, 263.
- CARAMAN. — B¹, 209. — B², 245, 275, 294.
- CARAMAN (duc de). — B², 129, 169.
- CARBUCCIA. — C², 218, 230, 231, 233, 237 à 239, 241, 244, 260.
- CASIMIR PÉRIER. — B¹, 158, 159, 162, 165, 168.
- CASSAIGNE. — B¹, 119, 126.
- CASSAIGNOLES. — C¹, 144, 237.
- CASSAN. — B¹, 6.
- CAVAIGNAC. — B¹, 395. — B², 47, 85, 86, 89, 93, 192, 213, 415, 482. — C¹, 36, 37, 39, 101, 148, 309, 321, 371, 372. — C², 20, 21, 50, 51, 55, 57, 69 à 71, 73, 97, 98, 106, 108, 111, 128, 161, 178, 179, 181, 194 à 197, 203 à 207, 266, 298.
- CAVAIGNAC (colonel du 3^e). — C¹, 358.
- CHABAUD-LATOURE. — C², 368.
- CHABRIÈRE. — C¹, 268.
- CHADEYSSON. — B², 342. — C¹, 491, 322.
- CHAMBAUD. — A, 202.
- CHANGARNIER. — B², 1, 26, 128, 144, 145, 150 à 152, 155, 156, 158 à 161, 163, 167 à 169, 176, 254, 299, 375, 379, 392, 393, 395 à 403, 426, 427, 431 à 435, 444 à 455, 464 à 482. — C¹, 5 à 7, 13, 14, 17 à 19, 22 à 25, 31, 39, 70 à 73, 79, 84, 85, 106, 107, 109, 110, 113, 117 à 119, 123 à 128, 136, 146 à 149, 154 à 159, 166, 168, 169, 177 à 179, 181, 182, 196, 215 à 230. — C², 34, 131, 150, 188 à 190, 192, 194 à 198, 201 à 206.
- CHAPPEDELAINE. — C², 59, 61, 65.
- CHAPUIS. — C², 359.
- CHARD (de). — C², 254.
- CHARGÈRE. — C², 60.
- CHARLES X. — A, 39, 45, 60, 86, 245, 254, 255. — B¹, 71.
- CHARON. — C², 206, 215, 265.
- CHARRAS. — C¹, 173, 206, 287. — C², 8, 68, 266.
- CHASSELOUP. — B², 129.
- CHASSELOUP-LAUBAT. — C¹, 297.
- CHATEAU. — C², 153.
- CHATEAUBRIAND. — A, 24, 25.
- CHÉRIF D'OUARGLA. — Voir MOHAMMED-BEN-ABDALLAH.
- CISSEY. — C¹, 294. — C², 282.
- CLAPARÈDE. — C², 15, 17.
- CLAUZEL. — A, 267, 271. — B¹, 2, 5 à 8, 14 à 16, 28, 35 à 44, 49, 50 à 55, 58, 64, 69 à 74, 76 à 80, 83 à 87, 101 à 104, 107, 109, 110, 145, 160, 161,

192, 229, 230, 232, 272, 319,
323, 325, 344, 403. — B², 1 à
6, 11, 14, 18 à 32, 35 à 58,
60 à 70, 73, 89, 97, 104 à 106,
108 à 113, 115 à 120, 125, 127
à 141, 144 à 149, 152, 157,
158, 163, 166 à 178, 181 à
183, 187, 348, 360, 429, 456.
— C¹, 8, 53. — C², 38.
CLER. — C², 306, 308 à 310, 321
à 323.
CLERMONT-TONNERRE. — A, 38
à 40, 42, 45 à 47.
CLOUET. — A, 70, 122, 125, 136,
138, 141, 144, 145, 164, 176,
183, 206.
COFFYN. — C², 56 à 58, 63, 65.
COLBERT. — B², 129.
COLLET. — A, 33, 34, 36, 39, 48,
50.
COLLINEAU. — C², 301.
COLLOMB D'ARCINE. — A, 70,
138, 143, 144, 152, 164, 170,
171, 181, 183, 188, 197.
COLOMB. — C², 333, 334.
COMBE. — B², 45, 74, 75, 76, 80,
90, 93, 94, 195, 249, 252, 254,
281, 288, 290.
COMMAN. — C¹, 123, 151, 373,
374. — C², 73, 77.
COMMISSION D'AFRIQUE. — B¹,
243, 271, 292, 314.
COMMISSION SUPÉRIEURE. — B¹,
314, 315, 321.
CORBIN. — B², 74, 281, 459.
CORCELLES. — C¹, 122, 238, 291,
332. — C², 32, 37.
CORNULIER-LUCINIÈRE. — B¹,
203.
COSMAO. — B¹, 177.
COTTE (DE). — C¹, 234.
COURBY DE COGNORD. — C², 55,
60, 61, 107 à 113.
CRÉNY. — B², 488. — C¹, 172.
CUBIÈRES. — B², 416.
CUNY. — C², 276 à 278.

D

DAMAS. — A, 24, 27, 28, 29, 32.
DAMESME. — C¹, 156.
DAMPIERRE. — B², 392, 394, 415,
421.
DANRÉMONT. — A, 70, 137, 140,
146, 147, 164, 169, 170, 176,
181, 183, 197, 198, 236, 257,
266. — B¹, 73, 74, 76, 78, 90,
135, 145. — B², 110, 183, 188,
190, 193, 197, 214, 215, 221 à
230, 239, 242, 246, 247, 260,
263, 270, 273, 275, 276, 278,
279, 281, 294, 296, 297.
DANLION. — B¹, 65, 67, 75, 76,
92, 126, 158, 193.
DARGENT. — C², 329.
DAUBIGNOSC. — A, 225. — B¹,
32.
DAUMAS. — B², 317, 374, 384,
417, 487. — C¹, 33, 172, 287,
289, 294. — C², 79, 186, 187,
219, 263.
DAUMAS (frère du précédent). —
C¹, 183.
DEBIT-PILLAUT. — B¹, 4.
DECAZES. — B¹, 314, 323.
DEFORGES. — B¹, 290.
DELANNŒY. — B¹, 62, 63.
DELIGNY. — C¹, 99. — C², 10,
300, 309, 351, 360.
DELORT. — B¹, 4, 6, 52, 76, 85.
DENOYEN. — B², 286, 287.
DENNIÉE. — A, 70, 75, 131, 217,
218, 225, 228, 232.
DESCALONNE. — B¹, 4.
DES CARS. — A, 69, 149, 171,
177, 183, 188, 189, 191, 192,
197, 217, 249. — B¹, 6.
DESJOBERT. — B¹, 310.
DESMICHELS. — B¹, 225, 274,
275, 277, 279, 281, 283, 286 à
288, 291, 292, 294 à 297, 299
à 302, 304 à 308, 310, 311,

- 313, 321, 324, 334, 335, 356 à 362, 374, 379. — B², 61, 63, 66, 67, 106, 202, 209.
- DESPREZ. — A, 70, 187, 191, 199, 217.
- DESVAUX. — C², 334, 337, 338, 375.
- DEVAL. — A, 20, 21, 26 à 33, 37, 49, 61, 214.
- DEVAL (neveu du précédent). — A, 225. — B¹, 15, 18.
- DEVIN. — C¹, 175.
- DJELLOUL-BEN-FERHAT. — C¹, 170, 196.
- DORLIAC. — B², 323.
- DRÉE (DE). — B², 168, 171.
- DROLEVAUX. — B², 403, 437, 451.
- DRUMMOND-HAY. — C¹, 337, 349, 350.
- DU BARAIL. — B¹, 286. — B², 406.
- DU BARAIL (fils du précédent). — C¹, 192. — C², 312, 313, 329, 331, 335, 337.
- DUBERN. — B², 262.
- DCOURDIEU. — C², 193.
- DUCHATTEL. — B¹, 314. — B², 489.
- DUCHATTEL (Napoléon). — B¹, 344.
- DU COLÉDIC. — B¹, 203.
- DUCROS. — C¹, 111.
- DU CROT. — C¹, 16.
- DUMONTET. — C², 241, 248, 252.
- DUPERRÉ. — A, 67, 68, 93, 102, 105, 108, 130, 153, 182, 204, 206, 246, 261, 267, 271.
- DUPETIT-THOUARS. — A, 39, 68.
- DUPIN. — B¹, 318, 319, 321.
- DUPIN (Charles). — B¹, 341.
- DUPUCH. — B², 372. — C¹, 42.
- DURANDE. — C², 112.
- DURRIEU. — C¹, 191 à 193, 278, 281. — C², 198, 206, 266, 271, 313, 318, 331 à 333, 334.
- DUTERTRE. — C², 61, 62.
- DUVERGER. — B¹, 91, 158. — B², 46, 119, 123, 126, 138, 172.
- DUVERGIER DE HAURANNE. — B², 210.
- DUVIVIER. — B¹, 13, 109, 112, 118, 119, 122 à 124, 137, 143, 182, 189, 190, 259, 337, 344, 346 à 349, 353 à 355, 371, 394, 399, 403. — B², 81, 114 à 116, 120, 122, 123, 125, 130, 152, 153, 157, 158, 167, 177 à 179, 185, 228, 250, 258, 300, 359, 392, 402 à 404, 415, 426, 429, 435, 437, 450, 451, 455, 464 à 471, 477, 482. — C¹, 7, 13, 17, 26 à 28, 36.
- DUZER (Monk). — A, 70, 134, 137, 139, 147, 153, 158, 164, 170, 171, 182, 183, 206. — B¹, 29, 35, 40, 45, 50, 53, 54, 64, 66 à 68, 92, 208 à 213, 215, 236, 241, 270 à 272. — B², 113 à 118, 122, 125.

E

- EL-AHMAR. — C², 154 à 156.
- EL-ARBI. — B¹, 195, 196, 238.
- EL-ARBI-BEN-BRAHIM. — B¹, 268, 269.
- EL-GHENNAOÛI. — C¹, 314, 316, 318, 323, 325, 326, 328, 329, 339, 344.
- EL-GOMARI. — B¹, 309.
- EL-HADJ-AHMED. — C², 45.
- EL-HAMRI. — B¹, 150 à 153, 216.
- EL-KEBIBI. — C¹, 312, 324, 329, 345.
- EL-KHAROUBI. — C¹, 109, 195.
- EL-MZARI. — B¹, 311, 376, 377, 378. — B², 23, 26, 40, 41, 46, 50, 77. — C¹, 53, 114, 202.
- EWLON (D¹). — B¹, 324, 333, 334, 339, 340, 347, 348, 350, 353, 355, 356, 358, 359, 361, 366,

- 370, 372, 374 à 377, 379, 380, 393, 399, 400 à 403. — B², 2, 43.
- ESCOFFIER. — C¹, 234, 235.
- ESNAUT. — B¹, 51, 52, 54, 60.
- ESPIVENT. — C¹, 324.
- EXÉA (D¹). — C², 63, 64.
- EXMOUTH. — A, 15, 17, 19.
- EYNARD. — C¹, 309, 313, 329.
- F
- FALLY. — C², 349.
- FARHAT-BEN-SAÏD. — B¹, 173, 174. — B², 295, 320, 321, 337. — C¹, 244. — C², 337.
- FAUDOAS. — B¹, 147 à 149, 158, 181 à 184, 187, 193.
- FAVAS. — C¹, 183.
- FÉRAY. — C², 128.
- FEUCHÈRES. — B¹, 92, 96, 99, 110, 111, 127, 138, 193.
- FEZENSAC. — A, 79. — C¹, 219.
- FILHON. — B¹, 15.
- FIRINO. — A, 77, 225, 228.
- FITZ-JAMES. — B¹, 287, 337.
- FLANDIN. — B¹, 4.
- FLEURY. — C¹, 66, 192, 271.
- FOLTZ. — B², 226, 227.
- FOREY. — C¹, 119, 148, 374.
- FORTON. — C¹, 144.
- FOUGEROUX. — B¹, 4, 15.
- FOURICHON. — C², 143.
- FOURNIÉ. — B¹, 390.
- FOY. — B², 180.
- FRÉART. — B¹, 198, 201, 202, 214.
- FRÉMY. — C¹, 248, 249.
- FRESCHÉVILLE. — A, 270.
- FROMENT-COSTE. — C², 55, 59 à 62.
- G
- GACHOT. — C¹, 359.
- GALBOIS. — B², 325, 336, 337, 339, 341, 358, 362, 373, 377, 410, 412, 413, 484. — C¹, 11, 242.
- GALINIER. — C², 327.
- GARAVINI. — B², 301, 302.
- GARDERENS. — B², 281, 284.
- GASTC. — C², 360.
- GAULLIER. — B¹, 126.
- GENTIL. — B², 453. — C¹, 15, 20, 166, 173, 179, 183, 204, 296, 321. — C², 25, 73, 79, 81, 82, 141, 211.
- GENTIL SAINT-ALPHONSE. — C², 60.
- GENTY DE BUSSY. — B¹, 169, 191 à 193, 324, 326 à 328, 333, 348.
- GÉRARD (maréchal). — A, 260, 265. — B¹, 324. — B², 235, 355.
- GÉRARD. — C¹, 237. — C², 104.
- GÉREAU. — C², 61, 62, 64, 65.
- GÉRY. — C¹, 38, 46, 67, 185, 205, 232. — C², 4, 8 à 11, 27, 47, 73.
- GIROT. — B¹, 355.
- GLUCKSBERG. — C¹, 367.
- GRAND. — B², 153.
- GRANVILLE. — B¹, 230. — B², 328.
- GRAVIER. — C², 262, 263.
- GREY. — B¹, 229 à 231.
- GROBON. — B², 437.
- GUÉHÉNEUC. — B², 374, 485.
- GUESVILLER. — B², 363, 433. — C¹, 243.
- GUILLEMINOT. — A, 64, 136, 314, 323.
- GUINGRET. — B², 484.
- GUIZOT. — B¹, 342. — B², 103, 210, 212, 489. — C¹, 74, 160, 161, 302, 307, 313, 333, 335, 366. — C², 41 à 44, 132 à 134, 184 à 186.
- GUY. — B¹, 71.
- GUYON. — B², 434.

II

- HABID-EL-HADJ. — B¹, 303.
 HACKETT. — B², 148, 149, 151, 177.
 HADJ-ALI-DEY. — A, 5.
 HADJ-EL-SGHIR. — C², 78, 95, 96.
 HADJ-MOUSTAFA (frère d'Abd-el-Kader). — B², 483. — C¹, 243. — C², 170.
 HAMDAN. — A, 242, 247, 270. — B¹, 20, 77, 101.
 HANLAOU. — B², 325, 337.
 HAMOUDA. — B², 292, 321, 324, 336.
 HARDOUIN. — C¹, 175.
 HARRY NEALE. — A, 23.
 HASNAOUL. — B², 124, 127, 358. — C¹, 252, 253.
 HASSAN-BEY. — A, 243, 256, 266. — B¹, 72, 78.
 HAUSSEZ. — A, 62, 65, 67, 68.
 HAUTOUL (D'). — C², 265 à 267, 276, 314.
 HERBILLON. — C¹, 258. — C², 123, 213, 214, 222, 235 à 237, 240 à 249, 253, 255, 258, 265.
 HERNoux. — B¹, 127.
 HILLAIRIN. — C², 112.
 HORACE VERNET. — C², 321.
 HORAIN. — B², 361.
 HOUDETOT. — B², 404, 415, 429, 447, 466.
 HUDER. — A, 64. — B¹, 136 à 141, 143, 196 à 199, 247.
 HUGON. — B², 226, 325.
 HUGUES (D'). — B¹, 35.
 HUREL. — A, 70, 172, 176, 177, 183, 185, 212, 247, 250. — B¹, 10, 29, 30, 33, 40, 47, 49, 53.
 HUSSEIN-DEY. — A, 3 à 5, 7, 10, 11, 16, 17, 19 à 32, 34, 49 à 53, 57 à 60, 61, 89, 109, 112, 132, 133, 214, 216, 219, 221, 224, 237 à 239.

I

- IBRAHIM-AGHA. — A, 113, 135, 140, 142, 148, 157, 163, 166, 173, 174.
 IBRAHIM. — B¹, 140, 141, 144, 170, 196 à 202, 211, 212.
 ILLENS (D'). — B², 445, 480. — C¹, 182.

J

- JAMIN. — C¹, 192, 193. — C², 213, 283, 287.
 JANNIN. — C², 306.
 JARRAS. — C¹, 234.
 JAUBERT. — B², 209.
 JOINVILLE (prince DE). — B¹, 127, 130. — B², 294. — C¹, 335, 338, 339, 342, 343, 347 à 350, 352, 364, 365, 367. — C², 142, 193, 198.
 JOLY. — B¹, 248, 348.
 JONQUIÈRES. — C², 56, 58.
 JOUVENCOURT. — C², 21.
 JUS. — C², 338.
 JUSUF. — B¹, 31, 34, 70, 129, 197 à 199, 202 à 214, 218, 270. — B², 47, 49, 119 à 130, 136, 146, 157, 164, 168, 172, 178, 179, 225, 254, 407 à 409. — C¹, 59, 65, 66, 82, 170, 192 à 194, 198, 211 à 214, 275, 327, 359, 362. — C², 72, 75, 77, 78, 85 à 87, 90 à 92, 128, 302, 303, 306 à 311, 360, 361, 367.

K

- KADDOUR. — B¹, 293, 294.
 KADDOUR-BEN-MORFI. — B¹, 309, 311. — B², 41. — C¹, 202.
 KAÏD-IBRAHIM. — B¹, 152, 224, 283, 286, 291, 305, 393. — B², 14 à 17, 28, 31, 40, 77.

KHALIFA-BEN-MAHMOUD. — B¹,
298, 299, 303, 304.
KHALIL. — B², 124, 125.
KHÉREDDINE-AGHA. — B¹, 79,
145, 283.
KLEIN. — C², 60.
KOLB. — B¹, 190, 191.
KORTE. — C¹, 72, 126, 154, 156,
297, 299, 321. — C², 4, 70, 73.
KOUIDER. — B¹, 265, 268.

L

LABOSSAYE. — C¹, 237.
LA BRETONNIÈRE. — A, 50 à 52,
54, 57 à 59.
LA CIPIÈRE. — B², 412.
LACOTTE. — C², 69, 86.
LACROIX. — B¹, 82.
LACROUTZ. — B¹, 167.
LADMIRAULT. — C¹, 156, 216. —
C², 20, 90, 282, 300.
LAFARE. — B¹, 42.
LA FERRONNAYS. — A, 46 à 48,
50, 53, 54.
LAFONTAINE. — B², 412. — C¹,
255.
LAGONDIE. — B¹, 377. — B², 75.
LA HITTE. — A, 68, 120, 128,
154, 155, 181, 196, 201, 203,
211, 212, 215, 217, 226, 249.
LALANDE. — B², 226.
LAMARTINE. — B¹, 322. — B²,
209.
LA MORICIÈRE. — B¹, 12, 13, 83,
118, 122, 124, 125, 137, 191,
232, 233, 237, 240, 242, 249 à
252, 254, 260, 261, 338, 346,
347, 353, 393, 394, 396, 399.
— B², 35, 63, 107, 126, 213,
214, 248, 249, 252, 264, 281,
283 à 288, 290, 332, 392, 425,
429, 435, 439, 454, 485 à 489.
— C¹, 7, 10, 28 à 33, 36, 37,
39, 46, 47, 54 à 58, 69, 79, 82
à 85, 88, 96 à 98, 100, 104,
114, 129 à 141, 143, 144, 166,
172, 175 à 177, 179, 184, 186
à 188, 200 à 205, 210, 214,
228, 232, 233, 237, 286, 300,
304, 305, 309 à 315, 317 à 319,
322 à 324, 326, 330, 342, 344,
355, 369 à 371, 374. — C², 3,
4, 6 à 8, 13, 27 à 30, 34, 40,
54, 66, 67, 69 à 71, 73, 78, 91,
131 à 134, 150, 161, 165 à 167,
170, 172 à 190, 266.
LAMY. — B², 245 à 247, 254,
269, 273, 290, 291.
LA RUE (DE). — B², 61, 105, 107,
212, 338. — C¹, 36, 368.
LASRY. — B², 49, 50.
LA TORRÉ. — B², 218. — C¹,
445.
LA TOUR DU PIN. — B², 268.
LAURENCE. — B¹, 243, 314, 320,
333, 342. — B², 402.
LAURENT. — C², 338.
LAVAISSIÈRE. — C², 65.
LAVAL. — A, 254. — B¹, 230.
LAVARANDE. — C², 223, 254 à
256, 260, 306.
LEBLOND. — B¹, 289. — C¹, 150.
LEBŒUF. — B², 262, 361, 448.
LEBRETTEYILLOIS. — C², 248.
LE FLÔ. — B², 283, 403, 474. —
C¹, 209.
LEFOL. — B¹, 445, 448.
LELIÈVRE. — B², 405.
LEMERCIER. — B¹, 257, 259, 353
à 355. — B², 58, 66, 73, 77,
141, 130, 151, 176, 360.
LENOIR. — A, 202.
LÉON ROCHES. — B², 310, 350.
— C¹, 185, 277, 278, 307, 324,
357, 368. — C², 407, 453.
LEPASQUIER. — B¹, 333, 350.
LESSEPS. — A, 89. — B¹, 71, 72,
78, 80.
LÉTANG. — B¹, 223, 288, 294. —
B², 96, 111, 181, 191.
LEVAILLANT. — B², 426.

LEVASSEUR. — C¹, 39, 58, 59, 252. — C², 100.
 LÉVI. — C², 86.
 LEYDET. — B², 195.
 LIADÈRES. — C¹, 226.
 LINIERS. — C², 359.
 LORENCEZ. — C², 223, 224, 253.
 LOUIS-PHILIPPE. — B¹, 163. — B², 108, 234, 244, 346, 355. — C², 114, 194.
 LOURMEL. — C¹, 304. — C², 247, 249, 252, 254, 264.
 LOVERDO. — A, 69, 126, 135, 136, 138, 146, 152, 153, 156, 183, 188, 189, 191, 197.
 LOWASY. — B¹, 349 à 355.
 LUZY. — C², 268, 282.

M

MAC-DONNELL. — A, 17, 23, 24.
 MAC MAHON. — B¹, 43. — B², 167, 273, 468, 470, 481. — C¹, 72, 265. — C², 70, 106, 112, 165, 167, 173, 174, 214, 217, 265, 282, 291 à 293, 295, 318, 319, 341, 344, 346, 348, 359, 361, 362, 366, 367, 369.
 MAHIDDINE-EL-SGHIR. — B¹, 134, 169, 170, 180, 184, 186, 363, 367 à 369, 371. — B², 8, 107.
 MAHI-ED-DINE. — B¹, 218 à 220, 223, 224, 279.
 MAHI-ED-DINE (du Sebaou). — C¹, 150, 151, 171, 293. — C², 220.
 MAHMOUD. — A, 64, 104. — B², 226.
 MAILLOT. — B², 129.
 MAISON. — B¹, 403. — B², 4, 39, 61, 105, 109.
 MAISSIAT. — C², 209, 282, 290, 341, 360.
 MALÉCHARD. — B², 276.
 MANGIN. — C², 232.
 MANUCCI (les). — C¹, 104 à 108.

MARBOT. — B², 26, 436.
 MARGY. — C¹, 206.
 MARDOCHÉE. — B¹, 297 à 299.
 MAREY. — B¹, 13, 70, 115, 182, 336, 337, 399. — B², 8, 116. — C¹, 258, 274 à 276, 279, 281, 282, 321. — C², 25, 73, 80, 123, 206, 208, 211.
 MARGUENAT. — C¹, 192.
 MARGUERITTE. — C², 113.
 MARIN. — C², 66, 113.
 MARION. — B¹, 2, 42, 43, 45, 50, 63, 67, 111, 112.
 MARMIER. — C², 238, 336, 337.
 MARTIGNAC. — A, 46, 60.
 MARTIMPREY. — C¹, 33, 34, 36, 38, 45, 67, 145, 172, 208, 287, 304, 324 à 326, 353, 358, 360, 368, 369. — C², 68, 182, 282.
 MARULAZ. — C², 274.
 MASSOT. — B², 473. — C¹, 42.
 MAUGUIN. — B¹, 341. — B², 211.
 MAUMET. — B¹, 9, 63, 190.
 MAUSSION. — B¹, 339, 364, 382, 388 à 390, 392. — B², 34, 56, 70, 75, 81, 86, 95, 96, 196, 201, 203, 213, 314, 315, 317, 487, 488.
 MÇAUD. — B¹, 195, 196, 238.
 MEDANI. — C¹, 294, 299.
 MEDENI. — B¹, 343, 350 à 352, 354.
 MÉHÉMET-ALI. — A, 63, 64, 66, 109, 110. — B¹, 71, 149. — C¹, 51, 52.
 MELCION D'ARC. — B², 130, 134, 138, 168.
 MELLINET. — C², 71.
 MENDIRI. — B¹, 85, 94, 134.
 MENNE. — B², 25, 26.
 MENONVILLE. — B², 317.
 MERMET. — B², 407 à 409.
 MESMER. — C², 294.
 METTERNICH. — B², 327.
 MEUNIER. — C¹, 206.
 MILTGEN. — B², 423.

- MIRANDOL. — C¹, 83, 114, 132.
 MIRBECK. — B², 321, 325. — C², 241, 245, 248, 252.
 MOHAMMED-BEL-HADJ (des Beni-Oufagh). — C¹, 157, 158, 164, 189, 195, 205. — C², 18.
 MOHAMMED-BEL-HADJ (du Zab). — C¹, 253, 264 à 266, 269, 272. — C², 245, 249.
 MOHAMMED-BEN-ABDALLAH. — C¹, 90, 93, 101, 286. — C², 298 à 304, 306, 310, 327, 328, 330, 331, 334, 336, 337.
 MOHAMMED-BEN-HUSSEIN. — B², 6, 7, 62, 63, 66 à 68, 106, 215.
 MOKRANI. — B², 337, 362, 363, 412, 413. — C¹, 243, 244. — C², 140, 305.
 MOLÉ. — B², 109, 188, 198, 204, 210, 211, 225, 239, 242, 245, 298, 308, 309, 319, 327 à 329, 334, 344, 346.
 MOLINE DE SAINT-YON. — C², 75, 134.
 MOLLIÈRE. — B¹, 254. — B², 339.
 MONCEL. — B², 182.
 MONK D'UZER. — Voir DUZER.
 MONTAGNAC. — B², 460, 476, 477, 487, 488. — C¹, 5, 63, 137, 254, 255, 370. — C², 53 à 61, 67.
 MONTALEMBERT. — B¹, 159.
 MONTAUBAN. — B¹, 395. — B², 485. — C², 167, 173, 177, 296.
 MONTFORT. — B¹, 209, 243.
 MONTLIVAUT. — A, 70, 172, 183, 206, 237, 243.
 MONTPENSIER (duc de). — C¹, 269. — C², 18.
 MORAND. — C², 308, 310, 311.
 MORNAI. — B¹, 216.
 MORRIS. — B², 172, 445. — C¹, 110, 192 à 194, 198, 233, 234, 317, 359, 362.
 MORTEMART. — B², 129, 168.
 MORTIER. — B¹, 359.
 MOUÇA-EL-DERKAOUI. — B¹, 368, 369.
 MOULEY ABD-ER-RAHMANE. — B¹, 217. — B², 373. — C¹, 302, 305, 307, 311, 327, 337, 338, 350. — C², 2, 3, 5, 29, 49, 87, 154, 156, 157, 160, 167, 169.
 MOULEY-AHMED. — C², 159, 161, 169.
 MOULEY-ALI. — B¹, 73, 94, 150.
 MOULEY-MOHAMMED. — C¹, 344 à 346, 362 à 364, 367. — C², 157 à 159, 161.
 MOUNIER. — B¹, 112.
 MOUSERLI. — B¹, 150, 153, 222.
 MOUSTAFA-BEN-ISMAÏL. — B¹, 150, 153, 309 à 311, 357, 363, 366, 367, 393. — B², 12, 40, 41, 44, 45, 48, 51, 71 à 75, 78, 85, 88, 94, 405. — C¹, 58, 90, 91, 94, 101, 133, 136, 140, 184, 200 à 202.
 N
 NAPOLÉON III. — C², 261, 272, 316 à 318, 339.
 NÉGRIER. — B², 221, 300, 320, 322, 324, 325, 337. — C¹, 11, 217, 242, 243, 245, 250 à 253.
 NEMOURS (duc de). — B², 112, 113, 129, 132, 157, 158, 167, 173, 174, 235 à 239, 243, 247, 250 à 252, 254, 260, 263, 273, 275, 279, 283, 287, 288, 292, 296, 298. — C¹, 14, 17, 22, 24, 32, 33, 36, 39, 76, 220, 221.
 NEVEU. — C², 320, 362.
 NIEL. — B², 289.
 NION (de). — C¹, 307, 313, 333, 335, 338, 349, 367.
 NIQUEUX. — C², 328, 329, 331, 335.

O

- ODILON BARROT. — B¹, 322.
 O'KEFF. — C¹, 207.
 OMAR-DEY. — A, 5 à 7, 15, 19, 20.
 ORLÉANS (duc d'). — B², 14, 20, 24 à 26, 34, 42, 56, 59, 130, 223, 229 à 241, 245, 355, 368, 374 à 377, 379, 380, 389, 416 à 418, 421, 422, 428, 430, 433, 439. — C¹, 127, 128.
 OUDINOT (colonel). — B¹, 294, 295, 382, 384.
 OUDINOT (général). — B², 15, 17, 18, 25, 26.
 OULID-BOU-MEZRAG. — B¹, 109, 126, 130, 133, 216.
 OULID-OU-REBAH. — B¹, 248, 250, 348, 351, 352 à 355. — B², 360.

P

- PALMERSTON. — B¹, 231. — B², 325 à 327, 330, 331.
 PARISSET. — C², 238, 248.
 PARSEVAL. — B¹, 252.
 PASSY. — B¹, 314, 316, 317, 321, 340. — B², 99.
 PATÉ. — C², 282, 319, 341.
 PELISSE. — C¹, 272.
 PÉLISSIER. — B², 488. — C¹, 34, 57, 172, 180, 210, 358. — C², 20 à 24, 77, 96, 209, 217, 267, 270, 276 à 278, 282, 303 à 311.
 PELLISSIER. — B¹, 262, 264, 268. — B², 29, 214, 307, 354.
 PÉRIGOT. — C², 359.
 PERRAUD. — B², 82.
 PERREGAUX. — B², 15, 43, 47, 53, 55, 58, 59, 69, 70, 77, 111, 217, 218, 220, 275, 279, 297.
 PERSAC. — C¹, 156.
 PETIT. — C², 238, 239, 248.

- PIAT. — C², 341.
 PICHON. — B¹, 159, 165, 168, 169, 191.
 PICOULEAU. — C¹, 166, 167, 168.
 PISCATORY. — B¹, 243, 314, 317, 342, 457.
 POERIO. — C¹, 26.
 POLIGNAC. — A, 60, 63, 64, 66, 80, 82 à 84, 86, 89, 105, 169, 230, 251, 253, 258. — B¹, 230.
 PORET DE MORVAN. — A, 70, 119, 136, 137, 146, 155, 164, 173, 176, 177, 183, 206.
 PORTALIS. — A, 54.
 POURCET. — B², 470. — C¹, 226.
 PRÉBOIS. — B², 136.

R

- RABIER. — B², 257.
 RANCÉ. — B², 108 à 110, 171, 184, 209.
 RANDON. — B², 485. — C¹, 45, 245 à 249, 260 à 262, 273. — C², 101 à 105, 266, 275, 278, 282 à 284, 290, 299, 303, 305, 314 à 318, 320 à 325, 328, 332 à 334, 343, 345, 350, 352 à 358, 360, 362 à 369, 371, 373.
 RAPATEL. — B¹, 336, 353, 400. — B², 7, 9, 60, 63, 67, 68, 106, 108, 116, 128, 182, 191, 300.
 RAPHEL. — B², 382.
 RÉALIER-DUMAS. — B², 116.
 RÉGIS. — C², 321, 323, 325.
 RÉMUSAT. — B¹, 316.
 RENAULT. — B², 440. — C², 90 à 94, 128, 161, 165, 166, 359, 360, 367, 371.
 RESCHI. — B², 124, 337, 358.
 REVEU. — C², 18, 19.
 REWBELL. — B², 162.
 RIBOURT. — C², 282, 317.
 RICHPANCE. — B², 47, 153.
 RIGNY. — B², 130, 133, 134, 142.

- à 145, 150, 152, 155, 166, 167, 169 à 173.
- RIVET. — C¹, 284, 285, 288. — C², 67, 317, 318.
- ROBERT PEEL. — C¹, 337, 366, 367.
- ROGNIAT. — C¹, 421.
- ROGUET. — C¹, 317, 318.
- ROHAULT DE FLEURY. — B², 233, 239, 243, 245, 250, 256, 257, 275.
- ROLAND DE BUSSY. — B¹, 18.
- ROLLAND. — C², 89.
- ROSAMEL. — A, 203, 207, 257. — B¹, 314.
- ROSETTI. — C², 254.
- ROSTOLAN. — B², 392, 394, 395, 400, 421, 441.
- ROUILLARD. — B¹, 131.
- ROUVRAY. — B², 313.
- ROVIGO. — B¹, 153, 155, 158, 166, 167, 169, 170 à 174, 178 à 180, 186, 187, 189, 193 à 195, 197, 198, 214, 215, 221, 225, 227, 232 à 234, 236, 238, 240, 248, 249, 325, 344.
- ROZE. — C², 337.
- RULLIÈRE. — B¹, 37, 40, 55, 57, 58. — B², 195, 248, 252, 254, 275, 279, 290 à 292, 307, 387, 392 à 394.
- RUMIGNY. — B², 424, 436. — C¹, 77 à 79, 94, 95, 103.
- S
- SADE (DE). — B¹, 314, 316, 317, 340.
- SAGET. — B², 484.
- SAINT-ARNAUD. — C¹, 118, 127, 128, 149, 166, 167, 198, 216, 217, 226, 278, 279, 371, 373. — C², 17, 19, 20, 47, 71, 73, 77, 96, 124 à 126, 131, 132, 219, 265, 267, 269 à 275, 278, 279, 283, 284, 290, 293, 314 à 318.
- SAINT-GERMAIN. — B¹, 254. — C², 210, 211, 230, 232, 234, 235.
- SAINT-HYPOLITE. — B¹, 182, 361, 371, 372. — B², 168.
- SAINTE-AULAIRE. — B², 327. — C¹, 335, 337, 338.
- SALLES. — B², 335, 354, 355, 359, 361. — C², 219, 235, 282, 291.
- SALOMON DE MUSIS. — B¹, 176. — B², 360.
- SALVANDY. — B², 212.
- SANZAI. — B², 284, 285.
- SAUZET. — B¹, 221, 280.
- SCHAUENBOURG. — B¹, 335. — B², 217, 218, 220.
- SCHNEIDER. — B², 338.
- SCHRAMM. — B², 450. — C¹, 2.
- SEBASTIANI. — B¹, 80, 164. — B², 323, 326, 330, 331, 457.
- SEILLIÈRE. — A, 74.
- SÉMERIE. — B¹, 343.
- SENILHES. — C¹, 258.
- SENTUARY. — C¹, 144.
- SÉRIGNY. — B², 285.
- SEROKA. — C², 229, 230, 239.
- SI-DJOUÏ. — C¹, 296. — C², 221, 224, 225, 261 à 263, 289, 290, 350, 357.
- SI-HAMZA. — C², 300, 304, 305, 311, 313, 328 à 330, 332, 333.
- SI-ZERDOUD. — C¹, 245 à 247, 252 à 257.
- SIDI-EL-ARIBI. — B¹, 309, 311, 357, 363, 367, 369.
- SIDI-EL-ARIBI (fils du précédent). — B², 59. — C¹, 115, 157, 173, 180. — C², 19, 20, 45.
- SIDI-HAMIDA. — C¹, 344 à 346, 368.
- SIDI-MBAREK. — Voir BEN-AL-LAL.
- SIDI-SAAD. — B¹, 125, 170, 180. — B², 216.

SIDI-SAÏD. — C¹, 60. — C², 170.
 SIGNY. — B¹, 181.
 SILLÈGUE. — C¹, 259 à 262, 264,
 271.
 SIQUOT. — C¹, 237.
 SOFAR. — B¹, 325.
 SOL. — B¹, 299, 304 à 306.
 SOL (commandant). — B², 12.
 SOULT. — B¹, 158 à 161, 168,
 225, 228, 251, 259, 319 à 324.
 — B², 381, 489. — C¹, 2, 77,
 79, 94, 160, 162, 211, 229, 290,
 302, 370. — C², 23, 24, 29, 30,
 41 à 44, 115, 133.
 SOUVILLE. — C², 234.

T

TAHIR-PACHA. — A, 104 à 106.
 TALLEYRAND. — B¹, 163, 164,
 229, 231.
 TARBOURIECH. — C², 306.
 TARLÈ. — C¹, 7, 79.
 TARTAS. — B², 475. — C¹, 235,
 359, 362.
 TATAREAU. — C¹, 267, 270.
 TEDJINI. — B², 347 à 349, 352,
 353, 411. — C¹, 277, 278, 281.
 — C², 128, 311 à 313.
 TEMPOURE. — C¹, 37, 38, 49, 53,
 54, 69, 89, 90, 93, 232, 236,
 309, 313, 317, 321.
 THIERS. — B², 99 à 101, 103,
 104, 109, 209, 210, 355, 416,
 456, 466, 489. — C¹, 378.
 THIÉRY. — C¹, 202, 313. — C²,
 65.
 THOLOZÉ. — A, 70, 188, 225,
 228, 230.
 THOMAS. — C¹, 265, 272, 273. —
 C², 319.
 THOMAS (adjudant). — C², 62,
 113.
 TINAN. — B¹, 249, 250. — C¹,
 229.
 TOUCHARD. — C², 194.

TOURNEMINE. — B², 130, 256,
 271.
 TOURVILLE. — C², 295.
 TOUSSAINT. — C², 254.
 TRÉLAN. — A, 250, 251.
 TRÉZEL. — B¹, 158, 179, 187,
 188, 232, 233, 235, 252, 254,
 256, 259, 310, 337, 361 à 367,
 374 à 381, 384 à 386, 388 à
 390, 393, 394, 396, 398, 400,
 402, 403. — B², 14, 16, 126,
 131, 134, 138, 143, 151, 177,
 178, 205, 252, 254, 274, 275,
 295, 300, 407. — C², 185.
 TRIPIER. — B², 480. — C², 21.
 TROBRIANT. — B¹, 194, 215, 221,
 223, 236, 245.
 TROCHU. — C¹, 39, 234. — C²,
 82.

V

VAILLANT. — A, 202. — B²,
 337. — C², 352, 355, 358.
 VALAZÉ. — A, 68, 125, 128, 152,
 162, 167, 181, 196, 198, 201,
 212, 217, 226. — B¹, 341.
 VALÉE. — B², 235, 236, 239,
 242, 243, 245, 246, 250, 256,
 258, 260, 267, 275, 280, 281,
 283, 287, 290, 292, 294 à 296,
 298 à 302, 306, 308 à 310,
 320, 322, 332 à 339, 341, 344,
 346, 351, 354, 357 à 359, 364,
 365, 370, 374, 375, 377, 380,
 381, 383 à 388, 391, 394, 395,
 399, 403, 410, 411, 413, 416,
 418, 421, 423 à 425, 430, 432,
 433, 439, 442, 443, 447 à 450,
 453, 459, 466, 471, 473, 474,
 476, 478, 481 à 483, 485, 489.
 — C¹, 2, 6, 7, 13, 14, 27, 42,
 74.
 VERGÉ. — B¹, 260 à 262, 265.
 VIENNET. — B¹, 319.
 VIEUX. — B², 285 à 287.

VILLÈLE. — A, 28, 45.

VINOY. — C², 4, 5, 306, 319.

VOIROL. — B¹, 234, 237, 240 à
243, 245, 249, 251, 256, 260 à
263, 265 à 268, 297, 302, 305,
312, 313, 324, 325, 327, 328,
339, 348, 358.

VOLLAND. — B¹, 14, 77, 79, 344.

W

WALEWSKY. — B¹, 358, 359.

WALSIN ESTERHAZY. — C¹, 33,
54, 86, 327, 359. — C², 5, 6.

WENGY. — C², 135.

INDEX GÉOGRAPHIQUE

A

- ABD-EN-NOUR. — B², 323, 341.
 ABID-EL-BOKHARI. — C¹, 314, 353, 364.
 AÏN-KEBIRA (des Trara). — C², 70.
 AÏN-KEBIRA (près Mascara). — B², 27. — C¹, 58.
 AÏN-MADHI. — B², 347, 352, 353, 373. — C¹, 277 à 281. — C², 128, 311 à 313.
 AÏN-SEFRA. — C², 128, 218.
 AÏN-SFISIFA. — C², 128, 218.
 AÏN-TAILAZID. — B², 465 à 467, 470, 471. — C¹, 13.
 AÏN-TEMOUCHENT. — C², 66, 68, 87, 113.
 AÏN-TURCO. — B², 378, 412, 413.
 AKBET-KREDDA. — C¹, 38.
 ALGER. — A, 7, 10, 11, 14, 16, 23, 26, 57, 65, 107, 112, 115, 116, 163, 187, 189, 194, 195, 207, 213, 224, 225, 235 à 237, 272. — B¹, 16, 19, 22, 24, 80, 81, 94, 102, 107, 133, 166, 171, 315 à 319, 321, 325, 332, 333, 337, 339 à 344, 400, 402. — B², 2, 5 à 7, 9, 36, 100, 101, 181, 209, 210, 299, 301, 303, 311, 325, 326, 328 à 331, 369, 372, 375, 388, 417, 441, 463. — C¹, 12, 123, 126, 128. — C², 39, 79, 80, 82, 83, 127, 128.
 AMER. — B², 337.
 AMRAOUA. — B¹, 177. — B², 217. — C¹, 294, 296, 297, 299.
 ANGAD. — B¹, 222, 309. — B², 43, 45. — C¹, 304, 311, 341.
 ANNOUNA. — B², 135, 247.
 AOUARA. — B¹, 112, 113, 116. — B², 132.
 ARID. — B¹, 266, 335.
 ARZEU. — B¹, 279 à 281, 300, 302 à 304, 306, 311, 365, 386, 388, 391 à 393, 396. — B², 405.
 ARZOU. — C², 138.
 ASSASNA. — C¹, 64, 205 à 208, 232, 233, 235.
 ATLAS. — A, 246. — B¹, 36, 37, 39, 41, 44, 50, 56, 100, 125. — B², 7, 19, 22, 33, 64, 66, 199, 216, 303. — C¹, 82.
 ATTAFF. — C¹, 153, 164.
 AUMALE. — C², 99, 100, 126, 261.
 AURÈS. — B², 295, 320. — C¹, 245, 253, 263, 266, 269. — C²,

- 209, 230, 232, 234, 258, 259, 265, 374.
- AYAD. — C¹, 125, 126, 146, 149, 156, 166, 170, 196. — C², 72.
- B
- BAB-AZOUN. — A, 194, 195, 202, 204, 213, 223, 225, 236, 237. — B¹, 15, 30, 84, 107. — C², 144.
- BAB-EL-OUED. — A, 195, 225, 236. — B¹, 15, 94, 107, 172. — B², 381.
- BAB-EL-TAZA. — C¹, 101, 102. — C², 64, 70.
- BABA-ALI. — B¹, 86, 104. — B², 9.
- BABORS. — B², 362. — C², 212, 213, 270, 320, 324, 374.
- BASTION DE FRANCE. — A, 18, 21.
- BATNA. — C¹, 263 à 265, 269. — C², 230.
- BELEZMA. — C¹, 270. — C², 100, 258.
- BENGUT (cap). — A, 106. — C¹, 293.
- BENI-ABBÈS. — C², 137 à 140.
- BENI-AÏCHA (col des). — B², 216, 218, 220. — C¹, 299. — C², 79.
- BENI-AMER. — B¹, 222, 277, 309. — B², 50, 55, 70, 96, 486, 487. — C¹, 68, 84, 90. — C², 5, 68, 70, 87, 157, 158.
- BENI-CHOUGRANE. — B², 42. — C¹, 38, 83, 89. — C², 69.
- BENI-HIDJER. — C², 344, 348.
- BENI-KHELIL. — B¹, 27, 60, 119, 176, 241, 243, 260 à 262, 264, 265, 267, 268, 335, 337, 375. — B², 304, 371.
- BENI-MÇAOUÛ. — A, 216. — B¹, 95, 98. — B², 466.
- BENI-MELLIKEUCH. — C², 140, 224, 225, 268, 344, 370.
- BENI-MERED. — B², 181, 393, 394. — C¹, 110 à 112. — C², 38.
- BENI-MNACER. — B¹, 367, 426, 427. — C¹, 109, 117, 119, 124, 153, 165 à 169, 215, 216.
- BENI-MNAD. — B¹, 28, 186, 337, 363, 367, 442, 479, 482. — C¹, 119, 168, 169.
- BENI-MOUÇA. — B¹, 28, 94, 129, 176, 262, 264, 267, 335. — B², 304, 371.
- BENI-OURAGH. — C¹, 153, 155, 157, 158, 164, 189, 195, 204. — C², 3, 46, 209.
- BENI-RATEN. — C², 26, 346, 348, 350 à 352, 354, 361 à 366, 370.
- BENI-SALA (Titteri). — A, 246. — B¹, 27, 28, 84, 95, 98, 99, 268. — B², 215, 332, 333, 465, 466. — C¹, 119.
- BENI-SALA (Bone). — B², 484. — C², 295.
- BENI-SLIMANE. — B¹, 94. — C², 219, 220.
- BENI-SNASSEN. — C¹, 102, 302, 314. — C², 2, 106, 168, 296.
- BENI-SNOUS. — C¹, 240. — C², 211.
- BENI-TOUFOUT. — C¹, 257. — C², 292.
- BENI-YACOUB. — B¹, 209 à 212, 270.
- BENI-YALA. — C², 220, 223, 224.
- BENI-YAYA. — C², 345, 346, 363.
- BENI-ZEROUEL. — C¹, 49, 54, 115, 153, 173, 175. — C², 19.
- BENI-ZOUGZOUÛ. — C¹, 25, 119, 146, 153, 166, 181.
- BEROUAGHIA. — B¹, 369. — C¹, 40, 123.
- BESS-NESS. — C¹, 156, 158, 205.
- BIBAN (portes de fer). — A, 243.

- B², 335, 337, 378, 379, 381, 383, 384, 399, 411, 412.
- BIRKUADEM. — B¹, 30, 129, 132, 171, 178, 184. — B², 369, 441, 474, 477.
- BIRMANDRAÏS. — B¹, 30.
- BIR-TOUTA. — A, 251. — B¹, 60, 132, 182, 194.
- BISKRA. — B¹, 173, 320, 321. — C¹, 244, 264, 265, 272, 376. — C², 228, 230 à 232, 234, 243, 244, 335.
- BLIDA. — A, 246, 248 à 250. — B¹ 11, 34 à 37, 51, 52, 54 à 58, 65, 84, 93, 97 à 99, 109, 125, 170, 187, 189, 241, 243, 244, 266, 268, 337, 353, 399. — B², 5, 6, 36, 182, 199, 215, 216, 301, 303, 332, 333, 369, 382, 392 à 397, 400, 402 à 404, 422, 434, 454, 464 à 466, 471, 478, 481, 482. — C¹, 7, 9, 13, 15, 17, 40, 42, 106, 109, 110, 113, 114, 117, 123, 149, 169. — C², 80.
- BOGHAR. — C¹, 8, 29, 40, 42, 43, 60, 63, 166, 169, 170, 186 à 188, 190, 196, 212 à 214. — C², 76, 79.
- BOIS DES OLIVIERS. — B², 438, 446 à 448, 450, 471, 482. — C¹, 13, 72.
- BONE. — A, 257, 266, 267. — B¹, 135 à 138, 179, 196, 197, 213, 245 à 247, 269, 271, 273, 315, 332, 340. — B², 36, 113 à 116, 118, 119, 121, 124 à 130, 132, 133, 149, 175 à 178, 209, 210, 227, 228, 251, 268, 294, 301, 372, 463.
- BORDJ-BOGHNI. — C², 221, 278, 353.
- BORDJ-BOU-ARERIDI. — B², 378.
- BORDJ-BOUIRA. — B², 380. — C¹, 151, 171. — C², 137, 441, 220.
- BORDJ-EL-ARBA. — B², 415. — C¹, 109.
- BORDJ-MEDJANA. — B², 378.
- BORDJ-MNAËL. — C¹, 293 à 295. — C², 278.
- BORDJIA. — B¹, 293, 309. — C¹, 54, 83, 89, 96. — C², 69.
- BOUAGUEB. — B¹, 235, 243.
- BOUDOUAOU. — B¹, 28. — B², 216, 218, 307, 332, 475. — C¹, 150.
- BOUFARIK. — A, 251. — B¹, 32, 59, 65, 121, 130, 132, 133, 183, 236, 241 à 244, 260, 262, 264, 266, 268, 335 à 339, 371. — B², 7, 9, 61 à 63, 108, 181, 182, 221, 222, 369, 372, 392 à 396, 400, 469, 473. — C¹, 110 à 112.
- BOUGIE. — A, 434. — B¹, 245 à 260, 344 à 355. — B², 36, 114, 359 à 363, 372, 375, 376, 378. — C¹, 377 à 379. — C², 134 à 136, 140, 141, 212, 219, 287.
- BOU-MERZOUG. — B², 141, 142, 158, 159, 260.
- BOU-REKKA. — B², 479. — C¹, 119.
- BOUROUMI. — B¹, 264. — B², 8, 10, 221, 423, 446. — C¹, 124.
- BOU-SADA. — C¹, 243, 259. — C², 86, 232, 236, 258.
- BOUZARÉA. — A, 161, 165, 175, 176, 183 à 185, 187 à 189, 191, 198, 207, 210 à 212. — B¹, 51, 245.
- BRAZ. — C¹, 146, 147, 153.
- BREZINA. — C², 9, 10, 129.
- BRIDIA. — B¹, 277. — B², 195.

C

- CADIX. — C¹, 339, 343, 365.
- CAFÉ DES PLATANES. — B², 441.
- CAMP D'ERLON. — B¹, 338. — B², 7, 8.

- CAMP DE L'ARBA. — B², 369, 392, 394, 422.
- CAMP DE LA TAFNA. — B², 73, 77, 82, 193, 197, 208.
- CAXINE (cap). — A, 42, 162, 204.
- CHAB-EL-KETA. — B², 443, 479. — C¹, 71.
- CHAPELLE-ET-FONTAINE. — A, 170 à 172, 182 à 184, 206.
- CHÉLIF. — B¹, 50, 309, 312, 357, 363, 367, 368, 370, 386. — B², 32, 59, 77, 111, 193, 199, 214, 390, 442 à 444, 446, 452, 455, 464. — C¹, 18, 20, 23, 25, 49, 54, 100, 113 à 117, 123, 124, 131, 134, 135, 146, 152, 153, 173, 175 à 178, 180, 181, 204. — C², 18, 20, 46, 71, 73, 78, 95.
- CHELLALA. — C², 93, 129.
- CHENOUA. — B², 221. — C¹, 169.
- CHERCHEL. — B¹, 358, 359, 368. — B², 6, 390, 414, 415, 425, 427, 444, 458, 462. — C¹, 109, 113, 118, 119, 159, 166, 167, 169.
- CHEURFA. — C¹, 54, 201. — C², 209.
- CHIFFA. — B¹, 27, 28, 38, 69, 93, 119, 120, 368. — B², 8, 61, 64, 108, 111, 199, 221, 303, 396, 399, 403, 415, 421, 422, 425, 438. — C¹, 122, 149.
- CHOTT. — C¹, 133 à 135. — C², 6, 9, 76, 93.
- CHREUB-OU-HEUREUB. — B², 217, 218, 220.
- COL DE MOUZAÏA. — Voir TENIA DE MOUZAÏA.
- COLLO. — C¹, 257. — C², 212, 268, 274, 290 à 292.
- COMPIÈGNE. — B², 229, 230, 236 à 238.
- CONSTANTINE. — A, 243, 256. — B¹, 272, 373. — B², 36, 37, 112, 113, 118 à 123, 129, 138 à 141, 143, 146, 147, 157, 162, 174, 176 à 178, 181, 183, 188, 189, 225, 227, 228, 230, 231, 238, 242, 244, 255 à 257, 262, 267, 268, 277, 280, 290, 294 à 297, 300, 319 à 327, 331, 334 à 339, 342, 348, 364, 372 à 374, 376, 399, 410, 411, 463, 483, 484. — C¹, 10, 11, 198, 241, 242, 253, 262. — C², 100.
- COUDIAT-ATY. — B², 141 à 144, 149, 150, 152, 155, 157, 158, 169, 257 à 264, 266, 267, 271, 273, 278, 291.

D

- DAHRA. — C¹, 54, 115, 152, 153, 158, 159, 165, 166, 173, 175, 177, 181, 184. — C², 13, 19, 20, 25, 45, 78, 96, 124.
- DAR-EL-ATCHOUC. — B², 71, 76.
- DAYA. — C², 8, 28, 68, 73, 128.
- DELLYS. — A, 106. — C¹, 293, 300, 319, 373, 374. — C², 25, 26, 80, 221, 359.
- DELY-IBRAHIM. — A, 167, 169, 177, 181. — B¹, 30, 174, 181, 184, 192, 338. — B², 369.
- DIAFRA. — C¹, 84, 133, 134, 231. — C², 8, 68.
- DJEBEL-AMOUR. — C¹, 188, 190, 276. — C², 6, 86, 87, 90, 299, 300, 303.
- DJEBEL-DAKLA. — B¹, 46. — B², 467, 476. — C¹, 107.
- DJEBEL-DIRA. — C¹, 149, 174, 259. — C², 25, 79, 81, 99.
- DJEBEL-ENFOUS. — B², 429, 434, 435.
- DIELFA. — C², 302.
- DJEMILA. — B², 341 à 343, 362, 363, 410, 412.
- DJEMMA-GHAZAOUAT. — C¹, 330, 347, 364, 370. — C², 13, 53, 54, 56 à 58, 63, 65, 70, 97, 99.

DJENDEL. — B¹, 369. — B², 446, 452. — C¹, 424, 426, 446, 447, 453, 466.
 DJÉRID. — B², 410, 411. — C¹, 51. — C², 331.
 DJIDDA. — C¹, 205, 208.
 DJIDJELI. — B², 337, 359, 361, 375, 444. — C¹, 377 à 379. — C², 134, 212, 267, 269 à 271.
 DJURDJURA. — B², 216. — C¹, 151, 291. — C², 25, 81, 83, 83, 136, 212, 213, 220, 261, 290, 342, 343, 350, 360, 374.
 DOUAIR ET SMELA. — B¹, 150, 153, 221, 222, 288, 291 à 293, 309 à 311, 374, 376, 378 à 380, 386, 400. — B², 11, 14 à 16, 40 à 47, 51, 69, 74, 74, 75, 78, 83, 88, 92 à 94, 195, 407, 483, 486. — C¹, 9, 32, 56, 58, 68, 101, 133, 200, 202, 319. — C², 68.
 DOUËRA. — B¹, 30, 194, 241, 242, 263 à 265, 268, 337, 338, 370, 372, 392, 393, 395, 473. — C¹, 42, 218, 219. — C², 80.
 DRA-EL-MIZANE. — C², 276 à 278, 319, 352, 353, 359.
 DRÉAN. — B², 124, 126, 127

E

ÉDOUGH. — B¹, 245. — C¹, 245, 246, 253, 258. — C², 284.
 EGHRI. — C¹, 45, 50, 54, 58, 59, 60, 83, 132, 135, 184, 200, 203.
 EL-AFROUN. — B², 422, 423.
 EL-AROUCI. — B², 323, 337 à 339. — C¹, 11, 247.
 EL-AROÛIA. — C², 10.
 EL-BEÏDA. — C², 86, 87, 90.
 EL-BIOD. — C², 94, 306.
 EL-BORDJ. — B², 28, 33. — C¹, 38, 46, 57, 140. — C², 69.

EL-ESNAM. — C¹, 176, 177, 179 à 181, 185, 196, 204.
 EL-FHAS. — B¹, 24, 171, 241, 333.
 EL-KANTARA. — C¹, 263 à 265.
 EL-OUFFIA. — B¹, 95, 96, 173, 174, 195.

F

FERDJOUA. — B², 337, 377. — C², 305, 319.
 FERME DU BEY D'ORAN. — B¹, 11, 30.
 FERME MODÈLE. — B¹, 21, 22, 26, 126, 127, 129, 130, 132, 177, 179, 182, 263. — B², 441.
 FEZ. — B¹, 73, 74, 107. — B², 373. — C¹, 337, 342, 343. — C², 87, 157, 160, 167.
 FEZZARA (lac). — B¹, 212, 270.
 FIGUIG. — B², 352. — C¹, 369. — C², 28, 94.
 FLISSA. — A, 247. — B¹, 125, 186. — C¹, 293, 296 à 300. — C², 82, 221, 277.
 FLISSET-EL-BAHR. — C¹, 373, 374.
 FLITTA. — B¹, 367. — B², 352. — C¹, 54, 57, 83, 98, 134, 135, 138, 140, 141, 144, 153, 172, 183, 203, 205, 210. — C², 3, 46, 209.
 FONDOUK. — B², 332, 369, 381, 392, 394, 421, 474. — C¹, 11.
 FORT DE L'EAU. — B¹, 194, 237, 267, 307.
 FORT L'EMPEREUR. — A, 14, 115, 150, 181, 183, 188 à 190, 192 à 194, 196, 198, 200 à 202, 209 à 215, 220, 237.
 FORT NATIONAL. — C², 368, 371.
 FORTASSA. — C¹, 35, 36, 98.
 FOUKA. — C², 38.
 FRENDA. — C¹, 99, 135, 137, 140. — C², 73, 76, 93, 94.

G

- GÉRYVILLE. — C², 94, 306, 327.
 GHARABA. — B¹, 219, 222, 275, 277, 374, 378, 381, 386. — B², 59, 77, 405, 486, 487. — C¹, 93, 133, 200. — C², 68.
 GHELMA. — B¹, 273. — B², 126, 130, 132 à 134, 172, 177 à 180, 227, 228, 244, 250, 251, 411. — C¹, 11.
 GHOSSEL. — C¹, 90, 101. — C², 70, 107.
 GIBRALTAR. — B², 12, 373. — C¹, 339.
 GONTAS. — B², 443, 453, 478, 479. — C¹, 71, 169.
 GOUDJILA. — C¹, 136, 142, 186, 188. — C², 75, 76.
 GOURAÏA. — B¹, 245, 252, 256, 258, 259.
 GUECHTOULA. — C², 82, 220, 221, 276, 353, 354.
 GUEROUAOU. — B¹, 235. — C¹, 110.
- H
- HABRA. — B¹, 387. — B², 11, 18, 22, 24, 26, 40, 42, 59, 111, 486. — C¹, 60, 67, 84, 114.
 HACHEM. — B¹, 217. — B², 28, 50, 352. — C¹, 50, 55, 59, 60, 64, 65, 67, 83, 84, 89, 96, 98, 99, 102, 104, 131 à 135, 141, 184, 189, 200, 203, 329, 330. — C², 88.
 HADJOUTES. — B¹, 28, 119, 238, 245, 260, 261, 264 à 266, 312, 335 à 338, 367, 372, 375. — B², 8, 9, 60, 181, 182, 221, 301, 313, 354, 382, 383, 422, 441, 473. — C¹, 109, 119, 146, 169.
 HALLOULA (lac). — B¹, 337. — B², 9, 224, 422, 424.
- HAMIANE. — C², 211, 217, 313.
 HAMISE. — B¹, 237, 240, 266. — B², 306, 307, 332.
 HAMMAM-BERDA. — B², 172, 228.
 HAMMAM-MESKOUTINE. — B², 249.
 HAMZA. — B², 339, 341, 380. — C², 82.
 HANENCHA. — B², 124, 337. — C¹, 248, 258.
 HAOUCH-MOUZAÏA. — B¹, 38, 65, 110, 119, 120. — B², 7, 63, 67, 425, 427, 436, 440, 447, 449, 479. — C¹, 13, 14, 42, 109.
 HARAFTA. — B², 337, 339, 359, 411, 412. — C¹, 258. — C², 294, 295.
 HARAR. — C¹, 135, 136, 138, 141, 143, 203. — C², 27, 69, 78, 92.
 HARRACH. — A, 242, 270. — B¹, 10, 19, 20, 21, 27, 30, 97, 126 à 129, 175, 263. — B², 369, 387. — C¹, 124.
 HAUTS PLATEAUX. — C¹, 8, 60, 64, 83, 133, 135, 143, 177, 186, 212, 243. — C², 78.
 HILLIL. — C¹, 58, 114, 116.
 HODNA. — C¹, 243, 259. — C², 100, 230, 234, 236, 258.
 HUSSEIN-DEY. — B¹, 126. — B², 441, 474.
- I
- ISLY. — C¹, 341, 342, 353, 354, 360 à 362, 366.
 ISSER (ouled). — B¹, 177. — B², 217, 218, 220, 475.
 ISSER ORIENTAL. — B¹, 178. — B², 217, 304, 335, 381, 475. — C¹, 150, 151, 171, 293, 300. — C², 80, 212.
 ISSER OCCIDENTAL. — B², 44, 50, 51, 89 à 92, 94, 96. — C¹, 90, 92. — C², 68.

K

KABYLIE (Grande). — C¹, 290, 374, 377 à 379. — C², 79, 134, 135, 141, 142, 192, 212, 219, 261, 266, 267, 290, 314, 342, 343, 345, 352, 371.

KABYLIE (Petite). — C², 212, 213, 267, 269, 290, 318, 319, 326, 342.

KARA-MOUSTAFA. — B², 332, 369, 392, 394, 474, 475.

KAREZA (bois des). — B¹, 264. — B², 61, 221, 422. — C¹, 110.

KAROUBET-EL-OUZRI. — B², 442, 479.

KASBA D'ALGER. — A, 8, 9, 11. — A, 56 à 59, 107, 112, 194, 195, 202, 213, 214, 224, 226, 227, 230, 232 à 234, 238, 251, 262, 272. — B¹, 3, 5.

KERAÏCH. — C¹, 144, 153, 203, 205. — C², 77.

KERGUENTA. — B¹, 148, 219, 222, 274.

KHACHNA. — B¹, 28, 95, 96, 119, 174, 176, 195, 260, 262, 267, 335. — B², 304, 371. — C¹, 150.

KOLÉA. — B¹, 58, 93, 125, 134, 170, 180, 184, 187, 249, 266, 358, 368. — B², 36, 199, 221, 332, 333, 370, 392, 394, 396, 400, 461. — C¹, 26, 43, 109, 121, 237. — C², 80.

KOUBBA. — B¹, 171, 192. — B², 369, 372, 474.

KSAR-KBOUCH. — C², 285, 341, 344.

KSOUR. — C², 6, 93, 129, 217, 300.

L

LA CALLE. — B¹, 272. — B², 36, 227, 325, 353, 484.

LAGHOUAT. — B², 353. — C¹, 274, 281 à 283. — C², 128, 299, 300, 302 à 312, 327, 332, 333, 335.

LA GOULETTE. — B², 226.

LALLA-MAGHNA. — C¹, 304, 309, 312, 314, 315, 317, 318, 346, 347, 353, 361, 368. — C², 51, 58, 64, 165.

LARBA. — B², 351. — C¹, 212. — C², 299, 300, 313, 328, 329, 330.

LE FIGUIER. — B¹, 220, 275, 276, 288, 290, 291, 378, 379, 392. — B², 12, 14, 16, 77, 485, 486. — C¹, 43.

LICHANA. — C², 228, 231, 233, 240.

LOHA. — C¹, 132, 142.

M

MACTA. — B¹, 282, 387, 391, 400, 403, 404. — B², 5, 8, 10, 11, 22, 26, 31, 39, 40, 76, 79, 189, 198, 484.

MAELMA. — B¹, 338. — B², 221, 370. — C², 38.

MAHON. — A, 75, 239, 271.

MAISON-CARRÉE. — A, 243. — B¹, 26, 86, 96, 104, 107, 126, 127, 173, 175 à 177, 179, 181, 194, 263, 267. — B², 332, 369, 474, 475. — C¹, 150.

MANSOURA. — B², 139 à 143, 145 à 147, 149 à 151, 154, 155 à 157, 159, 255 à 258, 260 à 262, 266, 267, 271, 273, 278.

MAROC. — B¹, 215, 274, 386. — B², 36, 37, 105, 107, 326, 351, 352, 373. — C¹, 48, 305, 320, 326, 332, 367. — C², 153.

MARSEILLE. — A, 75, 94, 263. — B², 79, 192, 343.

MASCARA. — B¹, 151, 215 à 217, 225, 274, 278, 294, 303, 305,

- 313, 335, 357, 359, 361, 367, 369, 372, 376. — B², 12, 14, 27 à 31, 35 à 37, 39, 41, 77, 305, 317, 318, 353, 354, 384, 390, 417, 418. — C¹, 9, 10, 33 à 38, 44 à 47, 56, 57, 59, 60, 67, 69, 82, 83, 86 à 89, 94, 96, 98, 100, 131 à 133, 137, 138, 141, 145, 173, 175, 176, 208, 235. — C², 68, 71, 93, 94.
- MATIFOU (cap). — A, 223. — B², 413.
- MAZAFRAN. — B¹, 93. — B², 60.
- MAZAGRAN. — B¹, 283, 365, 386. — B², 35, 77, 198, 345, 405 à 407, 409, 412.
- MAZOUNA. — C¹, 173.
- MCHOUNÈCHE. — C¹, 266.
- MÉDÉA. — A, 243. — B¹, 23, 46 à 52, 61 à 68, 74 à 76, 108 à 111, 114, 115, 170, 215, 216, 335, 342, 358, 359, 367 à 371, 373. — B², 5, 36, 62, 66 à 68, 107, 108, 215, 305, 307, 319, 390, 418, 437, 440 à 451, 454, 455, 458, 464 à 471, 473, 477, 482. — C¹, 8, 9, 11 à 14, 17, 70 à 73, 94, 120, 122, 123, 149, 176. — C², 76.
- MEDJANA. — B², 337, 362, 412, 483. — C¹, 243. — C², 305.
- MEDJEHER. — C¹, 49, 50, 53, 54, 56, 59.
- MEDZERGA. — B², 484.
- MELILLA. — C², 108, 110, 112, 156.
- MEQUINEZ. — B², 107.
- MERS-EL-KEBIR. — A, 55, 257, 266. — B¹, 73, 76, 79, 148 à 151, 282, 291, 292, 310, 357, 377, 393, 395, 402. — B², 5, 13, 15, 374. — C¹, 319, 338.
- METIDJA. — A, 487, 223, 246, 270. — B¹, 40, 24, 25, 27, 28, 40, 56, 77, 92, 102, 105, 125, 136, 165, 177, 238, 242, 269, 318, 335, 368, 375. — B², 182, 198, 215, 216, 218, 221, 222, 303, 306, 332, 334, 370, 375, 382, 384, 387, 421, 427, 441, 455, 460, 473. — C¹, 11, 26, 41, 110, 117, 120, 121, 123, 146, 150, 158, 159, 168. — C², 79, 81.
- METLILLI. — C², 320, 331, 334.
- MILA. — B², 322, 339 à 341, 344, 359, 362, 376, 377. — C², 268, 269.
- MILIANA. — B¹, 50, 54, 170, 215, 216, 358, 359, 367 à 369, 373. — B², 5, 6, 8, 9, 36, 107, 181, 215, 221, 222, 305, 333, 390, 418, 442 à 445, 449, 453, 455, 462, 473, 477 à 483. — C¹, 8, 9, 11, 12, 16 à 21, 70, 71, 118 à 120, 122, 124, 127, 128, 167, 169, 176, 178, 179, 220, 221.
- MINA. — B², 59. — C¹, 54, 56, 58, 83, 98, 100, 114, 116, 138, 143, 144, 153, 158, 175. — C², 71, 76.
- MISSERGHINE. — B¹, 224, 277, 292, 293, 310, 377. — B², 11, 405, 407, 409, 485.
- MJEZ-AHMAR. — B², 134, 163, 172, 181, 228 à 230, 246, 252, 269, 294, 295, 301, 323.
- MLÉTA. — B¹, 288, 294, 376. — B², 42.
- MOGADOR. — C¹, 349, 350, 365.
- MOGHAR-FOUKANI. — C², 128, 218.
- MOGHAR-TAHTANI. — C², 128, 218.
- MOSTAGANEM. — B¹, 150, 152, 215, 224, 281 à 288, 300, 302, 307, 311, 357, 359, 365, 381, 386. — B², 26, 32, 34, 35, 77, 111, 198, 243, 372. — C¹, 10, 30, 32, 46 à 50, 52 à 57, 68, 69, 86, 88, 89, 93, 94, 114,

139, 166, 173, 176, 204. — C², 71.
 MOUILA. — C¹, 324, 327, 341, 342.
 MOULEY-ISMAEL. — B¹, 383, 386, 387. — B², 11, 15, 16.
 MOULOÛIA. — C², 1, 2, 88, 161, 168, 170.
 MOUZAÏA. — B¹, 28, 39, 41, 337, 367. — B², 7, 9, 454. — C¹, 419.
 MSILA. — C¹, 243, 244.
 MSIRDA. — C², 57, 60, 63.
 MUSTAPHA-PACHA. — B¹, 81, 107, 130, 132, 263, 474.
 MZAB ET MZABITES. — B², 352. — C², 299, 311, 327 à 329.
 MZAÏA. — B¹, 248. — C², 212.

N

NADOR. — B¹, 66, 369. — B², 452, 454.
 NAHR-OUASSEL. — C¹, 123, 135, 138, 214. — C², 78, 79.
 NARA. — C², 259 à 261.
 NECHMEÏA. — B², 228, 301.
 NEDROMA. — C¹, 101. — C², 58, 63.
 NEMENCHA. — C¹, 250. — C², 401, 104, 105, 265, 294, 295.
 NEMOURS. — C², 99, 112, 165, 478.
 NEZLIOUA. — C¹, 151, 171. — C², 82.
 NGAOUS. — C¹, 264, 271.

O

ORAN. — A, 256, 257, 266. — B¹, 79, 92, 144, 145, 152, 153, 215, 219 à 221, 274, 277, 292, 300, 302, 303, 305, 307, 311, 315, 332, 340, 356, 357, 364, 375, 396. — B², 10, 15, 35, 59, 77, 181, 193, 198, 209, 210, 213, 300, 311, 320, 372, 374,

485, 486. — C¹, 9 à 11, 29, 52, 68, 69, 83, 93, 94, 100, 114, 129. — C², 68.
 ORLÉANSVILLE. — C¹, 204, 210. — C², 13 à 19.
 OUMRI. — B¹, 369. — B², 446.
 OUARENSIS. — C¹, 152, 153, 155, 157, 158, 165, 166, 173, 181, 182, 184, 186, 204, 205, 210, 235. — C², 48 à 20, 25, 45, 46, 78, 95, 96, 209, 374.
 OUARENSIS (grand pic). — C¹, 154, 181, 196.
 OUARGLA. — C², 299, 329 à 332, 334, 335.
 OUDJDA. — C¹, 51, 139, 302, 303, 310, 312, 315 à 318, 323, 327, 328, 333, 353, 361.
 OUED-AKMIMINE. — B², 138, 145.
 OUED-BOUKTOUNE. — B², 378, 379.
 OUED-BOCTANE. — B², 443, 479. — C¹, 18, 22, 23.
 OUED-BRIDJA. — A, 137, 139, 140, 146, 147, 153, 158.
 OUED-DEURDEUR. — C¹, 125, 149, 152, 154.
 OUED-DJER. — B¹, 264. — B², 8, 221, 422, 425, 443. — C¹, 119, 169.
 OUED-DJIDIOÛIA. — C¹, 153.
 OUED-EL-ABD. — C¹, 65, 205.
 OUED-EL-ALLEG. — B², 369, 387, 396, 397, 399, 403. — C¹, 178.
 OUED-FODDA. — B¹, 386. — B², 335. — C¹, 107, 115, 447, 453, 454, 455, 481.
 OUED-GHAZER. — B², 70, 71.
 OUED-KEBIR (près Blida). — B¹, 55. — B², 333, 394, 395, 397, 403.
 OUED-KEBIR (Kabylic). — C², 213, 222.
 OUED-KERMA. — A, 165 à 167, 169, 175, 177, 178, 184, 251. — B¹, 10, 21, 92, 131, 182.

OUED-KHADRA. — B², 199, 303, 304, 307, 381.
 OUED-MAOUSSA. — C¹, 58.
 OUED-RIGH. — C², 334, 335, 337, 338, 375.
 OUED-RIOU. — C¹, 142, 144, 153, 155, 158, 203, 209. — C², 73.
 OUED-ROUINA. — C¹, 152, 154, 181.
 OUED-SAHEL. — B², 339. — C¹, 151. — C², 137, 212, 213, 261, 262, 268, 341, 342, 349, 351, 360.
 OUED-SLY. — C¹, 153.
 OUED-ZEÏTOUN. — B², 304, 305, 307.
 OUED-ZENATI. — B², 135, 247, 255.
 OUENNOUGHA. — C², 25, 128.
 OUZERT. — C², 69.
 OULAÇA. — B², 51. — C¹, 240.
 OULED-ATTIA. — B¹, 270. — B², 122.
 OULED-BOU-AZIZ. — C², 25.
 OULED-BRAHIM. — C¹, 206 à 208. — C², 5.
 OULED-DJOUNÈS. — C², 14, 15, 19, 45.
 OULED-FAYET. — C¹, 26.
 OULED-KHELIF. — C¹, 136, 141, 143. — C², 69, 72, 78, 92.
 OULED-NAÏL. — C¹, 212, 259, 274, 376. — C², 11, 86, 87, 90, 92, 208, 234, 299, 300, 312, 328, 330.
 OULED-RADJETA. — B², 122.
 OULED-RIA. — C¹, 153. — C², 21 à 23, 25.
 OULED-SIDI-CHEIKH. — C¹, 369. — C², 10, 90, 93, 94, 300, 304, 328.
 OULED-SOLTANE. — C¹, 264, 269 à 272.
 OULED-YAYA. — C², 401 à 405.
 OUSSEK. — C¹, 188, 190.
 OUZRA. — B², 67, 466. — C¹, 123.

P

PALMA. — A, 105, 108, 114, 150, 162.
 PHILIPPEVILLE. — B², 338, 339, 359, 361, 372, 375, 376. — C¹, 246. — C², 222, 268, 269.
 PORT-AUX-POULES. — B¹, 282.
 PORT-VENDRES. — B², 13, 79.

R

RACHGOEN. — B¹, 401. — B², 12, 50 à 53, 58, 69, 78, 197.
 RAS-EL-AÏN. — B¹, 148, 220.
 RAS-EL-ARBA. — B², 135, 163, 172, 173, 180, 247, 255.
 RASSAUTA. — A, 243. — B¹, 194, 237, 267.
 RASSOUL. — C², 9, 129.
 REGAÏA. — B², 220.
 RELIZANE. — C², 47.
 RIF. — B², 51, 105. — C², 2, 153, 155, 156.
 RIGHA. — B¹, 409. — C¹, 123.
 RIO-SALADO. — B², 198, 485. — C¹, 91.
 ROUMMEL. — B², 140 à 142, 144, 150, 152, 154, 155, 158, 257, 261, 271, 290. — C², 213.
 RUSICADA. — B², 323, 338.

S

SAFSAF. — B², 45, 85, 91.
 SAHARA. — B¹, 368. — B², 347 à 349, 418. — C¹, 51, 212. — C², 9, 217, 327.
 SAHEL D'ALGER. — A, 170. — B¹, 24, 27, 338. — B², 303, 370, 387, 388, 424, 441, 460, 461, 473. — C¹, 12, 26.
 SAÏDA. — B², 373, 418. — C¹, 8, 60, 62 à 65, 133, 304, 305, 310,

330. — C², 8, 28, 69, 73, 129.
 SBÉA. — C¹, 153, 180. — C², 3, 17, 20.
 SDAMA. — C¹, 83, 98, 138, 140, 143.
 SEBA CHIOURK. — B², 90.
 SEBAOU. — B², 354, 418, 475. — C¹, 150, 151, 171. — C², 127, 128.
 SEBAOU (oued). — B², 307, 335. — C¹, 294, 373. — C², 213, 221, 341, 342, 349, 351, 357.
 SEDDOU. — C¹, 8, 60, 93, 301, 330. — C², 8, 28, 68.
 SEBKHA. — B¹, 219, 292, 376. — B², 12, 198.
 SERSOU. — C¹, 125, 135, 136, 138, 141, 142, 187, 189, 213.
 SÉTIF. — B², 147, 337, 339, 341, 358, 362, 363, 376 à 378, 380, 412, 484. — C¹, 11, 243. — C², 100, 137.
 SEYBOUSE. — B¹, 209, 214, 246, 271, 273. — B², 126, 133, 134, 163, 172, 173, 181, 246, 248, 249.
 SIDI-ABD-EL-KADER. — B², 443, 453. — C¹, 23.
 SIDI-ALI-TAMJIRET. — B², 452, 454.
 SIDI-ARZINE. — B¹, 126, 130, 132, 133.
 SIDI-BEL-ABBÈS. — C¹, 232, 235, 330. — C², 4, 7, 68, 70, 71.
 SIDI-BEL-ILACEL. — C¹, 56, 114, 158.
 SIDI-BRAHIM. — C², 59 à 65, 67, 68, 87, 97, 177.
 SIDI-DAHO. — C¹, 47, 88.
 SIDI-FERRUCH. — A, 42, 413, 416, 417, 125, 149, 150, 157, 162, 171, 172, 181 à 183, 206.
 SIDI-HAÏD. — B¹, 58 à 60, 69, 182, 184, 186, 242.
 SIDI-KHALEF. — A, 165 à 175, 177, 196, 200.
 SIDI-LEKHAL. — C¹, 174, 175.
 SIDI-MABROUK. — B², 139, 146, 159, 256, 260.
 SIDI-MCID. — B², 140, 147, 255, 256, 290.
 SIDI-OKBA. — C¹, 264, 272. — C², 245, 249.
 SIDI-RACHED. — C¹, 183.
 SIDI-TAMTAM. — B², 135, 170, 247, 255, 411.
 SIDI-YACOUB. — B², 74 à 76, 79, 94, 189. — C¹, 90.
 SIDI-YAYA. — C¹, 236.
 SIDI-YÉKLEF. — A, 165.
 SIDI-YOUCÉF. — C¹, 233, 235.
 SIG. — B¹, 219, 310, 384, 383, 385, 387. — B², 11, 16 à 20, 26, 35, 59, 198, 485. — C¹, 60.
 SIKAK. — B², 91 à 93, 95, 96, 189, 192, 206, 311 à 313, 424, 452. — C¹, 2, 30, 92, 102, 202.
 SRIKDA. — B², 323, 338.
 SMELA. — Voir DOUAIR.
 SMENDOU. — B², 337, 339. — C¹, 41. — C², 222.
 SOMMA. — B², 137, 162, 255.
 SOUF. — C², 245, 249, 334, 336 à 338.
 SOUHALLA. — C², 56, 57, 58.
 SOUK-ALI. — B¹, 181, 182, 184.
 SOUK-EL-ARBA (Djendel). — B², 446, 452, 454.
 SOUK-EL-ARBA (Kabylie). — C², 361, 362, 367 à 369.
 SOUK-EL-MITOU. — C¹, 49, 53.
 SOUMATA. — B¹, 28, 39, 41, 42, 45, 246, 337, 367. — B², 7, 9, 454. — C¹, 26, 119.
 STAOUËLI. — A, 413, 124, 134, 147, 148, 151, 152, 154 à 156, 158, 161, 162, 164, 165, 167, 170 à 173, 176, 181 à 183, 206. — B¹, 89. — C², 39.
 STITTEN. — C², 9, 27, 93, 97.
 STORA. — B², 323, 337, 338, 375.

T

- TADJEMOUT. — B², 331, 333. — C¹, 276, 279, 281, 282.
- TAFNA. — B¹, 401. — B², 12, 33, 50 à 52, 58, 69, 72, 74, 76, 79, 90 à 92, 94, 107, 198, 202, 214, 222, 223, 225, 298, 301, 303, 306, 309, 311, 315, 317, 319, 331, 334, 355, 384, 388, 456. — C¹, 2, 90, 101, 102, 240, 309, 321, 326, 330. — C², 50, 68.
- TAFRAOUA. — B², 418. — C¹, 92.
- TAGREMARET. — C¹, 65, 205.
- TAGUINE. — C¹, 136, 142, 188 à 191, 198, 200, 276. — C², 74, 78, 180.
- TAKDEMT. — B², 318, 321, 348, 351, 354, 372, 383, 418. — C¹, 8, 10, 29, 32 à 35, 38, 40, 44, 60, 63, 131, 132, 134, 143, 170, 176, 222.
- TANGER. — B¹, 73, 74, 216. — B², 12, 373. — C¹, 338, 343, 347 à 349, 352, 367. — C², 107.
- TAOURGA. — C¹, 296.
- TAZA. — B², 373, 418. — C¹, 8, 29, 40, 43, 60, 63, 70, 125.
- TEBESSA. — C¹, 250, 251. — C², 101.
- TELL. — B², 347, 350, 418. — C¹, 8, 51, 60, 83, 135, 138, 142, 165, 176, 184, 188, 200, 275. — C², 27, 76, 78, 92.
- TEMDA. — C², 77, 78.
- TEMZOURA. — B¹, 294, 297.
- TEN-SALMET. — B², 408, 409.
- TENÉS. — C¹, 50, 119, 158, 159, 176, 177, 180, 181, 185, 196, 204. — C², 45 à 47.
- TENIA DE MOUZAÏA. — B¹, 39, 44, 50, 53, 65, 75, 100, 114, 115, 120, 133. — B², 7, 36, 65, 66, 77, 428, 429, 436, 440, 449, 452, 453, 470 à 472, 477, 482, 489. — C¹, 13, 119, 123.
- TENIET-EL-HAD. — C¹, 125, 149, 170, 177, 179, 181. — C², 72, 75, 76, 79.
- TESSALA. — B², 70.
- TIARET. — C¹, 135, 138, 176, 177, 179, 181, 184, 186, 190, 201, 203, 214. — C², 28, 69, 71, 72, 75, 76.
- TIOUTE. — C², 128, 217.
- TITTERI. — B¹, 358, 361, 362. — B², 6, 36, 215, 216, 390, 405, 484. — C¹, 11, 27, 123, 126, 127, 129, 146, 149, 158, 177. — C², 72, 84, 85, 92.
- TIXERAIN. — B¹, 171. — B², 369.
- TIZA (col de). — B¹, 99, 100.
- TIZI (col de). — B², 361, 363.
- TIZI-OUZOU. — C², 277, 351, 352, 359, 367.
- TLÉLATE. — B¹, 275, 293, 379, 383, 393. — B², 16.
- TLEMCEN. — B¹, 73, 94, 150, 215, 216, 224, 278, 314, 335, 357, 363, 366, 369, 374, 376, 386, 394. — B², 12, 32, 35 à 37, 39, 43, 45 à 47, 50 à 54, 56, 58, 85, 88 à 92, 96, 191 à 193, 195, 196, 199, 203, 213, 244, 303, 312, 373, 390, 418. — C¹, 91 à 94, 100, 102, 175. — C², 70, 97, 98.
- TOLGA. — C¹, 272.
- TORRE-CHICA. — A, 42, 55, 117, 122.
- TORRICH. — C¹, 138, 441.
- TOUGOURTE. — C², 301, 331, 334, 336, 337, 375.
- TOULON. — A, 43, 68, 78, 93, 94, 96. — B¹, 252. — C², 186.
- TRARA. — C¹, 90, 101, 316. — C², 50, 51, 56, 70, 106.
- TRIPOLI. — A, 109, 237.
- TUNIS. — A, 89. — B¹, 32,

373. — B², 37, 226, 325, 326, 328.
- Y
- YAKOUBIA. — C¹, 64, 84, 138, 143, 205, 232, 233, 236. — C², 93.
- Z
- ZAAATCHA. — C², 227 à 257.
- ZAB ET ZIBAN. — B¹, 173. — B², 335, 353, 418. — C¹, 253, 263 à 265. — C², 226, 228 à 230, 234, 305.
- ZACCAR. — B², 443. — C¹, 48.
- ZATIMA. — C¹, 153, 167.
- ZEBODJ-AZARA. — B¹, 45, 46, 66, 114, 115, 369, 437, 452.
- ZERDEZA. — C¹, 247, 252, 253.
- ZOUAGHA. — C², 213, 214, 222, 262.
- ZOUAGUA. — A, 271. — B², 363. — C², 221, 224, 225, 261, 268, 289, 350.
- ZOUILANE. — C¹, 137.



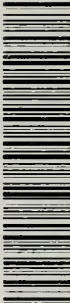


DT Rousset, Camille Félix Michel
294 La conquête de l'Algérie
R6 t.2
t.2

**PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET**

**UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY**

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 29 01 04 009 3